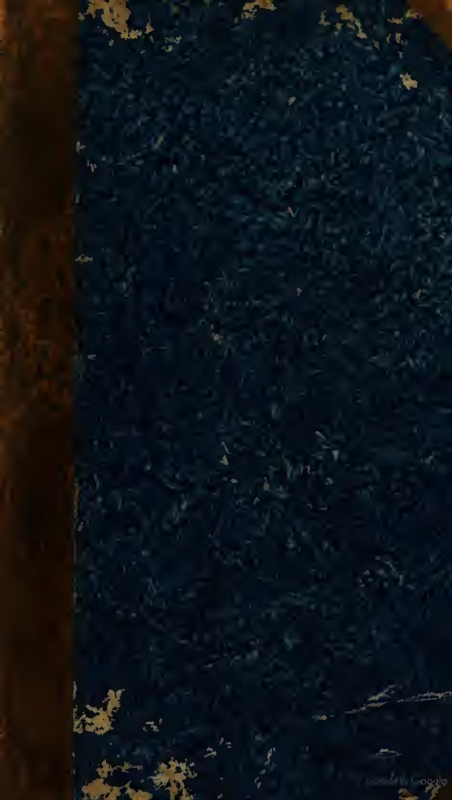


DICTIONNAIRE

ABREGÉ

DES HOMMES CÉLÈBRES.

DICTIONNAIRE

ABRÉGE

DES HOMMES CÉLÈBRES

DE L'ANTIQUITÉ ET DES TEMPS MODERNES,

A L'USAGE DE LA JEUNESSE;

PAR A.-S. LE BLOND,

Membre de plusieurs Sociétés savantes et littéraires, et l'un des Auteurs du *Porte-Feuille des Enfans*.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez BERTIN FRÈRES, Libraires, rue de Savoie, N.° 4.

1803.

DICTIONNAIRE
ABRÉGÉ
DES HOMMES CÉLÈBRES.

I.

IPHICRATE, général des Athéniens, prouva, par le chemin rapide qu'il fit dans la carrière des honneurs, combien le génie et le courage sont de puissans moyens de fortune, sur-tout dans les Républiques. Il était fils d'un cordonnier; et parvint du rang de simple soldat, au commandement général des armées. Iphicrate fit trembler, tour à tour, les Thraces et les Spartiates. Il dut ses succès guerriers au zèle avec lequel il fit toujours observer la discipline militaire. Même en temps de paix ses soldats étaient toujours tenus en haleine par des évolutions fréquentes. Il fit des changemens remarquables dans l'armure des soldats, rendit les piques plus longues, et les boucliers plus étroits et plus légers. Il mourut 380 ans avant J. C.

Isocrate était fils de Théodore, Athénien qui, s'étant enrichi à faire des instrumens de musique, amassa assez de bien pour être en état de faire élever avec soin ses enfans; car il avait encore deux fils et une fille. Isocrate vint au monde vers la quatre-vingt-sixième Olympiade, vingt-deux ans après Lysias, et sept avant Platon.

Il reçut une excellente éducation, et eut pour maîtres Prodicus, Gorgias, Tisias, et, selon quelques uns, Théramène, c'est-à-dire tout ce qu'il y avait alors de plus fameux rhéteurs.

Son inclination l'aurait assez porté à suivre la route ordinaire des jeunes Athéniens, et à entrer dans le maniement des affaires; mais la faiblesse de sa voix, et une timidité presque insurmontable, ne lui permettant pas de se hasarder à paraître en public, il tourna ses vues d'un autre côté. Il ne renonça pas néanmoins entièrement ni à la gloire de l'éloquence, ni au désir de se rendre utile au public, qui étaient ses deux grandes passions; et ce que l'empêchement naturel de sa voix lui refusait, il songea à le regagner par le ministère de la main, et de la plume. Il s'appliqua donc avec soin à la composition, et ne prit point pour objet de

son travail, comme la plupart des sophistes, des questions vagues et inutiles, ou des sujets de pure curiosité, mais des matières solides et importantes de gouvernement et de politique, qui pussent être utiles aux républiques et aux princes même, aussi bien qu'aux particuliers, et qui pussent aussi lui faire honneur par les graces qu'il tâcherait de répandre dans ses écrits. C'est Isocrate lui-même qui nous apprend, dans l'exorde de l'un de ses discours, que telles avaient été ses vues.

Il s'exerça aussi à composer des plaidoyers pour ceux qui en avaient besoin, selon l'usage assez ordinaire en ces temps là, quoique contraire à la disposition des lois qui ordonnaient que les parties se défendissent elles mêmes, sans employer de secours étrangers. Mais comme ces plaidoyers lui attiraient à lui-même des affaires, à cause du violement de la loi, et l'obligeaient de comparaître souvent devant les juges, il y renonça entièrement, et ouvrit une école d'éloquence pour instruire la jeunesse.

Par ce nouvel établissement, la maison d'Isocrate devint, pour toute la Grèce, une pépinière féconde de grands hommes; et il n'en sortit, dit Cicéron, comme du cheval de Troie, que d'illustres personnages. Quoiqu'il ne parût

point en public au barreau, et qu'il demeurât renfermé dans l'enceinte particulière de son école ou de son cabinet, il se fit une réputation à laquelle personne, après lui, ne put atteindre, également estimé, et pour le talent de bien composer, et pour l'art de bien enseigner, comme ses écrits et ses disciples en firent foi.

L'école d'Isocrate fut fort utile au public, et en même temps fort lucrative pour lui-même. Il y amassa plus d'argent que n'avait fait encore aucun des sophistes. Il avait pour l'ordinaire plus de cent écoliers, et il tirait de chacun d'eux mille drachmes, c'est-à-dire 500 l., apparemment pour tout le temps qu'ils étudiaient sous lui. Je serais fâché, pour l'honneur d'un si habile maître, que ce qu'on dit de lui par rapport à Démosthène fût vrai, qu'il ne voulut pas lui laisser prendre ses leçons, parce qu'il n'était pas en état de lui payer entièrement la rétribution ordinaire. Je m'en tiens à ce que Plutarque dit dans le même endroit, qu'Isocrate ne prenait rien des citoyens d'Athènes, mais seulement des étrangers. Cette conduite généreuse et désintéressée convient beaucoup mieux à son caractère, et aux excellens principes de morale répandus dans tous ses Ouvrages.

J.

JOHNSTON, (Jean) naturaliste, né en Pologne, en 1603, parcourut toute l'Europe, et mourut dans sa terre, en Silésie, en 1670. Il a laissé plusieurs ouvrages très-recherchés, relatifs aux histoires des *Poissons*, des *Oiseaux*, des *Insectes*, des *Quadrupèdes*, des *Arbres*, *etc.*

JOUVENCY, (Joseph) naquit à Paris, en 1643. Il étudia à Caen, à la Flèche, et à Paris, avec beaucoup de succès. Il se fit Jésuite; appelé à Rome par ses supérieurs pour y continuer l'*Histoire de la Société*, il y mourut en 1719. Outre cette histoire, écrite avec pureté et élégance, il fit un traité de l'*art de bien enseigner*, où il donne des leçons dictées par une sage philosophie, et par un désir sincère de former d'excellens instituteurs.

JOYEUSE, (Henry *de*) naquit en 1567 du Vicomte de Joyeuse. Il porta les armes avec distinction jusqu'en 1587. Une vision qu'il crut avoir, ou plutôt la perte de sa femme, le déterminèrent à se faire capucin, sous le nom de *Frère Ange*. Il resta dans son Ordre jusqu'en 1592. Les Ligueurs du Languedoc l'obligèrent

de sortir de son cloître pour se mettre à leur tête. Il combattit vaillamment pour le parti de la ligue, jusqu'en 1596. Ayant fait son accomodement avec Henri IV, il en eut le bâton de maréchal de France; mais quelque temps après il retourna dans son cloître, où, livré aux jeûnes et à la plus rigoureuse pénitence, il ne pensa plus au rôle brillant qu'il avait joué dans le monde, que pour répandre des larmes amères. Il mourut à Rivoli, près de Turin, en 1608, à 41 ans.

Julien, dit l'*Apostat*, fameux Empereur Romain, naquit à Constantinople en 331. Il fut sauvé, avec son frère Gallus, de l'horrible massacre, dans lequel son père et ses plus proches parens furent enveloppés, par la faction des fils de Constantin. Ces deux jeunes Princes entrèrent dans le Clergé. Gallus avait beaucoup de piété, et Julien avait, en secret, du penchant pour le culte des faux dieux; penchant qu'il justifia lorsqu'il fut envoyé à Athènes, à l'âge de vingt-quatre ans. Il s'y appliqua à l'astrologie, à la magie, et à toutes les vaines illusions du paganisme. Il s'attacha sur-tout au philosophe Maxime, qui flattait son ambition, en lui promettant l'Empire. Constance le fit César l'an 355. Il eut le com-

mandement général des troupes dans les Gaules, et se signala dans cet emploi par sa prudence et son courage. Il remporta une victoire sur sept Rois Allemands, auprès de Strasbourg, vainquit plusieurs fois les barbares, et les chassa des Gaules en très-peu de temps. Constance, auquel il était devenu suspect par tant de succès, voulut l'affaiblir en partageant son armée, sous prétexte de la guerre contre les Perses; mais les soldats de Julien se mutinèrent, et le déclarèrent Empereur, malgré sa résistance. Il était alors à Paris, où il avait fait bâtir un Palais, dont on voit encore les restes. L'Empereur Constance, songeant aux moyens de le soumettre, lorsqu'il mourut en 361, Julien se porta aussitôt en Orient, où il fut reconnu Empereur, comme il l'avait été en Occident. Il remédia avec zèle aux maux qui désolaient l'Empire; mais il voulut anéantir le christianisme, et faire revivre l'idolâtrie. Il ordonna d'ouvrir les temples du paganisme; il fit lui-même les fonctions de Souverain Pontife, avec toutes les cérémonies payennes. Quoiqu'il témoignât en toutes occasions du mépris pour les Chrétiens, qu'il appelait toujours *Galiléens*, cependant il sentait l'avantage que leur donnait la pureté de leurs mœurs, et l'éclat de

leurs vertus ; il ne cessait de proposer leurs exemples aux prêtres des Payens. A la fin sa violence éclata ; il donna les charges publiques aux plus cruels ennemis des Chrétiens, et les villes furent remplies de troubles et de séditions. Il y eut un grand nombre de martyrs. L'Empereur Julien, résolu d'éteindre le christianisme, voulut auparavant terminer la guerre contre les Perses ; mais dans le premier combat il fut blessé mortellement, et expira en 363, à trente-deux ans. En examinant le caractère de ce Prince, c'était un amas de contradictions : tantôt vertueux, tantôt cruel et barbare, il eut la folie de vouloir atteindre à la gloire d'Alexandre. Il était d'une application infatigable au travail ; il fit plusieurs Ordonnances très-sages, et retrancha beaucoup d'abus ; mais il en fit naître de nouveaux, et commit plusieurs injustices.

Jussieu, (Bernard de) né le 17 août 1699, célèbre botaniste, commença par faire, avec son frère, un voyage pour examiner les plantes des Pyrénées, de l'Espagne, et du Portugal. Ce voyage décida de sa destinée, en développant son goût pour la botanique.

Ce n'était pas seulement pour être botaniste

que Jussieu était né; c'était pour observer la nature, et c'est précisément pour cela qu'il a été un si grand botaniste. Peu d'hommes ont reçu au même degré les qualités d'un excellent observateur. Une mémoire prodigieuse, qui pouvait embrasser une immensité d'objets, et une netteté d'esprit qui ne les confondait jamais; l'avidité de savoir, et la patience; des vues grandes et hardies, et une timidité scrupuleuse quand il fallait s'arrêter à une opinion; un esprit capable de former des combinaisons étendues et profondes, mais qui descendait sans peine aux plus petits détails; enfin un amour vif de la vérité, et nul désir de la gloire; car l'amour de la gloire, et l'avidité d'en jouir, conduisent souvent les observateurs à n'appercevoir jamais que des choses extraordinaires, ou à prétendre avoir vu ce qu'il n'ont fait qu'entrevoir.

Démonstrateur au Jardin Royal des Plantes, il veillait lui-même à leur culture, à leur distribution dans les serres, au détail des précautions nécessaires pour les conserver.

Chaque année il conduisait dans les campagnes des environs de Paris, les élèves qui avaient suivi ses leçons; il leur enseignait à reconnaître les plantes, malgré les accidens

qui les défigurent. Souvent ils se permettaient avec lui des supercheries, qu'ils n'eussent osé risquer sous un maître moins habile. Ils lui présentaient des plantes qu'ils avaient mutilées exprès, dont ils déguisaient les caractères, en y ajoutant des parties tirées des autres plantes; quelquefois même ils lui présentaient des plantes étrangères. Jussieu reconnaissant l'artifice, nommait la plante, le lieu où elle croissait : vingt fois on répéta cette manière d'éprouver son étonnante sagacité. Il s'y prêtait toujours avec la même simplicité, et cette bonté lui était si naturelle, qu'il ne s'appercevait pas même qu'il eût besoin de l'avoir. Linnæus dans son voyage en France, assista à l'une de ses herborisations. Les élèves de Jussieu voulurent tenter avec lui la même plaisanterie. Il n'y a, leur dit-il, qu'un dieu ou votre maître qui puisse vous répondre : *Aut Deus aut dominus de Jussieu.*

Appelé par Louis XV pour former l'arrangement d'un jardin des plantes, à Trianon, il eut de fréquens entretiens avec le Monarque, qui goûtait également son savoir, sa simplicité, et sa candeur.

Sa modestie était extrême; souvent il répondait aux questions qu'on lui proposait, *je*

ne sais pas. Il haïssait la charlatanerie, et pardonnait aux charlatans. Une gaîté douce et des plaisanteries sans fiel, que sa bonhomie rendait piquantes, assaisonnaient les conversations qu'il avait sur ce sujet avec ses amis.

Jussieu rapporta dans un de ses voyages, le cèdre du Liban, qui manquait au jardin du Roi, et il eut le plaisir de voir les deux pieds de cet arbre, qu'il avait apportés d'Angleterre dans son chapeau, croître sous ses yeux, et élever leurs cimes au-dessus des plus grands arbres.

Ses mœurs étaient pures et même sévères; tout ce qui était contraire à la décence, dans toutes les acceptions de ce mot, le blessait. Toute sa vie, il avait rempli ses devoirs de religion, comme ses devoirs de morale, avec la même exactitude, la même simplicité, et le même silence.

Justin, historien Latin du deuxième siècle. Il abrégea l'histoire de Trogue-Pompée. Cet ouvrage est instructif, et en même temps curieux. On trouve chez lui plusieurs morceaux de la plus grande beauté, et des harangues éloquentes; on en a de bonnes traductions en Français.

JUSTINIEN I, naquit à Tauresium, dans la Dardanie, en 483. Il dut son élévation au trône à son oncle Justin l'ancien. Cependant il est soupçonné d'y avoir contribué lui-même par l'assassinat de Vitalien, favori de Justin, et qui aurait pu lui succéder. Justinien soutint l'Empire Grec, faible reste de la puissance Romaine, en étendant ses limites. Il mit à la tête de ses troupes le vaillant Bélisaire, qui releva le courage des légions, et fit rendre par les barbares ce qu'ils avaient enlevé aux Romains. Les Perses furent vaincus, les Vandales exterminés, et leur Roi Gilimer fait prisonnier, l'Afrique reconquise, les Goths subjugués, les Maures réduits, les dissensions intestines étouffées. Les *Bleus* et les *Verts*, deux factions qui déchiraient l'Empire, furent réprimés. Après avoir rétabli la tranquilité au dedans et au dehors, Justinien s'occupa à donner à son peuple un nouveau *Code*, qui fut divisé en douze livres. Ce code fut suivi de plusieurs recueils de lois, des institutes, etc. Attentif à tout, Justinien fortifia les places, embellit les villes, en bâtit de nouvelles, et rétablit la paix dans l'Église. Il bâtit la fameuse Basilique de Sainte-Sophie, à Constantinople, qui passe pour un chef-d'œuvre d'architec-

ture. Il vieillit sur le trône ; et devint, sur la fin de ses jours, avare, méfiant, et même cruel. Il persécuta les Papes Agape, Silvère, et Vigile. Sa femme Théodora, d'une condition obscure, le gouverna jusqu'à sa mort, arrivée en 567, à quatre-vingt-quatre ans.

K.

KEPLER, (Jean) célèbre astronome naquit à Weill en Allemagne, en 1571. Il professa la philosophie dès l'âge de 20 ans; et s'étant ensuite attaché à la théologie il fit quelques discours au peuple, qui annonçaient moins de talent pour l'éloquence que pour d'autres études ; et, par cette raison, il se livra exclusivement à l'Astronomie avec un succès qui lui valut la chaire des Mathématiques à Gratz. En 1600, appelé en Bohême par Ticho-Brahé, celui-ci le fit nommer mathématicien de l'Empereur, et ces deux hommes instruits et éclairés, ne se quittèrent plus. Kepler fut le premier maître de Descartes en optique, et le précurseur de Newton en physique. On le regarde comme législateur en astronomie. On lui doit

la règle, connue sous le nom de *Règle de Kepler*, selon laquelle on suppose que les planettes se meuvent. Il devina la rotation du soleil 15 ans avant que Galilée l'annonçât à l'aide des télescopes. On lui attribue aussi la découverte de la vraie cause de la pesanteur des corps. Il devança Descartes et Newton dans l'idée de dériver le flux et le reflux de l'action de la lune. Il nous a laissé une quantité d'ouvrages très-estimables. Il mourut à Ratisbonne, en 1630, à 59 ans.

Kircher, (*Athanase*) naquit à Fulde en Allemagne en 1601. Il entra chez les Jésuites à Mayence en 1618, professa la philosophie et les mathématiques à Wurtzbourg. Lorsque les Suédois entrèrent en Franconie il se retira en France, passa à Avignon et de là à Rome, où il mourut en 1680, à 79 ans. Ce savant laborieux ne cessa d'écrire, qu'en cessant de vivre. Il a laissé une infinité d'ouvrages aussi instructifs qu'agréables. Ses connaissances extrêmement variées; la manière grande, neuve et approfondie dont il a traité plusieurs sciences difficiles et peu cultivées jusqu'alors, l'eussent fait regarder comme un savant universel, s'il pouvait y en avoir. Cet homme rare, et peut-être unique par la multitude et la variété de

ses connaissances, laissa un riche cabinet de machines, d'antiquités, et de curiosités naturelles.

Klein, (Jean-Théodore) naquit le 15 août 1685, à Konisgberg, capitale du royaume de Prusse, où son père était Conseiller du tribunal suprême des Appels.

Klein reçut une fort bonne éducation; à seize ans il fréquenta l'Université. Le droit, l'histoire, et les mathématiques faisaient sa principale occupation; la poésie et la musique furent ses amusemens. En 1707 il entreprit le voyage de toute l'Allemagne, de la Hollande, et de l'Angleterre. Il forma des liaisons avec les principaux savans, et avec des personnes qui occupaient un rang distingué dans les Cours.

Dès sa jeunesse, et pendant qu'il était à l'Université, il avait montré un grand penchant pour l'étude de la nature. Peut-être trouvera-t-on l'origine de ce goût dans le poste de Conseiller des chasses dont son père était revêtu. L'exercice de la chasse, la vue des animaux, la fréquentation des bois, le mirent dans le cas de considérer attentivement les divers objets qui s'offraient à sa vue. Ce goût s'accrut avec rapidité. Au retour des premières commissions,

dans quelques Cours de l'Allemagne, il jeta déjà les fondemens des entreprises considérables qu'il a exécutées relativement à l'Histoire Naturelle. Il acquit, en 1718, un très-beau jardin rempli de plantes étrangères les plus rares. De célèbres botanistes se firent un plaisir d'enrichir sa collection, parce que sa correspondance leur était avantageuse. Il a publié successivement trois catalogues de ses plantes.

Ce premier pas le conduisit plus loin. Il forma un cabinet de curiosités naturelles aussi complet que le permet la fortune d'un simple particulier; il fit construire à cet effet un bâtiment dans son jardin, et il n'épargna, le reste de sa vie, ni soins, ni dépenses pour l'augmenter.

Tandis que Klein avait ainsi continuellement sous les yeux ce que les immenses trésors de la nature offrent de plus intéressant, il lisait en même temps tous les auteurs qui ont écrit sur l'Histoire Naturelle et discernait parfaitement le vrai et le faux qui s'y trouve. Se sentant ensuite en état de prendre lui-même la plume, il commença par décomposer l'histoire naturelle, et donna d'abord la description des plantes de son jardin (en 1730): elle fut bientôt

après, suivie de celle des oursins, suivant l'ordre naturel.

Mais il ne tarda pas à s'ouvrir un champ plus vaste, en tournant ses regards sur les animaux. Il trouva une méthode de division toute nouvelle, et beaucoup plus heureuse que toutes les précédentes. Il l'employa pour les poissons, qu'il décrivit systématiquement, en les rapportant à cinq classes générales. A ce travail succéda l'Histoire Naturelle des Oiseaux, qui était son objet favori : aussi produisit-elle un ouvrage considérable, qu'il composa en latin. et dont il a laissé à sa mort une traduction allemande, fort augmentée, que M. Reyger a fait imprimer à Dantzick, en 1759. Passant de là aux quadrupèdes, il les soumit aux lois de sa méthode. Les coquillages eurent ensuite leur tour dans un ouvrage imprimé à Leyde, en 1753. Enfin, notre infatigable Naturaliste en vint aux serpens et aux vers.

Une des choses les plus singulières et les plus utiles, dont on lui soit redevable, c'est d'avoir appris à connaître et à distinguer les oiseaux par leurs têtes et leurs pieds, sans qu'il soit besoin de conserver leurs corps. Par ce moyen, on peut se former un cabinet d'oiseaux beaucoup plus complet et moins dispendieux que

ceux où les oiseaux entraient tout entiers.

Cette division des animaux, qui fait la base de ses ouvrages, a été adoptée par plusieurs savans ; mais quelques uns se la sont appropriée sans lui en faire honneur. La plupart de ses écrits ont été traduits en d'autres langues. Il était naturel que les sociétés destinées à l'accroissement des sciences, se fissent un honneur d'avoir Klein pour membre. Celle de Londres donna l'exemple en 1729, et fut imitée par l'Institut de Bologne et par l'Académie impériale de St.-Pétersbourg ; mais une gloire plus grande encore pour lui, c'est de pouvoir être regardé comme le fondateur d'une Société établie à Dantzick, dont l'étude de la nature fait l'objet. Klein, qui a été l'ame de cette Société, tant qu'il á vécu, se chargea d'abord du secrétariat, et en fit les fonctions pendant deux ans. Il en fut ensuite pendant quelque temps directeur. Il ne venait guères aux assemblées de la Société, sans y porter quelque joli présent, pour grossir la collection de curiosités naturelles que cette Société a aussi entreprise. Et après sa mort, il a voulu que ce qui lui restait dans ce genre fût joint à la même collection, en particulier le cabinet de têtes et de pieds d'oiseaux, qui est une chose unique dans son genre.

Tels ont été les occupations et les plaisirs de Klein, depuis sa plus tendre jeunesse, jusqu'à une vieillesse avancée. Quand il avait entrepris quelque ouvrage, il y travaillait autant la nuit que le jour : dès qu'il ne se sentait pas disposé au sommeil, à quelque heure de la nuit que ce fût, il se levait, et se mettait à lire ou à écrire.

Sa piété était encore plus grande que sa science : continuellement occupé à contempler les merveilles de la nature, il était pénétré de l'idée des perfections de l'Être suprême, et des obligations qu'elles nous imposent. La poésie, qu'il avait cultivée dans sa jeunesse, lui servit dans le déclin de ses jours, à chanter les louanges de Dieu, et à exalter le prix des vertus morales et chrétiennes. Il est mort le 25 février 1759, aussi regretté qu'il méritait de l'être.

KOEMPFER, (*Engelbert*) médecin et voyageur célèbre, né en 1651, en Vestphalie, alla en Suède, après s'être appliqué pendant quelques années à l'étude de la médecine, de la physique, et de l'histoire naturelle. Ayant une passion extrême pour les voyages, il préféra à tous les emplois qu'on lui offrit, la place de secrétaire d'Ambassade, à la suite de Fabrice, que la cour de Suède envoyait au Roi de Perse. Il partit de Stockholm en

1683; s'arrêta deux mois à Moskou, et passa deux ans à Ispahan, capitale de Perse. Son goût pour les voyages augmentant les connaissances qu'il acquérait, il se mit sur la flotte de la compagnie Hollandaise des Indes Orientales, en qualité de chirurgien en chef, et poussa ses courses jusqu'au royaume de Siam, et au Japon. De retour en Europe, en 1693, il se fit recevoir docteur de la Faculté de Leyde, et revint dans sa patrie, où il s'occupa, jusqu'à sa mort, à composer divers ouvrages très-estimables, et à pratiquer la médecine. Il mourut en 1716, dans l'emploi de médecin du Comte de la Lippe, son souverain.

Kouli-Kan, (Thomas) Roi de Perse, appelé aussi Schah-Nadir, naquit dans la province de Khorasan, sujette aux incursions des Tartares Usbecs. Après divers exploits, plus dignes d'un brigand que d'un capitaine, il se distingua honorablement, en repoussant les Tartares Usbecs, qui ravageaient le Khorasan. Il eut le malheur d'irriter, par son orgueil, le Gouverneur de cette province, qui lui fit donner la bastonnade. Cet affront obligea Kouli-Kan à prendre la fuite; il se joignit à deux voleurs de grand chemin, enrôla des bandits,

et se vit dans peu à la tête de cinq cents hommes. Avec ce corps, il ravagea tout le pays, et brûla les maisons de tous ceux qui refusaient de contribuer. Les Turcs et les Moscovites ont attaqué en même temps divers états de la Perse ; de sorte que Schah-Thamas, légitime successeur de Hossein, n'avait plus que deux ou trois provinces. Dans cet intervalle l'oncle de Nadir l'invita à rentrer au service du Roi, dont il obtiendrait le pardon ; Kouli-Kan renforcé par quinze cents hommes, qu'un des Généraux de Schah-Thamas lui amena secrètement, accepte cette offre, et part pour Calot avec le Général fugitif, et cent hommes d'élite. Il fut bien reçu ; mais la nuit suivante il fit investir la place par cinq cents hommes, et étant monté dans la chambre de son oncle, il le tua. Nadir fut nommé Général des troupes de Schah-Thamas, qui, ayant besoin de lui, lui pardonna, et l'envoya, en 1729, contre Aschruff, successeur de Maghmud, qui s'avançait avec 30,000 hommes vers le Khorasan; Nadir marcha contre lui, la bataille se donna, et Aschruff y ayant perdu 12,000 hommes, se retira à Ispahan, avec environ le tiers de son armée. Ce fut alors que Thamas fit à son Général le plus grand

sieurs combats sanglans, il défait l'armée du Grand Mogol devant Délhi, en 1738. Il se rend lui-même dans cette ville avec le Monarque captif. Dans un tumulte qui y éclata, à cause d'une taxe qu'on mit sur le blé, le Roi de Perse se rendant dans une mosquée fut attaqué lui-même à coups de pierres; il se vengea de cet outrage, en y faisant massacrer plus de quarante mille habitans. Pour se délivrer d'un hôte si formidable, il s'agissait de lui payer des sommes qui lui avaient été promises. Kouli-Kan emporta plus de trésors de Délhi, que les Espagnols n'en prirent à la conquête du Mexique. On fait monter le dommage, que causa cette irruption des Perses, à 125 millions de livres sterlings. Kouli-Kan, avant de quitter ce pays, demanda en mariage à Mahommed une Princesse de son sang, pour son fils, avec la cession de toutes les provinces situées au delà des rivières d'Atck et de l'Indus. Mahommed y consentit, et Kouli-Kan, comblé de richesses, retourna en Perse. Ses autres exploits sont peu connus. Il fut massacré en 1747, par le Gouverneur de Janus, de concert avec le neveu de Thamas, Ali-Kouli-Kan, qui se fit proclamer Roi de Perse. Ses cruautés l'avaient rendu

la terreur et l'exécration de la Perse. Sa taille était de six pieds, sa constitution fort robuste, et sa voix extrêmement forte.

L.

LACTANCE, (*Lucius Cœlius Firmianus*) orateur et défenseur de l'Eglise, étudia à Sica en Afrique. Son pays et sa famille étant inconnus, on varie sur son origine; quelques uns pourtant le font Africain. La réputation de son éloquence parvint jusqu'à Dioclétien, qui le fit venir à Nicomédie, vers l'an 290, pour y enseigner la Rhétorique latine. Là, il vit commencer l'an 303 de J. C. cette terrible persécution contre les Chrétiens. Sa vertu et son mérite le rendirent si célèbre, que Constantin lui confia l'éducation de son fils Crispe, en 317. Lactance ne profita de la faveur de la cour que pour exercer sa générosité envers les pauvres. Ce grand homme mourut vers l'an 328. On l'appelait communément le *Cicéron Chrétien*; parce qu'il avait pris cet orateur pour modèle dans son style; et qu'il fait écla-

ter

ter dans tous ses ouvrages, même pureté, mêmê noblesse, même élégance.

LAMOIGNON, (Guillaume de) célèbre magistrat, ne dut sa place qu'à son mérite, et la remplit avec une gloire qui a laissé un profond souvenir.

Sa probité et son dévouement étaient connus et estimés de la nation, lorsque l'affaire du trop malheureux Fouquet ajouta à ses travaux et à sa gloire. On le mit à la tête d'une Chambre de Justice, pour faire le procès à ce Ministre, contre lequel Louis XIV était extrêmement irrité. Plus le Roi mettait de chaleur dans cette affaire, plus Lamoignon sentit qu'il devait y mettre de modération. Il fit donner à Fouquet un conseil, et un conseil libre; c'est-à-dire, qui n'était gêné par l'assistance d'aucun témoin. Colbert, le plus ardent persécuteur de Fouquet, voulut sonder les dispositions du premier Président. *Un Juge*, répondit Lamoignon, *ne dit son avis qu'une fois, et que sur les fleurs de lys*. Colbert eut la faiblesse de ne pas admirer la fermeté d'un Président, qui ne lui parut que suspect. Louis XIV était du parti de Colbert, et on donna à l'intègre Magistrat des marques de mécontentement. Fier et sensible, ennemi sur-tout de tout complot,

il rapporta au Roi les provisions de sa charge, et ce fut encore une occasion de lui dire de ces vérités utiles qu'on ne peut refuser d'entendre de la bouche d'un homme qui se sacrifie. Le Roi honteux d'une vertu qui l'humiliait, répara, par des mots obligeans, ses torts et ceux de Colbert.

Fouquet apprenant que Lamoignon, auquel il avait donné des sujets de plainte dans le temps de sa faveur, était Président de la Chambre de Justice, jugea en courtisan et en ministre, du motif qu'avaient eu des courtisans et des ministres pour faire ce choix. Ils se trompaient tous; car Lamoignon avait déjà dit : *Je me souviens seulement qu'il fut mon ami, et que je suis son juge.* Cependant il ne négligea rien pour ne pas avoir à juger un homme qui lui paraissait au moins coupable de péculat, et qu'une partie de la Cour désirait trouver encore plus coupable.

Des personnes de nom lui avaient confié des papiers importans; la Cour le sait, et la curiosité des Ministres s'éveille. Un Secrétaire d'État lui écrit que le Roi veut connaître ce dépôt; il répond : *Je n'ai point de dépôt, et si j'en avais un, l'honneur exigerait que ma réponse fût la même.*

Mandé à Versailles, il paraît devant le Roi, en présence du Secrétaire qu'il prie d'abord de se retirer; puis avouant au Roi qu'il est chargé d'un secret, il l'assure que ce secret n'a aucun rapport avec ses intérêts. — *Votre Majesté me refuserait son estime, si j'étais capable d'en dire davantage. Aussi,* dit le Roi, *vous voyez que je n'en demande pas davantage; je suis content, ne vous dessaisissez de ces papiers que par la loi qui vous a été imposée par le dépôt.*

Comme Cicéron et les Sénateurs de l'ancienne Rome, il se délassait par les charmes de la littérature des travaux de sa place. Les Boileau, les Racine, les Bourdaloue, étaient ses amis. Dans les conférences qui se faisaient chez lui, il payait plus de sa personne sur le champ, dit Ménage, que les autres avec toute leur préparation. La France, les lettres, et les gens de bien, le perdirent à soixante ans.

LAMOIGNON - MALESHERBES, (Chrétien-Guillaume) Premier Président de la Cour des Aides, Ministre, Membre de l'Académie française, né à Paris, le 6 décembre 1721, fut décapité dans la même ville, sous le régime de la terreur, à l'âge de soixante-douze ans, quatre mois et quinze jours, le 2 floréal

an III (avril 1794). Le temps de la première éducation de Malesherbes n'offre rien de remarquable. Destiné à remplir les fonctions de la magistrature, son père voulut qu'il s'y préparât par l'étude approfondie de l'*Histoire de la Jurisprudence*. Il n'avait pas encore vingt-quatre ans, lorsqu'il fut pourvu d'une charge de Conseiller au Parlement. A trente ans, il succéda à son père dans la charge de Premier Président de la Cour des Aides. On sait avec quelle distinction il parcourut cette nouvelle carrière, pendant près de vingt-cinq ans. Tant qu'il y aura des ames vertueuses, elles applaudiront au courage que Malesherbes montra en 1763 dans l'affaire de Varrennes, sur laquelle il avait fait les remontrances les plus fortes. Les accusés ayant obtenu des lettres de grace, et s'étant présenté pour les faire entériner, Malesherbes leur dit, lorsqu'ils étaient aux pieds du tribunal : *Le Roi vous accorde des lettres de grace ; la Cour les entérine ; retirez-vous ; la peine vous est remise ; mais le crime vous reste.* Malesherbes n'était jamais plus sublime, que lorsqu'il était obligé de peindre l'oppression sous laquelle le peuple gémissait. On se rappellera toujours la réponse qu'il fit au Prince de Condé, qui fut chargé, en 1763,

par Louis XV, d'imposer silence aux Magistrats de la Cour des Aides : — *La vérité, Monsieur,* dit Malesherbes au Prince de Condé, *est donc bien redoutable, puisqu'on fait tant d'efforts pour l'empêcher de parvenir au Trône.* De pareils traits donnent la mesure du caractère de Malesherbes : ils suffiraient pour rendre son nom cher à la postérité. Pendant qu'il exerçait les fonctions de Premier Président, il fut chargé d'une commission plus conforme à ses goûts. Son père, qui était Chancelier de France, lui confia la direction de la librairie. On sait que cette espèce de ministère avait été créé pour enchaîner la pensée. Trop souvent, en effet, il lui a été funeste ; mais ces fonctions, confiées aux mains de Malesherbes, perdirent, en quelque sorte, l'existence qu'elles avaient eues jusqu'à lui, et qu'elles reprirent avec tant de de force, quand il les eut quittées. Au commencement du règne de Louis XVI, il fut nommé Ministre de Paris. Placé au milieu d'une Cour brillante, et de la jeunesse nombreuse qui la formait, témoin de la magnificence et du luxe qui la distinguaient de toutes celles de l'Europe, Malesherbes offrait un contraste qu'on devait croire pénible pour lui. Mais accoutumé à n'estimer les hommes que

ce qu'ils valent, l'éclat de la corruption ne pouvait lui en imposer; étranger à l'intrigue et à la flatterie, il pouvait se livrer à son amour pour le bien, comme si la plus paisible solitude eût favorisé ses méditations. Ses premiers soins furent de se faire ouvrir les prisons d'Etat. Il sollicita lui-même tous les renseignemens favorables aux détenus, et bientôt ils respirèrent un air libre, penétrés de reconnaissance pour cet acte de justice. L'impuissance d'opérer le bien qu'il désirait avec ardeur, la retraite d'un ami (Turgot) qui secondait ses efforts, et le désir de mettre la suite nécessaire aux travaux qu'il méditait, l'engagèrent à donner sa démission, le 12 mai 1776. Il voyagea dans les différentes contrées de la France, de la Hollande, et de la Suisse, où il recueillit tout ce qui pouvait intéresser les sciences et les arts. En arrivant de ses voyages, Malesherbes se retira à la campagne, et s'y livra sans réserve aux occupations qui avaient toujours fait le bonheur de sa vie. Il parcourait ainsi paisiblement le reste de sa carrière, lorsqu'un évènement vint l'arracher à sa famille, et à ses travaux champêtres. Il apprit dans sa retraite que Louis XVI allait être jugé. Oubliant que ses conseils n'avaient pas été suivis,

pendant qu'il était Ministre, il écrivit au Président de la Convention, pour être un des défenseurs de Louis XVI. Sa lettre produisit l'effet qu'il en attendait; il fut choisi par Louis XVI pour un de ses conseils. Après avoir rempli avec courage cette fonction pénible et délicate, il retourna dans son habitation champêtre. Là, rendu aux soins de sa famille, et aux occupations qui lui étaient si chères, il se livra tout entier à l'étude de la nature. Il avait presque oublié les évènemens politiques, lorsqu'un jour du mois de décembre 1793, il apperçut un groupe d'hommes qui s'acheminaient vers sa maison. A leur tête étaient trois individus, aux cheveux noirs et plats, à barbe longue, armés d'un sabre en bandouillère: c'étaient trois membres d'un comité révolutionnaire de Paris, qui venaient arrêter son gendre et sa fille. Le lendemain, avant le jour, de nouveaux satellites se présentèrent pour arrêter à la fois Malesherbes et ses petits enfans. Le gendre de Malesherbes périt sur l'échafaud, le premier floréal an III. Le lendemain, on arracha à leur douleur Malesherbes, sa fille, sa petite-fille, et l'époux de cette jeune personne, pour les conduire également à l'échafaud. C'est dans ce moment plein d'horreur

M. Leblond la création detraités appropriés à la partie des élémens de mathématiques, essentiellement nécessaire à l'art militaire.

Indépendamment de ces premiers traités, il a développé les règles de l'art militaire, dans une suite d'ouvrages, dont les nombreuses éditions ont fait l'éloge le plus certain. Sa *Tactique* et sa *Castramétation* ont encore été les livres classiques de tous nos officiers. C'est lui qui fut chargé de toute la partie militaire de la première Encyclopédie. Ami des Dalembert, des Diderot, des Montucla, il ne fut d'aucune Académie, parce qu'il ne connut jamais les menées, ni l'intrigue. Sa réputation lui procura seule, en 1751, la place de maître de mathématiques des enfans de France : il y trouva le droit bien précieux alors de faire entendre dans les Cours la voix de l'inflexible raison : une philosophie douce, mais inaltérable, le fit quelquefois taxer de singularité, mais fut toujours entendue avec intérêt. Sa notice sur le Duc de Bourgogne fait remarquer la variété de connaissances dont il savait enrichir ses leçons. La Géographie, l'Histoire, la Physique, et souvent la Morale y trouvaient leur place : cette notice lui fait sur-tout honneur, par la généreuse liberté qui

l'anima dans ses fonctions, et qui le soutint jusqu'à la fin de sa carrière, à 77 ans.

Ses Entretiens étaient encore recherchés avec assiduité par Mesdames, et l'on peut dire qu'il est mort dans l'exercice même de ses fonctions, le 24 mai 1781, laissant au neveu, qu'il s'était plu à former, l'inestimable héritage de son nom, de ses places, et de son zèle infatigable pour l'instruction publique.

LEIBNITZ, (Guillaume Godefroi Baron de) naquit à Leipsic, en 1646. Après avoir fait ses premières études, il s'abandonna entièrement aux sciences. Enfermé dans sa vaste bibliothèque, il n'y eut aucun genre de littérature auquel il ne se livrât, et bientôt ses talens furent connus. Les Princes de Brunswick, instruits de ses talens pour l'Histoire, le chargèrent de celle de leur maison. Il parcourut toute l'Allemagne et l'Italie, pour ramasser les pièces qui lui étaient nécessaires. De retour de ce voyage en 1690, il fit part au public de ses savantes observations. Son mérite, connu bientôt dans toute l'Europe, lui procura des pensions et des charges honorables. En 1699, il fut mis à tête des associés étrangers de l'Académie des Sciences de Paris. Il donna l'idée à l'Electeur de Brandebourg

d'établir une Academie des Sciences à Berlin, dont il fut fait président. Il fut traité en 1711, par le Czar, avec une considération particulière; il en eut un magnifique présent, le titre de Conseiller, et une pension considérable. L'Empereur d'Allemagne ne fut pas moins généreux envers lui; il lui donna le titre de Conseiller, avec une forte pension, et lui fit des offres pour le fixer dans sa Cour. Leibnitz eut une querelle, qui fit beaucoup de bruit dans la République des Lettres, relativement à la découverte du *Calcul différentiel*. Il demanda le jugement de la Société Royale de Londres, qui donna l'honneur de la découverte à Newton. Leibnitz apprit avec chagrin la perte de son procès; ce chagrin le consuma peu à peu, et hâta, dit-on, sa mort. Il mourut à Hanovre en 1716, à 70 ans. Ce Philosophe ne s'était point marié, et la vie qu'il menait ne lui permettait guère de l'être. Il avait une mémoire admirable, et était le savant le plus universel de l'Europe; aussi a-t-il laissé un nombre infini d'ouvrages qui le mettent au rang des plus grands hommes de son siècle.

Lenglet du Fresnoy, (Nicolas) naquit à Beauvais, en 1674. Il fit ses études à Paris; il

se livra principalement à la théologie, et ensuite s'appliqua uniquement à la politique. En 1705, il fut envoyé à Lille, par le ministre des affaires étrangères; l'Electeur de Cologne y tenait alors sa cour. Lenglet y fut admis en qualité de premier Secrétaire pour les langues latine et française, et chargé de la correspondance étrangère de Bruxelles et de Hollande. Il avait eu occasion de connaître le prince Eugène, après la prise de Lille, en 1708. Dans un voyage qu'il fit à Vienne, en 1721, il vit de nouveau ce Prince qui le nomma son bibliothécaire; mais il perdit bientôt cette place. L'abbé Lenglet ne sut jamais profiter des circonstances heureuses que la fortune lui offrit; mais sa devise était : *Liberté.* Il affecta cette liberté, même dans son extérieur; il voulait, disait-il, être *franc Gaulois*, dans son style comme dans ses actions. Aussi eut-il beaucoup de querelles avec les censeurs de ses manuscrits. Il a été mis à la Bastille dix ou douze fois dans le cours de sa vie. Depuis plusieurs années il s'appliquait à la chimie, et l'on prétend même qu'il cherchait la pierre philosophale. Parvenu à l'âge de 82 ans, il périt d'une manière funeste, en 1755; en rentrant chez lui, un soir, et, s'étant mis à lire

un livre nouveau, il s'endormit et tomba dans le feu. Il avait presque la tête brûlée lorsqu'on le tira du feu. Les ouvrages, en grand nombre, qu'a laissé l'abbé Lenglet, prouvent la fécondité de son esprit, et l'étendue de sa mémoire.

Léonidas I, roi des Lacédémoniens, de la famille des Agides, s'acquit une gloire immortelle en défendant, avec 300 hommes, le détroit des Thermopyles contre l'armée de Xercès, roi des Perses, dix mille fois, dit-on, plus nombreuse, l'an 480 avant J. C. Les Spartiates, accablés par le nombre, périrent dans cette journée avec leur monarque. Quelqu'un rapporta à Léonidas que l'armée de l'ennemi était si nombreuse, que le soleil serait obscurci de la grêle de leurs traits : *Tant mieux*, dit-il, *nous combattrons à l'ombre.*

Leucippe, philosophe grec, disciple de Zénon, était d'Abdère, suivant la plus commune opinion. Il inventa le premier le fameux système des atômes et du vide, développé ensuite par Démocrite et par Épicure. On lui attribue aussi l'invention de l'hypothèse des tourbillons, perfectionnée par Descartes. Son système, à l'égard des causes de la pesanteur, fut suivi par Kepler, et ensuite par Descartes.

Ce philosophe vivait vers l'an 428 de J. C.

Leuwenhoeck, (Antoine de) célèbre physicien, naquit à Delft en 1632. Il excellait d'abord à faire des verres pour des microscopes, et pour des lunettes. Ses découvertes lui ont fait un nom distingué. Il mourut en 1723, à 91 ans; on lui a élevé un mausolée à Delft. Il était membre de la Société Royale de Londres. Ses différens ouvrages sont traduits en français.

Lhommond, (Charles-François), est né en 1727, à Chaulnes, diocèse de Noyon. Il fit ses études à Paris, au collége d'Ainville, en qualité de boursier, et il en devint depuis Principal. Nommé professeur au collège appelé alors du cardinal le Moine, Lhomond interrompit sa licence où il se distinguait, et, dès ce moment, il se consacra à l'éducation des enfans dans les classes inférieures, sans avoir jamais voulu accepter les classes supérieures qui lui furent offertes plus d'une fois. Un goût décidé l'attachait de préférence aux plus jeunes enfans, dont l'éducation l'a constamment occupé pendant plus de vingt ans qu'il professa. Ce goût l'a suivi jusque dans sa retraite, dont il a charmé les loisirs par la composition de différens ouvrages destinés particulièrement à l'ins-

truction de la jeunesse, et qui lui valurent une gratification de l'avant-dernière assemblée du clergé. Simple et modeste dans ses mœurs, et dans ses manières, Lhomond se refusa toujours aux bénéfices et aux dignités ecclésiastiques. Ses écrits prouvent qu'il était doué d'un jugement excellent, réuni à une piété solide.

LIBANIUS, fameux sophiste d'Antioche, élevé à Athènes, professa la rhétorique à Constantinople et dans sa patrie. Saint-Basile, et Saint-Jean Chrysostome, furent les disciples de ce maître. On prétend qu'il aurait choisi Chrysostome pour son successeur, si le christianisme ne le lui avait enlevé. L'empereur Julien, pour l'attirer à sa Cour, lui offrit la qualité de Préfet du Prétoire; mais Libanius répondait constamment à tous ceux qui le sollicitaient, que la qualité de Sophiste était fort au dessus de toutes les dignités qu'on lui offrait. Julien, irrité contre les magistrats d'Antioche, avait fait mettre en prison le Sénat de cette ville. Libanius alla chez l'Empereur, et plaida la cause de ses concitoyens avec une liberté courageuse. Un homme de la Cour, qui avait trouvé apparemment ce ton ferme trop hardi, lui dit: *Orateur, tu es bien près du fleuve Oronte, pour parler de la sorte.* Libanius le regarda avec dé-

dain, et lui dit : *Courtisan, la menace que tu me fais ne peut que déshonorer le maître que tu veux me faire craindre.* On ignore le temps de sa mort ; quelques uns la placent à la fin du IVe siècle. Julien soumettait à son jugement ses actions et ses ouvrages ; et le sophiste, plus attaché à la personne qu'à la fortune de ce Prince, le traitait moins en courtisan qu'en juge sévère. On a un recueil de ses Epitres qui montent à plus de 1600.

Linné, (Charles) plus connu sous le nom de *Linnæus*, l'un des plus célèbres naturalistes des temps modernes, naquit en Suède, le 23 mai 1707.

Son père, qui exerçait les fonctions de Ministre dans le village de Stenbrohult, s'amusait à cultiver des plantes, et son fils apprit dès l'enfance à les aimer et à les étudier. Il avait reçu de la nature cette activité d'esprit qui ne permet point de repos tant qu'il reste quelque chose à voir ou à découvrir ; ce coup d'œil prompt et juste, qui saisit tout ce qui mérite d'être observé, et qui ne voit les objets que tels qu'ils sont ; cette force de tête, nécessaire pour rassembler des faits épars, et ne former qu'une grande vérité d'une foule

de vérités isolées. Ainsi, en offrant des plantes aux premiers regards de Linné, en déterminant par là sur quels objets son esprit devait s'exercer, le hasard le fit botaniste; mais déjà la nature avait préparé un grand homme.

A l'âge de vingt-un ans il se rendit à Upsal, qu'on pouvait alors regarder comme la capitale littéraire de la Suède. Olaüs Celsius qui était à la fois un érudit très-profond, et un naturaliste habile, sentit le mérite du jeune Linné, et devina son génie; il lui servit de père, et lui procura toutes les instructions, tous les encouragemens que ses connaissances et son crédit le mettaient en état de donner à ce jeune homme qui croissait pour changer la face de la botanique.

Linné obtint à vingt-cinq ans, dans l'Université d'Upsal, la chaire que le savant botaniste Rudbeck, accablé d'années et de travaux, était obligé d'abandonner. Mais cette place ne suffisait pas à l'activité du nouveau professeur, et il quitta bientôt Upsal; mais en conservant sa chaire, et par les ordres mêmes de l'Université, qui préféra sagement le bien des sciences, et sa propre gloire, à l'observation de ses règlemens.

D'abord, il parcourut la Laponie, la Dalé-

carlie ; la plupart des Provinces de la Suède, étendant ses observations à tout ce qui peut intéresser un philosophe occupé en même temps d'acquérir des lumières, et d'en faire des applications utiles, enrichissant la botanique ou de vues nouvelles, ou de plantes inconnues, et apprenant aux Suédois, soit à connaître les productions de leur sol, soit à en profiter. Soumis dans ces voyages à toutes les privations, exposé dans des pays inhabités aux rigueurs d'un climat terrible, tantôt gravissant entre des rochers, tantôt s'enfonçant dans des mines profondes, obligé de braver des dangers de toute espèce, et de longues fatigues, plus difficiles encore à supporter que les dangers ; Linné ne se reposait du travail de la journée que par un autre, celui de recueillir ses observations, et de préparer les objets qu'il avait ramassés.

Après ces voyages, il en fit de plus lointains et de moins pénibles ; il parcourut le Danemarck, l'Allemagne, une partie de la France : il s'arrêta long-temps en Hollande, et en Angleterre, étudiant dans les herbiers ou dans les jardins, les plantes que la nature a refusées à l'Europe ; consultant les botanistes les plus célèbres ; Dillen à Londres,

Jussieu à Paris, et se rendant leur disciple, pour se montrer bientôt digue d'être leur rival.

Plus il étudiait la botanique, plus il sentait que cette science, devenue immense dans ses détails, avait besoin qu'une main réformatrice vînt y produire une de ces grandes révolutions qui attache, lie le nom de leurs auteurs à l'histoire de l'esprit humain.

Tournefort avait donné le premier une méthode vraiment systématique de classer les plantes, et Linné aspirait à être dans son siècle, ce que Tournefort avait été dans le sien; sachant bien que dans les sciences on peut aller plus loin que ses prédécesseurs, sans néanmoins s'élever au dessus d'eux, et qu'il est un degré de talent où l'on ne peut plus appercevoir entre deux hommes livrés aux mêmes recherches, d'autre différence que celle de leur siècle. Linné chercha les caractères fondamentaux de son système, dans les parties des plantes qui servent à leur reproduction.

Ce système fit une révolution dans la botanique. Les jeunes botanistes accoururent en foule chercher des instructions auprès de Linné; il les pénétra de son zèle, et bientôt la terre

entière fut couverte de ses disciples. La nature fut interrogée à la fois, au nom d'un seul homme, de la cime des montagnes de la Norwège, aux sommets des Cordilières et de l'Atlas; des rives du Mississipi, aux rives du Gange; des glaces du Groënland, aux glaces de l'Hémisphère Austral. Tous ces voyages, qui paraîtraient demander qu'un grand Roi voulût déployer, en faveur des sciences, sa magnificence et son pouvoir, un simple particulier les fit entreprendre, sans autres forces que l'empire du génie, sur des ames également avides d'instruction et de gloire, et sans autre récompense, pour ses élèves, que l'honneur de rapporter aux pieds de leur maître les richesses qu'ils enlevaient à la nature.

Linné a publié une longue suite d'observations sur les végétaux et les animaux comparés ensemble. Les végétaux naissent, vivent, et meurent comme les animaux; ils se nourrissent, croissent, et dépérissent comme eux; ils ont, comme eux, un principe interne de mouvement. Linné observe de plus que les plantes ont des instans de mouvement et de repos, de sommeil et de veille; qu'elles subissent ces alternatives dans des serres où l'on entretient jour et nuit une chaleur égale; et

qu'ainsi ces phénomènes ne sont pas l'effet de la chaleur plus ou moins grande ; mais de la présence ou de l'absence de la lumière ; qu'enfin les feuilles, dans quelques plantes, et les anthères des étamines, dans un plus grand nombre, donnent des signes d'irritabilité. La sensibilité, et le mouvement spontané qui en est la suite, paraissent seuls distinguer la vie des plantes et celle des animaux.

Linné avait formé, dès sa première jeunesse, le projet de son système général, et il s'en occupa toute sa vie. Aucun naturaliste n'avait, jusqu'à lui, conçu un plan si vaste ; et si on peut, dans l'exécution, lui reprocher quelques défauts, c'est encore un prodige qu'un seul homme ait pu la porter à ce point de perfection.

Son *Système de la Nature* eut douze éditions en trente ans : dans chacune, il profitait de ses nouvelles observations, des travaux de ses disciples, des objections de ses critiques. C'était aux sciences, plutôt qu'à sa gloire, qu'il voulait élever un monument : aussi ne doit-on juger ce grand ouvrage, que sur sa dernière édition, et regarder les autres comme des esquisses que l'auteur soumettait au jugement des naturalistes.

Le suffrage de la plupart des compagnies savantes de l'Europe, l'adoption presque générale du système de botanique de Linnæus, avait appris à la Suède à le regarder comme un savant qui faisait honneur à son pays. Ses travaux, dirigés vers le bien public, le montraient à ses compatriotes comme un citoyen utile. L'envie fut réprimée cette fois par l'enthousiasme national. Linné fut le premier homme de lettres décoré de l'ordre de l'Étoile Polaire, et cette nouveauté fit peut être moins d'honneur au savant qui le reçut, qu'aux lumières du gouvernement de Suède. En accordant cette distinction à Linné, il montrait que l'emploi d'éclairer les hommes était à ses yeux une fonction publique, et avait droit aux mêmes récompenses.

Le crédit que Linné ne devait qu'aux sciences, il le fit servir tout entier à l'avancement des sciences. L'établissement de l'Académie de Stockholm fut en partie son ouvrage; le jardin d'Upsal, remis dans un meilleur ordre, augmenté de vastes serres, construites selon ses vues, devint digne du démonstrateur qui, de toutes les parties de l'Europe, y attirait des disciples.

Il employa pour sa nation ce qu'il avait

reçu d'elle. Son seul luxe était un muséum immense; monument glorieux pour la Suède, puisqu'il était la collection des tributs que les naturalistes du nord avaient consacrés à celui que d'une voix unanime ils avaient nommé leur chef et leur maître.

Frappé, au mois d'août 1776, d'une apoplexie qui détruisit ses forces, affaiblit sa mémoire, et le conduisit au tombeau par un dépérissement lent et insensible, ce muséum était encore sa consolation. Chaque jour la reconnaissance de ses disciples lui présentait de nouvelles merveilles, produites par la nature aux extrémités du globe : on eût cru voir des enfans occupés à consoler les derniers jours d'un père chéri. Devenu enfin incapable d'agir et de penser, il goûtait encore quelque plaisir en parcourant de ses yeux éteints les plantes nouvelles que son disciple Thunberg venait de lui envoyer des extrémités de l'Asie.

Lipse, (*Juste*) naquit en 1547, près de Bruxelles. A l'âge de neuf ans il fit déjà quelques poëmes ; à douze, des discours ; à dix-neuf, son ouvrage intitulé : *Différentes leçons*. Le Cardinal Granvelle, surpris de son génie; le mena à Rome, en qualité de son secrétaire. A son retour, il professa avec beaucoup

de succès l'Histoire à Gêne et à Leyde. Il enseigna à Louvain avec tant de réputation, que l'Archiduc Albert, et l'Infante Isabelle, son épouse, allèrent entendre ses leçons avec toute la Cour, et le nommèrent Conseiller. Philippe II lui donna le titre d'Historiographe. Plusieurs Souverains voulurent, tour à tour, l'enlever à Louvain; mais ils ne purent le gagner ni par les présens, ni par les promesses. Lipse avait tant de réputation dans son temps, qu'il fut pris universellement pour modèle. Il imita Tacite dans son style, et le savait par cœur; de sorte qu'il s'obligea un jour à réciter, mot pour mot, les endroits de ses ouvrages qu'on lui marquerait. Il mourut à Louvain, en 1606, à cinquante-huit ans. On a de lui des ouvrages de divers genres.

LOCKE, (Jean) célèbre métaphysicien anglais, naquit en Wrington, près de Bristol, en 1632. La faiblesse de sa santé l'éloigna de l'exercice de la médecine, auquel il s'était d'abord consacré. Il craignit la phthisie, et voyagea pour la prévenir. Il vint à Montpellier, et se rendit de là en Hollande, où il mit la dernière main à son célèbre ouvrage, intitulé: *Essai sur l'entendement humain.* Cet ouvrage, dont l'analyse serait trop étendue pour ce Dictionnaire,

dictionnaire, est le premier livre philosophique sur la science des idées. On pourrait abuser de quelques unes des opinions de l'auteur; mais de quoi n'abuserait-on pas avec de mauvaises intentions. Il suffit d'observer que celles de Locke furent toujours pures. On doit à ce philosophe quelques ouvrages estimés, notamment un sur *l'Éducation des enfans*, qui renferme beaucoup de vues très-sages.

Lockman, fameux philosophe d'Ethiopie, ou de Nubie. On n'est pas bien d'accord sur son origine. Les Arabes en racontent mille fables; ils lui attribuent un livre de *Fables* et de *Sentences*, que les Grecs donnent à Esope. Cette dernière opinion paraît prévaloir, en ce que les fables et les apologues attribués à Lockman sont trop conformes au génie des peuples où l'on prétend qu'il a vécu. Des savans ont prétendu que Lockman était Salomon, et que ces apologues étaient ceux de ce philosophe Roi. Quoi qu'il en soit, il est prouvé que le Lockman des Arabes est le premier fabuliste; que l'Ésope des Grecs n'en est que le traducteur; et que le surnom de sage qui, en hébreu, s'exprime par Salomon, avait donné lieu que l'on confondit l'un avec l'autre. Ce philosophe, taciturne et

contemplatif, était continuellement occupé de l'amour de Dieu, se détachant de celui des créatures.

LONGIN, (Denys) philosophe et littérateur, naquit à Athènes. Il eut, dans le troisième siècle, une grande réputation par son éloquence et par sa philosophie. Zénobie, Reine de Palmyre, apprit le Grec de lui, et le fit son Ministre. L'Empereur Aurélien ayant assiégé sa capitale, Longin conseilla à Zénobie de résister autant qu'elle le pourrait. Il fut victime de son zèle pour cette Princesse: Palmyre ayant ouvert ses portes à Aurélien, ce Prince le fit mourir en 273. Cet homme illustre avait un goût délicat, et une érudition profonde. On disait de lui, avec raison, qu'il était une *Bibliothèque vivante*. Il nous reste peu de ses ouvrages. Son *Traité sublime* est traduit en plusieurs langues.

LORRY, (Anne-Charles) célèbre médecin de Paris, naquit à Crosne, le 10 octobre 1726. Il trouva dans sa famille des exemples faits pour lui inspirer l'amour de la vertu, et pour exciter en lui le désir de la gloire. Son père avait rendu son nom durable par un ouvrage précieux, et devenu classique sur les *institutes* de Justinien.

Lorry montra de bonne heure les talens les plus brillans. Le célèbre *Rollin* présida à son éducation, ainsi qu'à celle de ses frères. Il eut pour maîtres en médecine et pour amis, *Astruc* et *Ferrein*.

A peine entré dans la carrière de la médecine, il y jouit de la plus grande réputation, dans un âge où l'on ne donne ordinairement que des espérances ; et il l'a soutenue par ses talens, par ses ouvrages, et par les services qu'il a rendus à l'humanité.

Il avait reçu de la nature un esprit d'une singulière activité, une mémoire prodigieuse, une pénétration peu commune. Avec ces dons précieux et un amour excessif pour le travail, il acquit bientôt une érudition qui embrassait presque tous les genres de littérature, et des connaissances très-étendues, que l'art de présenter ses idées semblait multiplier encore.

A ces qualités, qui forment l'homme savant et l'homme de cabinet, *Lorry* réunissait aussi celles qui, plus précieuses encore, parce qu'elles sont plus utiles, caractérisent le grand médecin. Un génie fécond, des idées nettes, un esprit juste, donnaient à sa pratique des ressources, une précision, et une simplicité qui en assuraient le succès. Ainsi maîtrisé tour

à tour, par l'amour de l'étude et par les devoirs de sa profession, *Lorry* s'arrachait au travail pour voler au lit de ses malades; et non moins utile dans ses loisirs mêmes que dans le cours de sa pratique, il savait à la fois éclairer l'expérience par l'étude, et féconder l'étude par l'expérience.

Il est heureux, sans doute, pour un malade de trouver dans son médecin des lumières dignes de sa confiance; mais qu'il est consolant pour lui d'y rencontrer une ame douce et sensible qui compatisse à ses maux, et qui sache les soulager en les partageant! Peut-on croire que cette consolation si douce, qui calme les sens, tranquillise l'ame, satisfait le cœur, ne puisse rien pour diminuer les souffrances du corps? Osera-t-on donc en faire un ridicule? Et serait-ce trop dire que d'avancer que la douceur et l'humanité de Lorry ont, plus d'une fois, concouru, avec ses remèdes, à la guérison de ses malades? Il semblait qu'en arrivant il amenait avec lui le courage et l'espérance.

Cette aimable aménité le suivait par-tout, chez le pauvre comme dans les palais des grands. Inaccessible à toute idée d'intérêt, incapable de voir dans l'exercice de sa profession autre chose que le soulagement de l'hu-

manité, il montrait auprès des malheureux le même zèle avec lequel il venait au secours de ceux dont le crédit et l'opulence auraient pu flatter le plus sa vanité.

Au milieu des réussites qui, ordinairement, enflent le cœur en satisfaisant l'amour-propre, Lorry conservait un ton de modestie qui est la preuve du vrai mérite. Il répétait souvent : *Je ne me permettrai jamais de dire, j'ai guéri; mais, j'ai donné mes soins à un tel malade; et sa maladie s'est terminée heureusement.*

Louis XII, Roi de France, naquit à Blois, en 1462, et monta sur le trône en 1498 après la mort de Charles VIII. Son humeur bienfaisante ne tarda pas d'éclater; il soulagea le peuple, et pardonna à ses ennemis. Louis de la Trimouille l'avait fait prisonnier à la bataille de Saint-Aubin; il craignait son ressentiment; il fut rassuré par ces belles paroles: *Ce n'est point au Roi de France à venger les querelles du Duc d'Orléans.*

Une bonne discipline dans ses troupes lui assura des victoires. Un Duc de Milan fut son captif, et un Roi de Naples son pensionnaire. Les Génois se révoltèrent; il repasse les monts, les défait, et entre dans leur ville le sabre à la main. Il avait pris ce jour là une cotte d'armes,

sur laquelle étaient représentées des abeilles, voltigeant autour d'une ruche, avec ces mots : *Non utitur aculeo ;* il ne se sert point d'aiguillon. En effet, il était entré en vainqueur, et il pardonna en père.

Ses principes et ses qualités expient ses fautes. Sans doute il a trop fait la guerre ; mais du moins ce fut avec toutes les précautions contre les maux qu'elle entraine. Il y était toujours suivi de quelques hommes éclairés et vertueux, chargés d'empêcher le désordre, ou de le réparer.

Dans sa vie privée, c'était un de ces bons pères de famille qui se laissent gouverner par leurs femmes, leurs enfans, ou leurs domestiques, et ne s'en doutent point, parce qu'on leur laisse dire, *je veux*, et qu'on ne leur répond jamais que *vous avez raison.*

Je ne trouve les Rois heureux, disait-il, *qu'en ce qu'ils ont le pouvoir de faire du bien.* Sa joie éclatait quand on lui parlait de l'abondance où vivaient ses sujets. — Un bon pasteur ne saurait trop engraisser son troupeau. On l'a cru avare, lui qui, dans un moment urgent, ayant demandé et obtenu de ses villes des sommes immenses, qu'il ne se pressa pas de lever, leur écrivit lorsque le danger fut

passé, et sans leur secours : « *Gardez votre* » *argent, il profitera mieux entre vos mains* » *que dans mes coffres* ». Sans doute Louis XII fut économe, et il faut l'être pour avoir le droit d'être généreux.

Son édit de 1499 rend sa mémoire chère à ceux qui rendent la justice, et à ceux qui l'aiment. Il veut qu'on suive toujours la loi, malgré les ordres contraires que l'importunité pourrait arracher au Monarque. Le Parlement ne pouvait être que très-disposé à lui obéir ; les dignités de la robe n'étaient alors données qu'aux avocats qui avaient la réputation que suppose le mérite.

Lorsque sa femme voulut le forcer de marier la princesse Claude à Charles d'Autriche, depuis Charles-Quint, comme il savait que ce mariage déplaisait à la nation, il assembla les Etats à Tours. Ce fut là le plus beau triomphe de sa vie ; il y parut avec toute la pompe de la royauté. L'orateur de l'assemblée le remercia, au nom de la France, de son administration tutélaire, et le pria de ne point marier sa fille à un étranger, lui montrant le jeune Duc de Valois, comme celui que le peuple désire. Ce Prince, qui avait douze ans, se jette à ses genoux ; tous les députés y tombent au

même instant. Des larmes d'attendrissement et de plaisir coulent des yeux de Louis, qui promet une prompte réponse : tous les grands sont invités à un conseil. Six jours après, il vient lui-même déclarer que, conformément à leur vœu, sa fille, qui n'avait encore que quatre ans, épouserait le Duc de Valois. Il fut proclamé le père du peuple, et c'est pour lui que fut fait le *Domine salvum fac Regem*.

Louis XIV, Roi de France, surnommé le Grand, naquit à Saint-Germain-en-Laye, le 5 septembre 1638, de Louis XIII et d'Anne d'Autriche, et parvint à la couronne le 14 mai 1643, sous la régence de sa mère. Il a donné une si grande impulsion, un si grand éclat à son siècle qu'on ne l'appelle plus que le siècle de Louis XIV, comme on dit le siècle d'Auguste ; et ce seul mot rappelle tous les Grands Hommes qui l'ont illustré, soit dans la guerre, soit dans les Sciences, dans les Lettres et dans les Arts.

On lui a reproché avec raison d'avoir trop fait la guerre ; mais il le sentit lui-même dans ses derniers momens, et recommanda à son successeur de ne pas l'imiter à cet égard.

Quoiqu'on lui ait reproché trop de hauteur avec les étrangers dans ses succès, de la fai-

blesse pour plusieurs femmes, de trop grandes sévérités dans des choses personnelles, des guerres légèrement entreprises, l'embrasement du Palatinat, et les excès horribles commis dans cette province, et dans d'autres de cette contrée, par ses ordres exprès; cependant ses grandes qualités, mises dans la balance, l'ont emporté sur ses fautes. La postérité admirera dans son gouvernement une conduite ferme, noble et suivie, quoiqu'un peu trop absolue, dans sa Cour le modèle de la politesse, du bon goût, et de la grandeur.

On se souvient encore de plusieurs de ses réparties; les unes pleines d'esprit, les autres d'un grand sens. Le Marquis de Marivaux, officier-général, homme un peu brusque, avait perdu un bras dans une action, et se plaignait au Roi, qui l'avait recompensé autant qu'on pouvait le faire pour un bras cassé: « Je » voudrais avoir perdu aussi l'autre, dit-il, et » ne plus servir votre Majesté. — J'en serais » bien fâché pour vous et pour moi », lui répondit le roi; et ce discours fut suivi du bienfait. . . Lorsque le Cardinal de Noailles, le vint remercier de la pourpre qu'il lui avait fait obtenir: « Je suis assuré, Monsieur le » Cardinal, lui répondit-il, que j'ai eu plus

» de plaisir à vous donner le chapeau, que
» vous n'en avez eu à le recevoir ».

Il avait dit quelque chose d'aussi obligeant à Pontchartrain, en le faisant Chancelier. . . . Le Prince de Condé l'étant venu saluer après le gain d'une bataille, le Roi se trouva sur le grand escalier, lorsque le Prince, qui avait de la peine à monter à cause de sa goutte, s'écria : « Sire, je demande pardon à votre
» Majesté, si je la fais attendre. — Mon cou-
» sin, lui répondit le Roi, ne vous pressez
» pas; on ne saurait marcher bien vite, quand
» on est aussi chargé de lauriers que vous
» l'êtes. . . » Le Maréchal du Plessis, qui ne put faire la campagne de 1672, à cause de son grand âge, ayant dit au Roi, qu'il portait envie à ses enfans qui avaient l'honneur de servir : « Que pour lui il souhaitait la mort, puis-
» qu'il ne lui était plus propre à rien ». Le Roi lui dit en l'embrassant : « Monsieur le Maré-
» chal, on ne travaille que pour approcher de
» la réputation que vous avez acquise. Il est
» agréable de se reposer après tant de vic-
» toires. . . ».

La discipline ne pouvait pas être beaucoup plus sévère chez les Romains, que dans les belles années de Louis XIV. Ce Prince passant ses troupes en revue, frappa d'une baguette

la croupe d'un cheval. Le cavalier ayant été désarçonné par le mouvement que fit le cheval à cette occasion, fut renvoyé sur-le-champ, comme incapable de servir. Dans le temps que ce Monarque travaillait à établir une discipline austère et inviolable dans ses troupes, il chercha l'occasion d'en donner lui-même l'exemple remarquable. L'armée, commandée par le grand Condé, ayant campé dans un endroit où il n'y avait qu'une maison, le Roi ordonna qu'on la gardât pour le Prince. Condé voulut envain se défendre de l'occuper, il y fut forcé : « Je ne suis que volontaire, dit le Monarque, et je ne souffrirai point que mon général soit sous la toile, » tandis que j'occuperai une habitation commode. . . » Louis XIV encouragea et récompensa la plupart des Grands Hommes, et le même Monarque qui sut employer les Condé, les Turenne, les Luxembourg, les Créqui, les Catinat, les Villars dans ses armées; les Colbert, les Louvois dans ses cabinets; choisit les Boileau et les Racine pour écrire son histoire; les Bossuet et les Fénélon pour instruire ses enfans; et les Fléchier, les Bourdaloue, les Massillon, pour l'instruire lui-même. » Quel siècle plus mémorable, dit l'auteur de

» la décadence des Lettres et des Mœurs! que
» Louis XIV paraît grand, quand, du haut de
» sa gloire, on le voit appuyé sur cette multi-
» tude innombrable d'hommes de génie qui lui
» doivent leur renommée, parce qu'il les a
» excités, qu'il a créé pour ainsi dire leurs
» talens; comme il leur doit également les
» fondemens inébranlables de sa grandeur »!
La révolution qui se fit dans les arts, les esprits, les mœurs, influa sur toute l'Europe. Elle s'étendit en Angleterre; elle porta le goût en Allemagne, les sciences en Russie, elle ranima l'Italie languissante.

LUCAIN (*M. Annœus Lucanus*) était neveu de Sénèque. Son ouvrage le plus célèbre est sa *Pharsale*, où il décrit la guerre de César et de Pompée. Il est riche en belles pensées, et a une grande vivacité de style. L'on aurait tort cependant de vouloir égaler Lucain à Virgile, comme quelques uns l'ont prétendu faire. Ce que l'on peut dire de plus favorable à Lucain, c'est que, si son esprit avait été mûri par l'age (il est mort à peine âgé de 26 ans), et s'il avait su joindre à son feu et à son élévation le goût et le jugement de Virgile, on aurait pu voir en lui un poëte achevé.

Il entra des premiers dans la conspiration de Pison. Néron ordonna qu'on le fit mourir,

et on lui coupa les veines. Comme il sentait la chaleur abandonner les extrémités de son corps, se souvenant qu'il avait autrefois dépeint un soldat qui mourait de la sorte, il prononça les vers qui exprimaient sa mort, et ce furent là ses dernières paroles. Frivole consolation pour un mourant, mais digne d'un poëte! Il mourut la douzième année du règne de Néron, et la soixante-quinzième de l'ère chrétienne.

LUCIEN, naquit à Samosate, ville située sur les bords de l'Euphrate, dans la Comagène, province de Syrie. Ses parens étaient pauvres, et de condition médiocre. Il fut destiné, dès les premières années de sa jeunesse, au métier de sculpteur, et mis en apprentissage chez son oncle, qui était statuaire. Ainsi la fortune condamne souvent à une éternelle obscurité des hommes que la nature avait reservés à devenir les lumières de leur siècle. Cependant un heureux accident fit que Lucien surmonta les obstacles de l'indigence. Dès son début dans la sculpture, il lui arriva de briser un modèle qu'on lui avait donné pour dégrossir, et son oncle, homme d'un caractère dur, l'en punit très-rigoureusement. Il n'en fallut pas davantage pour dégoûter sans retour le jeune apprenti, dont le génie et les sentimens étaient au-dessus d'un art mécanique. Il prit dès-lors

la résolution de ne plus reparaître dans les ateliers, et se livra tout entier à l'étude des Lettres. Il raconte lui-même cette anecdote de sa première jeunesse, de la manière la plus intéressante, dans une harangue ingénieuse qu'il composa long-temps après, et qu'il a intitulée : *Songe de Lucien.* Il y suppose, qu'en rentrant dans la maison paternelle, après s'être sauvé des mains de son oncle, il s'endort, accablé de fatigues et de tristesse. Il voit, dans son sommeil les deux divinités tutélaires de la Scuplture et des Lettres : chacune d'elles fait l'éloge de son art, et n'oublie rien de qui peut engager le jeune homme à se déclarer en sa faveur contre sa rivale. Il se jette entre les bras de la Littérature, et dit un éternel adieu à la Sculpture. On peut conclure de cette agréable fiction, que Lucien consulta son goût, et suivit le penchant de son génie, en se consacrant avec courage aux travaux pénibles, et aux désagrémens que présente la carrière des Lettres, sur-tout à ceux dont elles font l'unique ressource. Les succès brillans qu'il eut depuis, sont un sûr garant de l'ardeur avec laquelle il s'y livra, et des progrès qu'il fit dans ces premiers temps, jusqu'à ce que, mûri par l'âge et le travail, il parut enfin dans le monde.

Lucien vint d'abord à Antioche, capitale de la Syrie, où il plaida des causes. Aucun des discours qu'il prononça pour ses cliens n'est parvenu jusqu'à nous : il nous reste seulement quelques déclamations, en forme de plaidoyers, dans lesquelles l'Orateur traite des matières générales, et assez étrangères au barreau. Les fourberies, et les clameurs inséparables de la chicane lui firent bientôt abandonner la profession d'avocat, pour embrasser celle de rhéteur. Il entreprit, dans ce dessein, de parcourir les différentes contrées où l'éloquence était le plus cultivée alors. On le vit dans les principales villes de l'Asie mineure, de l'Ionie, et de l'Achaïe ; mais il s'arrêta long-temps à Athènes. Il puisa dans le commerce de ses habitans, mieux encore que dans les livres, la pureté du langage, les graces, et les finesses de l'urbanité attique. Il arriva, jeune encore dans la Gaule, que déjà l'on regardait comme une excellente école d'éloquence, et une pépinière d'Orateurs. Son début lui mérita des applaudissemens. Il crut devoir séjourner en cette contrée, pour se perfectionner dans le talent de la parole. Il en donna même des leçons pendant quelques années ; elles furent aussi utiles à sa fortune qu'à sa réputation ;

puisque, s'il faut l'en croire lui-même, il tenait un rang distingué parmi les plus célèbres Rhéteurs, et recevait de grandes récompenses de son travail. Lucien voulut aussi connaître l'Italie, et la capitale du monde; mais rien ne nous donne à penser qu'il y fit un long séjour; il semble assurer lui-même qu'il n'avait qu'une connaissance imparfaite de la langue des Romains. On sait que dans tout ce qui tenait aux Lettres, aux Sciences, et aux Arts, les Grecs se sont toujours regardés comme infiniment supérieurs à leurs vainqueurs. Résolu de retourner dans sa patrie, Lucien fut jaloux de se montrer en Macédoine. Il profita de l'occasion d'une assemblée générale de la nation, pour y parler en public, et remporta les suffrages d'un auditoire nombreux et éclairé. L'on peut présumer qu'à cette époque il se fixa dans le pays de sa naissance; qu'il y jouit tranquillement de sa gloire, et du fruit de ses travaux, jusqu'au temps où l'estime et les bienfaits de Marc-Aurèle l'appelèrent à une fortune plus brillante. Ce Prince lui donna une préfecture en Egypte. Tillemont prétend que ce fut seulement une place de Greffier du Préteur; mais, d'après ce qu'en dit Lucien lui-même, il paraît que l'on distinguait, en Egypte, plusieurs Pré-

fets de grades différens, et qu'il était du nombre, sans être encore le premier d'entre eux, au moment où il écrivait. Quoi qu'il en soit, ce choix est également honorable pour l'Empereur et pour l'Homme de Lettres; il est une nouvelle preuve que Marc-Aurèle savait apprécier et récompenser le mérite; il suppose aussi que le protégé réunissait aux talens de l'esprit les qualités qu'on exige dans un homme en place.

On a prétendu que Lucien, d'abord chrétien, avait ensuite apostasié. Il suffit de lire les endroits de ses écrits où il parle de notre religion, pour être convaincu que jamais il ne l'a professée. On y reconnaît les préjugés et les idées fausses d'un Grec qui, comme tous ceux de sa nation, ne jugeait les étrangers que d'après la renommée, et ne les estimait pas assez pour se procurer une connaissance exacte de leurs coutumes et de leurs usages. Je conviendrai, si l'on veut, que naturellement curieux, vivant dans les contrées voisines de la Judée, et parmi des Chrétiens, Lucien n'avait pas manqué de prendre quelques informations sur leur croyance et leur manière de vivre. Mais, accoutumé depuis son enfance à voir les plus absurdes systèmes de philosophie se suc-

céder les uns aux autres; trop en garde contre les fourbes de toutes les sectes, qui se paraient du manteau d'une fausse sagesse pour en imposer à leurs contemporains, il ne dut avoir que des notions légères et infidèles de la religion de Jésus-Christ, et des enfans nouveaux de l'Eglise naissante. Il les connaît si peu, qu'il confond leurs prêtres avec les scribes et les docteurs des Juifs. Ainsi la crainte des préjugés devint pour lui, en cette occasion, le préjugé le plus funeste.

Lucien est donc un philosophe ennemi de toutes les sectes, mais non pas un sacrilège: c'est un écrivain superficiel et mal instruit, quand il parle des Chrétiens, mais non pas un vil apostat. S'il n'a vu dans les disciples de J. C. qu'une secte particulière de Cyniques nouveaux, ses erreurs sont en quelque sorte pardonnables, et l'on doit plutôt l'en plaindre que l'en blâmer. Il n'est pas plus coupable à cet égard que Tacite, Pline, et d'autres Ecrivains qui, comme lui, ont prétendu juger les Chrétiens sans les connaître. Notre Satirique leur rend, du moins dans l'occasion, la justice qu'il croit leur être due: il loue leur désintéressement, leur charité, le motif généreux qui leur faisait mépriser la mort. Il atteste d'ailleurs

que le fourbe Alexandre redoutait leurs lumières, et n'osait rendre ses oracles en leur présence ; c'est dire assez, même contre son intention, qu'ils n'étaient pas hommes à croire facilement des absurdités.

L'on a écrit et souvent répété, que Lucien était inexcusable d'avoir décrié les dieux de sa patrie. On lui a reproché, comme une impiété, la liberté avec laquelle il attaque la religion de ses pères. Mais est-on impie pour détruire la croyance la plus impie qui fût jamais? « L'ancien Paganisme, dit un Ecrivain célèbre, enfanta des dieux abominables, qu'on » eût punis ici bas comme des scélérats, et qui » n'offraient, pour tableau du bonheur suprême, que des forfaits à commettre, et des » passions à contenter. Mais le vice, armé » d'une autorité sacrée, descendait en vain du » séjour éternel, l'instinct moral le repoussait » du cœur des humains. En célébrant les débauches de Jupiter, on admirait la continence de Xénocrate; la chaste Lucrèce adorait l'impudique Vénus; l'intrépide Romain » sacrifiait à la Peur; il invoquait le dieu qui » mutila son père, et mourait sans murmure » de la main du sien. Les plus méprisables » divinités furent servies par les plus grands

» hommes. La sainte voix de la nature, plus
» forte que celle des dieux, se faisait respecter
» sur la terre, et semblait reléguer dans le
» ciel le crime avec les coupables ».

Lucien a donc servi tout à la fois la raison, les mœurs, et la vraie religion, en éclairant ses contemporains sur des absurdités aussi dangereuses, et aussi manifestement méprisables.

Suidas prétend que Lucien fut déchiré par les chiens, en punition de ce qu'il avait plaisanté sur Jésus-Christ. Mais cet Ecrivain est le seul qui rapporte cette anecdote, et il la cite comme une tradition incertaine, sans en donner d'autre preuve que son témoignage. Nous sommes donc autorisés à la reléguer parmi les faits apocryphes que le zèle peu éclairé de quelques particuliers a quelquefois imaginés contre les ennemis de la religion chrétienne, mais qu'elle désavouera toujours. Il est beaucoup plus probable que Lucien mourut, soit de vieillesse, soit de la goutte, dont il a fait le sujet d'une espèce de drame, et d'une autre pièce en vers.

LUCRÈCE, (*Titus-Lucretius-Carus*) naquit, selon la chronique d'Eusèbe, la deuxième année de la 171me. Olympiade, douze ans après Cicé-

ron, sous le consulat de Lucius Licinius Crassus, et de Q. Mutius Scœvola, l'an de Rome 658. Il se tua lui-même à l'âge de quarante-quatre ans. On lui avait donné un philtre qui le fit tomber en fureur. Cette manie lui laissait des momens lucides, pendant lesquels il composa les six livres *De rerum naturâ*, où il explique fort au long la physique d'Epicure. Il dédia son Poëme à C. Memmius, qui avait eu les mêmes maîtres que lui, et qui sans doute était dans les mêmes sentimens.

Jamais homme ne nia plus hardiment que ce Poëte la Providence, et ne parla de la divinité avec plus d'insolence et d'audace. Il entre en matière par ce début, en faisant l'éloge d'Epicure. « Pendant, dit-il, que le genre » humain gémissait, asservi honteusement sous » le dur joug d'une religion impérieuse, qui » se disait descendue du ciel, et qui faisait » trembler toute la terre, un mortel, né dans « la Grèce, osa le premier, d'un air hardi et » intrépide, lever contre elle l'étendart de la » guerre, sans que ni l'autorité des dieux, ni » la crainte des foudres, ni le ciel avec le » bruit effrayant de ses tonnerres fussent capables de l'arrêter. Tous ces objets, au con- » traire, ne servirent qu'à animer son courage,

» et à le fortifier dans le dessein qu'il avait de
» forcer les barrières de la nature, et de péné-
» trer dans ses mystères les plus secrets ».

Lucrèce, dans tout son Ouvrage, établit pour principe, que les dieux ne se soucient, et ne se mêlent de rien; et il prend à tâche d'expliquer les effets de la nature, la formation, et la conservation du monde, par le seul mouvement des atomes, et de réfuter ceux qui reconnaissent pour première cause la puissance et la sagesse d'une divinité. On connaîtra plus à fond ses sentimens, dans l'exposé que nous avons fait de ceux d'Epicure son maître.

Ce Poëte a beaucoup de noblesse, de force, et de génie; mais ses vers sont si fort éloignés de la douceur, et de l'harmonie de ceux de Virgile, qu'on croirait qu'il aurait vécu des siècles avant lui.

Lycurgue, célèbre législateur des Lacédémoniens, avait beaucoup voyagé avant de donner des lois à sa patrie. Il avait notamment visité la Crète et l'Egypte, renommées également pour la bonté de leurs institutions. Pour engager les Lacédémoniens a observer inviolablement ses lois, il leur fit promettre, avec serment, de n'y rien changer jusqu'à son retour, et s'en alla ensuite dans l'île de Crète,

où il se donna la mort ; après avoir ordonné que l'on jetât ses cendres à la mer. Il craignait que si l'on rapportait son corps à Sparte, les Lacédémoniens ne crussent être absous de leur serment.

LYONET, (Pierre) naquit à Mastricht, le 21 juillet 1707. Son père, Benjamin Lyonet, était Pasteur de l'église française de Hemsden. La famille Lyonet, ancienne et distinguée dans la ci-devant province de Lorraine, en fut expulsée par les persécutions religieuses des seizième et dix-septième siècles. Lyonet était doué d'une constitution robuste; et il se distingua, dès l'enfance, par sa souplesse et son agilité dans tous les exercices du corps. Bientôt l'étude des langues eut pour lui un attrait particulier. Au bout de son cours académique, à la connaissance de sa langue maternelle, il avait ajouté celle de huit autres, tant vivantes que mortes. Destiné au ministère sacré, il apprit le latin, le grec, et l'hébreu, qui font essentiellement partie, en Hollande, des études théologiques. Le français, l'italien, l'espagnol, l'allemand et l'anglais, lui devinrent aussi très-familiers. Il cultiva avec succès les sciences exactes; enfin les arts ne lui furent point étrangers, et il fit même des progrès peu com-

muns dans ceux de la musique, du dessin, et de la peinture; la sculpture en bois eut son tour, et occupa ses loisirs.

Parvenu au terme de ses études théologiques, il se décida à entrer dans un autre carrière, savoir, celle de la jurisprudence. Il s'y livra avec tant d'ardeur, qu'au bout d'un an, il prit ses degrés en droit.

Après avoir, pendant quelques temps, suivi le barreau à la Haie, il fut nommé Secrétaire des chiffres de leurs Hautes Puissances, ainsi que leur Traducteur Juré pour le latin et le français, et chargé de l'expédition des Patentes émanées d'elles.

Ce fut à cette époque que le goût de l'histoire naturelle, et spécialement l'observation des insectes, devint en lui une sorte de passion. Il entreprit d'écrire l'histoire des insectes qui se trouvent dans les environs de la Haie. Ce travail fut porté à une grande perfection.

Il commença à former, en 1749, sa collection de coquilles, qui, bientôt après, fut une une des plus riches de l'Europe.

La Société hollandaise des sciences, siègeant à Harlem, se l'aggrégea en 1753, et celle de Rouen, en 1757.

Les

Les Académies de Berlin, de Vienne, et de St.-Pétersbourg, inscrivirent sur leurs dyptiques le nom de Lyonet en 1760, 1761, et 1762.

Lyonet eut la vue affaiblie par un accident qui lui survint à l'âge de soixante ans; c'est ce qui empêcha qu'il ne mît lui-même au jour la dernière partie de ses recherches et de ses découvertes.

Tous les amis des sciences et des arts avaient des droits à son amitié, et étaient sûrs d'être bien reçus chez lui. Dans tous les âges de sa vie, ses mœurs furent irréprochables. Scrupuleux observateur de ses devoirs, la vertu, la religion, la patrie eurent également à pleurer sa perte.

La mort moissonna Lyonet dans la quatre-vingt-deuxième année de son âge, à la Haie, le 10 janvier 1789.

Lysias, était originaire de Syracuse, mais né à Athènes. A l'âge de quinze ans il passa à Thurium en Italie avec deux de ses frères, dans la nouvelle colonie qui allait s'y établir. Il y demeura jusqu'à la déroute des Athéniens devant Syracuse; et il retourna pour lors à Athènes, âgé de 48 ans.

Il s'y distingua par un mérite particulier, et il a toujours été regardé comme un des plus

excellens orateurs grecs, mais dans le genre d'éloquence simple et tranquille. La clarté, la pureté, la douceur, la délicatesse du style, faisaient son caractère propre; c'était, dit Cicéron, un écrivain d'une précision et d'une élégance extrême, et déjà Athènes pouvait presque se vanter d'avoir un orateur parfait. Quintilien en donne la même idée. *Lysias*, dit-il, *a le style élégant et léger*. S'il suffit à l'orateur d'instruire, il n'en est point qu'on puisse mettre au dessus de lui. On ne voit rien d'inutile, rien d'affecté dans son discours. Son style est néanmoins plus semblable à un ruisseau clair et pur, qu'à un grand fleuve.

Si Lysias se renferma pour l'ordinaire dans cette simplicité, et, comme Cicéron l'appelle, cette maigreur de style, ce n'est pas qu'il fût absolument incapable de force et de grandeur; car, selon le même Cicéron, on trouve dans ses harangues des endroits très-forts et très-nerveux. Il en usait ainsi par choix et par jugement. Il ne plaidait point lui-même de cause dans le barreau; mais il composait des plaidoyers pour les autres; et pour entrer dans leur caractère, il était souvent obligé d'employer un style simple et peu relevé, sans quoi il eût perdu cette grace de la naïveté que l'on admire en lui.

et il eût trahi lui-même son secret. Il fallait donc que les discours, qu'il ne prononçait pas lui-même, eussent un air négligé ; ce qui est un grand art, et un des grands secrets de la composition. On éludait ainsi la loi qui ordonnait aux accusés de plaider en personne leur cause, sans employer le ministère des avocats.

Quand Socrate fut appelé devant les juges pour rendre compte de ses sentimens sur la religion, Lysias lui apporta un plaidoyer qu'il avait composé avec beaucoup de soin, et où sans doute il avait fait entrer tout ce qui était capable de toucher les juges. Socrate, après l'avoir lu, dit qu'il le trouvait fort beau, fort oratoire, mais peu convenable au caractère de force et de courage qu'un philosophe devait montrer.

Denis d'Halicarnasse peint fort au long, et avec beaucoup de goût et de jugement, le caractère du style de Lysias ; il en remarque en détail tous les traits, sur-tout dans le genre d'éloquence simple et naturelle dont j'ai parlé. Il rapporte même quelques morceaux d'une de ses harangues, pour mieux faire connaître son style.

M,

MACHIAVEL, (Nicolas) Ecrivain du quinzième siècle, naquit à Florence, en 1469, d'une famille Patricienne. Il écrivait en sa langue avec beaucoup d'élégance et de politesse, quoiqu'il sût très-peu la langue latine; mais il était au service de Marcel Virgile, savant du premier ordre, qui lui fournissait les plus beaux endroits des anciens, que Machiavel sut placer à propos dans ses ouvrages. Il composa même une comédie sur le modèle des anciennes comédies grecques, dans lesquelles il tourne en ridicule plusieurs dames Florentines; elle fut si bien reçue, que le pape Léon X, la fit représenter à Rome. Machiavel fut Secrétaire, puis Historiographe de la république de Florence. Les Médicis lui procurèrent ces emplois, avec des appointemens honnêtes, pour l'appaiser et pour calmer son ressentiment de ce qu'ils l'avaient fait mettre à la question, sur le soupçon d'avoir eu part à la conjuration de Soderini, contre la maison de Médicis; conjoncture où Machivel souffrit beaucoup sans rien avouer. Les grands éloges qu'il affectait de donner à Bru-

tus et à Cassius, tant dans ses conversations que dans ses écrits, le firent soupçonner d'avoir trempé dans une conjuration contre le cardinal Julien de Médicis, qui fut ensuite pape, sous le nom de Clément VII. On ne fit cependant aucune procédure contre lui. Mais depuis ce temps, il vécut dans la misère, tournant tout en ridicule, et se livrant à l'irreligion.

De tous les ouvrages de Machiavel, celui qui a fait le plus de bruit et qui lui attira le plus d'ennemis, est un traité de politique, qu'il a intitulé *Le Prince*. C'est à proprement parler le livre des Républicains. Les prétendus coups d'état, dont il rend compte dans ce livre, sont les secrets des Borgia : or; comme un secret pernicieux éventé, produit moins de mal et devient souvent funeste à son auteur, *le Prince* de Machiavel ne peut être dangereux. Cependant comme il se trouve dans ce livre des maximes qui peuvent flatter les passions d'un jeune prince ambitieux, un auteur illustre, a rendu les plus grands services à l'humanité, en cherchant à réfuter ces maximes dans un *Examen*. Il ne s'est pas rendu moins utile aux souverains mêmes, en leur prouvant par le raisonnement et par

l'expérience, qu'il n'y a plus que la bonté du gouvernement qui donne de la prospérité, et que ce qu'on appelait autrefois des coups d'état, indépendamment de l'horreur qui en résulterait, ne serait aujourd'hui que des imprudences.

Les réflexions de Machiavel, sur *Tite-Live*, sont curieuses. Son Histoire de Florence, depuis 1205 jusqu'en 1404 est peu fidèle; mais le commencement où il donne l'origine des différentes souverainetés du monde, est un chef-d'œuvre.

Machiavel mourut en 1530, d'un remède qu'il avait pris par précaution.

Magellan, (Ferdinand) célèbre Navigateur Portugais, au seizième siècle, mécontent de son roi qui n'avait pas voulu augmenter sa paie d'un demi écu par mois, passa au service de l'empereur Charles-Quint. Il partit de Séville avec cinq vaisseaux en 1519, découvrit et passa le détroit auquel il donna son nom, et alla, par la mer du Sud, jusqu'aux îles où il fut assassiné en 1520, par ses gens, à cause de sa dureté, dans l'île de Maran, après avoir soumis celle de *Cebu*. On trouve la relation de son voyage, par un de ses compagnons, dans le recueil de Ramusio.

Mahomet, faux Prophète et fondateur de la religion Mahométane, naquit à la Mecque, en 570. Mahomet, né de parens illustres mais pauvres, vécut ignoré avec sa première femme Cadige, jusqu'à l'âge de quarante ans. Il ne déploya qu'à cet âge les talens qui le rendaient supérieur à ses compatriotes. Il avait une éloquence vive et forte, dépouillée d'art et de méthode, telle qu'il la fallait à des Arabes; un air d'autorité et d'insinuation, animé par des yeux perçans et par une physionomie heureuse; l'intrépidité d'Alexandre, sa libéralité, et la sobriété dont Alexandre aurait eu besoin pour être grand homme en tout. L'amour, qu'un tempérament ardent lui rendait nécessaire, et qui lui donna tant de femmes et de concubines, n'affaiblit ni son courage, ni son application, ni sa santé.

On pretend que Mahomet était épileptique, et que voulant cacher à sa femme cette infirmité, il lui fit accroire qu'il ne tombait dans les convulsions étranges qui le prenaient de temps en temps, qu'à cause qu'il ne pouvait soutenir la présence de l'Ange Gabriel, qui lui venait annoncer, de la part de Dieu, plusieurs choses concernant la Religion. Il persuada la même

chose à ses domestiques et à ses amis. Tous publièrent bientôt que Mahomet était un grand Prophète; ce qui lui attira plusieurs disciples. Les magistrats de la Mecque, effrayés de ces discours, et craignant que ces nouveautés n'excitassent quelque sédition, résolurent de se défaire de lui. Mahomet en fut averti et prit la fuite. C'est de là, que les Mahométans comptent les années de l'*hégire*, mot arabe qui signifie *fuite*. Elle commence le 16 juillet 622. Mahomet se retira à Médine, avec un petit nombre d'amis. Il y fut bientôt joint par un grand nombre de ses disciples. Il leur découvrit alors son dessein, qui était d'étendre sa religion par les armes. Il donna son grand étendart à Hamza son oncle, et l'envoya faire des courses sur les caravanes du pays. Ses armes eurent tout le succès qu'il en pouvait attendre. Avec trois cent dix-neuf hommes, il chargea et défit une caravane de mille Coureischites, et remporta un riche butin. Il ne perdit dans cette expédition que quarante hommes, auxquels les Mahométans donnèrent une place honorable dans leur martyrologe. Après divers autres succès de grande importance, Mahomet se rendit maître de la Mecque en 630, et aug-

menta son empire par lui ou par ses généraux, jusqu'à quatre cents lieues, tant au levant qu'au midi.

Les Historiens de la vie de Mahomet, rapportent qu'ayant fait cacher un de ses compagnons dans un puits sec, il lui avait dit de crier quand il passerait, que, *Mahomet était l'envoyé de Dieu*. Il le fit, et tout le monde admira cette merveille. Mais le faux apôtre craignant que son artifice ne fût découvert, ordonna aussitôt à ceux qui le suivaient de combler le puits, de peur qu'il ne fût profané à l'avenir, ce qui fut exécuté sur-le-champ.

Ce qui affermit le plus la religion naissante de Mahomet, ce fut la déclaration d'Abulsofian, commandant général de la ville de la Mecque et son ennemi déclaré. Ce général se voyant vaincu, s'écria dans une nombreuse assemblée : « J'atteste qu'il n'y a qu'un Dieu, » qu'il n'a ni compagnons, ni associés, et que » l'invincible Mahomet est son serviteur et son » prophète ». Il gagna par cette conduite adroite la confiance du vainqueur, qui ne lui ôta aucune partie de ses biens, et qui même y en ajouta de nouveaux.

Ce Prophète avait défendu à ses disciples de disputer sur sa doctrine avec les étrangers,

Il voulait qu'ils ne répondissent aux objections que par le glaive : « Chaque Prophète, disait-« il, a son caractère. Celui de Jésus-Christ a » été la douceur, et le mien est la force ».

Mahomet mourut des suites d'un poison, qu'une fille juive lui avait fait prendre en lui servant une épaule de mouton qu'il aimait beaucoup. Cette fille avait commis ce crime, « parce que, disait-elle, si Mahomet est un » Prophète il ne ressentira aucun mal ; s'il ne » l'est pas, je délivrerai ma patrie d'un tyran » qui la désole ».

Mairan, (Jean-Jacques d'*Ortous* de) né à Béziers, en 1678, fut Secrétaire de M. le Duc d'Orléans, membre de l'Académie française et de celle des Sciences, et de plusieurs autres académies étrangères.

L'amour des sciences, heureusement uni au goût des lettres, a fait de cet académicien un savant presqu'universel et un habile écrivain. La partie des sciences, et sur-tout celle de la physique, a fixé particulièrement ses travaux ; sans doute, par le désir d'être utile, préféré à celui de n'être qu'agréable. Son *Traité de Physique et Historique de l'Aurore Boréale*, ses *Lettres au père Parennin*, *contenant diverses questions sur la Chine*, sont d'un obser-

vateur attentif et pénétrant, qui aime à s'instruire, pour répandre ensuite des lumières fines et certaines, sur des objets inconnus avant lui. Après *Fontenelle* on ne croyait pas qu'il fût possible de trouver pour l'*Histoire de l'Académie des Sciences* un continuateur digne de lui; encore moins se promettait-on des *éloges* académiques capables d'intéresser après ceux qu'il avait écrits; de Mairan, dans un autre genre de style, mais toujours assaisonné d'une raison lumineuse et nourrie par des connaissances profondes, a traité avec succès l'une et l'autre matière; en sorte que l'estime de ses concitoyens a été confirmée par les éloges de tous les savans de l'Europe. Il mourut à Paris, le 20 février 1770.

MALEBRANCHE, (Nicolas) né à Paris le 6 août 1638, entra dans l'Oratoire le 28 janvier 1660, et s'appliqua d'abord à l'étude des langues et de l'histoire. A l'âge de vingt-six ans, étant en[illegible]é dans la boutique d'un libraire, il tomba par hasard sur le *Traité de l'Homme* de Descartes; il le feuilleta, entrevit une science dont il n'avait point d'idée, et se sentit né pour elle. Il acheta le livre, le lut avec empressement, et même avec un tel transport, qu'il lui prenait des battemens de cœur,

qui l'obligeaient quelquefois d'interrompre sa lecture. Dès lors Malebranche abandonna toute autre étude pour la philosophie de Descartes. Au bout de dix années il avait composé son livre de *la Recherche de la vérité*. L'auteur y est cartésien, dit Fontenelle; mais il l'est comme Descartes. Il ne paraît pas l'avoir suivi, mais rencontré. Cet ouvrage immortel acquit une grande réputation au P. Malebranche, et le fit regarder, avec raison, comme un des plus habiles philosophes, et des meilleurs écrivains de notre nation. Il continua de s'appliquer à l'étude et à la recherche de la vérité, le reste de sa vie, faisant des méditations profondes, aimant à penser par lui-même, et marquant du mépris pour cette espèce de philosophie dont toute la science consiste à connaître ce que les autres ont pensé. Le père Malebranche n'avait étudié que pour s'éclairer l'esprit, et non pour se charger la mémoire; car l'esprit a besoin de lumières, et n'en a jamais trop; mais la mémoire est le plus souvent accablée de fardeaux inutiles: aussi ne cherchait-il qu'à les secouer. Il avait donc assez peu lu, et cependant beaucoup appris. Il retranchait de ses lectures celles qui ne sont que de pure érudition. Un insecte le

touchait plus que toute l'histoire grecque et romaine; et en effet un grand génie voit d'un coup d'œil beaucoup d'histoires dans une seule réflexion d'une certaine espèce. Il avait si bien acquis la pénible habitude de l'attention, que quand on lui proposait quelque chose de difficile, on voyait son esprit se pointer vers l'objet, et le pénétrer. Ses délassemens étaient des divertissemens d'enfans; et c'était par une raison digne d'un philosophe, qu'il y recherchait cette puérilité honteuse en apparence. Il ne voulait pas qu'ils laissassent aucune trace dans son ame; dès qu'ils étaient passés, il ne lui restait rien, que de ne s'être pas toujours appliqué. Il était extrêmement ménager de toutes les forces de son esprit, et soigneux de les conserver à la philosophie. Cette simplicité que les grands hommes osent presque seuls se permettre, et dont le contraste relève tout ce qu'ils ont de rare, était parfaite en lui. Une piété fort éclairée, fort attentive, et fort sévère, perfectionnait des mœurs que la nature seule mettait déjà, s'il était possible, en état de n'en avoir pas beaucoup besoin. On recherchait beaucoup sa conversation sage et instructive; il y affectait autant de se dépouiller d'une supériorité qui lui appartenait;

que les autres affectent d'en prendre une, qui ne leur appartient pas. Il voulait être utile à la vérité, et il savait que ce n'est guère qu'avec un air humble et soumis, qu'elle peut se glisser chez les hommes.

Le père Malebranche eut des adversaires. On le pressait de répondre aux journalistes de Trévoux, qui l'avaient attaqué. « Je ne dispute point, répartit-il, avec des gens qui » font un livre tous les mois ».

Le père Malebranche est plus lu à présent comme écrivain que comme philosophe. Ses *Systèmes* sont généralement regardés comme des illusions sublimes; mais, de son vivant, il eut beaucoup de disciples et d'admirateurs. Il ne venait point d'étrangers savans à Paris, qui ne lui rendissent leurs hommages. On dit que des Princes Allemands y sont venus exprès pour lui. Il reçut une visite de Jacques II, Roi d'Angleterre. Mais ces curiosités passagères, dit son panégyriste, ne sont pas si glorieuses pour lui que l'assiduité constante de ceux qui voulaient véritablement le voir, et non pas seulement l'avoir vu. Le père Malebranche fut reçu académicien honoraire de l'Académie des Sciences, en 1669, dans le temps de la réforme de cette Académie. Il

était d'un tempérament très-délicat, et jouit d'une santé assez faible, jusqu'à sa mort, arrivée à Paris, le 13 octobre 1715, à soixante-dix-huit ans.

MALHERBE, (François de) poëte français, né à Caen, en 1555. Il était de la maison de Malherbe Saint-Agnan qui a porté les armes d'Angleterre. Malherbe quitta son pays à l'âge de dix-sept ans, et alla en Provence, où il s'attacha à la maison de Henri d'Angoulême, fils naturel du roi Henri II, et le servit jusqu'à ce que ce prince fut tué par Altovitti, en 1586.

C'est ainsi que Despréaux annonce Malherbe pour le créateur de la belle poësie parmi nous :

Enfin Malherbe vint ; et le premier, en France,
Fit sentir dans les vers une juste cadence ;
D'un mot mis à sa place enseigna le pouvoir,
Et réduisit sa muse aux régles du devoir.
Par ce sage Ecrivain la langue réparée,
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
Les stances avec grace apprirent à tomber,
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.
Tout reconnut ses lois ; et ce guide fidèle
Aux Auteurs de ce temps sert encore de modèle

Le cardinal du Perron, instruit du mérite de Malherbe et de ses talens, l'avait fait con-

naître à Henri IV, qui eut pour lui une estime particulière. Après la mort du roi Henri IV, la reine Marie de Médicis, gratifia Malherbe de 500 écus de pension. C'est à lui qu'on doit la perfection de la langue française; il la rendit pure, coulante, harmonieuse, noble et majestueuse.

Malherbe, en s'attachant à la lecture des anciens, ne puisa dans leurs ouvrages que cette douce harmonie, cette noble simplicité, qu'il nous est si difficile de faire passer dans les nôtres. Il imita les mouvemens de *Pindare*; à l'exemple d'*Horace*, il sut captiver l'enthousiasme sous le joug de la raison, de sorte que le désordre est chez lui un effet caché de l'art, qualité bien préférable à cette impétuosité fougueuse, plus semblable au délire qu'à la chaleur du vrai génie.

Malherbe s'intéressa, jusqu'à la fin de sa vie, à la pureté de la langue française dont il avait fait une étude particulière. Une heure avant que de mourir, après avoir été longtemps à l'agonie, il se réveilla comme en sursaut pour reprendre sa garde d'un mot qui n'était pas bien français à son gré. Ceci rappelle l'anecdote de ce musicien espagnol, qui se trouvait dans une ville prise d'assaut par les Portugais;

il sort de chez lui pour se mettre en lieu de sûreté; mais, chemin faisant, il entend une vedette qui pince de la guitare. Choqué de ses sons dissonans, il oublie ce qui doit l'occuper le plus, va trouver cette vedette, lui demande sa guitare, et la lui rend tranquillement, en lui disant : « Jouez en présentement qu'elle est » d'accord ».

Malherbe mourut à Paris sous le règne de Louis XIII, en 1628, après avoir vécu sous le règne de six rois, étant né sous celui de Henri II. Ses œuvres poétiques consistent en des *Paraphrases* de quelques pseaumes ; en *Odes*, *Stances*, *Sonnets*, *Épigrammes*, etc.; Malherbe y excelle tellement au-dessus des poëtes qui l'ont précédés, qu'on le regarde comme le père de la poésie française.

Manlius, (*Marcus Capitolinus*) célèbre consul et capitaine romain, se signala dans les armées dès l'âge de 16 ans. Il reçut jusqu'à 37 fois les présens dont les Romains avaient coutume de récompenser ceux qui combattaient pour leurs troupes, et il portait sur sa poitrine les marques honorables de trente-trois blessures qu'il avait reçues en divers combats. Lorsque la ville fut prise par les Gaulois, ce fut lui qui conseilla aux Romains de se réfugier

dans le Capitole ; et comme une nuit les assiégeans avaient attaché des échelles pour escalader la forteresse, il fut éveillé par le cri des oies consacrées à Junon, et qu'on nourrissait par principe de religion. Manlius obligea les barbares qui montaient déjà à quitter leur entreprise. Ses citoyens lui donnèrent le surnom de *Capitolin* et de *Conservateur de Rome*. Tous contribuèrent de leurs vivres pour lui faire un présent fort utile, dans un temps où les vivres étaient fort rares ; outre cela, ils lui permirent d'avoir une maison sur le Capitole. Mais quelque temps après croyant que ses grands succès lui avaient enflé le courage, et voyant qu'il ne voulait pas se servir de l'argent des Gaulois, mais qu'il faisait gloire de distribuer le sien à ceux qui étaient condamnés à quelqu'amende, ils prirent de là occasion de l'accuser d'aspirer à la royauté. On le mit en prison, d'où il fut bientôt délivré du consentement de tout le peuple ; mais continuant toujours sa libéralité ordinaire, il fut accusé une seconde fois, et il n'y eut qu'à la vue du Capitole, qu'il avait sauvé, qu'il put faire consentir les Romains à sa délivrance. Enfin, ils l'accusèrent pour la troisième fois, et le condamnèrent à la mort dans un bois éloigné du

Capitole. Ce fut néanmoins à la vue du Capitole qu'ils le firent mourir, puisqu'ils le précipitèrent du haut de la montagne sur laquelle il était bâti. Sa maison fut démolie, et ceux de sa famille ordonnèrent que jamais aucun des descendans de Manlius ne prendrait le surnom de Capitolinus.

MANLIUS, *Torquatus* (*Titus*) célèbre consul et capitaine romain, était né bègue; et comme dans ses premières années il ne faisait pas beaucoup espérer de son esprit, son père l'avait relégué dans une de ses maisons de campagne, où il était occupé du labourage et des autres soins de l'agriculture, comme en usaient encore en ce temps-là les Romains. Le tribun *Pomponius* en voulut faire un crime à *Manlius Imperiosus*, qui d'ailleurs n'était pas agréable au peuple, par la sévérité qu'il avait exercée dans ses magistratures, et à la tête des armées. L'affaire fut poussée si vivement qu'on ne doutait pas qu'il ne fût condamné à une amende considérable.

Titus Manlius ayant appris l'embarras où son père se trouvait à son sujet, sort seul de son village, de grand matin, se rend à Rome, et va à la porte du tribun qui était encore au lit. Il lui fit dire que le fils de Manlius deman-

dait à lui parler pour une affaire qui ne souffrait point de retardement. Le tribun, persuadé qu'il venait ou le remercier de s'être intéressé dans sa disgrace, ou peut-être lui découvrir de nouvelles preuves de la dureté de son père, ordonna qu'on le fit entrer. Manlius l'ayant salué, demanda à l'entretenir en particulier. Les gens du tribun se retirèrent aussitôt par son ordre. Pour lors ce jeune homme lui porta un poignard à la gorge, et le menaça de le tuer, si, par les sermens les plus solemnels, il ne jurait de se désister de la poursuite qu'il faisait contre son père. Le tribun épouvanté jura tout ce qu'il voulut; mais il ne fut pas plutôt débarrassé de ce jeune homme, qu'il en porta ses plaintes dans une assemblée du peuple, et demanda à être relevé de son serment. Le peuple plus généreux en ordonna autrement. Il lui fut défendu, en faveur du fils, de poursuivre davantage son action contre le père; et pour récompenser cet acte de piété filiale, le jeune Manlius fut nommé pour remplir une des charges de tribun de légions.

Ayant été attaqué par un gaulois, il le tua, et lui arracha son collier, qu'il mit à son cou comme une marque de sa victoire. Étant consul, dans la guerre que les Romains eurent

contre les Latins, il fit mourir son propre fils, parce qu'il avait présenté la bataille aux ennemis sans son ordre. Il vainquit les Latins par le moyen de Décius son collègue, qui se dévoua à la mort.

Manlius fut plusieurs fois Consul. Il refusa sa dernière élection au consulat, en disant : *Qu'il ne lui était plus possible de souffrir les vices du peuple, comme le peuple ne pouvait plus souffrir sa sévérité.*

Marc-Aurèle, (Antonin) le philosophe, Empereur Romain, et l'un des plus excellens Princes qui aient régné dans le monde, naquit le 26 avril 151 de J. C., et fut adopté et associé à l'empire avec *Lucius Verus*, son frère, par Antonin, le Pieux.

Marc-Aurèle fut proclamé Empereur, d'un consentement unanime, après la mort d'Antonin. Quoique le trône eût été déféré à lui seul, il en partagea les honneurs et le pouvoir avec son frère adoptif, auquel il fit prendre le nom de *Verus*. Les nouveaux Empereurs gouvernèrent en commun les provinces de l'empire, de même que deux frères, dans une condition privée, régiraient une succession qu'ils possèderaient par indivis. Marc-Aurèle conserva

néanmoins sur Vérus cette prééminence que donne la supériorité de l'âge et du mérite. Ce Prince aurait peut-être plus fait pour le bonheur des Romains, si, moins magnanime envers son frère adoptif, il ne se fût pas donné un égal, qui, par son goût pour les plaisirs, et son aversion pour les affaires, devenait un obstacle aux vues patriotiques du vertueux Empereur. Aussi ce ne fut qu'après la mort de *Verus*, arrivée après huit ans de règne, que Marc-Aurèle put suivre sans obstacle son zèle pour le bien public.

Le principal objet de ce Prince fut de faire régner la loi, qui seule peut assurer la liberté des peuples. Il remit en vigueur l'autorité du Corps auguste, qui en était le dépositaire; il assistait à ses délibérations avec l'assiduité du moindre Sénateur. Non seulement il délibérait de toutes les affaires avec les plus sages du Sénat; mais encore il déférait à leur avis plutôt qu'au sien. « Il est plus raisonnable, » disait-il souvent, de suivre l'opinion de plusieurs personnes éclairées, que de les obliger » de se soumettre à celle d'un seul homme ».

Sa circonspection dans le choix des gouverneurs de provinces et des magistrats ne pouvait être portée plus loin. Il pensait que n'é-

tant pas au pouvoir d'un Prince de créer les hommes tels qu'il voudrait, il devait du moins ne les employer que suivant les talens qu'ils faisaient paraître.

Le nom de *maître* offensait ce Prince vertueux ; il ne se regardait que comme le premier sujet de la loi, et obligé, par état, de chercher son bonheur dans celui de tous.

Les prêtres payens le sollicitèrent, au commencement de son règne, de persécuter les chrétiens ; mais Marc-Aurèle rejetta leur demande avec indignation.

Marc-Aurèle, après avoir procuré la paix aux Romains par ses victoires, employa ses momens de tranquillité à réformer les lois et à en donner de nouvelles en faveur des orphelins et des mineurs. Il désarma la chicane ; il fit des réglemens contre le luxe, et mit un frein à la licence générale. Il ne disait, il n'écrivait, il ne faisait rien qui ne fût pesé mûrement ; il pensait qu'un Prince qui apporte de la négligence dans les petites choses, décrie sa conduite même dans les grandes.

Marc-Aurèle mourut le 17 mars de l'an 180, à cinquante-neuf ans, après en avoir régné dix-neuf. C'était un Prince doué des plus

excellentes qualités; il fit le bonheur du peuple qu'il gouverna, et l'on vit en lui l'accomplissement de cette ancienne maxime de Platon : Que *le monde serait heureux si les Philosophes étaient rois, ou si les Rois étaient philosophes.* Il nous reste de ce Prince douze livres de réflexions morales. C'est, de toute l'antiquité profane, l'ouvrage qui approche le plus de la morale de l'Evangile.

Le Sénat et le peuple, pleins d'estime et de reconnaissance pour Marc-Aurèle, voulurent, de son vivant, lui ériger des temples et des autels; mais Marc-Aurèle refusa constamment ces honneurs. « La vertu seule, dit-» il, égale les hommes à la divinité. Un Roi » juste a l'univers pour son temple, et les gens de bien en sont les prêtres et les ministres.

MARIUS, (*Caïus*) général romain, était né dans un village proche d'Arpinium, de parens pauvres, et qui gagnaient leur vie du travail de leur mains. Il avait été élevé dans les travaux rustiques, et ses mœurs étaient aussi féroces que son visage était affreux. C'était un homme d'une grande taille, d'une force de corps extraordinaire, courageux, et soldat avant que d'avoir porté les armes. Il entra de bonne heure dans les armées, et s'y distingua par des actions

tions d'une rare valeur, et sur-tout par une pratique exacte de la discipline militaire. Il cherchait dans toutes les occasions des périls dignes de son courage, et les plus longues marches, toutes les fatigues de la guerre ne coûtaient rien à un homme élevé durement. On remarquait dans sa conduite un extrême éloignement des voluptés; et depuis son élévation il ne parut sensible qu'à l'ambition et à la vengeance; passions qui coutèrent tant de sang à la République. Il passa par tous les degrés de la milice, et ces différens grades furent toujours la récompense d'autant d'actions où il s'était signalé. Quand il demanda au peuple la charge de tribun dans une légion, la plupart de ses concitoyens ne connaissaient pas son visage; mais son nom n'était ignoré de personne; et, à la faveur d'une réputation si bien établie, il emporta cet emploi sur plusieurs Patriciens qu'il avait pour compétiteurs. Métellus, si bon juge de la valeur, le poussa depuis aux premières charges de l'armée; et il parvint, par sa protection, jusqu'à la dignité de tribun du peuple. Ce fut dans cette place qu'il commença à découvrir son ambition, et la haine violente qu'il portait au parti de la noblesse. Lieutenant de Métellus, en Numidie, et ayant blâmé la con-

duite de son général en plusieurs rencontres, il se fit lui-même élire Consul. Marius fit Jugurtha prisonnier, et le fit marcher enchaîné devant son char, le jour qu'il entra en triomphe dans Rome. Ayant encore été élu Consul, l'année suivante, il vainquit les Teutons, dans les Gaules, auprès de la ville d'Aix; et les Cimbres, en Italie, dans la plaine de Caudis : cette double victoire fut récompensée de l'honnneur du triomphe.

Il avait déjà été élu consul pour la sixième fois, lorsqu'il fit condamner Saturninus, tribun du peuple, et un préteur, nommé Glaucias, qui étaient deux hommes séditieux. S'étant voulu servir de l'autorité de Sulpicius pour ôter la dictature à Sylla, ce général vint à Rome, à la tête des légions qu'il commandait, et l'obligea de se cacher dans les marais de Minturne, en Campanie; un soldat Gaulois, chargé d'apporter sa tête le découvrit; mais l'air fier et audacieux de Marius lui fit tomber les armes des mains. Il se sauva en Afrique, où il se tint caché. Dans la suite, ayant été rappellé par Cinna et Sertorius, ils entrèrent dans Rome à main armée, où ils firent mourir leurs plus grands ennemis, et bannirent les autres. Ceux qui venaient le saluer, et à qui il

ne rendait pas le salut, étaient tués à l'instant. Marius se fit enfin consul pour la septième fois, 86 ans avant J. C., et mourut dix-sept jours après. Ce fut le premier des Romains tant qu'il eut à combattre des barbares; mais il ternit la gloire de ses belles actions, par sa férocité et par ses cruautés contre ses concitoyens.

MAROT, (Clément) poëte français, et l'un des plus beaux esprits de son siècle, naquit à Cahors, en 1495, de Jean Marot, poëte de la Reine Anne de Bretagne. Clément Marot fut Page de Marguerite de France, femme du Duc d'Alençon. Il suivit ce Prince en 1521, et fut blessé et fait prisonnier à la bataille de Pavie. S'étant appliqué avec ardeur à la poésie, il s'y rendit infiniment supérieur à son père. De retour en France il se livra à son goût dominant pour les lettres.

C'est à Clément Marot qu'on doit le modèle d'un style plein de naïveté et d'agrément, qui consacrera son nom à l'immortalité. Rien ne prouve mieux le mérite original, que l'approbation constante, et l'adoption générale. Marot possédait, au plus haut degré, cette tournure d'esprit qui rend les plus petites bagatelles intéressantes. Malgré l'imperfection

du langage, ses poésies sont légères, agréables, délicates, et ont sur-tout une finesse qui plaît infiniment aux hommes de goût. Ce n'est pas tant l'estime des Princes de son temps, estime qui le faisait alors appeler *le poëte des Princes*, et *le Prince des poëtes*, que l'approbation de *Lafontaine*, de *Despréaux*, de *J.-B. Rousseau*, qui a perpétué sa réputation, et l'estime de ses ouvrages. *Lafontaine* le relisait toujours avec plaisir; il lui doit les graces naïves qui donnent tant d'agrément à ses fables. *Rousseau*, en lui adressant un épître, se fait gloire d'imiter son style, et de le regarder comme son maître. *Despréaux* le propose comme un modèle de poésie piquante et gracieuse.

Imitons de Marot l'élégant badinage.

Art poétique, L. I.

Il faut cependant convenir que les ouvrages de *Marot* ne sont pas toujours à l'abri du blâme. Ses Contes sont quelquefois licentieux, ses vers trop libres, sur des objets qu'il devait respecter. C'est cette liberté qui lui attira ses disgraces.

Marot a aussi traduit en vers une partie

des Pseaumes que Bèze a continués, et que ceux de la religion P. R. chantent encore aujourd'hui, avec des changemens si considérables, qu'on n'en a conservé que le chant, et la même mesure de vers. Cette traduction fut censurée en Sorbonne, et le Roi François I.er la défendit. Marot, forcé de sortir de Genève, s'était retiré en Piémont; il mourut à Turin, en 1544, à cinquante ans.

Martial, (*M. Valerius Martialis*) naquit à Bilbilis, ville d'Espagne, en Arragon, sous le règne de l'Empereur Claude. Il vint à Rome à l'âge de vingt ans, sous celui de Néron, et y en demeura trente, aimé des Empereurs, sur-tout de Domitien qui lui accorda plusieurs graces.

Il reste de Martial quatorze livres d'épigrammes, et on lui attribue un traité des spectacles.

On lui reproche son humeur trop mordante, et sa flatterie honteuse à l'égard de Domitien, jointe à la manière indigne dont il le traita après sa mort.

Pline, en l'honneur duquel il avait fait une épigramme, pleura sa mort. Il aimait et estimait son génie. Mais il serait à désirer qu'il y eût eu autant de pudeur et de modestie

dans ses vers, qu'il y a quelquefois d'esprit. Il mourut sous Trajan, vers l'an 100.

Massillon, (Jean-Baptiste) naquit à Hières en Provence, en 1663. Il eut pour père un citoyen pauvre de cette petite ville. Ses humanités finies, il entra à l'Oratoire, à l'âge de dix-sept ans. Les supérieurs de Massillon jugèrent bientôt par ses premiers essais, de l'honneur qu'il devait faire à leur Congrégation. Ils le destinèrent à la chaire ; mais ce ne fut que par obéissance qu'il consentit à remplir leurs vues ; lui seul ne prévoyait pas la célébrité dont on le flattait, et dont sa soumission et sa modestie allaient être récompensées. Il est des talens pleins de confiance, qui reconnaissent, comme par instinct, l'objet que la nature leur destine, et qui s'en emparent avec vigueur; il en est d'humbles et de timides, qui ont besoin d'être avertis de leurs forces, et qui, par cette naïve ignorance d'eux mêmes, n'en sont que plus intéressans, plus dignes qu'on les arrache à leur obscurité modeste, pour les présenter à la renommée, et leur montrer la gloire qui les attend. Les premiers Sermons de Massillon produisirent l'effet que ses supérieurs et le cardinal de Noailles avaient prévu. A peine commença-t-il à se montrer

dans les églises de Paris, qu'il effaça presque tous ceux qui brillaient alors dans cette carrière. Il avait déclaré qu'*il ne prêcherait pas comme eux*, non par un sentiment présompteux de sa supériorité, mais par l'idée aussi juste que réfléchie qu'il s'était faite de l'éloquence chrétienne. Il était persuadé que si le Ministre de la parole divine se dégrade, en annonçant d'une manière triviale des vérités communes, il manque aussi son but en croyant subjuguer par des raisonnemens profonds, des auditeurs qui, pour la plupart, ne sont guère à portée de le suivre; que si tous ceux qui l'écoutent n'ont pas eu le bonheur d'avoir des lumières, tous ont un cœur où le prédicateur doit aller chercher ses armes; qu'il faut, dans la chaire, montrer l'homme à lui-même, moins pour le révolter par l'horreur du portrait, que pour l'affliger par la ressemblance; et qu'enfin, s'il est quelquefois utile de l'effrayer et de le troubler, il l'est encore plus de faire couler ces larmes douces, bien plus efficaces que celles du désespoir.

Le mérite qui distingue éminemment les Sermons de Massillon de tous les autres, est la connaissance du cœur humain qu'ils annoncent; connaissance aussi délicate que juste et pro-

fonde. Les peintures qu'il fait des mœurs seront toujours ressemblantes, parce qu'il ne les a point dessinées d'après quelques sociétés particulières ; il a pénétré jusqu'à la source : de là il tire le sujet de ses tableaux, toujours rendus avec le coloris qui leur convient. N'attaquer que les désordres extérieurs, passagers, n'est pas toujours un moyen sûr d'intéresser l'auditeur, et de réprimer la corruption publique. Les passions veulent être attaquées dans leur germe ; il faut les suivre sous toutes les formes qu'elles prennent, les forcer dans tous leurs retranchemens, les opposer elles-mêmes à elles-mêmes, et les confondre dans les ressources qu'elles emploient pour se justifier. Par cet art admirable, personne n'a mieux possédé que Massillon le talent de se rendre sensible et intéressant pour tout le monde.

Lorsqu'il eut prêché son premier *Avent* à Versailles, Louis XIV lui dit ces paroles remarquables : « Mon Père, j'ai entendu plu- » sieurs grands orateurs dans ma chapelle : » j'en ai été fort content. Pour vous, toutes » les fois que je vous ai entendu, j'ai été très- » mécontent de moi-même. » Eloge sublime, qui honore également le goût et la piété du Monarque, et le talent du Prédicateur.

Louis XIV mourut; et le Régent, qui honorait les talens de Massillon, le nomma à l'Évêché de Clermont, et l'engagea à prêcher un Carême devant le Roi, alors âgé de neuf ans.

Ces Sermons, composés en moins de trois mois, sont connus sous le nom de *Petit Carême*. C'est peut-être, sinon le chef-d'œuvre, du moins le vrai modèle de l'éloquence de la chaire. Les grands sermons du même orateur peuvent avoir plus de mouvement et de véhémence; l'éloquence du *Petit Carême* est plus insinuante et plus sensible; et le charme qui en résulte augmente encore par l'intérêt du sujet, par le prix inestimable de ces leçons simples et touchantes qui, destinées à pénétrer avec autant de douceur que de force dans le cœur d'un Monarque enfant, semblent préparer le bonheur de plusieurs millions d'hommes, en annonçant au jeune Prince qui doit régner sur eux, tout ce qu'ils ont droit d'en attendre. C'est là que l'orateur met sous les yeux du Souverain les écueils et les malheurs du rang suprême; la vérité fuyant les trônes, et se cachant pour les Princes même qui la cherchent; la confiance présomptueuse, que peuvent leur inspirer les louanges les plus justes; le danger presque égal pour eux de la faiblesse qui n'a

point d'avis, et de l'orgueil qui n'écoute que le sien ; le funeste pouvoir de leurs vices pour corrompre, avilir, et perdre toute une nation ; la détestable gloire des princes conquérans, si cruellement achetée par tant de sang et tant de larmes ; l'Etre Suprême enfin, placé entre les rois oppresseurs et les peuples opprimés, pour effrayer les rois, et venger les peuples, telle est, en peu de mots, la dernière analyse du *Petit Carême.*

La même année où furent prononcés ces discours, Massillon entra dans l'Académie française. Il partit peu de temps après pour Clermont, et n'en revint plus que pour des causes indispensables, et par conséquent très-rares. Il donna tous ses soins au peuple heureux que la providence lui confia : sa douceur et ses manières aisées lui faisaient haïr toute espèce d'inimitié. Il faisait tout son possible pour concilier les théologiens de son diocèse, opposés de sentimens. Il fit des efforts inutiles pour réconcilier le cardinal de Noailles avec les Jésuites. Son plaisir était de recevoir, dans sa maison de campagne, des Oratoriens et des Jésuites, et de les faire jouer aux échecs. Il les exhortait à ne se faire jamais de guerre plus sérieuse.

Tout le revenu de Massillon appartint aux

pauvres. Son diocèse en conserve encore le souvenir; et sa mémoire y est honorée de la plus éloquente oraison funèbre, des larmes de tous les malheureux. Il y mourut, le 28 septembre 1742, à soixante-dix-neuf ans.

Maupertuis, (Pierre-Louis *Moreau*) né à Saint-Malo, d'une ancienne famille, le 27 septembre 1698, entra dans les mousquetaires, en 1718, et obtint une compagnie de cavalerie dans le régiment de la Roche-Guyon, qu'il quitta bientôt pour se livrer entièrement aux mathématiques et à la physique; sans avoir étudié ces sciences dès l'enfance, il sut néanmoins se placer à côté des plus grands géomètres et des plus habiles physiciens de son siècle. Il nous a fait voir qu'on peut être bon citoyen et ne pas adopter la physique de son pays. Sans perdre son estime pour notre célèbre Descartes, il osa le premier, parmi nous, se déclarer ouvertement Newtonien.

Maupertuis fut à la tête des Académiciens qui allèrent dans le nord, par ordre du Roi, pour faire des observations, afin de déterminer la figure de la terre. Le Roi de Prusse l'appella pour lui confier la présidence de l'Académie de Berlin. Maupertuis suivit ce Monarque à la guerre; il s'y exposa coura-

geusement, fut fait prisonnier, et conduit à Vienne, d'où il revint peu après, comblé des marques d'estime de la part de l'Impératrice-Reine. Au sein des honneurs et des plaisirs que lui prodiguait le Monarque Prussien, il ne put vaincre la triste inquiétude de son esprit, à l'égard de ses adversaires. Maupertuis quitta Berlin sous prétexte de réparer le mauvais état de sa santé. Il vint en France, en 1756; il y resta jusqu'en 1758, qu'il alla voir ses amis MM. Bernouilli, chez lesquels il mourut à Bâle, le 27 juillet 1759.

Maupertuis, aussi bon philosophe, qu'habile littérateur, a fait marcher de pair les sciences et les lettres. Dans ses ouvrages l'élégance ne nuit pas à la profondeur, ni la précision à la clarté; la méthode y rend toutintelligible, et facile à retenir. Tour à tour géomètre, astronome, naturaliste, géographe, moraliste, il est partout écrivain instructif et amusant, parce que les leçons plaisent toujours quand elles n'ont point l'air de leçons, et quand on a l'art d'éclairer l'esprit, sans le rebuter par un ton dogmatique. Les matières les plus abstraites deviennent intéressantes sous sa plume, par la manière agréable dont il les présente, et par les fleurs qu'il a su y répandre, sans cet

air de prétention et de suffisance qui rend les ornemens ridicules, et par conséquent plus qu'inutiles. Le portrait de Maupertuis, gravé par Daubé, d'après Fournière, le représente en Lapon, aplatissant les poles de la terre. On lit au bas du portrait ces quatre vers.

Ce globe mal connu, qu'il a su mesurer,
Devient un monument où sa gloire se fonde.
Son sort est de fixer la figure du monde,
De lui plaire et de l'éclairer.

Maurice, (comte de *Saxe*) né à Dresde le 19 octobre 1696, était fils naturel de Frédéric Auguste II, électeur de Saxe, roi de Pologne, et de la comtesse Aurore de Konismark. Le son des trompettes, le bruit des timballes et des tambours, la vue des exercices militaires, faisaient sur Maurice, encore enfant, l'impression la plus vive; il rassemblait des enfans de son âge, et exécutait avec eux ce qu'il avait pu retenir des évolutions dont il avait été témoin. Dès l'âge de seize ans il avait inventé un nouvel exercice, et l'avait fait exécuter en Saxe avec le plus grand succès.

Maurice servit d'abord en Flandres, dans l'armée des Alliés commandée par le prince Eugène et le duc de Malborough; il n'avait

alors que douze ans. Il se trouva au siége de Lille où il monta plusieurs fois à la tranchée ; à celui de Tournai, où deux fois il pensa perdre la vie ; au siége de Béthune ; enfin, à la fameuse journée de Malplaquet, où tous les généraux lui donnèrent les plus grands éloges.

Stralsund, la plus forte place de la Poméranie, était assiégée, au mois de décembre 1715, par les rois de Pologne, de Danemarck, et de Prusse, et défendue par Charles XII ; le jeune Prince obtint la permission de servir à ce siége parmi les troupes Saxones. Il y montra la plus grande intrépidité. Le désir de voir et de connaître Charles XII le portait par-tout où le péril était le plus évident ; c'était en effet dans les endroits où l'action était plus vive qu'on était sûr de trouver le roi de Suède.

Maurice, passionné pour la gloire, et avide de s'instruire, choisissait sa patrie par-tout où il pouvait exercer ses talens. Il se trouva au siége de Belgrade, et à la bataille que le prince Eugène remporta sur les Turcs en 1716; mais après la mort de Frédéric Auguste, son père, il s'attacha pour toujours à la France.

En 1722, y ayant obtenu un régiment, tous les jours il prenait plaisir à le former et à l'exercer lui-même selon sa nouvelle méthode ;

et ce fut peut-être son exemple qui réveilla l'attention du gouvernement sur cette partie de la guerre, trop négligée jusqu'alors parmi nous, et perfectionnée en Prusse par plus d'un demi-siècle d'application et de soin. Le chevalier Folard, qui a passé sa vie à étudier la guerre, et à en donner des leçons, estimait beaucoup la tactique inventée par le comte de Saxe. Dans ses commentaires sur Polybe, après avoir parlé de l'utilité de plusieurs exercices, il ajoute : « Ce que je viens de dire est excellent; » mais il faut encore exercer les troupes à tirer » selon la nouvelle méthode que le comte de » Saxe a introduite dans son régiment : mé» thode dont je fais grand cas, ainsi que de son » inventeur, qui est un des plus beaux génies » pour la guerre, que j'aie connus. L'on verra » à la première guerre que je ne me trompe » point dans ce que je pense ». On peut remarquer ici, à la gloire du chevalier Folard, que c'était en 1728 qu'il portait ce jugement sur le comte de Saxe.

Maurice, fixé à Paris, employa tout le temps que dura la paix à étudier les mathématiques, le génie, les fortifications et la mécanique. avant d'appliquer ces connaissances à la guerre il les consacra à servir sa nouvelle patrie par

un de ces ouvrages dont le projet seul fait honneur à un citoyen, et dont la gloire doit être indépendante du succès puisqu'ils ont pour but l'utilité publique. C'était une machine qu'il inventa pour faire remonter les bateaux de Rouen à Paris, sans le secours des chevaux. Il fut obligé d'abandonner cette entreprise après avoir dépensé des sommes immenses. Il contribua beaucoup à la construction d'une autre machine qui sert à Paris, et par le moyen de laquelle on remonte les bateaux depuis le pont de la rue du Bacq jusque dans le bassin.

A ses études, dit son panégyriste (Thomas) le comte de Saxe joignit celle de l'histoire. Guidé dans ce labyrinthe, par l'exacte connaissance des lieux, il observait, étudiait, et jugeait les grands hommes; laissant les dates aux compilateurs; et les détails aux esprits oisifs et frivoles. A travers l'étude immense des siècles et des lieux, il ramassait de toutes parts les traits de lumière qui pouvaient l'éclairer, et s'instruisait par les grands exemples comme par les fautes des hommes célèbres. Ses propres réflexions contribuèrent encore à le former, et il joignit ses lumières à celles de tous les siècles.

Malheur à qui n'a jamais pensé par lui-

même ! quelque talent qu'il ait reçu de la nature, il ne sera jamais au rang des premiers hommes. Maurice, plein de cette hardiesse qu'inspire le génie, écartait les barrières du préjugé pour reculer les bornes de son art ; après avoir trouvé le bien, cherchait le mieux ; parcourait tous les possibles, s'élançait au delà du cercle étroit des évènemens passés ; et, suppléant à la nature, créait des combinaisons nouvelles, imaginait des dangers pour trouver des ressources, étudiait sur-tout la science de fixer la valeur incertaine et variable du soldat ; et de lui donner le plus grand degré d'activité possible ; science la plus profonde, la plus inconnue et la plus nécessaire.

Que ne puis-je élever ma voix, et la faire entendre à tous ceux qui se consacrent à la défense de la patrie ; à vous, sur-tout, qui consumez pendant la paix des jours inutiles dans le néant de l'indolence, ou dans les fatigues de la volupté ! Guerriers, vous êtes braves, la nature vous donna des talens, peut-être même du génie ; mais ces qualités ne suffisent point encore ; imitez Maurice dans ses études : ce n'est qu'à ce prix que vous pouvez prétendre à l'égaler dans ses travaux.

La guerre s'étant rallumée après la mort de

Charles VI, toutes les campagnes où Maurice commanda les troupes françaises, furent couronnées par des succès. Celle qu'il fit en Flandres lui fit beaucoup d'honneur, et passa pour un chef-d'œuvre de l'art militaire. Louis XV, pour le récompenser d'une suite constante de glorieux services, le déclara Maréchal-Général de ses camps et armées, le 12 janvier 1747. Le maréchal de Saxe fit entrer des troupes en Zélande, gagna la bataille de Lawfeldt le 2 juillet suivant; approuva le siége de Berg-op-Zoom, dont Lowendal se rendit maître, et prit la ville de Maëstricht, le 7 mai 1748. Ces succès furent suivis de la paix, laquelle fut conclue à Aix-la-Chappelle, le 18 octobre de cette même année 1748. Les victoires de Maurice ont donné le repos au monde.

Ce grand homme (dit Thomas) cher à Louis, adoré de la nation, et respecté de toute l'Europe, espérait jouir paisiblement de sa gloire dans le sein du repos, et la France l'espérait avec lui. On n'approchait de sa retraite de Chambord qu'avec ce respect religieux qu'inspire le séjour des grands hommes. Son palais était regardé comme le temple de la valeur et le sanctuaire des vertus guerrières. Mais, ô faiblesse! ô néant! ce temple va devenir un

tombeau. Il semble que Maurice ne devait exister que pour faire de grandes choses, ou que son destin rapide n'eût été suspendu que pour la France. Dès qu'il a cessé de vaincre, il disparaît de dessus la terre; il meurt; et celui qui avait été élu souverain par un peuple libre, qui avait été comblé de tant d'honneurs, qui avait gagné tant de batailles, qui avait pris ou défendu tant de villes, qui avait vengé ou vaincu les rois, qui était l'amour d'une nation et la terreur de toutes les autres, compare, en mourant, sa vie à un songe.

Sa mort fut une calamité publique pour la France; un grand évènement pour l'Europe; une perte pour l'humanité. La religion protestante, dans laquelle il avait vécu, fit choisir pour sa sépulture un temple de Strasbourg.

Après que le corps de Maurice eut été transporté dans l'Alsace, deux soldats, qui avaient servi sous lui, entrent dans le temple où était déposée sa cendre; ils approchent en silence, le visage triste, l'œil en pleurs; ils s'arrètent au pied du tombeau, le regardent, l'arrosent de leurs larmes. Alors l'un d'eux tire son épée, l'applique au marbre de la tombe comme pour en aiguiser le tranchant. Saisi du même sentiment, son compagnon imite son exemple. Tous

deux ensuite sortent en pleurant, l'œil fixé sur la terre, sans proférer un seul mot. S'il est un homme à qui cette action ne paraisse pas l'expression la plus sublime du sentiment, dans des ames simples et guerrières, la nature lui a refusé un cœur. Ils pensaient, ces deux guerriers, que le marbre, qui touchait aux cendres de Maurice, avait le pouvoir de communiquer la valeur et de faire des héros.

Mazarin, (Jules) Cardinal, et premier Ministre d'Etat en France, né à Piscina, bourg de l'Abruzze, le 14 juillet 1602, eut ordre d'agir avec Jacques Pancirole, nonce en Savoie, pour la conclusion de la paix dans le Piémont. Les Espagnols assiégèrent Cazal; et les Français qui voulaient forcer leurs lignes, étaient prêts à donner bataille, le 26 octobre 1630, lorsque Mazarin sortit des retranchemens des Espagnols, et fit signe aux Français, de la main et du chapeau, en leur criant : *La paix! la paix!* Ensuite il s'adressa au Maréchal de Schomberg, qui commandait l'armée, et fit des propositions que nos généraux acceptèrent, et qui furent suivies de la paix de Querasque, conclue le 6 avril 1631. Quelque temps après, étant venu en France, en qualité de Nonce extraordinaire, Louis XIII le fit nommer car-

dinal par le Pape Urbain VIII, en 1641. Après la mort du Cardinal de Richelieu, le Roi le fit Ministre d'Etat, et le nomma l'un des exécuteurs de son testament. Le Cardinal Mazarin continua de prendre soin des affaires pendant la minorité de Louis XIV, sous la régence de la Reine Anne d'Autriche. Les commencemens en furent heureux, et les succès de nos armées acquirent au Cardinal beaucoup de gloire; mais dans la suite les grands seigneurs, jaloux de son élévation, excitèrent des guerres civiles, depuis l'an 1649, jusqu'en 1652. Le Cardinal Mazarin fut alors obligé de sortir du royaume pour s'accommoder au temps. Le Parlement donna divers arrêts contre lui. On mit sa tête à prix, et l'on vendit jusqu'à sa bibliothèque; mais il para adroitement tous ces coups, et revint à la Cour, le 3 février, plus puissant qu'auparavant. Il continua de rendre les services les plus importans, et alla lui-même négocier la paix dans l'île des Faisans, en 1659, avec Dom Louis de Haro, Ministre du Roi d'Espagne. Il amena cet habile politique à la conclusion de la paix, et du mariage avec l'Infante d'Espagne, qui acquit à la Cour de France des droits légitimes, et vainement contestés sur une des plus puissantes mo-

narchies de l'univers. Ce traité de paix passe pour le chef-d'œuvre de politique du Cardinal Mazarin, et lui mérita la confiance la plus intime du Roi.

Désormeaux, dans son Histoire de Louis II, Prince de Condé, nous a laissé le portrait suivant du Cardinal Mazarin.

Jules Mazarin avait la figure noble et majestueuse, l'air ouvert et caressant, des graces et de la douceur dans l'esprit; souple, fin; délié, plein d'enjouement et de manège, sensible au plaisir, personne ne possédait mieux que lui l'heureux don de plaire; mais il ne s'en servit que pour tromper. Les voies les plus obliques et les plus détournées, étaient celles qu'il préférait pour parvenir à ses fins; celles qui convenaient davantage à son esprit faux et dissimulé. Egalement insensible aux injures et aux bienfaits, il ne sut ni punir, ni récompenser, ni encourager le génie et les talens; on n'arrachait de lui les graces les mieux méritées qu'en le menaçant, ou en lui inspirant la crainte. Le caractère de sa politique était la ruse, la défiance, la patience, la timidité, et la prévoyance. Cependant ce même homme, qui semblait presque toujours attendre le succès des affaires, du temps, et des circons-

tances, témoigna quelquefois de la fermeté, de la résolution, de l'intrépidité, du mépris pour la mort. Si les qualités du cœur eussent répondu chez lui à celles de l'esprit, s'il eût mieux étudié le génie, les mœurs, et les lois de la nation qu'il avait à gouverner; s'il eût respecté davantage la religion, les vertus, les talens, la bonne foi; s'il n'eût cherché à corrompre les grands par l'attrait du plaisir, à les amollir, à les subjuguer, à les réunir par le luxe; si, parvenu enfin, après des traverses et des périls sans nombre au suprême degré de puissance et de grandeur, il eût cru qu'il avait d'autres devoirs à remplir que ceux d'accumuler trésors sur trésors, on le regarderait aujourd'hui comme aussi grand qu'il fut fortuné.

Le Cardinal Mazarin s'était trouvé, à sa première sortie de France, abandonné de tout le monde, avec six mille pistoles pour tout bien, lui qui s'était vu le maître de tous les trésors du royaume. Il se repentit de son peu de prévoyance, et se promit bien de ne pas retomber dans le même cas. Il se ressouvint de cette promesse; et lorsqu'il sortit de France pour la seconde fois, il avait placé plus de quatre millions dans les banques de Venise, de

Hollande, d'Angleterre. Aussi parut-il moins inquiet de son retour; et les instructions qu'il envoyait à la Reine, étaient, en quelque sorte, des ordres qu'on exécutait aussitôt. Il rentra dans le royaume, moins en ministre qui venait reprendre son poste, qu'en souverain qui se remettait en possession de ses états. Il était conduit par une petite armée de sept mille hommes, levée à ses dépens, c'est-à-dire avec l'argent du royaume qu'il s'était approprié.

Mazarin voyant encore les esprits aigris contre lui, sortit une troisième fois du royaume. Lorsque ce temps d'orage fut passé, il rentra dans Paris tout puissant et tranquille. Il continua de gouverner avec un empire absolu.

Son application continuelle aux affaires lui causa une maladie, dont il mourut à Vincennes, le 9 mai 1661, à cinquante-neuf ans. C'est lui qui a fondé le collège Mazarin, appelé aussi le collège *des Quatre-Nations*.

Mécène, (*C. Clinius Mœcenas*) Ministre et favori de l'Empereur Auguste, descendait des anciens Rois d'Étrurie; il aimait l'oisiveté et les plaisirs; et cependant lorsque les affaires le requéraient, il s'y appliquait avec une activité et une sagesse admirable.

Mécène usait envers Auguste de cette noble franchise

franchise qui annonçait toute l'élévation de l'ame du favori ; et, ce qui n'est pas moins glorieux pour le Prince, il se plaisait à entendre la vérité de la bouche de son Ministre. « N'abusez pas de votre puissance, disait Mécène à Auguste, et ne croyez pas la diminuer en y mettant des bornes. Rien ne vous » est impossible ; mais plus votre pouvoir est » grand, plus vous devez avoir soin de ne » vouloir que ce qui est juste et convenable. » Si quelqu'un vous rapporte qu'on a dit du » mal de vous, il ne faut pas y ajouter foi, » ni vous venger ; car, n'offensant personne, » et faisant du bien à tout le monde, il vous » serait honteux de penser que quelqu'un fût » capable de vous faire injure. Les méchans » sont les seuls que le témoignage de la cons- » cience doit porter à croire ces rapports, et » il est injuste de tirer vengeance des discours » auxquels on a donné sujet ».

Mécène protégea avec zèle les savans, et les gens-de-Lettres, sur-tout Virgile et Horace, qu'il mit au nombre de ses amis, et dont l'un lui dédia ses *Géorgiques*, et l'autre ses *Odes*. C'est cette protection, accordée aux savans par Mécène, qui a principalement immortalisé son nom, et qui a fait donner le nom de Mé-

cène aux protecteurs des Gens-de-Lettres.

Mécène avait lui-même composé plusieurs ouvrages en vers et en prose. On cite de lui la tragédie d'*Octavie*, la *Vie d'Auguste*, une *Histoire des Animaux*, un *Traité des pierres précieuses*, un autre, intitulé *Prométhée*, dont les seuls titres, ou quelques fragmens, sont venus jusqu'à nous. Mais Dion a conservé en entier le discours que Mécène fit à Auguste, lorsque ce Prince mit en question s'il retiendrait, ou abdiquerait l'autorité suprême.

Auguste, enclin à la colère et à la vengeance, avait besoin d'un ami tel que Mécène. Ce Prince, assis sur son tribunal, et n'écoutant que son ressentiment, était près de condamner à mort plusieurs accusés. Mécène ne pouvant l'aborder à cause de la foule, lui fait passer ses tablettes, où étaient écrits ces mots : *Lève-toi, bourreau, et sors de là.* Auguste les ayant lus, sortit aussitôt sans condamner personne. Il était digne d'avoir un ami aussi sévère. Par la suite ce Prince s'étant engagé, après la mort de Mécène, dans de fausses démarches, « O Mécène, s'écria-t-il, dans l'amertume de » sa douleur, si tu avais été encore en vie, » je n'aurais pas aujourd'hui sujet de me re» pentir » !

Mécène se contenta du rang de Chevalier, et ne voulut point de plus haute dignité. Il mourut 8 ans avant J. C.

Ménage, (Gilles) né à Angers, le 15 août 1613, se fit recevoir Avocat, et plaida pendant quelque temps à Angers, à Paris, et à Poitiers. Il se dégoûta ensuite du barreau, embrassa l'état ecclésiastique, et s'exerça dans tous les genres de littérature. Il était grammairien, philosophe, jurisconsulte, historien, poëte, antiquaire, critique, ou plutôt, que n'était-il pas? Il avait une mémoire prodigieuse et enrichie de quantité de faits, de bon mots, et de particularités, qui rendaient sa conversation aussi utile qu'agréable. Il aimait à parler. Peut-être était-il trop entêté de ses productions. C'est du moins par ce côté ridicule que Molière l'a exposé à la risée, dans la comédie des *Femmes Savantes*.

Ce n'est pas à son génie, ni à son esprit qui était médiocre, que Ménage doit sa réputation. Quelques ouvrages utiles sur la langue française, ses querelles avec des Gens-de-Lettres de toutes les classes, ont donné à son nom la célébrité dont il jouit encore. Jamais homme ne sentit plus d'attrait pour la littérature. Il sacrifia tout à ce penchant qui l'au-

de bizarres et tirées de loin. Ce qui fit tourner Ménage en ridicule. Tout le monde sait la plaisanterie qui fut faite à ce sujet : *Alphana*, vient d'*Equus, sans doute; mais a bien changé sur la route.*

On rapporte de Ménage quelques bons mots. Le célèbre le Sueur, comme l'on sait, a peint aux Chartreux de Paris, l'histoire de Saint-Bruno, avec une vérité d'expression frappante : On montrait à Ménage un tableau où ce précieux fondateur était représenté, et on lui demandait ce qu'il en pensait; il répondit : *Sans sa règle, il parlerait.*

Ménage mourut à Paris, le 23 juillet 1692, à 79 ans.

MÉZERAY, (François-Eudes de) né à Ry, village de la Basse Normandie, entre Argentan, et Falaise, en 1610, d'un père qui était chirurgien dans ce village; s'appelait Eudes, du nom de sa famille, et prit le surnom de Mézeray, d'un hameau voisin de Ry. Il vint à Paris, où il s'appliqua à la poésie avec une ardeur incroyable; mais des Yveteaux lui conseilla de quitter l'étude de la poésie, pour se livrer à l'histoire et à la politique, et lui procura dans notre armée l'emploi d'officier pointeur, que Mézeray exerça pendant deux

campagnes. Il se renferma ensuite au collège de Sainte-Barbe, au milieu des livres et des manuscrits, pour travailler à l'Histoire de France. Mais sa trop grande application au travail le jetta dans une grande maladie. Le Cardinal de Richelieu ayant appris son nom, ses projets, et sa maladie, lui envoya sur le champ 500 écus dans une bourse ornée de ses armes. Animé par cette libéralité, Mézeray publia, en 1643, le premier volume de l'Histoire de France, *in-fol.* n'ayant encore que trente-deux ans; son second volume parut en 1646, et le troisième, en 1651. Mézeray surpassa, dans cet ouvrage, tous ceux qui avaient écrit l'Histoire de France avant lui; et le Roi, pour le récompenser, lui donna une pension de 4,000 livres.

Tout le monde sait que l'*Histoire de France*, de Mézeray, et l'*Abrégé de cette Histoire*, ont été, jusqu'au père Daniel, les meilleurs ouvrages que nous ayons eus en ce genre. On les lit encore avec fruit, quoiqu'on sente bien qu'il n'avait pas toutes les qualités pour faire un bon historien. De la clarté, de la simplicité, une manière de présenter les objets qui intéressent le lecteur, forment son principal mérite : d'un autre côté, il manque de no-

blesse, de correction, de précision dans le style, et quelquefois d'exactitude dans les faits. Nous avons de lui un traité sur *l'Origine des Français*, où tous les historiens, ses successeurs, ont puisé la plus grande partie de ce qu'ils nous ont donné sur l'antiquité de la nation. Cet ouvrage est écrit du même ton que l'Histoire de France ; ton, après tout, plus supportable que celui qui substitue la déclamation et l'appareil de l'éloquence, à la noble simplicité qui convient à la narration.

Mézeray, dans tous ses ouvrages, paraît chagrin et envenimé contre les Traitans. A l'ouverture de son scellé, on trouva, dans le fond d'un coffre, un écu d'or, frappé au coin de Louis XII, surnommé le *père du peuple*. Cet écu était enveloppé dans différens morceaux de papiers, dont le dernier écrit, signé de sa main, portait ces paroles : « Il y a plus » de trente ans que je garde le présent écu » d'or, pour louer une fenêtre à la place de » Grève, lorsqu'on y pendra un maltotier ».

Il s'avisa, en travaillant au Dictionnaire de l'Académie française, d'ajouter cette phrase au mot *comptable* : *Tout Comptable est pendable* ; phrase que les autres Académiciens ne voulurent pas lui passer, et qu'il fut obligé

d'effacer; ce qu'il ne fit cependant qu'en ajoutant, par dépit, à la marge : *rayé, quoique véritable.*

Mézeray donna toujours une boule noire, dans le scrutin, à tous ceux qui aspiraient aux places vacantes dans l'Académie. On fut longtemps à deviner de qui pouvait venir une résolution aussi constante de nuire. Mézeray, en déclarant que c'était de lui, dit que c'était pour laisser à la postérité un monument de la liberté de l'Académie dans les élections. Il fut élu secrétaire de l'Académie française, après la mort de Corart, et mourut le 10 juillet 1683, à soixante-treize ans.

Milton, poëte épique anglais, descendait d'une ancienne famille du même nom, près d'Abingdon, dans la province d'Oxford, et naquit à Londres, le 9 décembre 1608. Dès l'âge de douze ans, il s'accoutuma à veiller jusqu'à minuit, malgré la faiblesse de sa vue, et ses fréquens maux de tête ; à l'âge de quinze ans, il paraphrasa quelques Pseaumes ; il composa, à dix-sept ans, plusieurs pièces de poésies, les unes en anglais, et les autres en latin ; et toutes sont d'une beauté fort au dessus de son âge.

De tous les ouvrages composés par Milton,

celui à qui il doit sa célébrité, c'est son *Paradis perdu*. Voici ce qui fit naître à Milton l'idée de ce poëme épique : Voyageant en Italie dans sa jeunesse, il vit représenter, à Milan, une comédie, dont le sujet était *Adam*, ou *le péché originel*. C'était le comble de l'extravagance, par la manière dont il était traité ; mais Milton découvrit à travers l'absurdité de l'ouvrage, la sublimité cachée du sujet. Il y a souvent dans des choses, où tout paraît ridicule au vulgaire, dit un auteur illustre, un coin de grandeur, qui ne se fait appercevoir qu'aux hommes de génie. L'univers rendu malheureux par la désobéissance et l'orgueil de l'homme, la source de nos malheurs et de nos crimes, sont des objets dignes du pinceau le plus hardi. Il y a sur-tout dans ce sujet, je ne sais quelle horreur ténébreuse, un sublime sombre et triste, qui ne conviennent pas mal à l'imagination anglaise. (*Essai sur le poëme épique*, par Voltaire).

Racine, dans sa vie de Milton, porte le jugement suivant, sur le *Paradis perdu* : « Le » génie de Milton, dit-il, comme il paraît » dans ses écrits, était sublime ; mais inégal. » S'il se fût donné le temps de veiller sur le

» vrai retour de son feu poétique ; si, naissant un peu plus tard, il eût appris du siècle suivant à régler, par une critique éclairée, les écarts de son imagination, il aurait pu remporter la palme de la poésie épique. L'ensemble de son Paradis perdu n'est que bizarre et magique ; mais où trouver des images plus grandes, plus sublimes, une poésie plus mâle, plus énergique, des idées plus neuves, plus hardies ? Milton est peut-être celui des poëtes qui a le plus éprouvé cette ivresse, ce délire poétique, qui transporte l'homme hors de lui-même, et faisant taire sa raison, ou souvent même en la troublant, lui fait produire des chants, sans savoir ce qu'il chante. Ce n'est, en effet, qu'aux écarts d'une raison troublée, que l'on peut attribuer la triste extravagance du *Paradis perdu* : les murailles d'albâtre qui entourent le paradis terrestre ; les diables qui, de géans qu'ils étaient, se transforment en pygmées, pour tenir moins de place au Conseil, dans une grande salle toute d'or, bâtie en l'air ; les canons qu'on tire dans le ciel ; les montagnes qu'on s'y jette à la tête ; des anges à cheval qu'on coupe en deux, et dont les parties se rejoignent sou-

» dain. Ces extravagances n'ont cependant » pas empêché qu'on compare Milton à Ho» mère, qui a aussi ses défauts, et qu'on le » mette au-dessus du Dante, dont les imagi» nations sont encore plus bizarres ».

Milton donna, en 1671, un second poëme, en vers anglais, non rimés, sur la tentation de J. C., et la réparation de l'homme, qu'il intitula : le *Paradis recouvré*, ou *le Paradis reconquis*. Il faisait plus de cas de ce second poëme que du premier; mais il n'est pas si bon à beaucoup près, et l'on n'y trouve pas les grandes idées, les images frappantes, ni la sublimité du génie, ni la force de l'imagination, que l'on admire dans le premier. Ce qui a fait dire de ces deux poëmes, que *l'on trouve bien Milton dans le Paradis perdu; mais non pas dans le Paradis recouvré.*

Milton, qui devint aveugle, se faisait aider dans ses études par ses filles, qui étaient au nombre de trois, et auxquelles il avait fait apprendre à lire huit langues, qu'elles n'entendaient point. Elles ne connaissaient que l'anglais, et leur père disait souvent en leur présence, *qu'une langue suffisait à une femme*; mais il voulait qu'elles fussent en état de lui faire les lectures qu'il voulait. On a su par l'une

d'elles, que ce qu'il faisait lire plus souvent, était Isaïe, en Hébreu, Homère, en Grec, et les métamorphoses d'Ovide, en Latin. Outre les langues anciennes, il possédait la française, l'italienne, et l'espagnole.

Malgré toutes ces connaissances, Milton vivait ignoré ; et lorsqu'il eut achevé son poëme, il eut beaucoup de peine à trouver un libraire qui voulût l'imprimer. Le titre seul révoltait, et tout ce qui avait quelque rapport à la religion, était alors hors de mode. Enfin Thompson lui donna 30 pistoles de cet ouvrage, qui valut depuis plus de 100 mille écus aux héritiers de ce Thompson. Encore ce libraire avait si peur de faire un mauvais marché, qu'il stipula que la moitié de ces 30 pistoles ne serait payable, qu'en cas qu'on fît une seconde édition ; édition que Milton n'eut pas la consolation de voir ; il mourut à Bunhill, le 15 novembre 1674, à soixante-six ans.

Molé, (Mathieu) Premier Président du parlement de Paris, naquit en cette ville, en 1584, d'une famille illustre, originaire de Troie en Champagne, qui a donné un grand nombre d'excellens magistrats à la France. Il fut reçu Conseiller au Parlement en 1606, devint Pré-

sident aux Requêtes du Palais, ensuite Procureur-général, et enfin Premier Président en 1641.

Durant les guerres civiles, qui désolèrent la France pendant la minorité de Louis XIV, la fidélité due au Prince, et l'amour de l'ordre avaient trouvé un asyle dans le cœur du vertueux Molé. Quel homme montra plus de ce courage intrépide qui sait affronter les plus grands dangers lorsque le devoir le demande ? » Si ce n'était pas un blasphême, disait le cardinal de Retz, d'avancer que quelqu'un a » été plus brave que le grand Condé, je dirais » que c'était Mathieu Molé ».

Dans un jour de sédition, des mutins s'étant attroupés à la porte de ce magistrat, il voulut y aller. L'abbé de Chanvalon, qui était alors avec lui, s'y opposant, il lui dit : *Apprends, jeune homme, qu'il y a loin du poignard d'un scélérat au cœur d'un homme de bien.*

Lors des Barricades de 1648, il fit ouvrir les portes de son hôtel que l'on venait de fermer, en disant que la maison d'un Premier Président devait être ouverte à tout le monde.

Lorsqu'on lui disait qu'il devait moins s'exposer à la fureur du peuple, il répondait que :

« six pieds de terre feraient toujours raison au
» plus grand homme du monde.

Mathieu Molé mourut Garde des Sceaux, le 3 janvier 1656, à 72 ans, après s'être fait généralement estimer par sa probité, par ses talens, et par son zèle pour le bien public et pour la gloire de l'État.

MOLIÈRE, (Jean-Baptiste Pocquelin, dit) né à Paris en 1616, d'un père qui était valet-de-chambre du Roi, ne connut, jusqu'à l'âge de quatorze ans, que la boutique de son père qui était en même-temps marchand fripier, et qui obtint pour lui la survivance de sa charge; mais son grand-père l'ayant mené quelquefois à l'hôtel de Bourgogne, il conçut de l'aversion pour sa profession, et le pria de porter son père à le faire étudier. Il l'obtint enfin. On le mit dans une pension, d'où il allait en classe chez les Jésuites. Il y connut Armand de Bourbon, premier prince de Conti, qui était alors au collège, et lia amitié avec Chapelle et Bernier, qui y étaient écoliers. Cette liaison lui procura la connaissance du célèbre Gassendi, qui lui apprit la philosophie, de même qu'à ses deux condisciples, et sous lequel il eut soin de s'instruire lorsqu'il fut sorti du collège. Son père étant devenu in-

firme, il fut obligé d'exercer les fonctions de son emploi, auprès du roi Louis XIII, qu'il suivit dans son voyage de Narbonne, en 1641. De retour à Paris, il résolut de se livrer entièrement à la comédie, pour laquelle il avait une extrême passion, et s'associa quelques jeunes gens qui avaient du talent pour la déclamation. Ils jouaient au faubourg Saint-Germain, et au quartier Saint-Paul, et l'on appelait leur société l'*Illustre Théâtre*! Pocquelin prit alors le nom de Molière, et fit de petites comédies pour les provinces. La première pièce régulière qu'il composa fut l'*Étourdi*; en cinq actes, il la représenta à Lyon en 1653; et joua aussi le *Dépit amoureux*, et les *Précieuses ridicules*; Molière avait alors 34 ans.

Comment Molière, auteur seulement de trois ou quatre pièces achevées, auteur de tant d'autres, dont le dénouement est si peu naturel, et les défauts si sensibles; comment, avec une prose si négligée, des vers peu exacts, des caractères outrés, est-il parvenu à se faire regarder à juste titre comme le premier poëte comique de tous les théâtres connus? Il faut donc que son génie ait été doué d'une touche bien dominante, pour enlever ainsi l'universalité des suffrages. Qui pouvait en constituer le ressort

principal ? Nulle autre cause de cette étonnante supériorité, que la connaissance profonde du cœur humain ; qu'une observation subtile qui saisissait avec justesse les vices et les ridicules par-tout où ils se trouvaient ; qu'une délicatesse du tact, qui discernait, à coup sûr, ce qu'il y avait de plus saillant dans les travers de la société ; que l'art enfin de les présenter sous un jour propre à les rendre sensibles, et à les corriger par une plaisanterie sans aigreur, sans apprêt, et toujours si naturelle que l'effet en était immanquable.

Pour parvenir à ce degré de perfection comique, c'eût été peu de réunir les talens de ceux qui l'avaient précédé dans la même carrière ; le sel d'*Aristophane*, le coup-d'œil de *Ménandre*, la gaîté de *Plaute*, la finesse de *Térence* ; il fallait encore les supasser : Molière l'a fait. Le recueil de ses pièces, fût-il réduit à l'*Avare*, à *l'École des Maris*, au *Tartuffe*, au *Misantrope*, aux *Femmes Savantes*, il n'en serait pas moins digne de toute la réputation dont il jouit. Ses autres pièces, quoique moins parfaites, seraient capables de faire un nom à quiconque eût eu assez de génie pour en être l'auteur.

Malgré les imperfections qui y règnent, on

y reconnait toujours le fléau du ridicule, le peintre de la nature, le précepteur de la société. La preuve qu'il était destiné à corriger les hommes, c'est que ses comédies sont les seules qui aient eu le pouvoir de réformer les mœurs. Il a guéri les médecins du verbiage de la pédanterie, les marquis, de leurs ridicules, les savans, de leur morgue, les précieuses, de leur jargon, les femmes, d'une folle prétention au savoir.

Racine regarda toujours Molière comme un homme unique; et Louis XIV lui demandant un jour quel était le premier des écrivains qui honoraient la France pendant son règne; il lui nomma Molière. » Je ne le croyais pas, lui dit » le Roi; mais vous vous y connaissez mieux » que moi ».

Despréaux l'appelait le *Contemplateur*. Il disait que la nature semblait lui avoir révélé tous ses secrets, du moins pour ce qui regarde les mœurs et les caractères des hommes.

Il faut avouer, dit l'auteur du siècle de Louis XIV, que si on compare l'art et la régularité de notre théâtre avec ces scènes décousues des anciens, ces intrigues faibles, cet usage grossier de faire annoncer par des acteurs, dans des monologues froids et sans vraisem-

blance, ce qu'ils ont fait, ce qu'ils veulent faire ; il faut avouer, dis-je, que Molière a tiré la comédie du chaos, ainsi que Corneille en a tiré la tragédie ; et que les Français ont été supérieurs en ce point à tous les peuples de la terre.

Les qualités du cœur de Molière n'étaient pas moins estimables que les talens de son esprit. Il était doux, généreux, et compatissant. Un pauvre lui ayant un jour rendu une pièce d'or qu'il lui avait donnée par méprise : *Où la vertu va-t-elle se nicher*, s'écria Molière ! *tiens, mon ami, en voilà une autre.*

Il était aussi bon acteur qu'excellent poëte. Il se surpassa lui-même dans la représentation du *Malade imaginaire*, qui est sa dernière pièce ; mais comme il était malade effectivement, il ne put achever qu'avec de grands efforts la quatrième représentation ; et, s'étant mis au lit en sortant du théâtre, sa toux redoubla, il se rompit une veine, et mourut le même jour 17 février 1663, à 53 ans.

Montaigne, (Michel de) Ecrivain du seizième siècle, naquit au château de Montaigne dans le Périgord, le 28 février 1533. Son père lui apprit le latin, en le lui faisant par-

ler dès l'enfance, comme on apprend le français aux autres enfans; de sorte qu'il le parlait aisément à l'âge de six ans. On lui apprit le grec par forme de divertissement; car son père très-bien conseillé, présentait à son fils tous ses exercices et ses devoirs sous l'aspect riant des jeux et des plaisirs. Il portait même l'attention paternelle au point, qu'ayant entendu dire que c'était troubler le cerveau tendre des enfans, que de les arracher tout d'un coup au sommeil; il faisait toujours éveiller son fils par le son de quelque instrument agréable.

Montaigne devint Conseiller au Parlement de Bordeaux, charge qu'il exerca pendant quelques années, et qu'il quitta ensuite, n'ayant aucun goût pour cette profession. Il voyagea en France, en Lorraine, et en Allemagne, et se retira ensuite au château de Montaigne, où il commença la composition de ses *Essais*. Montaigne alla à Rome en 1581, où son mérite lui fit donner des Lettres de Bourgeoisie romaine. Il obtint de Charles IX, le Collier de Saint Michel, qui était alors l'ordre unique; mais l'honneur qu'il semblait priser le plus est ses Lettres de Bourgeoisie romaine. Il avait été élu Maire de Bordeaux en 1581; il

en fit les fonctions avec un tel applaudissement des Bordelais, qu'après les deux ans d'exercice, il fut continué pour deux autres années, en 1583. Il se trouva aux Etats de Blois en 1588. Ce fut pendant son séjour à Paris, où il était venu pour faire imprimer ses *Essais*, qu'il lia une étroite amitié avec Mademoiselle de Gournai, qui l'adopta pour son pére.

Les *Essais* de Montaigne sont écrits avec beaucoup d'esprit, de sens, et de pénétration; le style en est naturel, naïf, et agréable. L'auteur s'y peint comme un philosophe qui a fait des réflexions profondes sur ce qui ce passe dans l'esprit et dans le cœur des hommes et dans le commerce du monde; mais il y a des sentimens trop libres, et il fait paraître trop de vanité et de bonne opinion de soi-même, au jugement du Père Malebranche. Le célèbre Huet, évêque d'Avranches, les appellait *Montaniana*, c'est-à-dire, un recueil de pensées, de bons mots, et de remarques de *Montaigne*.

Pour avoir de cet auteur un portrait aussi ressemblant qu'on peut le désirer, il suffit de parcourir quelques endroit de ses Essais où il s'est peint au naturel; l'on pourra y remarquer, que, si sa vanité lui permet d'avouer

quelques défauts, ce ne sont que ceux que l'on regarde comme indifférens, et dont même se parent certaines personnes. Il convient, par exemple, d'être indolent, paresseux, d'avoir la mémoire fort infidèle, d'être ennemi de toute obligation et contrainte ; de retrancher en sa maison autant qu'il peut de la cérémonie. « Quelqu'un, ajoute-t-il, s'en offense : » qu'y ferais-je ? Il vaut mieux que je l'offense pour une fois, que moi tous les jours ; » ce serait une sujétion continuelle. A quoi » servirait d'ailleurs de fuir la servitude des » Cours ; si on l'entraînait jusques en sa ta- » nière ». Montaigne se flattait de connaître les hommes à leur silence même et à leur sourire, et de les découvrir mieux dans les propos gais d'un festin, qu'au conseil. Passionné pour des amitiés exquises, il était peu propre aux amitiés communes. Il recherchait la familiarité des hommes instruits, dont les entretiens sont, suivant son expression, *teints d'un jugement mûr et constant, et mêlés de bonté, de franchise, de gaîté, et d'amitié.* Il souffrait sans peine d'être contredit en conversation ; il aimait même à contester et à discourir, mais c'était avec peu de personnes et pour lui ; car, de servir d'amusement aux

grands, et faire à l'envi parade de son esprit, il trouvait avec raison que c'était un métier méséant à un homme d'honneur. L'ingénuité de ses discours, et la franchise de ses manières, empêchaient qu'on ne prît jamais en mauvaise part la liberté de ses discours. Il s'accuse d'ailleurs d'être si *lâche* à offenser, que pour le service de la raison, il ne l'aurait pu faire. Ennemi de tout tracas, il aimait à se fier à ses domestiques, et un de ses plus doux souhaits dans sa vieillesse, était de trouver un gendre, entre les mains duquel il pût remettre la souveraine disposition de ses biens; un gendre qui, suivant son expression, sût *appâter* commodément ses vieux ans et les endormir. Sa philosophie, enfin, consistait principalement à goûter les douceurs de son état. *J'ai*, disait-il, *un dictionnaire tout à part moi : je passe le temps quand il est mauvais et incommode ; quand il est bon, je ne le veux pas passer : je le retarde, je m'y tiens ;* bien différent en cela de ces hommes de plaisir, qui s'imaginent follement qu'étourdir la vie, c'est en jouir.

Montaigne fut exposé sur la fin de ses jours, ainsi que les plus honnêtes gens de son temps, aux malheurs des guerres civiles. *Je fus*, dit-

il, *peloté à toutes mains. Au Gibelin j'étais, Guelphe, et au Guelphe, Gibelin.*

Montaigne avait épousé Françoise de la Chassaigne, fille d'un Conseiller au Parlement de Bordeaux, dont il eut une fille mariée au Vicomte de Gamache. Il mourut dans son château de Gournai, le 15 décembre 1592, à 60 ans.

MONTÉCUCULLI, (*Raimond* de) né dans le Modénais, d'une famille distinguée, fit ses premières armes sous Ernest de Montécuculli, son oncle, qui commandait l'artillerie de l'Empereur. Il servit d'abord comme soldat, et ne parvint au commandement, qu'après avoir passé par tous les grades militaires. La première action d'éclat qu'il fit, date de 1644. Il surprit, à la tête de deux mille chevaux, par une marche précipitée, dix mille Suédois, qu'il contraignit d'abandonner leur bagage et leur artillerie. Le général Bunnier, instruit de cette défaite, marcha contre lui, et le fit prisonnier. Il fit tout pendant sa captivité, qui fut de deux ans, pour s'instruire, et augmenter ses connaissances. A peine libre, il défit le général Wrangel qui périt dans une bataille, en Bohême.

Se trouvant aux noces du duc de Modène,

et aux fêtes données à cette occasion, il eut le malheur de tuer, dans un carrousel, le comte Monzani son ami. Attaché au service de l'Empereur, en 1657, par le titre de Maréchal-de-Camp général, il battit les Transylvins, et prit Cracovie sur les Suédois. Il remporta différens avantages sur Charles Gustave, roi de Suède. Il eut la plus grande part à la célèbre journée de Saint-Gothard, contre les Turcs, en 1664.

La guerre s'étant rallumée quelques temps après entre la France et l'Empire, Montécuculli fut mis à la tête des troupes destinées à arrêter les progrès des Français.

La prise de Bonn, et la jonction de son armée à celle du prince d'Orange, malgré Turenne et Condé, lui acquirent beaucoup de gloire. On lui ôta cependant le commandement cette année; mais on le lui rendit en 1675, pour venir sur le Rhin faire tête à Turenne. Les deux généraux passèrent quatre mois à se suivre, à s'observer dans des marches et dans des campemens plus estimés que des victoires, par les officiers allemands et français. Ils opposèrent l'un à l'autre la patience, la ruse, et l'activité. Les maîtres de l'art admiraient les judicieuses et profondes manœuvres des

des deux héros, sans prévoir où elles aboutiraient, lorsqu'un boulet de canon, qui tua le général français, près de Salzbach, en 1675, fit le dénouement de cette brillante scène. Montécuculli, en apprenant la mort de son rival, dit ce mot qui lui fait à lui-même tant d'honneur : *Il est mort un homme qui faisait honneur à l'homme.*

Montécuculli passa le reste de sa vie à la cour de Vienne, occupé du bien de l'Etat et des moyens d'en soutenir la gloire. Il mourut à Lintz, en 1680, à soixante-douze ans.

Victor Amédée, duc de Savoie, se plaisait à raconter le trait suivant. Montécuculli avait ordonné, dans une marche, sous peine de mort, que personne ne passât par les blés. Un soldat, qui ignorait cet ordre, traversa un sentier qui était au milieu des blés. Montécuculli qui l'apperçut, envoya ordre au Prévot de l'armée de le faire pendre. Cependant le soldat représenta qu'il ignorait les défenses qui avaient été faites : *Que le Prévôt fasse son devoir*, répondit Montécuculli. Comme cela se passa en un instant, le soldat n'avait pas encore été désarmé. Alors, plein de fureur, il dit : *Je n'étais pas coupable ; je le suis maintenant ;* et tira sur Montécuculli. Le coup manqua ; et Montécuculli lui pardonna.

Il reste de lui des Mémoires en italien, traduits en français, utiles aux militaires et aux historiens.

Montesquieu, (Charles *Secondat, Baron de la Brède* et de) naquit au château de la Brède, près de Bordeaux, le 18 janvier 1689, de Jean Gaston de Secondat, Président à Mortier au Parlement de Bordeaux. Il fit des progrès si rapides dans la Jurisprudence, que, dès l'âge de vingt ans, il préparait déjà les matériaux de l'*Esprit des Lois*, par un extrait raisonné des immenses volumes qui composent le corps du droit civil. Il fut reçu Conseiller au Parlement de Bordeaux, le 24 février 1714, puis Président à Mortier au même Parlement le 13 juillet 1716. C'est en cette qualité qu'il fut chargé en 1722, de présenter au roi des remontrances à l'occasion d'un nouvel impôt, dont il obtint la suppression. Ses *Lettres Persanes*, qui parurent en 1721, commencèrent sa réputation. Cet ouvrage ingénieux et très-bien écrit, où règne sous des personnages simulés, une satire fine de nos mœurs, une critique délicate de nos ridicules, de nos travers et de nos vices, et une discussion profonde d'un grand nombre de nos préjugés, le firent désirer à l'Académie française, et il se

présenta pour y remplir la place vacante, par la mort de M. de Sacy ; mais il y trouva des obstacles de la part du Cardinal de Fleury, parce qu'il était l'auteur des *Lettres Persanes*. Montesquieu, sensiblement affligé d'une telle exclusion, alla voir le ministre ; et le pria avec instance de lire lui-même son livre. Le Cardinal à la sollicitation du Maréchal d'Etrées, prit le parti de lire les Lettres Persanes ; après les avoir lues, il les trouva plus *agréables*, que *dangereuses*, et en aima l'auteur, qui fut reçu de l'Académie, le 24 janvier 1728. Le *discours* qu'il prononca, selon l'usage, à sa réception, est un des meilleurs qui ait été fait en pareil cas.

Le nouvel académicien s'était défait peu auparavant de sa charge de Président, pour se livrer entièrement à son génie et à son goût, et pour travailler sans distraction à l'ouvrage qu'il méditait, afin de le rendre utile aux différentes nations de l'Europe ; il entreprit d'aller lui-même étudier leurs mœurs, leurs coutumes, leurs lois et leurs constitutions, d'observer le physique et le moral de leurs différens climats, et de s'entretenir avec leurs savans, leurs écrivains, leurs artistes célèbres, et surtout avec ces hommes rares et singuliers, qui

sont accoutumés à penser profondément et à tout observer. Après avoir tout observé en ces différens pays, Montesquieu se retira pendant deux ans à sa terre de la Brède, où il mit la dernière main à son ouvrage, sur *la Cause de la grandeur et de la décadence des Romains*, qui parut en 1734.

Jamais le génie ne réunit dans un plus court espace, tant de connaissances, de vues politiques, d'observations lumineuses, tant de traits d'une raison également étendue et supérieure. Les lois des Romains, les ressorts de leur gouvernement, leurs mœurs, les principes vivifians ou destructeurs, qui ont contribué, soit à former, et agrandir, soit à ébranler, et ruiner leur empire; tout est développé avec une sagacité étonnante pour quiconque est en état de sentir combien il est difficile de ne présenter que la substance des choses, sans nuire à l'effet qui en doit résulter. Les causes de la grandeur, de l'abaissement des Romains se trouvent dans leur histoire; mais il n'y avait qu'un homme de génie, consommé dans la politique et la connaissance de l'esprit humain, qui pût les y découvrir, les lier ensemble, en former un tissu historique, qui prouve d'une manière lumineuse

ce qu'on s'est proposé de montrer. Il n'est pas donné à tout le monde de savoir combiner les évènemens pour en tirer des résultats; de suppléer au silence des historiens, par la justesse des conjectures, de faire la vérité, de la vraisemblance. Ce qui eût été impossible à tout autre, Montesquieu l'a exécuté avec succès.

Quelque réputation que Montesquieu se fût acquise par les ouvrages qu'il avait fait paraître, il n'avait fait que se frayer le chemin à une plus grande entreprise, dont l'exécution lui coûta vingt ans de travaux. C'est l'*Esprit des Lois*, qu'il fit imprimer à Genève, en 1750, en deux volumes *in*-4°. Dans cet ouvrage, où l'on voit à chaque page l'esprit du citoyen qui l'a dicté, et le désir de voir les hommes heureux, l'auteur traite de la constitution, de la nature des Etats, de leurs progrès, de leur puissance, de leur conservation, de leur décadence, de leur ruine. Il les compare les uns avec les autres, et répand des principes lumineux sur toutes les parties et sur toutes les espèces de gouvernement.

Ce n'est pas sans fondement qu'on a trouvé à censurer quelques maximes dangereuses et quelques paradoxes insérés dans l'Esprit des

Lois. Ce livre a donc ses défauts et ses imperfections; mais d'un autre côté on en est bien dédommagé par les grandes beautés, et par les maximes admirables que Montesquieu a développées pour le bonheur de la société. Il s'y peint lui-même, comme un ami des hommes, qui cherche sans cesse et avec zèle à les rendre heureux. Un grand génie, une science profonde du gouvernement, un style enchanteur, des expressions vives, des idées neuves et frappantes; en un mot, tout ce qui caractérise le génie, le savant, et le grand écrivain, se fait admirer dans cet ouvrage.

Montesquieu n'était pas moins estimable par les qualités de son cœur, que par celles de son esprit. Il gagnait l'amitié par la douceur de son caractère, par la sûreté de son commerce, et par sa modestie et sa candeur, il était affable, officieux, prévenant, et faisait les délices des bonnes compagnies. Dès qu'il pouvait se retirer à sa terre; il y retrouvait avec joie, sa philosophie, ses livres, et le repos. Entouré des gens de la campagne, dans ses heures de loisir, après avoir étudié l'homme dans le commerce du monde, et dans l'histoire des nations, il l'étudiait encore dans ces

ames simples que la nature seule a instruites, et il y trouvait à apprendre. Il paraissait se plaire autant dans leur entretien, que dans les sociétés les plus brillantes, et soulageait leurs peines par ses bienfaits. Rien n'honore plus sa mémoire, que l'économie avec laquelle il vivait, et qu'on a osé trouver excessive, dans un monde avare et fastueux, peu fait pour pénétrer les motifs, et encore moins pour les sentir. Bienfaisant, et par conséquent juste, Montesquieu ne voulut rien prendre sur sa famille, ni des secours qu'il donnait aux malheureux, ni des dépenses considérables auxquelles ses longs voyages, la faiblesse de sa vue, et l'impression de ses ouvrages, l'avaient obligé. Il a transmis à ses enfans, sans diminution ni augmentation, l'héritage qu'il avait reçu de ses pères. Il n'y a rien ajouté que la gloire de son nom, et l'exemple de sa vie.

Tous ses ouvrages ont été réunis dans l'édition de Paris, 1767, trois volumes *in*-4°.

La santé de Montesquieu qui était naturellement délicate, ayant commencé à s'affaiblir, il envisagea les approches de la mort avec une constance héroïque. Il reçut ses sacremens avec édification; et, se tournant vers ceux qui

l'assistaient à la mort : *J'ai toujours*, leur dit-il, *respecté la Religion ; la morale de l'Evangile est une excellente chose ; et le plus beau présent que Dieu pût faire aux hommes*. Ces paroles ont été regardées comme une rétractation de tout ce qui pourrait paraître de contraire à la Religion dans les Lettres Persanes et dans l'Esprit des Lois. Montesquieu mourut à Paris, le 10 février 1755, à 66 ans.

Morton, (Richard) Anglais, contemporain, émule, et adversaire de Sydenham, fut aggrégé au collège de Londres, et exerça la médecine avec éclat pendant plusieurs années. Son portrait nous le présente d'un tempérament sec; sa physionomie est dure, sévère, peu régulière; la bouche grande, le nez triangulaire, un peu élevé; son style annonce un homme tranchant, intolérant, mais plein de vues neuves, hardies; sachant saisir sur les objets qui fixaient son attention, les côtés les plus lumineux.

Morton a été un des premiers praticiens qui aient bien distingué les espèces de maladies. Soumis à une théorie particulière, il en a trop souvent déduit ses vues curatives, qui l'ont porté à soutenir de toutes ses forces les mé-

dicamens chauds, proscrits par son confrère Sydenham.

Morton n'a publié que trois ouvrages, la mort l'ayant surpris lorsqu'il rédigeait son traité des maladies inflammatoires locales. Il paraît qu'il n'a imaginé sa théorie, qu'après avoir formé sa pratique par l'expérience déduite des nuisibles et des utiles, *à juvantibus et nocentibus*. Une chose qui m'étonne, c'est que nous ne savons presque rien sur le lieu de la naissance et l'époque précise, de la mort d'un si grand homme, tandis que plusieurs très-minces professeurs ont trouvé des historiens qui nous ont transmis la moindre anecdote de leur vie; cependant, en rapprochant les dates, il paraît, par le tableau que Morton a mis sous le titre d'*Appendix des maladies qui ont régné depuis* 1658, savoir : des fièvres rémittentes, dont toute sa famille fut la victime, et dont il fut lui-même attaqué, qu'en lui donnant vingt-huit ans à à cette époque, et le supposant mort en 1696, Morton aurait vécu soixante-six ans, à peu près autant que Sydenham.

Mutius, (C.) surnommé *Cordus*, et ensuite *Scævola*, s'immortalisa dans la guerre de Porsenna, roi des Toscans, contre les Romains. Ce Prince, ami de Tarquin le Superbe,

alla assiéger Rome, l'an 507 avant J. C., pour y faire rentrer le tyran. Mutius, déterminé à ôter la vie à Porsenna, se déguisa en Toscan, et passa dans son camp. La tente du Roi était aisée à reconnaître, il y entra; et le trouvant seul avec un secrétaire, il tua celui-ci, le prenant pour le Prince. Arrêté, conduit devant le Roi, et interrogé, il ne répondit à aucune question, et se contenta de dire : *Je suis Romain.* Et comme s'il eût voulu punir sa main de l'avoir mal servi, il la porta sur un brasier ardent, et la laissa brûler, en regardant fièrement Porsenna. Le Roi étonné, admira le courage de ce Romain, et lui rendit son épée. Mutius, feignant alors d'être touché de reconnaissance pour la générosité de Porsenna qui lui avait sauvé la vie, lui parla ainsi : « Seigneur, votre générosité va me faire avouer un secret que tous » les tourmens ne m'auraient jamais arraché. » Apprenez donc que nous sommes trois cents » jeunes Romains, qui avons résolu de vous » tuer dans votre camp. Le sort a voulu que » je fusse le premier à vous attaquer. Autant » j'ai souhaité votre mort, autant je la crains » aujourd'hui que je vous connais plus digne » de l'amitié des Romains que de leur haine ».
Le Roi Toscan, plus touché du courage de

ses ennemis que de la crainte des meurtriers, fit la paix avec eux.

N.

NASSAU, (*Maurice* de) prince d'Orange, fils de Guillaume, n'avait que 18 ans lorsqu'il fut nommé Capitaine-Général des Provinces-Unies; il consolida l'établissement de la République, que son père avait fondée; il prit Bréda, Zutphen, Deventer, Hulst, Nimègue et Gertrudenberg; il se dirigea vers la Zélande, après avoir passé dans les Pays-Bas; il essuya une violente tempête qui lui fit perdre 40 vaisseaux de sa flotte, qui se heurtèrent les uns contre les autres. Il ne parvint à se sauver qu'avec une peine inouie. Ses succès, sur les troupes de l'archiduc Albert, lui valurent la possession de toute la Hollande. Il assiégea Dunkerque, eut un avantage complet sur Albert; il fut néanmoins contraint de lever le siége de cette place. Il soumit Rhinberg, Grave, l'Ecluse. La trève conclue avec les Espagnols étant expirée, Spinola mit le siége devant Bréda, et s'en rendit maître après six mois. Les ressources

de son génie, les dépenses, le sang, tout fut employé sans ménagement. Le prince Maurice, dont les succès avaient cessé, employa tous les moyens que l'art de la guerre lui suggéra. Il ne put néanmoins faire lever le siége de cette place; il en mourut de douleur en 1625. Maurice avait puisé chez les anciens les connaissances qu'il avait acquises dans l'art militaire, et qu'il employait toujours à propos. Il inventa les lunettes à longue vue, les galeries dans les siéges, l'art d'enfermer les places fortes, et connut le premier les moyens pour défendre plus long-temps une place assiégée. Il mérita d'être élevé au premier rang dans l'art militaire. Il était très-vigilant.

NEEDHAM, (Jean-Tuberville) né à Londres, d'une famille anglaise, possédait de grandes connaissances dans la physique et l'histoire naturelle. Il fut regardé comme un des plus laborieux coopérateurs de Buffon. Il avait plus de science que de facilité à la faire connaître. Il a fait plusieurs bons ouvrages. Il était Recteur de l'Académie des Sciences et Belles-Lettres de Bruxelles. Il était vif, sincère, et modeste, très-attaché au christianisme. Il mourut à Bruxelles en 1781.

NEPOS, (*Cornelius*) naquit à Hostilie, près

de Véronne. Il avait un esprit délicat, et un caractère enjoué. Il composa plusieurs ouvrages, entr'autres les Vies des plus illustres Capitaines grecs et romains ; la précision et l'élégance règnent dans cet ouvrage. Il vivait du temps de l'empereur Auguste, et fut l'ami de Cicéron et d'Atticus. Les productions de son génie respiraient la vertu, et ne durent pas contribuer pour peu à la formation des mœurs des jeunes gens de son temps.

NÉRON, (*Caïus-Claudius*) fils de Caïus Domitius-Ænobarbus, et d'Agrippine, fille de Germanicus, fut adopté par l'empereur Claude, l'an 50 de J. C., et lui succéda l'an 54. Burrhus et Sénèque lui donnèrent des leçons de sagesse, et ils crurent, pendant un certain temps, qu'il en avait profité. Il se montrait juste, libéral, affable, poli, complaisant, et paraissait avoir un cœur très-accessible à la pitié. Un jour qu'on lui présentait à signer la sentence de mort d'un criminel : *Je voudrais bien*, dit-il, *ne pas savoir écrire*. La modestie accompagnait ces qualités. Ayant reçu du Sénat des louanges sur la sagesse qu'il mettait à gouverner, il répondit : *Attendez à me louer que je l'aie mérité*. Il fut grand par la magnificence qui régnait dans ses actions ; il fut même prodigue, et excita un

grand mécontement dans l'Empire, et qui fut secondé par Galba, gouverneur de la Gaule Tarragonaise, et à qui les prodigalités de Néron, avantageuses à la seule ville de Rome, et très-funestes aux provinces, avaient fait désapprouver hautement la conduite de l'Empereur. Néron, sachant la hardiesse de ce gouverneur, envoya ordre de le punir par la mort. Galba, pour se soustraire au supplice, et d'après le conseil qui lui fut donné par Vindex, se fit proclamer Empereur. Ainsi finit le règne de Néron; le commencement en fut doux; la justice, la sensibilité qu'il fit paraître ne laissaient aucun doute que la sécurité de l'Empire ne fût parfaite, et que ses peuples n'y fussent heureux. Oh! comment ont été désabusés ceux qui vécurent vers la fin de ce règne! et combien la postérité, qui nous a transmis les évènemens du règne de cet Empereur, n'a-t-elle pas dû frémir en nous les traçant! Néron mourut l'an 68 de Jésus-Christ, dans sa trente-deuxième année, en exécration au peuple romain et à tous ceux qui vécurent depuis lors.

NERVA, (*Cocceius*) naquit à Narni, ville d'Ombrie, succéda à Domitien, l'an 96 de J. C. Il fut sage, affable, généreux, actif, et vigilant. Il commença son règne par faire re-

venir de leur exil tous les Chrétiens, et leur laissa exercer librement leur culte. Les Païens furent aussi rappelés. Il abolit tous les nouveaux impôts, fit élever à ses propres dépens les enfans mâles des familles privées de fortune. Il était très-modeste, et ne souffrit aucune statue élevée en son honneur. Sa clémence ajoutait un grand prix à ses autres vertus. Il avait juré solemnellement que nul Sénateur ne serait puni de mort durant sa vie. Il ne démentit point son serment et se contenta de faire connaître à deux Sénateurs qui avaient conspiré contre ses jours, qu'il était instruit de leur projet. Il se rendit au théâtre, les y fit venir avec lui, les plaça à ses côtés, et lors qu'on lui présenta, suivant la coutume, les épées, il leur dit : Essayez sur moi si elles sont bonnes. Son règne quoique très-doux ne fut pas exempt de complots, et la deuxième année, les Prétoriens les armes à la main, se rendirent à son palais, et le contraignirent à souscrire à leurs volontés. Il ne put résister aux soulèvemens des rebelles, et ne pouvant seul gouverner, il adopta Trajan. Il possédait toutes les qualités qui constituent un bon souverain, et ne s'énorgueillissait pas des faveurs de la fortune. Il fut trop doux, ou plutôt trop

faible, et c'est là la cause des agitations qui se manifestèrent durant son règne. Il mourut l'an 98 de J. C.

NEWTON, (Isaac) l'un des plus grands hommes des temps modernes, naquit en Angleterre en 1642; il s'adonna de bonne heure à la géométrie et aux mathématiques. Descartes et Kepler, furent les auteurs où il en puisa la première connaissance. Il crut qu'il fallait bannir de la physique les conjectures et les hypothèses, et soumettre cette science aux expériences et à la géométrie; c'était le seul moyen d'arriver à des résultats réels, et de faire avancer la science.

Diverses expériences de Kepler, sur la pesanteur, peut-être aussi l'idée de l'attraction générale, établie dans les ouvrages de Kircher, fournirent au Philosophe anglais des conjectures sur la force qui retient les planètes dans leurs orbites. Ce fut en 1687 qu'il publia ce qu'il pensait sur cet objet. Ses *Principia Mathématica philosophiæ naturalis*, ont été traduits en français, par madame du Châtelet.

En même temps qu'il travaillait à ce livre il en avait un autre entre les mains : c'est son *Optique* ou *Traité de la lumière, des couleurs*, qui vit le jour pour la première fois en 1704, et qui

a été traduit en latin par Clarke, et en français par Coste.

Newton crut que pour faire connaître parfaitement la nature de la lumière, il fallait la décomposer et anatomiser ses rayons. Plusieurs de ses expériences sont vraiment curieuses et dignes d'admiration. Elles ont été attaquées par quelques physiciens, et beaucoup perfectionnées par quelques autres.

Cette diversité d'opinions sur la nature de la lumière et des couleurs, n'empêche pas que Newton n'ait rendu à l'optique des services précieux. Il perfectionna les télescopes, et inventa, si l'on s'en tient à l'opinion commune, celui qui montra les objets par réflexion; mais Nollet attribue l'invention de ce télescope à Jacques Grégory, dont l'*Optica promota* parut lorsque Newton avait à peine 20 ans. Peut-être l'un ou l'autre, ou tous les deux, ont ils pris l'idée de ce télescope dans la *Catoptrique du P. de Chales*, l. 3, prop. 54, où il paraît clairement énoncé. Quoiqu'il en soit, il est certain que Newton profita beaucoup de l'*Optica* de Grégory.

Un des principaux titres de sa gloire était le *Calcul différentiel*. Leibnitz lui en contesta la découverte; le Philosophe allemand fut con-

damné par les commissaires de la Société royale de Londres, qui jugèrent en faveur de leur concitoyen ; ce qui causa tant de chagrin à Leibnitz qu'il en mourut.

En 1696, le roi Guillaume créa Newton Garde des monnaies. Le philosophe rendit des services importans dans cette charge, à l'occasion de la grande refonte qui se fit alors. Trois ans après il fut maître de la Monnaie, emploi d'un revenu très-considérable. On lui donna, en 1703, la place de Président de la Société Royale, qu'il conserva, jusqu'à sa mort, pendant 23 ans. La reine Anne le fit Chevalier en 1705. Il fut plus connu que jamais à la Cour, sous le Roi Georges. La princesse de Galles, depuis Reine d'Angleterre, disait souvent qu'elle se tenait heureuse de vivre de son temps. Dès que l'Académie des Sciences de Paris put choisir des associés étrangers, elle ne manqua pas d'orner sa liste du nom de Newton. Depuis qu'il fut employé à la Monnaie, il ne s'engagea plus dans aucune entreprise considérable de mathémathiques, ni de physique. Il posséda jusqu'à l'âge de 80 ans une santé égale ; alors il commença d'être incommodé de la pierre ; et ce mal, devenu incurable, l'enleva en 1727, à quatre-vingt-cinq ans.

Dès que la cour de Londres eut appris sa mort, elle ordonna que son corps, après avoir été exposé sur un lit de parade, comme les personnes du plus haut rang, fût ensuite transporté dans l'abbaye de Westminster. Le poêle du cercueil fut soutenu par le Grand-Chancelier, et par trois Pairs d'Angleterre. On lui éleva un tombeau magnifique, sur lequel on grava l'épitaphe suivante :

Sibi gratulentur mortales
Tale tantumque extitisse,
Humani generis decus.

Newton n'était point marié. Son caractère tranquille, simple, affable, ne se démentit point pendant le cours de sa longue carrière. La vanité le troublait quelquefois ; mais la réflexion le portait à combattre cet ennemi du repos. Il avait un grand respect pour la Divinité. Les seules causes finales lui paraissaient un argument suffisant pour anéantir l'athéisme. Il était loin de croire que son attraction et ses calculs pussent expliquer l'état du ciel, sans recourir, en dernier lieu, à la volonté directe, et à l'action immédiate de Dieu. « Les dix Planètes principales, dit-il, décrivent autour du Soleil des cercles, dont il est le centre,

» et sur un plan à peu près semblable. Tous » ces mouvemens réguliers ne viennent d'aucune cause mécanique, puisque les comètes » suivent un plan différent. Ce système magnifique du Soleil, des Planètes, et des » Comètes, n'a pu être enfanté que par la » volonté et le pouvoir d'une intelligence » toute-puissante ».

Nicole, (Pierre) naquit à Chartres, en 1625. Son père, sous les yeux duquel il avait fait ses humanités, l'envoya à Paris pour faire son cours de philosophie et de théologie. Il fit connaissance des Cénobites de Port-Royal, et il donna une partie de son temps à l'instruction de la jeunesse destinée à être élevée dans cette solitude. Il travailla beaucoup à plusieurs écrits pour la défense de Jansenius et de la doctrine qu'il avait établie. Etant sollicité d'entrer dans les ordres sacrés, il consulta Pavillon, évêque d'Alet, et il fut conclu à la suite d'un examen de trois semaines, qu'il resterait simple tonsuré. Ayant écrit au pape Innocent XI, pour les évêques de Saint-Pons et d'Arras, il fut tellement fondé à craindre, qu'il quitta la capitale, pour se retirer aux Pays-Bas. Quelques années après, il revint en France, et s'y cacha pendant un certain temps.

Il épousa deux querelles célèbres, sur la fin de ses jours : Mabillon et Bossuet trouvèrent en lui un chaud partisan de leurs sentimens. Il mourut en 1695, à 70 ans, fort languissant, sur-tout dans les dernières années de sa vie. Il fit un grand nombre d'ouvrages.

Nicot, (Jean) naquit à Nîmes, son père était Notaire dans cette ville. Dès sa jeunesse il quitta sa patrie pour se produire à la Cour. Son mérite lui attira les bonnes graces de Henri II et de François II. Il fut nommé ambassadeur pour se rendre en Portugal. Il apporta à son retour en France, une plante qu'on nomma *Nicotiane*, de son nom; elle fut présentée à Catherine de Médicis, ce qui depuis lors changea son nom en celui d'*Herbe à la Reine*. Depuis, elle reçut le nom de *Tabac*, qui a prévalu, parce que la plante est originaire de l'île de Tabago. Il fit plusieurs ouvrages, dont on ne trouva les manuscrits qu'après sa mort. Il mourut à Paris l'an 1600.

Nostradamus, (Michel) naquit à Saint-Remy en Provence, l'an 1503. Sa famille, juive d'origine, disait être de la tribu d'Issachar. Il fut reçu Docteur en Médecine, à Montpellier, parcourut la France, et il se ma-

Romain, pour succéder à Romulus, l'an 714 avant J. C. Retiré à la campagne depuis longtemps, il s'occupait uniquement de l'étude des lois, et du culte religieux. Il avait épousé Tatia, fille de Tatius, qui partageait la royauté avec Romulus. Les honneurs dont il eût été comblé, en résidant à Rome, ne causèrent en lui aucune ambition, et il ne put se décider à quitter sa retraite. Les ambassadeurs Romains n'auraient pu seuls obtenir qu'il vînt prendre possession du sceptre, et il ne se rendit qu'aux instances qui lui furent faites par ses proches, et par ses compatriotes, qui se joignirent aux Ambassadeurs. Numa inspira aux Romains, peuple féroce et indocile, l'amour des lois, et le respect pour les dieux. Il distribua le peuple des campagnes par bourgades, pour les attacher davantage à la culture des terres, et chargea des inspecteurs et des surveillans de faire observer sa volonté. Il faisait fréquemment faire la visite des travaux de la campagne, la faisait souvent lui-même, et il élevait aux emplois ceux des habitans qu'il connaissait être laborieux, appliqués, et industrieux. L'année fut par lui divisée en douze mois, et il publia un grand nombre de lois qui respiraient la sagesse. Il

défendit aux Romains de représenter la divinité sous aucune forme corporelle, et pendant plus d'un siècle et demi il n'y eut aucune statue dans leurs temples. Les erreurs qu'il laissa subsister, quelque absurdes qu'elles fussent, sont infiniment moins nuisibles que le code d'une philosophie purement spéculative. Il mourut l'an 672 avant J. C., après avoir régné 42 ans.

O.

Oléarius, (Adam) naquit, en 1603, à Aschersleben, petite ville de la principauté d'Anhalt; son père était tailleur d'habits. Il professa quelque temps à Leipsik, et y eut beaucoup de succès. Ayant quitté ce poste, pour passer dans le Holstein, il fut nommé, par le prince Frédéric, secrétaire de l'ambassade envoyée au Czar et au Roi de Perse. Il fut six ans absent. De retour à Gottorp, le Duc le nomma son bibliothécaire, antiquaire, et mathématicien. Il remplit ce poste avec applaudissement, jusqu'à l'âge de soixante-huit ans, époque de sa mort qui arriva en 1671.

Oléarius

Oléarius joignait à la connaissance des mathématiques, celle des langues orientales, et sur-tout du persan. Les arts agréables ne lui étaient pas étrangers; la musique, et le goût pour l'exécution, sur divers instrumens, étaient en lui à une certaine perfection. Il fit différens ouvrages, entr'autres une relation de son voyage de Moscovie, de Tartarie, et de Perse, qui fut traduite en français, en anglais, et en italien.

Olivarès, (Gaspar de *Cuzman* comte d') d'une illustre maison d'Espagne, fut en grande faveur auprès de Philippe IV. D'abord favori de ce Prince, ensuite premier Ministre, il jouit d'une autorité presque absolue pendant vingt-deux ans. Son ministère ne fut pas heureux. L'Espagne ayant été affaiblie, et le trouble y régnant par les révoltes intestines, et étant absolument abandonnée par la fortune, dans la guerre qu'elle avait sur mer et sur terre, on attribua ces malheurs à l'imprévoyance et à l'inaction du Ministre. On en porta des plaintes jusqu'au trône, et le Ministre fut renvoyé, au moment où, n'ayant plus rien à craindre de son plus redoutable rival, le Cardinal de Richelieu, il eût pu mettre les affaires du gouvernement jusqu'à un certain

point de prospérité ; mais il précipita trop ses espérances ; plusieurs grands qu'il offensa par l'écrit qu'il fit pour se justifier, signalèrent leur ressentiment qui fut tel, que le Roi le confina à Toro, où se trouvant plus éloigné que jamais, il ne tarda pas à mourir. Le chagrin fut la seule cause qui hâta la fin de ses jours.

OLIVET, (Joseph *Thoulier* d') naquit à Salins, en 1682. Son père présida seul à son éducation. Il entra de bonne heure chez les Jésuites. Après avoir fait l'essai des talens qu'il possédait dans la poésie, dans la prédication, et comme humaniste, il quitta cette compagnie célèbre, étant âgé de trente-trois ans. Quelque temps avant sa sortie des Jésuites, on voulut lui confier l'éducation du prince des Asturies ; mais son goût décidé pour les Lettres l'emporta, et il vint à Paris. En peu d'années il eut une telle réputation, que, lorsqu'il était occupé à rendre les derniers soins à son père mourant, l'Académie française, par égard pour son mérite, le choisit absent. A cette époque, il se donna préférablement à l'étude de la langue française ; mais il ne perdit point de vue les anciennes. Cicéron le captiva sur-tout, et d'Olivet conçut, pour ce grand homme, une admiration qui approchait de l'enthousiasme.

La cour d'Angleterre lui proposa de faire une magnifique édition des productions du génie de ce fameux orateur. Il oublia néanmoins les riches promesses de l'étranger, pour consacrer à l'éducation du Dauphin le travail qu'il eût offert au Duc de Cumberland. L'abbé d'Olivet avait dès sa jeunesse des liaisons littéraires très-illustres. Il compta beaucoup de gens du premier mérite pour amis, entr'autres Despréaux, Rousseau, Newton, et Pope, qui, lors de son séjour à Londres, le traitèrent avec beaucoup de distinction ; ce qui suppose qu'il était très-estimé. Clément XII l'avait traité, à Rome, avec de très-grands égards. Il était très-familier avec le Cardinal de Fleury. L'abbé d'Olivet était un parfait critique, un grammairien consommé. Il ne mettait aucune pédanterie, ni faste dans la science, et avait beaucoup de goût et de savoir. Il fit plusieurs Ouvrages où la modestie de l'auteur perce dans tout le style qui est simple, et sans ornemens inutiles. Il mourut le 8 octobre 1768.

Omar I, second Calife des Musulmans, après Mahomet, son gendre, défit Ali, que Mahomet avait désigné pour son successeur, et régna après Abubeker, l'an 634 de J. C. Ce Prince désola la terre par la rapidité de ses

conquêtes. Ce fut contre les Chrétiens qu'il dirigea d'abord ses armes. En 635, il prit Damas, donna le joug à la Phénicie, où les violences les plus inouies furent commises par ses troupes, pour établir le mahométisme. Dans le même temps ses troupes, que ses lieutenans commandaient, remportaient, en Perse, une victoire complète qui fut suivie de la prise de Mœdaïn, capitale de l'Empire Persan. Amrou, un de ses lieutenans, remporta un avantage décisif sur les troupes de l'Empereur Héraclius. Les villes de Memphis et d'Alexandrie se soumirent. L'Egypte entière, et une partie de la Lybie, furent conquises. La fameuse bibliothèque d'Alexandrie fut brûlée dans cette guerre. Omar prit le chemin de Jérusalem, où, après un siège de deux ans, il entra victorieux. Les Musulmans, à qui rien ne pouvait résister, avancèrent de victoire en victoire bien avant dans l'Afrique; on prétend même jusqu'aux Indes. Omar bâtit le grand Caire. Il était d'une sobriété rigoureuse, ne se nourrissant que de pain d'orge, ne buvant que de l'eau, et observant à la rigueur toutes les austérités prescrites par l'Alcoran. Il fut assassiné à Jérusalem, par un esclave Persan, l'an 64.

Oppien, naquit à Anazarbe, ville de Cilicie. Il était poëte, et florissait dans le deuxième siècle, sous le règne de l'Empereur Caracalla. Il a fait différens ouvrages qui sont pleins d'une érudition ornée par les charmes et la délicatesse de sa versification. Il reste de lui cinq livres de la pêche, et quatre de la chasse. Il reçut de Caracalla un écu d'or, pour chaque vers du *Cynégéticon*, ou *Traité de la Chasse*. Il mourut à l'âge de trente ans, par la peste qui fut dans sa patrie au commencement du troisième siècle.

Origène, naquit à Alexandrie l'an 185 de J. C. Son assiduité infatigable au travail lui fit donner le surnom d'Adamantius. Léonide, son père, prit beaucoup de soin à l'instruire dans la religion chrétienne et dans les sciences, et il lui apprit de très-bonne heure l'Ecriture Sainte. Dès la plus tendre jeunesse d'Origène il fit connaître la grandeur de son génie. Il eut pour maître Clément Alexandrin. Son père ayant été dénoncé comme chrétien, et détenu dans les prisons, il l'exhorta à souffrir le martyre, plutôt que de cesser un seul instant de professer le christiânisme. Il fut chargé, n'ayant que dix-huit ans, d'instruire les fidèles à Alexandrie; les hommes et les femmes as-

fluaient à son école, attirés par la pureté de la morale qu'il enseignait, et par la manière avec laquelle il en faisait saisir les beautés.

Origène alla à Rome vers l'an 212, et s'y fit des admirateurs et des amis. De retour dans sa patrie, il y reprit ses leçons à la prière que lui en fit Démétrius qui était évêque d'Alexandrie.

Une sédition qui arriva dans cette ville, la lui fit quitter pour se retirer dans la Palestine. Il fut appelé par son évêque quelque temps après, et continua d'étonner les fidèles par ses lumières, par ses vertus, et par l'austérité de sa vie. L'Achaïe étant affligée de plusieurs hérésies, il y fut appelé, et reçut des lettres de recommandation de Démétrius. En passant à Césarée de Palestine, il fut ordonné prêtre. Cette ordination occasionna de grands troubles. Origène demeura caché pendant deux ans, pour se soustraire à la persécution qui arriva sous Maximin, contre les Chrétiens. L'an 237, la paix étant rendue à l'Eglise, il fit un voyage en Grèce; il demeura quelque temps à Athènes, retourna à Césarée, et alla en Arabie, à la prière des évêques de cette ville, pour retirer Berylle, évêque de Bostre, de l'erreur où il

était sur le mystère de l'Incarnation. Origène le gagna par son éloquence; et Bérylle se rétracta. Les évêques d'Arabie tinrent un concile contre certains hérétiques, et Origène y fut appelé. Il traita la question avec tant de force, qu'il remit dans le vrai chemin tous ceux qui s'en étaient écartés. Il éprouva toutes sortes de mauvais traitemens, fut menacé de la mort; enfin, il sortit de prison où il était depuis un assez long-temps dans les chaînes. Il mourut à Tyr, l'an 254, dans la soixante-neuvième année de son âge. Il fit plusieurs ouvrages pleins de piété.

Othon I, ou *Otton*, empereur d'Allemagne, surnommé le Grand, premier fils de Henri l'Oiseleur, naquit en 912, et fut couronné à Aix-la-Chappelle, en 936. Il ne jouit de la sécurité sur le trône, que lorsque les contradictions de sa mère Mathilde cessèrent. Elle fut contrainte de se retirer en Westphalie, lorsque Othon monta au trône; mais au bout d'un certain temps il la fit revenir à la Cour, l'honora comme sa mère, et suivit ses conseils qui lui furent souvent utiles. L'Empereur sut faire respecter ses droits au dehors et au dedans; rétablit une partie de l'empire de Charlemagne; fit, par des victoires, étendre l'empire de la

religion chrétienne en Germanie ; il donna des lois aux Danois, peuple qui avait fait de grandes incursions en France et en Allemagne ; et soumit la Bohême en 950, après une guerre opiniâtre. La France exposée à de grands troubles, par l'ambition des seigneurs, l'Italie opprimée, demandent des secours à Othon. Othon, en les délivrant de la tyrannie à laquelle elles allaient être asservies, pense à établir son autorité en Italie. Il marche vers Rome, et y est couronné empereur par Jean XII qu'il oblige à lui prêter serment de fidélité. Il prend la route de Pavie et y demeure. Pendant ce temps Jean XII fit venir à Rome Odalbert, fils de Bérenger ; Jean se rendit odieux par cette conduite. Othon passe à Rome, fait élire Léon VIII à la place de Jean. Le nouveau Pape, le Sénat, les principaux du peuple, le clergé de Rome étant en assemblée solemnelle, furent contraints d'accorder à Othon, et à tous ceux qui lui succèderaient, le droit de nommer au Saint-Siége, et aux archevêchés et évêchés de ses royaumes. Othon ne fut pas sitôt parti pour l'Allemagne que les Romains emprisonnèrent Léon, et prirent les armes contre l'Empereur. Il part avec précipitation, arrive devant Rome qu'il prend en 964 ; fait pendre une partie du Sénat, et mettre

le Préfet dans un cachot où il mourut de faim. Ses dernières années lui valurent de brillantes victoires. Il mourut en 973, après avoir glorieusement rétabli l'empire de Charlemagne en Italie, en faisant toutefois la différence de Charles, qui fut le vengeur de Rome, avec Othon qui la vainquit et l'opprima; aussi son Empire n'eut pas des fondemens aussi solides que celui de Charlemagne. Il avait néanmoins de grandes qualités, beaucoup de courage, une piété fervente, une parfaite droiture, et un amour ardent pour la justice.

OVIDE, (*Publius Ovidius Naso*) Chevalier Romain, naquit sous le consulat d'Hirtius et de Pansa, l'an de Rome 709.

Il étudia l'art Oratoire sous Orellius Fuscus, et il déclama dans son école avec beaucoup de succès.

Il avait reçu de la nature une si forte inclination à versifier, qu'il renonça, pour la satisfaire à tout soin de fortune. Mais si l'inclination à la poésie éteignit en lui tout le feu de l'ambition, elle nourrit au contraire, et augmenta celui de l'amour, passion funeste à laquelle il se livra tout entier.

Son père le vit avec peine quitter la route ordinaire de la jeunesse Romaine et renoncer

absolument à l'espérance des charges, pour suivre son goût pour la poésie. Il lui parla fortement, employa les remontrances et les prières, en lui demandant quel fruit il espérait donc tirer de cette étude frivole, et s'il prétendait devenir plus habile ou plus heureux qu'Homère qui était mort pauvre. Les vifs reproches de son père firent impression sur son esprit. Pour déférer à ses avis, il résolut de ne plus faire de vers, de ne plus écrire qu'en prose, et de se préparer aux emplois qui convenaient aux jeunes gens de sa condition. Quelque effort qu'il fît, ou qu'il feignît de faire, la nature l'emporta. Ovide était poëte malgré lui : les pieds et les nombres se présentaient d'eux-mêmes sous sa plume : tout ce qu'il tentait d'écrire était vers.

Il composait avec une facilité étonnante, et ne pouvait se donner la peine de retoucher ses vers. Tout de feu dans la composition, ainsi qu'il le dit lui-même, il était de glace dans la correction.

Ovide eut le malheur d'encourir la disgrace d'Auguste; l'extrême licence qui règne dans ses poésies sembla fournir le prétexte de son exil. Mais, à l'en croire lui-même, un mécontement secret, et qui est toujours demeuré inconnu, fut la cause de son malheur.

Il fut relégué à Tomes, ville d'Europe sur le Pont-Euxin, vers les embouchures du Danube. L'empereur lui conserva la jouissance de ses biens. Il ne le fit point condamner par un arrêt du Sénat, et il se servit du terme de reléguer, terme beaucoup plus doux dans le droit Romain que celui de bannir.

Il avait composé ses *Métamorphoses* avant le temps de sa disgrace; mais, se voyant condamné à l'exil, il les jeta dans le feu, soit par dépit, soit parce qu'il n'y avait pas mis encore la dernière main et ne les avait pas entièrement achevées. Quelques copies que l'on avait tirées de cet ouvrage ont été cause qu'il n'a point péri.

Le lieu où il était relégué fut pour lui un vrai lieu de supplice. Ce qu'il y trouvait de plus fâcheux, c'est qu'il était exposé aux rigueurs du froid, et voisin d'un peuple féroce, qui ayant continuellement les armes à la main, lui donnait de continuelles alarmes : situation bien pénible pour un homme accoutumé au repos, et qui avait passé sa vie sous le climat le plus agréable et le plus doux.

Il avait composé, avant et pendant son exil, un grand nombre de vers, dont plusieurs sont perdus; on vantait sa *Médée*, comme une

tragédie parfaite qui marque, dit Quintilien, (car elle subsistait encore de son temps) de quoi le poëte était capable, si au lieu de se livrer à la fécondité d'un génie trop facile il eût voulu la retenir dans de justes bornes.

Ses *Métamorphoses* sont, sans contredit, le plus beau de ses Ouvrages; il y a un grand nombre de morceaux exquis et de très-bon goût. Aussi était-ce l'ouvrage dont il faisait le plus de cas, et sur lequel il fondait principalement la gloire et l'immortalité de son nom.

Quoiqu'il n'eut pu obtenir, ni son rappel, ni un changement d'exil, il conserva toujours pour l'empereur un respect singulier. Il continua même à le louer avec des excès qui tenaient de l'idolâtrie. Non seulement il fit son éloge, mais il l'invoqua aussi et lui consacra une chapelle, où il allait l'encenser et l'adorer tous les matins. Le successeur et la famille de ce prince avaient une bonne part à ce culte; peut-être espérait il, par cette conduite, les engager à mettre un terme à son exil. Mais la Cour fut également inexorable sous Tibère, et il mourut à Tomes, la quatrième année du règne de cet empereur, et l'an de Rome 771, âgé d'environ soixante ans. Son exil avait duré neuf ou dix ans.

Il avait demandé que ses cendres fussent portées à Rome, afin de ne point demeurer encore exilé après sa mort, et que l'on mît sur son tombeau une épitaphe qu'il avait faite lui-même.

Ozanam, (Jacques) naquit à Baigneux, en Bresse, l'an 1640. Sa famille était originairement juive. Il fut destiné, par son père, à l'état ecclésiastique. L'obéissance seule le porta à entreprendre son cours de théologie. Son père étant mort, il quitta la cléricature, et se livra tout entier aux mathématiques, pour l'étude desquelles il avait toujours eu beaucoup d'amour. Dès l'âge de quinze ans il composa un ouvrage sur cette science, qui resta manuscrit, et dans lequel il trouva des choses dignes de passer dans les ouvrages qu'il fit imprimer par la suite. Il enseigna les mathématiques à Lyon, et fit plusieurs bons élèves, vint à Paris, où il fut bientôt connu, et s'y maria. En 1701 il perdit sa femme, et presque tous ses élèves, par la guerre qui s'alluma pour la succession d'Espagne. A cette époque il entra dans l'Académie des Sciences; il y prit la qualité d'élève. Il mourut d'apoplexie, en 1717, âgé de soixante-dix-sept ans. Il était doué d'un cœur droit et simple; ce

qui était en lui dès sa jeunesse, une grande disposition à la pieté : il y joignait la modestie, observait avec exactitude les plus petites pratiques qui dépendent de la religion, et qu'elle ennoblit. *Il appartient, disait-il souvent, aux docteurs de disputer, au Pape de prononcer, et aux mathématiciens d'aller en Paradis en ligne perpendiculaire.* Il composait très-facilement, et a fait plusieurs ouvrages de mathématiques très-profonds.

P.

PAPINIEN, célèbre jurisconsulte du troisième siècle, et Préfet du Prétoire sous l'empereur Septime-Sévère, qui avait une grande estime pour lui. Comme, en vertu de son emploi, il devait juger tous les procès avec l'Empereur, Sévère ne décida jamais rien sans son avis. Il lui recommanda en mourant ses deux fils Caracalla et Géta. Le premier, ayant fait massacrer son frère entre les bras même de leur mère, voulut engager Papinien à lui faire un discours pour excuser ce forfait devant le Sénat; mais celui-ci lui répondit que ce serait se souiller d'un second meurtre, que

d'accuser un inocent, après lui avoir ôté la vie. Cette réponse irrita Caracalla au point qu'il le fit décapiter en 212 ; il n'avait que 36 ans. Tous les Jurisconsultes font un grand cas de cet homme illustre. Valentinien III lui donna le titre de *Génie éminent*. Une grande partie de ses ouvrages se trouve perdue, plusieurs de ces décisions sont consignées dans le *Digeste*.

Papirius, surnommé *Prætextatus* parce qu'il fit une action d'une rare prudence, dans le temps qu'il portait encore la robe nommée *Prætexta*. Son père l'ayant mené un jour au Sénat, où l'on traitait des affaires les plus importantes, sa mère voulut absolument savoir ce qui s'était passé dans l'assemblée. Le jeune Papirius se délivra de ses importunités, en lui faisant accroire que l'on avait agité la question : « S'il serait plus avantageux à la République » de donner deux femmes à un mari, que de » donner deux maris à une femme. La mère de Papirius communiqua ce secret aux dames romaines, qui se présentèrent le lendemain au Sénat, pour demander que l'on ordonnât plutôt le mariage d'une femme avec deux hommes, que celui d'un homme avec deux femmes. Les Sénateurs ne comprenant rien

aux cris et aux alarmes de ces femmes attroupées tumultueusement, le jeune Papirius leur apprit qu'il était auteur de leurs alarmes. Il fut loué de sa prudence; mais l'entrée du Sénat fut interdite à tout jeune homme, à la réserve de Papirius.

Paracelse, (Aurèle-Philippe-Théophraste Bombast *de Hohenheim*) naquit en 1493, selon Erasme dans le canton de Zurich; et selon Haller, dans celui d'Appeuzel. Il voyagea en France, en Espagne, en Italie, en Allemagne, pour y connaître les plus célèbres médecins. De retour en Suisse, il s'arrêta à Bâle en 1527, où il fit ses leçons de médecine en langue allemande. Il fit brûler les œuvres de Galien et d'Avicenne, à la première leçon qu'il donna. Il se faisait une gloire de détruire la méthode de Galien et d'Hippocrate, qu'il croyait peu sûre. Sa vanité l'avait porté jusqu'à l'impudence; il se nomma lui-même le *Réformateur de la Médecine*. Il se vantait de pouvoir conserver, par ses remèdes, la vie aux hommes pendant plusieurs siècles, et il ne sut conserver la sienne, étant mort à Saltzbourg, en 1541, à 48 ans. Cet homme singulier prétendait pouvoir créer des hommes par l'alambic; il alliait la magie avec la chimie, et les plus ridicules

extravagances avec des vérités reconnues Cependant on trouve dans ses écrits quelques idées que des savans ont accueillies; telle est celle qui lui a fait considérer la lumière comme le grand agent de la nature. On assimile Paracelse à Cagliostro et à Mesmer ; la trempe de son esprit, sa science, et ses opérations ont beaucoup de rapports avec celles de ces deux empiriques.

Paré, (Ambroise) naquit à Laval dans le Maine en 1509. Il fut chirurgien d'Henri II, de François II, de Charles IX, et d'Henri III, et donna au public plusieurs *Traités*. Ce profond anatomiste mourut en 1592, après avoir laissé après lui la réputation de citoyen estimable.

Pascal, (Blaise) naquit le 19 juin 1623. Son père, Littérateur délicat, voulait l'éloigner de l'étude des mathématiques, lorsqu'en secret il traçait, avec du charbon, des figures sur les carreaux et les murs de la salle où il prenait ses récréations. Une ligne était nommée par lui une barre, et le cercle un rond : il avait inventé les mathématiques, qu'il n'en savait point encore la langue. Son père le surprit, versa des larmes, et reconnut le pouvoir de la nature et du génie.

Tout étoit pour lui un sujet de méditation. Quelquefois le hasard lui offrait ce qu'il ne cherchait pas. A l'âge de douze ans, il frappa un plat de faïence avec un couteau. Etonné du son qu'il rendit, il le fut encore davantage, lorsqu'en y mettant la main, le plat cessa d'être sonore. Cette observation le conduisit dans des expériences multipliées sur les sons, et le traité qu'il en publia réunit les suffrages de tous les savans.

Bientôt il fut l'inventeur d'une machine, qui donne le moyen de faire toutes sortes de calculs, sans plume, sans jetons, sans le secours d'aucune règle d'arithmétique. Par l'impéritie des ouvriers, il fut deux ans à construire ce qu'il avait trouvé en un moment.

Pendant un violent mal de dents, Pascal crut devoir appliquer son esprit à quelque chose de difficile pour se distraire. Il trouva, et résolut en peu de temps des problèmes, très-difficiles en effet, sur la roulette ou cycloïde, et son mal de dents fut guéri.

A la sollicitation du Duc de Roannès, il fit imprimer ces Problèmes, les envoya à tous les mathématiciens de l'Europe, leur donna huit mois de recherches, et consigna chez Galois, Notaire, quarante pistoles pour le

premier prix, et vingt pour le second. Le seul énoncé des Problèmes étonna tous les géomètres, et les plus habiles les trouvèrent d'une profondeur inaccessible. Il n'y eût que le père l'Allouette, Jésuite Toulousain, qui se vanta d'avoir trouvé toutes les solutions, ajoutant qu'il n'en ferait part au public qu'après que Pascal aurait montré les siennes, parce que peut-être, disait-il, il n'avait rien trouvé lui-même. Pascal, instruit de la faiblesse d'un tel athlète et surpris de sa vanité, lui écrivit qu'il renonçait entièrement à l'honneur de l'invention, et que la gloire seule en serait due à ce père, s'il résolvait le premier les Problèmes. Le Jésuite garda le silence, et Pascal envoya à M. de Carcavi les solutions tant désirées. Quand elles eurent été publiées, le père l'Allouette s'écria : Et voilà précisément ce que j'avais trouvé!

Ses expérience sur le Puy-Dôme, montagne d'Auvergne, ont fait dire qu'il avait tiré la vérité du fonds d'un puits.

Sincèrement attaché à la Religion, il la respecta sans faste et sans bruit. Il faut augmenter de son nom la liste des Grands Hommes, qui l'ont regardée comme l'ouvrage de Dieu.

Retiré à la campagne, où il faisait lui-même son lit, son amour pour les pauvres était le seul lien qui l'attachât à la terre ; et quand on lui représentait que ses aumônes excédaient ses revenus, il répondait, que quelque pauvre qu'on fût, on laissait toujours quelque chose en mourant.

Sa piété devenant de jour en jour plus tendre, il se retira à Port-Royal des Champs.

On n'ignore point que les Solitaires de Port-Royal se livraient quelquefois aux travaux les plus vils, par esprit de pénitence, et que les plus savans d'entre eux exerçaient souvent des métiers mécaniques. Un Jésuite disait un jour dans une compagnie, que M. Pascal avait fait des souliers à Port-Royal. L'Abbé Boileau, qui était présent, et qui était heureux en réparties, lui répliqua sur-le-champ : « Je ne » sais pas si M. Pascal a fait des souliers ; mais » je sais qu'il vous a porté de bonnes bottes ».

Cependant Pascal dépérissait tous les jours, sa santé s'affaiblissait, et son cerveau se sentit de cette faiblesse. Il croyait toujours voir un abîme à son côté gauche, et y faisait mettre une chaise pour se rassurer. C'était Samson qui perdait sa force. Personne n'a mieux fait connaître que lui, par ses infirmités comme

par ses talens, la grandeur et la faiblesse de l'homme, ses égaremens et ses ressources. Lorsque sa terreur panique cessait, alors profond et sublime, il préparait à la Religion ce monument qu'il n'a pu que tracer. Son dessein était d'aller à l'esprit par le cœur, et de prouver Dieu, en le faisant sentir.

Pascal est, dans ses *Pensées* comme dans ses *Provinciales*, un écrivain du premier ordre. Mais il ne fut un homme de génie que dans ses ouvrages de mathématiques et de physique, dont il faisait peu de cas, sans doute, par soumission pour les Jansénistes qui ne les entendaient pas.

Tous ceux qui l'approchaient dans le commerce ordinaire de la vie reconnaissaient sa supériorité. On la lui pardonnait, parce qu'il ne la faisait jamais sentir lui-même. Il était d'une indulgence extrême pour les défauts d'autrui. Seulement, par une suite de l'attention qu'il avait de réprimer en lui-même les mouvemens de l'amour-propre, il en aurait souffert difficilement dans les autres l'expression trop marquée. Il se permettait volontiers les railleries douces et ingénieuses qui n'offensent point, et qui réveillent la langueur des conversations. Elles avaient ordinairement un but

moral. Ainsi, par exemple, il se moquait avec plaisir de ces auteurs qui disent : Mon livre, mon commentaire, mon histoire : il les comparait à ces bons bourgeois, qui, parce qu'ils ont pignon sur rue, ont toujours un *chez-moi* à la bouche. Ils feraient mieux, ajoutait-il plaisamment, de dire : Notre livre notre commentaire, notre histoire ; vu que d'ordinaire, il y a en cela bien plus du bien d'autrui que du leur.

PATRU, (Olivier) naquit à Paris, en 1604 ; il suivit le barreau, et cultiva avec succès le talent qu'il avait pour bien parler et bien écrire. Sa réputation le fit recevoir dans l'Académie française, en 1640. A sa réception, il fit un *Remercîment* qui plut tellement aux Académiciens, qu'il fut ordonné qu'à l'avenir tous ceux qui seraient reçus, feraient un discours pour remercier la société. Il possédait notre langue dans toute sa force, et il fut souvent consulté de Vaugelas, à cet égard. Enfin il mérita le surnom de *Quintilien français*. Il mourut à Paris, en 1681, dans sa soixante-dix-septième année. Il avait toujours vécu dans l'indigence ; et ce n'est que peu de temps avant sa mort, qu'il reçut, de la part de Colbert, une gratification de 500 écus.

PAUSANIAS, général des Lacédémoniens,

contribua beaucoup au succès de la journée de Platée, où Aristide livra bataille aux Perses. Animé par ses succès, le nom Persan ne lui en imposait plus. Il porta ses armes et son courage en Asie, et mit en liberté toutes les colonies de la Grèce; mais il aliéna les cœurs par ses manières rudes et impétueuses. Les alliés ne voulurent plus obéir qu'à des Généraux Athéniens. Pausanias mécontent de sa patrie, et séduit par les présens et les promesses du roi de Perse, trahit non seulement les intérêts de Lacédémone; mais il aspira encore à devenir le tyran de la Grèce. Les Éphores, instruits de ses projets ambitieux, le rappelèrent. Cependant Sparte n'ayant aucune preuve convaincante contre son sujet, restait en suspens sur son sort, lorsqu'un esclave, à qui Pausanias avait remis une lettre pour Artabase, Satrape du Roi de Perse, acheva de convaincre les Magistrats de sa trahison. Le coupable se sauva dans le temple de Minerve; on mura la porte, et sa mère porta la première pierre. Il y mourut consumé par la faim, l'an 474 avant J. C.

Peiresc, (Nicolas-Claude *Fabri*, seigneur de) naquit au château de Beaugencier, en Provence, en 1580. Sa famille, originaire

d'Italie, était établie en Provence depuis le treizième siècle. Il fit ses études à Aix, à Avignon, et à Tournon, avec beaucoup de succès, passa ensuite en Italie, et finit son droit à Padoue. Ayant parcouru en savant toute l'Italie, il revint à Aix, et y prit, en 1604, le degré de docteur. Les thèses qu'il soutint dans cette occasion, pendant trois jours de suite, furent long-temps célèbres en Provence. Il se rendit ensuite à Paris, où il se fit aimer de tout ce qu'il y avait de savans. Il alla de là en Angleterre, visita les savans de Londres et d'Oxford, et fut très-bien accueilli par le Roi Jacques. De Londres il passa en Hollande, et vit Scaliger à Leyde, et Grotius à la Haye. De retour à Aix, il y fut reçu Conseiller au Parlement, et dès lors sa maison devint l'asyle des sciences, et le rendez-vous de tous les savans. Cet homme illustre finit par embrasser l'état ecclésiastique, et mourut à Aix, en 1637. On célébra le mérite de cet homme vertueux en toutes sortes de langues. On a de lui plusieurs manuscrits.

Pélisson-Fontanier, (Paul) naquit à Béziers; il étudia successivement à Castres, à Montauban, et à Toulouse. Les auteurs latins, grecs, français, espagnols, italiens, lui

lui devinrent familiers. A peine avait-il donné quelques mois à l'étude du Droit, qu'il entreprit de paraphraser les *Institutes de Justinien.* Il parut bientôt avec éclat dans le barreau de Castres; mais lorsqu'il y brillait le plus, il fut attaqué de la petite vérole, dont il fut très-maltraité, et sur-tout ses yeux furent affaiblis. Plusieurs ouvrages, qu'il composa à Paris, le firent connaître très-avantageusement; il s'y fixa en 1652, et fut reçu à l'Académie Française, dont il avait auparavant écrit *l'Histoire.* En 1660, il fut nommé Conseiller d'Etat. Il avait eu beaucoup de part aux secrets de Fouquet, dont il avait été premier commis, et dont il partagea la disgrace. Il fut retenu à la Bastille pendant quatre ans, sans qu'on pût jamais le détacher de Fouquet. Il y composa, pour lui, des *Mémoires* qui sont des chefs-d'œuvre. Pélisson se fit catholique en 1670, et même, peu de temps après, il prit l'ordre de sous-diacre, et obtint de riches bénéfices. En 1672, il suivit Louis XIV dans ses campagnes. Il mourut à Versailles, en 1693. On a de lui un grand nombre d'ouvrages écrits, la plupart, avec un style noble, élégant, et facile.

Pergolèse, (Jean-Baptiste) naquit, en

1704, à Casoria, près de Naples; il eut pour maître, dans cette ville, Gaëtano-Greco, l'un des plus célèbres musiciens d'Italie. Le prince de Saint-Agliano, connaissant les talens du jeune Pergolèse, le prit sous sa protection. Après avoir fait un voyage à Rome, il retourna à Naples, et il y mourut en 1737, non empoisonné par ses rivaux, comme quelques uns le prétendent; mais affligé d'une forte phthisie. Il excella sur-tout dans la science de l'harmonie. On a de lui plusieurs compositions; son *Stabat Mater* est regardé universellement comme son chef-d'œuvre.

Périandre, tyran de Corinthe, changea le gouvernement de son pays, opprima la liberté de sa patrie, et usurpa la souveraineté; et ce monstre fut mis au nombre des Sept Sages de la Grèce. Il commença à régner vers l'an 628; se montra d'abord doux et humain; mais ayant consulté le tyran de Syracuse, sur la manière la plus sûre de gouverner, il fit sentir son sceptre de fer. Il se forma une bonne garde, et fit mourir, dans la suite, les plus puissans des Corinthiens; il n'en excepta pas même sa femme Mélisse, fille du Roi d'Epidaure; et ne pouvant souffrir les regrets de son second fils sur la mort de sa mère il l'envoya

en exil dans l'île de Corcyre. Il mourut dans l'horreur des crimes, l'an 585 avant J. C.

Périclès, naquit à Athènes ; il fut élevé sous Zénon d'Elée, et Anaxagore, et devint grand capitaine, habile politique, et orateur. Aux avantages que lui donnait la nature, il joignit tout l'art, et toute la finesse d'un homme d'esprit qui veut dominer. Il partagea aux citoyens les terres conquises, et se les attacha par les jeux et les spectacles. Pour mieux affermir son autorité, il entreprit d'abaisser le tribunal de l'Aréopage, dont il n'était pas membre. Le peuple, enhardi et soutenu par Périclès, bouleversa l'ancien ordre du gouvernement. Il fit bannir, par l'Ostracisme, Cimon, son concurrent, et ses autres rivaux, et resta seul maître à Athènes pendant quinze ans. Il commanda l'armée Athénienne dans le Péloponèse, remporta la fameuse victoire près de Némée, et ravagea l'Arcadie. Il prit Samos, en 441 avant J. C., après un siège de neuf mois. Périclès engagea les Athéniens à continuer de combattre les Lacédémoniens, dont il fut blâmé dans la suite, et on lui ôta sa charge de Général. Les Athéniens, peuple volage et léger, ne furent pas long-temps sans changer d'opinion au sujet de Périclès; ils l'enga-

gèrent à reprendre le gouvernement; mais peu de temps après il tomba malade de la peste, et mourut en 429 avant J. C. Il était tout à la fois grand amiral, excellent capitaine, bon ministre d'état, et habile financier. Il fut surnommé *Olympien*, à cause de la force de son éloquence. C'est principalement par l'usage qu'il sut faire de la parole, qu'il fut près de quarante ans Monarque d'une République. Rien ne prouve mieux la lâcheté et la dégradation des Athéniens, que le long règne d'un homme qui avait usurpé l'autorité, détruit le gouvernement légitimement reçu, épuisé le trésor public. Il enivra ses concitoyens de spectacles et de fêtes, pour les gouverner selon ses caprices. Toutes les fois que Péricles prenait le commandement, il disait : *Qu'il allait commander à des gens libres, et qui étaient Grecs et Athéniens.* Ces gens libres étaient devenus ses esclaves.

PERROT, (Nicolas) sieur d'*Ablancourt*, naquit à Châlons sur Marne, en 1606. Son père était fameux par ses ouvrages en vers et en prose. Le fils vint briller de bonne heure dans la capitale, où il fut reçu avocat au Parlement de Paris, à l'âge de dix-huit ans. D'Ablancourt, à l'âge de vingt-cinq à vingt-

six ans, alla en Hollande, de là en Angleterre. De retour en France, il se fixa à Paris; en 1637 il fut associé à l'Académie française. Contraint de quitter la capitale, pour veiller sur son bien, il se retira à sa terre d'Ablancourt, où il demeura ensuite jusqu'à sa mort, arrivée en 1664, à cinquante-neuf ans. Le grand Colbert l'avait choisi pour écrire l'Histoire de Louis XIV, et lui avait donné une pension de 1,000 écus; mais ce Prince ayant su que d'Ablancourt était Protestant, ne voulait pas la lui confier; sa pension lui fut néanmoins conservée. Il a laissé plusieurs traductions des auteurs célèbres, et un *Discours sur l'immortalité de l'Ame.*

Perse, (*Aulus - Persius - Flaccus*) poëte latin, naquit, selon quelques uns, à Volterre, en Toscane, et selon d'autres, à Tigulia, dans le golfe de la Spezzia, en 34 de J. C. Il était Chevalier Romain, parent et allié des personnes du premier rang. Il fit ses premières études dans sa patrie, et les continua à Rome, sous la discipline du grammairien Palémon, du rhéteur Virginius, et de Cornutus, célèbre philosophe stoïcien qui lia avec lui une étroite amitié. Néron, sous lequel Perse exerça son talent, était extrêmement porté pour la poésie.

Les poëtes lancèrent, dans ce temps, contre ce Monarque versificateur, leurs traits pleins de satires et d'ironies. Perse, entraîné par sa colère et par le dépit, en fit de même; et pour mieux ridiculiser l'Empereur, il inséra dans ses satires quelques morceaux de ses pièces. Il osa le comparer au roi Midas. Cependant ce poëte était en lui-même doux, enjoué, liant dans la société. Il mourut l'an 62 de J. C., à vingt-huit ans. Il légua sa bibliothèque à son ami Cornutus, et environ 25,000 écus; mais Cornutus ne voulant que les livres, laissa l'argent aux sœurs de Perse. Les traits des poésies de Perse sont uniques pour l'énergie; sa morale est pure, et il conformait ses mœurs à ses leçons.

Pétau, (Denys *Petavius*) naquit à Orléans, en 1583; il étudia en philosophie dans sa patrie, et en théologie à Paris. Il n'avait que vingt ans quand il obtint, par un concours, une chaire de philosophie à Bourges. En 1605 il entra au noviciat des Jésuites à Nancy. Il enseigna la rhétorique à Reims, à la Flèche, à Paris, jusqu'à l'an 1621, puis la théologie dogmatique, dans cette capitale, pendant vingt-deux ans, avec une réputation extraordinaire. Les langues savantes, les sciences, les beaux

arts, n'eurent rien de caché pour lui. Il s'appliqua sur-tout à la chronologie, et se fit, dans ce genre, un nom qui éclipsa celui de presque tous les savans de l'Europe. Il mourut en 1652, à soixante-neuf ans. Les écrits de ce savant sont pleins d'agrémens; on y voit l'homme d'esprit et l'homme de goût. En prose il imita le style de Cicéron, en vers il sut imiter Virgile. Sa mémoire était prodigieuse; et quoiqu'il soit sorti de sa plume un nombre infini d'ouvrages, il sut si bien partager son temps, qu'il entretenait sans relâche des relations avec presque tous les savans de l'Europe.

Pétrone, (*Petronius Arbiter*) était provençal, et vivait, selon l'opinion commune, sous Claude et Néron.

Il reste de cet auteur une espèce de roman satirique, du genre des satires que Varron avait inventées, en mêlant agréablement la prose avec les vers, le sérieux avec l'enjoué. L'on trouve que, bien que Pétrone paraisse avoir été grand critique, et d'un goût fort exquis, son style ne répond pas tout à fait à la délicatesse de son jugement; qu'il donne dans l'affectation, qu'il est trop fleuri, trop étudié, et qu'il dégénère de cette simplicité naturelle

et majestueuse de l'heureux siècle d'Auguste. Son ouvrage est d'ailleurs rempli d'obscénités, et dangereux pour les mœurs.

Phalaris, tyran d'Agrigente, en Sicile, se signala par sa cruauté. S'étant emparé de cette ville, l'an 571 avant J. C., il ne négligea aucun moyen pour tourmenter les citoyens. Périllé seconda la fureur de Phalaris, en inventant un taureau d'airain; mais en ayant demandé la récompense, Phalaris le fit brûler le premier dans le ventre du taureau. Enfin les Agrigentins se révoltèrent, et y brûlèrent Phalaris lui-même, l'an 561 avant J. C.

Phèdre, affranchi d'Auguste, naquit en Macédoine, sous Tibère. Il fut persécuté par Séjan, ministre de ce Prince barbare. Cet homme injuste croyait appercevoir sa satire dans les éloges que Phèdre fait de la vertu. Ce poëte s'est fait un nom immortel par cinq livres de *Fables*, en vers iambes, auxquelles il a donné lui-même le nom de *Fables Ésopiennes*. Nous n'avons rien dans l'antiquité de plus accompli que les Fables de Phèdre, pour le genre simple; mais son modèle avait été Ésope. Cependant les Fables de Phèdre sont restées long-temps dans l'obscurité; elles furent tirées de la bibliothèque de Saint Remi, de Reims.

Phérécyde, Philosophe de l'île de Scyros, naquit vers l'an 560, avant J. C. Il fut élève de Pittacus, et passe pour avoir été le premier de tous les Philosophes, qui a écrit sur les choses naturelles et sur l'essence des dieux. Il fut le maître de Pythagore qui l'aima comme son père, et qui lui donna des témoignages de sa tendresse; car, Phérécyde étant tombé dangereusement malade dans l'île de Délos, Pythagore s'embarqua aussitôt, et se rendit auprès de lui, en donnant tous les secours possibles à ce vieillard; mais le grand âge et la violence de la maladie avaient rendu tous les remèdes inutiles. Ce Philosophe était l'un des premiers entre les Grecs, qui aient écrit en prose.

Phidias, Sculpteur d'Athènes, se livrait à l'étude de ce qui avait rapport à son talent; vers l'an 448, avant J. C. Alcamane et lui furent chargés de faire chacun une *Minerve*; afin qu'on pût choisir la plus belle, pour la placer sur une colonne. La statue de Phidias, vue de près, ne paraissait en quelque sorte qu'ébauchée, tandis que celle d'Alcamane présentait un ouvrage achevé. Mais le premier remporta bientôt le prix de son travail, lorsque sa statue, élevée au lieu de sa destination,

frappa les spectateurs par un air de grandeur; tandis que le travail recherché d'Alcamane disparut. Ce fut Phidias qui, après la bataille de Marathon, travailla sur un bloc de marbre que les Perses, dans l'espérance de la victoire, avaient apporté pour ériger un trophée. Il en fit une *Némésis*, déesse qui avait pour fonction d'humilier les hommes superbes. Il fut chargé encore de faire la *Minerve* qu'on plaça dans le fameux temple appelé le *Parthenon*. Cette statue avait vingt-six coudées de haut; elle était d'or et d'ivoire, mais c'était l'art qui en faisait le principal mérite. Son *Jupiter Olympien*, fut encore plus admiré.

Philippe II, roi de Macédoine, quatrième fils d'Amyntas, fut élevé à Thèbes, où son père l'avait envoyé en ôtage. La grandeur du courage, et son vaste génie, qui ensuite lui firent un nom si célèbre, et de puissans ennemis, éclatèrent dès sa jeunesse. Après la mort de Perdicas III, son frère, il se fit déclarer le tuteur de son neveu, et s'empara bientôt du trône, l'an 360 avant J. C. Les ennemis voulant profiter de sa jeunesse, lui déclarèrent la guerre. Cependant il réussit à désarmer les Péoniens et les Thraces par des présens, et à contenir en respect les Illyriens. Vainqueur

par la politique et par la ruse, il déclara libre Amphipolis, ville qu'Athènes revendiquait comme une colonie. Les Athéniens, peu sensibles à son attention, armèrent pour lui ôter la couronne; mais Philippe les vainquit auprès de Méthonte, et fit un grand nombre de prisonniers qu'il renvoya sans rançon. Les succès de ses armes, mais sur-tout sa générosité après la victoire, firent désirer son alliance et la paix au peuple d'Athènes; en quoi ils réussirent très-aisément. Philippe voyant ces circonstances favorables à son dessein de se venger des Illyriens, arma contre eux, les vainquit, et affranchit ses états de leur joug. Il se rendit ensuite maître de Crénides, ville bâtie par les Thrasiens, et à laquelle il donna son nom. Le mariage du roi de Macédoine avec Olympias, fille du roi des Molosses, et la naissance d'Alexandre (depuis surnommé *le Grand*), mirent le comble à sa prospérité. Il chargea Aristote de l'éducation de ce Prince.

Cependant Philippe employa ses richesses à acheter des partisans dans toutes les villes de la Grèce. Il étendait ses conquêtes dans la Thrace. Il mit le siège devant Méthon, et l'emporta; mais il y reçut une flèche dans l'œil droit. Il s'avança ensuite sur Olynthe,

colonie d'Athènes, et s'en empara, malgré le secours que cette république, animée par l'éloquence de Démosthènes, lui envoya. Il tomba bientôt après sur les Phocéens, et les vainquit. Philippe se fit déclarer chef des Amphyctions, et leur fit ordonner la ruine des villes de la Phocide. Enfin, Philippe craignant de soulever la Grèce par sa conduite, qui commençait à ouvrir les yeux à ce peuple, retourna comblé de gloire dans la Macédoine. Il ne resta pas long-temps tranquille; avide du sang et de l'or, il porta le feu de la guerre dans l'Illyrie, dans la Thrace, et dans la Chersonèse. Il se tourna ensuite contre l'île d'Eubée, et se rendit maître de sa plus grande partie; mais Phocion vint délivrer ce pays de la domination tyrannique du roi de Macédoine, qui ne pouvant ébranler le vainqueur, ni par son argent, ni par ses armes, déclara la guerre aux Scythes, et fit sur eux un butin considérable. Obligé de combattre à son retour les Triballiens, il fut atteint d'une flèche qui le blessa à la cuisse. A peine fut-il guéri de cette blessure, qu'il tourna de nouveau ses vues sur la Grèce; il la vainquit, et osa prétendre à la conquête des Perses. Il se fit nommer chef de cette entreprise dans l'Assemblée générale des

Grecs ; mais avant d'exécuter ce projet, il fut assassiné dans un festin, par Pausaunias, un de ses gardes, l'an 536 avant J. C., à l'âge de quarante-sept ans, après en avoir régné vingt-quatre. Philippe était un composé de vertus et de vices. Il était tour-à-tour généreux, magnanime, avide de richesses, vertueux, doux, et sévère. Plutarque nous rapporte des traits qui le caractérisent davantage. On le sollicitait de favoriser un Seigneur de sa cour, qui allait perdre sa réputation par un jugement juste, mais sévère ; Philippe ne voulut pas y consentir, et ajouta : *J'aime mieux qu'il soit déshonoré que moi.* Une pauvre femme, qui le sollicitait de lui rendre justice, renvoyée de jour en jour, sous prétexte qu'il n'avait pas le temps : *Cessez donc d'être Roi*, lui dit-elle avec émotion. Philippe sentit toute la force de ce reproche, et la satisfit sur le champ. Une autre femme vint lui demander justice au sortir d'un grand repas, et fut condamnée. *J'en appelle*, s'écria cette femme avec vivacité. — *Et à qui en appelez-vous*, lui dit le Roi ? *A Philippe à jeun.* Cette réponse ouvrit les yeux du Roi, qui rétracta son jugement.

PHILOPŒMEN, général des Achéens, naquit à Mégalopolis. Il fit ses premières armes, lors-

que cette ville fut surprise par Cléomènes, roi de Sparte. Dans la guerre contre les Etoliens, alliés des Romains, il suivit Antigone le Tuteur, et gagna, l'an 208 avant J. C., la fameuse bataille de Messène. Elevé au grade de Capitaine-général, il tua, dans un combat, Méchanidas, tyran de Lacédémone. Nabis, successeur de Méchanidas, défit sur mer Philopœmen, qui, à son tour, prit sa revanche sur terre. Il prit Sparte, en fit raser les murailles, abolit les lois de Lycurgue, et soumit les Lacédémoniens aux Achéens, l'an 194 avant J. C. Quatre ans après, les Messéniens, sujets des Achéens, reprirent les armes. Philopœmen leur livre plusieurs combats, fait des prodiges de valeur; mais étant tombé de cheval, il est pris par les Messéniens. Il fut conduit à Messène, et jeté dans une prison où il périt, empoisonné par Dinocrate, général des Messéniens, et son ennemi particulier. On nomme Philopœmen le dernier des Grecs. Il prit pour modèle Épaminondas, et imita toutes ses vertus.

Phocion, disciple de Platon et de Xénocrate, doué d'une éloquence douce, vive et et sur-tout concise, la fit souvent éclater, en l'opposant à celle de Démosthènes. Il réunit

à la science politique la valeur guerrière; néanmoins il eut toujours en vue la paix pendant qu'il fut en place. Il fut chargé du gouvernement quarante-cinq fois, et il fit différentes expéditions à la tête des armées. Allant à la campagne, ou étant à la tête des troupes, il marchait toujours nus pieds et sans manteau. Après la prise du port de Pirée, accusé de trahison par les Athéniens, il fut déposé. Il se réfugia vers Polysparchon, qui le renvoya pour être jugé par le peuple. Il fut condamné à perdre la vie. On défendit de lui rendre les derniers devoirs; mais les Athéniens, peuple léger et volage, revenus de leurs emportemens, lui élevèrent une statue et firent périr par le dernier supplice son accusateur. On place la mort de Phocion, l'an 318, avant J. C. Il avait alors plus de 80 ans, et soutenait pourtant toutes les fatigues de la guerre comme un jeune officier.

Pierre Ier., (Alexiowitz) surnommé le *Grand*, naquit en 1672, d'Alexis Michaëlowitz, Czar de Moscovie. Il monta sur le trône après la mort de son frère aîné, au préjudice de Iwan son autre frère dont la santé et l'esprit étaient également faibles. Les Strélitz (milice à peu près semblable aux Janissaires des Turcs),

excités par la Princesse Sophie, se révoltèrent en faveur de Iwan. Pour éteindre la guerre civile, il fut réglé que les deux frères règneraient ensemble. L'inclination du Czar Pierre pour les exercices militaires, se développa de bonne heure. Pour servir de modèle et de leçon dans la discipline militaire, il se mit tambour, et ne voulut être avancé à des grades plus hauts, qu'après l'avoir mérité. En 1696, il s'empara d'Azof et défendit cette forteresse contre les insultes des Tartares. Pierre méditait dès lors, de faire un voyage dans les différens pays de l'Europe, pour s'instruire des mœurs et des coutumes des nations. En 1697 il parcourut l'Allemagne, passa à Amsterdam et ensuite à Sardam, village à deux lieues de là, fameux par ses chantiers. Le Czar déguisé en ouvrier, y fit son apprentissage avec un zèle infatigable. Il fit lui-même un mât d'avant, qui se mettait en deux pièces; il construisit un lit de bois et un bain. Ce Prince se fit enrôler parmi les charpentiers de la compagnie des Indes. Il quitta enfin la Hollande en 1698, pour passer en Angleterre. Il y vécut comme à Sardam et s'instruisait de tout. Pierre envoya d'Angleterre des ingénieurs pour travailler à la jonction du Don et

du Wolga, afin d'ouvrir un chemin au commerce sur la mer Noire, et en Perse par la mer Caspienne. De Londres il alla à Vienne, d'où il se disposait à passer en Italie ; mais la nouvelle d'une sédition l'obligea de renoncer à son voyage. Il calma cette sédition par des punitions sévères. Les Strélitz furent tués ou envoyés en Sibérie, et c'est ainsi que cette milice redoutable, finit par faire trembler la Russie et le Czar lui-même. En 1700, à la sollicitation d'Auguste, Roi de Pologne, il déclara la guerre à Charles XII, Roi de Suède. Il fut défait par les Suédois à plusieurs reprises, mais non pas découragé. *A la fin nous apprendrons*, disait-il, *à les battre à notre tour*. Et en effet, après de grands désavantages il remporta en 1709, devant Pultawa, une victoire complète. Il acheva de conquérir la Livonie et l'Ingrie, et y joignit la Finlande et une partie de la Poméranie Suédoise. En 1711, il termina heureusement ses querelles avec les Turcs, par une négociation avantageuse, projetée par la Czarine Catherine. Ayant ainsi rétabli la tranquillité dans ses Etats, il recommença ses voyages. Il s'arrêta à Copenhague en 1715, où il prit plaisir à visiter les Collèges, les Académies, les Savans,

et à examiner les côtes du Danemarck et de la Suède, puis en Hollande, où il parut avec l'éclat d'un souverain; de là il passa en France en 1718. Enfin, après avoir parcouru une grande partie de l'Europe, il retourna dans sa patrie, où il continua de faire divers établissemens et de réformer des abus. Cette réforme s'étendait sur-tout sur la Religion qui, jusqu'alors, à peine méritait le nom de Religion Chrétienne. En 1722 et 1723, ses armées ayant conquis presque toute la côte Occidentale de la mer Caspienne, il fit lever le plan de cette mer. La Russie doit principalement à ce Prince sa civilisation et l'éclat qu'elle avait acquis sous lui. Il jeta les fondemens de la ville de Pétersbourg; il étendit son Empire en Europe et en Asie, et inspira le premier à ses troupes cette valeur et l'obéissance qui les rendirent si redoutables aux Turcs. Ce Prince, vraiment extraordinaire, attaqué depuis long-temps d'une rétention d'urine qui le faisait beaucoup souffrir, mourut en 1725, à 53 ans.

PIGALLE, (Jean-Baptiste) naquit à Paris, en 1714. A l'âge de dix-huit ans, il fut mis chez le Lorrain, sculpteur de l'Académie. Il alla exercer son talent en Italie, où il séjourna pendant quelques années; ensuite il revint en

France, où il fut obligé, pendant cinq ans, de gagner son pain, en travaillant pour un sculpteur. Une Vierge qu'il fit pour les Invalides, le fit connaître du comte d'Argenson. Ce Ministre lui commanda de faire une statue de Louis XV; en outre il fit une figure du *Silence*, et un groupe de l'*Amour et de l'Amitié*. Dès ce moment Pigalle commença à jouir d'une réputation bien méritée. Il exécuta deux grandes statues de *Mercure* et de *Vénus*, pour être envoyées en présent au Roi de Prusse qui en a toujours fait grand cas. Mais ce qui a donné le plus d'éclat à sa réputation, c'est le tombeau du Maréchal de Saxe, placé dans un temple Luthérien, à Strasbourg. Pigalle fut reçu à l'Académie, en 1744, et nommé Chancelier de l'Académie, en 1785. Il mourut à Paris, en 1785.

Pindare, le prince des poëtes lyriques, naquit à Thèbes, dans la Béotie, vers l'an 500 avant J. C. Il apprit l'art de la versification de Lasus-d'Hermione, et de Myrtis, dame grecque. Il jouissait de la plus haute réputation dans le temps que Xerxès voulut envahir la Grèce. On croit qu'il mourut au théâtre, vers l'an 436 avant J. C. Il ne nous reste de toutes ses poésies, que ses Odes.

Alexandre eut tant de vénération pour la mémoire de ce grand poëte, qu'à la destruction de Thèbes, il conserva sa maison et sa famille. Il avait des idées sublimes, nuancées par le gracieux et l'agréable. Avec quel plaisir ne lit-on pas le riant tableau qu'il nous offre des Champs-Elysées, dans sa seconde Ode Olympique !

Piron, (Alexis) naquit à Dijon, en 1689; il y passa plus de trente années, en se livrant à tous les égaremens, vers lesquels ordinairement une jeunesse inconsidérée nous entraîne. Une Ode scandaleuse, qui lui attira les justes reproches de ses concitoyens, lui fit quitter sa patrie. Il se plaça chez M. de Bellisles, en qualité de Secrétaire, et ensuite chez un financier. Diverses pièces qu'il fournit au Spectacle de la Foire, commencèrent sa réputation, et sa Métromanie y mit le sceau. Une chute qu'il fit quelque temps avant sa mort, le mit au tombeau en 1773. On a de lui plusieurs ouvrages. Ses Epigrammes sont excellentes.

Pisistrate, général Athénien, se signala d'abord à la prise de l'île de Salamine; mais il se déshonora ensuite, en voulant être le tyran de sa patrie. Personne, mieux que lui;

ne possédait le talent de se masquer du dehors d'un vrai patriotisme; il joignit à ce talent perfide, celui de s'énoncer avec facilité; il prêchait avec ardeur l'égalité, pour séduire le peuple. Cependant Solon, alors maître d'Athènes, découvrit aisément ses vues, et les dévoila aux yeux des Athéniens. Pisistrate, voyant que ses projets étaient découverts, eut recours à une ruse qui lui réussit; il se barbouille de sang, se fait porter à la place publique, montre ses blessures à la populace rassemblée, accuse ses ennemis d'avoir voulu l'assassiner, à cause de son zèle pour la République, obtient du peuple cinquante gardes pour sa sûreté, en augmente le nombre, et se rend ainsi maître de la citadelle d'Athènes, l'an 560 avant J. C. La ville en allarme, saisie de crainte, reconnaît le tyran. Cependant il en est bientôt chassé par Lycurgue et Mégaclès. Mais la désunion se met entre ces deux rivaux: Mégaclès propose à Pisistrate de le mettre en possession du pouvoir souverain, à condition qu'il épouse sa fille. Le tyran y consent, et ayant réuni ses forces avec celles de son beau-père, il obligea Lycurgue de se retirer. Il usa à cette occasion d'une nouvelle ruse : il choisit parmi la populace une femme d'une taille

avantageuse, la fit habiller en *Minerve*, et ordonna qu'elle fût conduite sur un char magnifique dans les rues d'Athènes, en criant dans tous les carrefours, que Minerve, leur protectrice, ramenait enfin le sage Pisistrate. On reçut ce tyran avec des acclamations de joie, et son mariage fut proclamé; mais il en fut bientôt dégoûté; ce qui lui attira la vengeance de son beau-père. Mégaclès gagna, à force d'argent, la plus grande partie d'Athènes, et les troupes même de Pisistrate qui, se voyant abandonné des siens, se sauva dans l'île d'Eubée, l'an 544 avant J. C., d'où il ne sortit qu'après onze ans, par les intrigues de son fils Hippias. Il se rendit maître de Marathon, à la tête d'un corps de troupes, surprit les Athéniens, et entra victorieux dans sa patrie. Tous les partisans de Mégaclès furent sacrifiés à sa cruauté et à son ambition. Ce tyran, pour couvrir ses excès, tâcha de faire quelques actes de bienfaisance. Il fit quelques établissemens utiles. Il ordonna que les soldats blessés seraient nourris aux dépens de l'Etat. Il éleva à Athènes une Académie qu'il enrichit d'une bibliothèque publique. Il mourut l'an 528 avant J. C., après avoir regné trente-trois ans.

Pisox, (*Lucius Calpurnius Piso*) surnommé *Frugi* à cause de sa frugalité, descendait de l'illustre famille des Pisons, qui a tant donné de grands hommes à la république Romaine. En 149 avant J. C., il fut tribun du peuple, puis Consul. Il finit heureusement la guerre de Sicile, dans laquelle un de ses fils se distingua de manière à mériter de son père une couronne d'or du poids de 20 livres. Pison était tout à la fois jurisconsulte, orateur et historien.

Pittacus, l'un des sept Sages de la Grèce, naquit à Mitylène, ville de l'île de Lesbos. Il commanda dans la guerre contre les Athéniens, et offrit de se battre contre Phrynon, général des ennemis; mais il usa dans ce combat d'une ruse qui le deshonore; il avait un filet sous son bouclier, dont il l'enveloppa, et le tua. Pour récompense de ses services il reçut de ses concitoyens la souveraineté de leur ville. Après leur avoir donné des lois qu'il mit en vers, Pittacus se démit du pouvoir souverain, et s'exerça à moudre du froment. Il mourut l'an 579 avant J. C. à 70 ans.

Platon, naquit la première année de la LXXXVIII[e] Olympiade. Il fut d'abord appelé Ariston du nom de son grand-père; son

maître, de Palestre, l'appela Platon à cause de ses épaules larges et carrées; et ce fut le nom qui lui resta. Pendant qu'il était encore au maillot, un jour qu'il dormait sous un myrthe, on dit qu'un essaim d'abeilles se posa sur ses lèvres, d'où l'on augura que cet enfant deviendrait un homme éloquent, dont le style serait d'une grande douceur. La chose arrriva, quoi qu'il faille penser de l'augure; d'où lui est resté le surnom d'*Apis attica*, Abeille athénienne.

Il étudia sous les plus grands maîtres de grammaire, de musique, de peinture; il s'appliqua aussi à la poésie, et fit même des tragédies qu'il brûla à l'âge de vingt ans après avoir entendu Socrate. Il s'attacha uniquement à ce philosophe; et, comme il avait beaucoup de dispositions pour la vertu, il profita si bien des leçons de son maître, qu'à vingt-cinq ans il donna des marques d'une sagesse extraordinaire.

Le sort d'Athènes pour lors était bien triste. Lysandre, général des Lacédémoniens, y avait établi les trente Tyrans. Le mérite de Platon, qui était déjà fort connu, les porta à faire tous leurs efforts pour l'attirer dans leur parti, et pour l'obliger à se mêler du gouvernement.

Il y consentit d'abord, dans l'espérance de s'opposer à la tyrannie, ou du moins de l'adoucir; mais il s'apperçut bientôt que le mal était sans remède, et que, pour prendre part aux affaires, il fallait se rendre le complice de leurs crimes, ou la victime de leurs passions. Il attendit donc un temps plus favorable: ce temps parut bientôt être venu. Les Tyrans furent chassés, et la forme du gouvernement toute changée; mais les affaires n'en allèrent pas mieux, et l'État recevait tous les jours de nouvelles plaies. Socrate même fut immolé à la haine de ses ennemis. Platon se retira pour lors chez Euclide, à Mégare, d'où il passa à Cyrène pour se perfectionner dans les mathématiques, sous Théodore qui était le plus grand mathématicien de son temps. Il visita ensuite l'Egypte, et conversa long-temps avec les prêtres Egyptiens, qui lui enseignèrent une grande partie de leurs traditions; et on croit même qu'ils lui firent connaître les livres de Moïse, et ceux des Prophètes. Non content de toutes ces connaissances, il alla dans cette partie de l'Italie, que l'on appelait la grande Grèce, pour y entendre les trois plus fameux Pythagoriciens de ce temps-là, Philolaüs, Archytas de Tarente, et Eurytus. De là il passa en

Sicile pour voir les merveilles de cette île, et sur-tout les embrasemens du mont Etna. Ce voyage, qui n'était qu'un pur effet de sa curiosité, jeta les premiers fondemens de la liberté de Syracuse, comme on le voit dans l'histoire des deux Denis, tyrans de Syracuse, et dans celle de Dion. Il avait dessein d'aller jusqu'en Perse, et de consulter les Mages; mais il en fut empêché par les guerres qui troublaient alors l'Asie.

De retour dans son pays, après toutes ses courses, où il avait amassé une infinité de rares connaissances, il établit sa demeure dans un quartier du faubourg d'Athènes, appelé l'Académie, et c'est là qu'il donna ses leçons, et qu'il forma tant d'illustres disciples.

Platon se fit un système de doctrine composé des opinions de trois philosophes. Il suivait Héraclite dans les choses naturelles et sensibles, c'est-à-dire qu'il croyait, comme Héraclite, qu'il n'y avait qu'un monde; que toutes choses se produisaient de leurs contraires; que le mouvement, qu'il appelle la guerrre, fait la production des êtres, et le repos, leur dissolution.

Il suivait Pythagore dans les vérités intellectuelles, qui est ce que nous appelons méta-

physique; c'est-à-dire qu'il enseignait, comme ce philosophe, qu'il y a un seul Dieu, auteur de toutes choses; que l'ame est immortelle; que les hommes ne doivent travailler qu'à se purger de leurs passions et de leurs vices, pour être unis à Dieu; qu'après cette vie il y a une récompense pour les bons, et une punition pour les méchans; qu'entre Dieu et les hommes il y a différens ordres d'esprits, qui sont les ministres du premier être. Il avait pris aussi de Pythagore la métempsycose, mais qu'il tourna à sa manière.

Enfin, il imitait Socrate dans les choses de la morale et de la politique; c'est-à-dire qu'il ramenait tout aux mœurs, et qu'il ne travaillait qu'à porter tous les hommes à remplir les devoirs attachés à l'état où ils étaient engagés par la Providence.

Il perfectionna aussi beaucoup la dialectique, ou, ce qui est la même chose, l'art de raisonner avec ordre et justesse.

Tous les ouvrages de Platon, hors ses lettres qui ne nous restent qu'au nombre de douze, sont en forme de dialogues. Il a choisi exprès cette manière d'écrire, comme plus agréable, plus familière, plus variée, et plus propre à instruire et à persuader que toute autre. Par

elle, il réussit merveilleusement à mettre les vérités dans tout leur jour. Il donne à chacun de ses interlocuteurs son caractère propre, et, par un enchaînement ingénieux de propositions, qui suivent nécessairement les unes des autres, il les conduit à avouer ou plutôt à dire eux-mêmes tout ce qu'il veut leur prouver.

Pour le style, on ne peut rien imaginer de plus grand, de plus noble, de plus majestueux; de sorte, dit Quintilien, qu'il paraît parler le langage, non des hommes, mais des dieux. Le nombre et la cadence y forment une harmonie qui ne le cède presque point à celle des poésies d'Homère; et l'atticisme qui était parmi les Grecs, en matière de style, ce qu'il y avait de plus fin, de plus délicat et de plus parfait en tout genre, y règne généralement, et s'y fait sentir d'une manière toute particulière.

Mais, ni la beauté du style, ni l'élégance et le choix des expressions, ni l'harmonie du nombre, ne sont pas les grands avantages des écrits de Platon; ce qu'on y doit le plus admirer, c'est la solidité et la grandeur des sentimens, des maximes, des principes, qui y sont répandus, soit pour la conduite de la vie, soit pour la politique et le gouvernement, soit pour la religion.

Platon mourut la première année de la CVIII^e^ Olympiade, qui était la treizième du règne de Philippe, âgé de 81 ans, et à pareil jour qu'il était né.

Il eut plusieurs disciples dont les plus distingués furent Speusippe, son neveu du côté maternel, Xénocrate, calcédonien, et le célèbre Aristote. On prétend que Théophraste fut encore du nombre de ses auditeurs, et que Démosthènes aussi le regarda toujours comme son maître; son style en est une bonne preuve. Dion, beau-frère de Denis le tyran, lui a fait aussi beaucoup d'honneur par son caractère excellent, par son attachement inviolable à sa personne; par son goût extraordinaire pour la philosophie, par ses rares qualités de l'esprit et du cœur, et par les grandes et héroïques actions qu'il fit pour rendre la liberté à sa patrie.

Après la mort de Platon, ses disciples se partagèrent en deux sectes. Les premiers continuèrent à enseigner dans l'Académie dont ils retinrent le nom; les autres placèrent leur école dans le Lycée, endroit d'Athènes orné de portiques et de jardins. Ils furent appelés Péripatéticiens, et eurent pour chef Aristote. Ces deux sectes ne différaient que de nom, et

convenaient pour les sentimens. Elles avaient toutes deux renoncé à la coutume et à la maxime de Socrate, qui était de ne rien affirmer, et de ne s'expliquer, dans les disputes, qu'en doutant et en hésitant.

Plaute, (*Marcus Actius Plautus*) naquit à Sarsines, ville d'Ombrie. On dit qu'ayant perdu tout son bien dans le négoce, il fut obligé, pour vivre, de travailler chez un boulanger, et que, dans cet exercice, il employait quelques heures à la composition de ses comédies. Il s'acquit à Rome une grande réputation dans le genre comique. Ses comédies sont bien préférables à celles de Térence, qu'il surpasse de beaucoup par l'arrangement de ses intrigues, et par la variation de l'action.

Pline l'ancien, (*C. Plinius Secundus*) natif de Vérone, d'une famille illustre, porta les armes avec distinction, fut aggrégé au collège des Augures, et ensuite Intendant en Espagne. Vespasien et Tite l'honorèrent de leur estime et de leur amitié, et lui confièrent diverses affaires importantes. La vie de cet homme célèbre était une continuelle occupation; il avait toujours à son côté ses livres; il consacrait les jours aux affaires, et les nuits à l'étude. Il eut une fin bien funeste. L'éruption du Mont-Vé-

suve, arrivée l'an 79 de J. C., l'attira de plus près pour observer ce terrible phénomène : il commandait alors une escadre ; il fut puni de sa téméraire curiosité, et suffoqué par les flammes, à 56 ans. Il ne nous reste de ce grand homme que son *Histoire Naturelle*, en 37 livres.

Pline, le jeune, naquit à Côme, ville d'Italie, d'une sœur de Pline, le Naturaliste, qui l'adopta ensuite pour son fils.

Ayant perdu son père de fort bonne heure, il eut pour tuteur Virginius Rufus, l'un des plus grands hommes de son siècle, qui le regarda toujours comme son propre fils, et en prit un soin particulier. Virginius, devenu suspect et même odieux, par ses vertus, aux Empereurs, eut néanmoins le bonheur de se sauver de leur jalousie et de leur haîne. Il vécut quatre-vingt-trois ans, toujours heureux, toujours admiré. L'empereur Trajan, lui fit faire des obsèques magnifiques, et Corneille-Tacite, Consul, prononça l'oraison funèbre.

Pline ne fut pas moins heureux en maîtres, qu'il l'avait été en tuteur. Nous avons vu ailleurs, qu'il étudia la rhétorique sous Quintilien, et qu'il fut de tous ses disciples celui qui lui fit le plus d'honneur, et qui lui mar-

qua aussi le plus de reconnaissance. Toute la suite de sa vie sera une preuve du goût qu'il avait pris dans l'école de ce célèbre rhéteur pour les Belles-Lettres en tout genre. Dès l'âge de quatorze ans il composa une tragédie grecque. Il s'exerça depuis, presque en toutes sortes de poésies. C'étaient là ses amusemens.

Pline fut envoyé en Syrie, où il servit pendant quelques années à la tête d'une légion. Là, tout le temps que son devoir lui laissait libre, il le donnait aux leçons et aux entretiens d'Euphrate, célèbre philosophe, qui crut dès-lors, voir dans Pline tout ce qu'il fut dans la suite. Il fait un beau portrait de ce Philosophe. Son air, dit-il, est sérieux, sans être chagrin. Son abord inspire le respect, sans imprimer la crainte. Son extrême politesse égale la pureté de ses mœurs. Il fait la guerre aux vices, et non pas aux hommes. Il ramène ceux qui s'égarent, et ne leur insulte point.

De retour à Rome, il s'attacha plus que jamais à Pline le Naturaliste, qui l'avait adopté, en qui il eut le bonheur de trouver un père, un maître, un modèle, un guide parfait. Il recueillait ses discours, il étudiait toutes ses actions.

Son oncle, alors âgé de cinquante-six ans,

fut obligé d'aller du côté de Naples, pour y commander la flotte que les Romains avaient à Misène. Pline le jeune, l'y suivit, et l'y perdit par le plus funeste accident.

Destitué d'un tel appui, il n'en chercha que dans son propre mérite, et se tourna tout entier du côté des affaires publiques. Il plaida sa première cause à dix-neuf ans. Encore tout jeune, il parla devant les Centumvirs, dans une affaire où il fallait combattre contre tout ce qu'il y avait de plus accrédité dans Rome, sans excepter ceux que le Prince honorait de sa faveur. C'est cette action qui, la première, le fit connaître, et lui ouvrit une porte à la réputation qu'il s'acquit dans la suite. Il continua depuis avec une approbation aussi universelle que rare, dans une ville où l'on ne manquait, ni de concurrens, ni d'envieux. Il eut plus d'une fois la satisfaction de se voir l'entrée du Barreau fermée par la foule des auditeurs qui l'attendaient quand il devait plaider. Il fallait qu'il passât au travers du tribunal des juges pour arriver à sa place. Il lui est arrivé de parler quelquefois sept heures, et d'en être seul fatigué.

Ce fut par ces degrés, que bientôt Pline

monta jusqu'aux premières charges de l'Etat. Il y porta par-tout les vertus qui l'y avaient elevé. Dès le temps de Domitien, il fut fait Préteur.

Le zèle de Pline fut par la suite récompensé d'une manière encore plus éclatante. Il exerçait, avec Cornutus-Tertullus, la charge de Préfet du trésor public, c'est-à-dire, d'Intendant des finances, qui durait deux ans, lorsqu'ils furent nommés tous deux Consuls, pour être subrogés l'année suivante aux ordinaires. Trajan parla dans le Sénat pour leur faire donner cet honneur, présida à l'assemblée du peuple où se fit leur nomination, et lui-même les proclama Consuls. Il en fit un grand éloge, les représentant comme des hommes qui égalaient les anciens Consuls de Rome, par l'amour de la justice et du bien public : « Alors je connus à fond, dit Pline, » en parlant de son collègue, quel homme, » et de quel prix il était. Je l'écoutais comme » un maître, je le respectais comme un père, » moins pour son âge déjà avancé, que pour » sa profonde sagesse ».

Pline étant Consul, prononça, en son nom et au nom de son collègue, un discours, pour remercier Trajan de leur avoir donné cette

dignité, et pour faire son panégyrique, selon l'ordre qu'il en avait reçu du Sénat, et au nom de tout l'Empire.

Sur la fin de l'an 103, Pline fut envoyé pour gouverner le Pont et la Bithynie, en qualité de Proconsul. On le vit uniquement occupé à établir dans son gouvernement le bon ordre, à y faire régner la justice, à y procurer le soulagement des peuples. Il ne songea point à s'en attirer le respect par le faste de ses équipages, par la difficulté à se laisser approcher, par son dédain à écouter, par sa dureté à répondre.

Une simplicité majestueuse, un accès toujours libre et toujours ouvert, une affabilité qui consolait des refus nécessaires, une modération qui ne se démentit jamais, lui concilièrent tous les cœurs.

Pline, revenu à Rome, reprit les affaires et ses emplois. Sa première femme était morte sans enfans. Il en épousa une seconde, nommée Calpurnia. Comme elle était fort jeune, et qu'elle avait beaucoup d'esprit, il n'eût pas de peine à lui inspirer le goût des Belles-Lettres. Elle en fit toute sa passion : mais elle la concilia toujours si bien avec l'attachement

qu'elle avait pour son mari, que l'on ne pouvait dire, si elle aimait Pline pour les Belles-Lettres, ou les Belles-Lettres pour Pline. S'il plaidait quelque cause importante, elle chargeait toujours plusieurs personnes de venir lui apprendre les premières nouvelles du succès; et l'agitation où la mettait cette attente ne cessait que par leur retour. S'il lisait quelque harangue ou quelque autre pièce dans une assemblée d'amis, elle ne manquait jamais de se ménager quelque place, d'où elle pût, derrière un rideau, recueillir elle-même les applaudissemens qu'il s'attirait. Elle tenait continuellement en ses mains les ouvrages de son mari; et, sans le secours d'autre maître que de son amour, elle composait, sur sa lyre, des airs pour les vers qu'il avait faits.

Les lettres qu'il lui écrivait, font voir jusqu'où allait sa tendresse pour une épouse si digne d'être aimée et estimée. « Vous me mandez que mon absence vous cause beaucoup » d'ennui, que vous ne trouvez de soulagement qu'à lire mes ouvrages, et souvent à » les mettre à ma place auprès de vous. Je » suis ravi que vous me désiriez si ardemment, et que ces sortes de consolations » aient quelque pouvoir sur votre esprit. Pour

» moi, je lis et relis vos lettres, et les reprends de
» temps en temps comme si c'en était de nou-
» velles. Mais elles ne servent qu'à rendre
» plus vif le chagrin que j'ai de ne vous point
» voir. Car quelle douceur ne doit-on point
» trouver dans la conversation d'une per-
» sonne, dont les lettres ont tant de char-
» mes. Ne laissez pas pourtant de m'écrire
» souvent, quoique cela me fasse une sorte
» de plaisir qui me tourmente ». Dans une
autre lettre : « Je vous conjure avec la der-
» nière instance, de prévenir mon inquiétude
» par une, et même par deux lettres chaque
» jour. Je me rassurerai du moins tant que je
» lirai : mais je retomberai dans mes pre-
» mières alarmes, dès que j'aurai lu ». Dans
une troisième : « Il n'est pas croyable à quel
» point je sens votre absence. Je passe une
» grande partie des nuits à penser à vous. Pen-
» dant le jour, et aux heures où j'avais cou-
» tume de vous voir, mes pieds, comme on
» dit, me portent d'eux-mêmes à votre ap-
» partement ; et ne vous y trouvant point, je
» m'en retourne aussi triste et aussi honteux,
» que si l'on m'avait refusé la porte ».

Après s'être blessée dans une première gros-
sesse, elle se rétablit à la vérité, et vécut assez

long-temps, mais elle ne lui laissa point de postérité.

On ne connaît ni le temps, ni les particularités de la mort de Pline.

Pluche (Antoine) naquit à Reims, le 13 septembre 1688, de parens distingués par leur probité. Il n'avait que douze ans lorsqu'il perdit son père. Julienne Guyot, sa mère, qui avait des sentimens au dessus de sa fortune, eut le courage de le faire étudier jusqu'en Théologie.

La douceur, l'innocence de ses mœurs, l'application à ses devoirs, ses progrès dans les Belles-Lettres, le rendirent respectable à ceux de son âge, et le firent estimer de ses maîtres. Il donna sur-tout en Philosophie des preuves de la justesse de son raisonnement : dès-lors, on reconnut en lui une sagacité singulière pour pénétrer les secrets de la nature ; et le goût qu'il a montré depuis pour en faire admirer les richesses, et pour en tirer tous les avantages qui contribuent au bien de la société. Cet objet fut toujours le but de ses recherches, et le sujet ordinaire de ses conversations.

Pluche était, par sa piété, le modèle des jeunes Clercs du séminaire de Reims, lorsqu'il fut nommé Professeur de Seconde

dans cette ville; ce fut en 1710. Deux ans après, il passa à la chaire de rhétorique, et reçut les Saints Ordres dans le même temps. Les principes qu'il a donnés dans sa *Mécanique des Langues*, le dernier ouvrage qu'il ait mis au jour, sont les fruits de son expérience dans la place de professeur, et font voir quels étaient ses talens pour enseigner; celui qu'il possédait singulièrement était l'art de manier les esprits. Il savait se mettre à leur portée; il gagnait les cœurs par ses manières douces et honnêtes; il excitait l'émulation par les louanges données à propos; enfin, il avait le secret de faire aimer l'étude aux moins studieux, par les agrémens qu'il y mêlait, et par les sentimens d'honneur et de religion qu'il inspirait.

Différentes circonstances portèrent Pluche à passer quelques années à Rouen. Là, il eut une étroite liaison avec un Seigneur anglais, plus distingué encore par son mérite et sa piété, que par sa haute naissance. Cette liaison engagea Pluche à apprendre l'anglais. Ce fut encore en cette ville que, se trouvant par hasard à une vente de livres, il découvrit parmi les papiers négligés un acte authentique et intéressant pour la Couronne, qui fut mis dans le trésor royal des archives. M. le car-

dinal de Fleury lui offrit en récompense un riche prieuré. Mais les mêmes raisons qui lui avaient fait perdre la principalité du collège de Laon, l'empêchèrent d'accepter le bénéfice, et il se contenta d'une modique somme d'argent beaucoup au dessous du service qu'il avait rendu.

La même délicatesse de conscience lui avait déjà fait refuser un bénéfice simple, assez considérable, que voulait lui faire donner M. de Caville, ami de M. Mélin, qui avait alors la feuille des bénéfices.

Au sortir de Rouen, Pluche alla à Paris, où il donna d'abord des leçons de géographie et d'histoire. Il renonça ensuite à cette occupation, afin de se livrer uniquement à son grand ouvrage du *Spectacle de la Nature*. Il ne négligea rien pour le rendre aussi utile qu'agréable. Lectures, recherches, voyages, dépense, tout fut mis en usage. Il en fut dédommagé et récompensé par le succès : peu d'ouvrages en ont eu un plus grand. Dès que le premier tome parut, (en 1732) MM. d'Asfeld et Rollin en portèrent, ainsi que le public, le jugement le plus favorable, et donnèrent à l'auteur les éloges que méritaient le plan, l'ordre, et le style de l'ouvrage. Ils trou-

vèrent cependant qu'il y manquait une ame, sans dire quelle était cette ame. Pluche, après quelques réflexions, comprit que c'était Dieu, qui doit être la fin comme le principe de tout. Il profita de cet avis, et s'appliqua dans les volumes qui suivaient, à faire remarquer la puissance, la sagesse, et la bonté du créateur dans toutes ses productions.

Le Spectacle de la Nature passa bientôt dans les pays étrangers. L'Espagne l'adopta, et lui fit parler sa langue. L'Angleterre lui rendit les mêmes honneurs, ainsi qu'à l'*Histoire du Ciel*, qui avait paru en 1739. Cet Ouvrage porta, comme le précédent, l'empreinte du génie.

Le Spectacle de la Nature, et *l'Histoire du Ciel*, mirent Pluche en relation avec les Gens-de-Lettres les plus distingués des différens pays, avec les Artistes les plus habiles, et les Ecclésiastiques les plus respectables par leur science et leur piété. Plusieurs Magistrats, des personnes de la première considération, l'ont honoré de leur amitié. L'illustre Auteur de l'*Anti-Lucrèce* ne dédaigna pas même de lui rendre visite. Pluche aurait pu sans doute aspirer à la gloire d'être académicien;

mais d'un caractère modeste, et sans prétention, il se contenta de l'avoir mérité.

Des liaisons si honorables et si utiles, devaient lui rendre le séjour de Paris agréable ; cependant il le quitta ; ce fut principalement sa surdité qui lui fit prendre ce parti : elle augmenta jusqu'au point qu'il ne pouvait plus entendre qu'à l'aide d'un cornet. Craignant ainsi d'être à charge aux autres, et se voyant hors d'état de profiter de leurs discours, il s'éloigna des compagnies. Un de ses amis lui demandant dans une lettre, pourquoi il quittait une ville où il y avait tant de monde et de secours : *Quid solus inter turbas?* lui répondit-il.

En 1749 il se retira à la Varenne-Saint-Maur ; c'est là qu'il voulut consacrer le reste de ses jours à la prière et à l'étude de l'Ecriture Sainte. Il la lisait dans la langue originale. Les Pseaumes, sur-tout, faisaient ses délices ; il en avait travaillé la traduction avec e plus grand soin, comme on a pu en juger par le nombre des copies qu'il avait faites de cette traduction. On a suivi, dans l'édition, que l'on en donne, le manuscrit vraisemblablement le plus correct, puisque c'était celui dont il se servait le plus fréquemment. Il travailla ainsi dans

cette retraite à sa Concorde de la géographie des différens âges. Il était dans la disposition de donner ce livre au public ; mais voyant alors paraître deux ou trois ouvrages sur la même matière, il s'occupa moins du sien. Ce que l'on en donne doit faire regretter qu'il n'y ait pas mis la dernière main.

C'était sur-tout à l'utilité de la jeunesse qu'il consacrait ses travaux. Se trouvant une fois à la campagne, sans livres, et retenu dans la maison par le mauvais temps, il conçut le plan d'une Histoire Sainte latine, qui fût à la portée des jeunes gens, et dont l'élégance les préparât à la lecture des anciens. Pluche sentait bien la nécessité d'être succinct. « Un » gros livre, disait-il, dans la préface qu'il » destinait à cet ouvrage, et dont on n'a » trouvé qu'un fragment ; un gros livre fait » peur à d'autres qu'à des enfans. Il faut qu'ils » en voient la fin. Quinze ou vingt pages vont » faire un livre raisonnablement épais pour cet » âge ».

Outre la surdité, Pluche fut éprouvé pendant les dernières années de sa vie, par des coliques très-cruelles, qu'il supporta avec la plus grande patience. Il était même menacé depuis du temps d'une attaque d'apo-

plexie, que son éloignement pour les secours de la médecine l'empêcha peut-être de prévenir. Le coup qui le frappa fut si vif, qu'il lui ôta d'abord toute connaissance, et l'enleva le deuxième jour de sa maladie, le 19 novembre 1761.

M. Pluche possédait les qualités qui font le savant, l'honnête homme, et le chrétien. Si chaque auteur se peint dans ses ouvrages, on peut dire qu'il s'est lui-même représenté sous le personnage du Prieur. Aimable dans ses écrits, il était le même dans la société, et dans son commerce domestique. Une physionomie douce et noble, un abord aisé et poli, sans affectation, inspiraient l'amitié et le respect. Les charmes de sa conversation attachaient les plus indifférens; on en sortait satisfait de lui et de soi-même. Il était sobre dans ses repas, vrai dans ses paroles; charitable envers les pauvres, bon parent; ami sensible, constant, et complaisant. Il donna une preuve de cette dernière qualité à des personnes qui lui étaient attachées; et quelque répugnance qu'il eût toujours témoignée pour laisser faire son portrait, il céda à leurs instances, et leur accorda cette satisfaction. Ce trait fait naître l'occasion de dire ici

que la ville de Reims a placé une copie de ce portrait dans une des salles de l'Hôtel de Ville. Elle a voulu reconnaitre ainsi les marques d'attachement que Pluche lui a données par son testament, et honorer la mémoire d'un citoyen qui, lui-même, a fait tant d'honneur à sa patrie.

Plumier, (Charles) naquit à Marseille en 1646. Il étudia les mathématiques à Toulouse, sous le P. Maignan qui, charmé du génie de son élève, lui montra non seulement les hautes sciences, mais lui apprit encore l'art de faire des lunettes, des miroirs ardens, et d'autres ouvrages. Il fut envoyé à Rome, où il quitta les mathématiques pour s'adonner à la botanique. De retour en Provence il se livra entièrement à ce goût. Louis XIV, instruit de son mérite, l'envoya en Amérique, pour rapporter en France les plantes utiles à la médecine. Il y fit trois voyages différens, et revint toujours avec de nouvelles richesses. Il entreprit le quatrième; mais la mort le surprit au port de Sainte-Marie, proche de Cadix, en 1706, à 60 ans. Quoique moine, il se livra uniquement à enrichir l'Histoire Naturelle par ses recherches botaniques, et nous lui devons plusieurs ouvrages très-savans, et des manuscrits.

Plutarque, natif de Chéronée, ville de la Béotie, vivait sous le règne de l'Empereur Trajan, au commencement du IIe siècle. Ses talens lui méritèrent, dès sa première jeunesse, la confiance de ses concitoyens qui le chargèrent de plusieurs affaires importantes, qui lui procurèrent ensuite les plus hautes charges de sa patrie. Pour étendre ses connaissances, ou pour en acquérir de nouvelles, il voyagea en Grèce et en Egypte, vint ensuite à Rome, où il enseigna la philosophie. Trajan le nomma Proconsul, et lui donna toute sa confiance; mais ayant perdu ce bienfaiteur, Plutarque se retira dans sa patrie dont il fut l'oracle. On suppose qu'il mourut vers l'an 140 de J. C., sous le règne d'Antonin le Pieux.

Plutarque fut, pendant plusieurs années, prêtre d'Apollon; initié dans les mystères de Bacchus, quoique plus sage que la plupart des anciens philosophes, il embrassa tous les genres de superstition. On a de lui plusieurs ouvrages traduits en français.

Polignac, (Melchior de) né au Puy-en-Velay, en 1661, d'une des familles les plus distinguées de Languedoc, fut amené de bonne heure à Paris, où il fit ses humanités et sa philosophie. Le jeune Polignac étudia beau-

coup Aristote et Descartes, et soutint deux thèses publiquement, en réunissant les suffrages des partisans de ces deux philosophes. Emmené à Rome par le Cardinal de Bouillon, il y fut employé, non seulement à l'élection du nouveau Pape Alexandre VIII, mais encore dans l'accommodement qu'on traitait entre la France et la Cour de Rome. Les talens de l'abbé de Polignac parurent décidés pour les négociations. En 1693, il fut envoyé ambassadeur en Pologne, et chargé d'effectuer l'élection du Prince de Conti, à la mort du Roi Jean Sobieski. Cependant, ayant trouvé les circonstances changées, par l'arrivée retardée de ce Prince, il fut obligé de s'embarquer à Dantzik. A son retour en France, il fut exilé dans son abbaye de Bon-Port. Il s'y occupa, pendant trois ans, à cultiver les Belles-Lettres, les Sciences, et l'Histoire, et reparut ensuite à la Cour avec plus d'éclat que jamais. Il fut envoyé à Rome en qualité d'auditeur, mais il ne plut pas au Pape, et s'en retourna en France. En 1709, il fut nommé plénipotentiaire pour traiter la paix à Gertruidenberg, et en 1712, envoyé en même qualité à Utrecht. C'est dans cette année-là, qu'il obtint le chapeau de Cardinal. Après la mort de Louis XIV, il

fut exilé à cause des liaisons qu'il eut avec les ennemis du Duc d'Orléans, et trois ans après rappelé. Innocent XIII étant mort en 1724, le Cardinal Polignac se rendit à Rome, pour l'élection de Benoît XIII, et il y demeura pendant huit ans, chargé des affaires de France. En 1732, il revint en France et y fut reçu comme un Grand Homme. Il mourut à Paris en 1741, à l'âge de 80 ans, laissant après lui une grande réputation, tant par les hautes charges dont il avait été revêtu, que par l'universalité de ses connaissances, et la protection particulière qu'il accordait aux Savans et aux Artistes. On a de lui ce fameux Poëme, dans lequel il prend pour son objet principal de réfuter *Lucrèce*.

Polybe, célèbre Historien Grec, né à Mégalopolis, ville du Péloponèse, dans l'Arcadie, florissait au troisième siècle avant J. C. Il reçut de son père Lycertas, qui avait gouverné avec tant de sagesse la République des Achéens, les premieres leçons de la politique, et Philopœmen, un des plus intrépides capitaines de l'antiquité, fut son maître dans l'art de la guerre. Le jeune Polybe se distingua pendant la guerre des Romains contre Persée. Ce monarque ayant été vaincu, les Romains amenèrent

amenèrent à Rome mille Achéens, pour les punir du zèle avec lequel ils avaient défendu leur liberté. Polybe était du nombre de ces prisonniers; mais son esprit et sa valeur l'ayant déjà fait connaître, il obtint aisément l'amitié de Scipion et de Fabius, fils de Paul-Emile. Polybe suivit Scipion au siège de Carthagène, se trouva ensuite au siège de Numance; mais ayant perdu son bienfaiteur peu de temps après, il retourna dans sa patrie, où jouissant de l'estime et de la reconnaissance de ses concitoyens, il mourut à l'âge de 82 ans, l'an 421 avant J. C., d'une blessure qu'il se fit en tombant de cheval. Il ne nous reste de tous ses ouvrages qu'une partie de son *Histoire*. Nous devons beaucoup à cet illustre historien; car c'est lui qui nous a fait connaître les grandes opérations de la guerre, qui étaient en usage chez les anciens. Brutus en fit un abrégé pour son usage et le lisait au milieu de ses plus grandes affaires.

POLYCRATE, tyran de Samos, règna vers 532, avant J. C. Amasis, Roi d'Egypte, son ami et son allié, voyant la prospérité constante du règne de ce tyran, lui écrivit de se procurer lui-même quelque malheur pour prévenir ceux de la fortune. Polycrate jette une bague précieuse

dans la mer. Quelques jours après elle fut retrouvée dans le corps d'un poisson, que des pêcheurs lui apportèrent. Le malheur qu'Amasis craignait pour son ami, ne tarda pas d'arriver. Oronte, l'un des Satrapes de Cambise, résolut de s'emparer de Samos. Il attira chez lui Polycrate, sous prétexte de lui céder une partie de ses trésors, afin de le soutenir dans une révolte contre le roi de Perse; il donna dans le piège, et à peine fut-il arrivé, qu'Oronte le fit mourir en croix, l'an 524 avant J. C. Voilà ce que nous raconte l'historien Hérodote.

Pompée le Grand, (*Cneius Pompeius Magnus*) fils de Pompée Strabon, naquit l'an 106 avant J. C. Il apprit à porter les armes sous son père, un des plus habiles capitaines de son temps. A l'âge de 23 ans, il forma de son chef trois légions qu'il mena à Sylla. Trois ans après il reprit la Sicile et l'Afrique sur les proscrits, et mérita les honneurs du triomphe. Ensuite il porta la guerre en Espagne, qu'il termina, toujours en triomphant, l'an 73 avant J. C., et fut élu Consul quelques jours après. Pendant son consulat il marchait de victoire en victoire; il combattit Tigrane et Mithridate, pénétra dans la Médie, dans l'Albanie, et dans l'Ibérie, soumit les Colches, les Achéens et

les Juifs, et retourna en Italie augmentant par ses triomphes la puissance et la grandeur des Romains. Il donna à cette occasion des preuves certaines de sa modestie qui acheva de lui gagner les cœurs des Romains. Il rentra dans Rome en homme privé et en simple citoyen. Sa gloire lui fit des ennemis et des jaloux. Il s'unit à Crassus et à César pour les repousser, et épousa la fille de ce dernier pour resserrer davantage cette union. C'est de cette union que se forma le triumvirat, vers l'an 60 avant J. C. Ce fut la première époque de la destruction du pouvoir consulaire et populaire. Caton vit porter ce coup, et ne put le parer : *Nous avons des maîtres*, s'écria-t-il, *et c'en est fait de la République.* Pompée empêcha qu'il ne fût nommé Préteur. Cependant ayant en vue sur-tout la gloire de sa patrie, il tripla les revenus de la République, étendit sa domination, de sorte que l'Asie mineure qui, avant ses victoires, était la dernière des provinces Romaines, en occupait alors le centre. Tant de gloire, et sa conduite imprudente, lui donnèrent bientôt un rival ou plutôt un maître, dans la personne de César. Quoique nommé par le Sénat gouverneur d'Afrique et d'Espagne,

Pompée se contenta de gouverner ces provinces par ses lieutenans, en s'occupant lui-même à gagner la bienveillance du peuple par des jeux et des spectacles. Il fit bâtir un théâtre si vaste qu'il contenait quarante mille personnes. En 52, avant J. C., il fut créé seul Consul par l'autorité de Caton et du Sénat, ce qui le brouilla avec César. Les nœuds qui les unissaient étaient déjà rompus par la mort de Julie; et Pompée venait d'épouser Cornelia, fille de Métellus Scipion, qu'il associa à son Consulat. César, pour se rendre maître de la République, voulait en même temps garder le gouvernement des Gaules et obtenir le Consulat. Le Sénat, à la sollicitation de Pompée, lui ordonna de quitter l'armée en trois mois; et ce fut le premier acte d'hostilité entre ces deux rivaux. César se présenta bientôt pour le combattre; Pompée quitta Rome avec les Consuls, et se renferma dans Brindes, d'où il passa bientôt dans la Grèce, forma deux grandes armées, une de terre et l'autre de mer. César l'y suivit et l'enferma dans ses propres lignes. Pompée menacé des dernières extrémités, attaque les lignes et les force. Bientôt une nouvelle bataille s'engagea à Pharsale, l'an 48 avant J. C., où la cavalerie de Pompée prit lâchement la fuite, et Pompée lui-même s'enfuit par mer en Egypte auprès de Ptolomée,

à qui il demanda une retraite dans ses Etats. Ce monarque le fit assassiner dans la chaloupe même qui devait le porter à terre. Son corps demeura quelque temps sans sépulture sur le bord de la mer. Un de ses affranchis et un de ses anciens soldats le brûlèrent et couvrirent ses cendres d'un petit monceau de terre. Tel fut le tombeau du grand Pompée. César fut ému de son sort, en versa des larmes et lui fit élever un magnifique tombeau.

Pope, (Alexandre) naquit à Londres en 1688. La Nature lui départit des dons heureux qui furent développés par une éducation soignée. On avait trouvé déjà, dans ses premiers essais de poésie, du sublime et de l'élévation. Bientôt il fut mis au nombre des plus beaux génies d'Angleterre. Il fut le premier qui entreprit de traduire en anglais l'*Iliade* et l'*Odyssée*; et il était réservé à lui d'embellir, dans plusieurs de ses ouvrages, les matières les plus sèches, par le coloris d'une élocution noble, facile, énergique, et variée avec art. Il a composé, outre un grand nombre d'ouvrages, des *Odes*, des *Fables*, des *Épitaphes*, des *Prologues*, et des *Épilogues*. Il passe pour le poëte le plus élégant et le plus harmonieux qu'ait eu l'Angleterre. Il était d'une santé

faible ; il fut enlevé par une hydropisie de poitrine en 1744, à l'âge de 56 ans.

POSSIDONIUS, astronome et mathématicien d'Alexandrie, vivait avant Ptolomée. Il mesura la circonférence de la terre ; mais son calcul est réprouvé par les astronomes modernes.

Il ne faut pas confondre cet astronome avec *Possidonius* d'Apamée, célèbre philosophe Stoïcien, qui tenait son école à Rhodes. Celui-ci vivait vers l'an 30 avant J. C. Pompée, à son retour de Syrie, vint exprès à Rhodes pour profiter en passant de ses leçons.

POUSSIN, (Nicolas le) peintre célèbre, et considéré comme le *Raphaël de la France*, naquit à Andely en Normandie, en 1594. Pour s'instruire d'avantage dans l'art de la peinture, il alla à Rome et y fit des progrès rapides. De retour en France il fut nommé premier peintre de Louis XIII, et ensuite chargé de décorer la grande Galerie du Louvre ; mais ses envieux firent en sorte qu'il retourna à Rome, et y resta jusqu'à sa mort, arrivée en 1665, à 71 ans. Il ne fut jamais guidé par l'intérêt ; la gloire était son seul mobile. Il marquait derrière ses tableaux la somme qu'il en voulait, et renvoyait ce qu'on lui présentait au dessus de son

estimation. On voit à Rome plusieurs ouvrages du Poussin, mais la plus grande partie s'en trouve en France.

PRAXITÈLE, célèbre sculpteur grec, florissait vers l'an 564 avant J. C. Il excellait à travailler le marbre avec un art qui semblait l'animer. Tous ses ouvrages étaient si parfaits qu'on ne savait auquel donner la préférence. La fameuse courtisanne Phryné, ayant obtenu de Praxitèle la permission de choisir son plus bel ouvrage, se servit d'un stratagème pour le connaître, lui faisant accroire que le feu était à son atelier; alors ce célèbre artiste s'écria: « Je suis perdu, si les flammes n'ont point épar» gné mon *Satyre* et mon *Cupidon* ». Phryné, découvrant ainsi ses chefs-d'œuvres, lui déroba le *Cupidon*.

PRÉVOT D'EXILES, (Antoine-François) naquit à Hesdin, petite ville de l'Artois, en 1697. Il étudia chez les Jésuites, et entra dans leur Société; mais se sentant des dispositions pour le métier des armes, il la quitta et s'enrôla en qualité de simple volontaire. Il y retourna quelques temps après; mais le goût pour le service militaire le dominait tellement qu'il reprit les armes. Il passa quelques années dans une dissipation frivole, commune aux jeunes

officiers. La malheureuse fin d'une passion le fit entrer chez les Bénédictins qu'il quitta encore, et passa en Hollande en 1729, où il chercha des ressources dans ses talens. Diverses raisons l'ayant obligé de passer en Angleterre, il alla à Londres, où il entreprit un journal. A la fin, las de sa vie vagabonde, il sollicita son retour en France, y arriva en 1734, y prit le petit collet, et devint aumonier et secrétaire du prince de Conti. Il eut une mort vraiment tragique. En 1763, frappé d'une attaque d'apoplexie dans la forêt de Chantilly, il fut porté chez le curé du village le plus voisin. La justice le croyant mort, ordonna l'ouverture du corps. Un cri fit connaître au chirurgien que l'Abbé était encore en vie; mais c'était trop tard, le coup porté était mortel. On le transporta à Paris où il expira à la soixante-sixième année de son âge. Cet estimable écrivain a laissé une infinité d'ouvrages utiles et agréables. Il avait l'imagination riche et variée.

PRINGLES, (Jean) médecin du roi et de la reine d'Angleterre, naquit dans le comté de Koxburg. Il se distingua par ses connaissances médicinales, et les étendit par la grande pratique qu'il eut à la suite des armées. En 1745

il fut nommé médecin en chef des armées Britanniques. C'est pendant ces travaux qu'il faisait ses observations sur les différentes maladies des armées ; et il mérita, par ses ouvrages, des médailles de la part de la Société Royale de Londres. Il servit encore dans les armées d'Allemagne, ensuite se retira à Londres, où il fut depuis nommé président de la Société Royale. Il voulut finir ses jours à Edimbourg. Il quitta Londres; mais la rigueur du climat le força d'y revenir; et il y mourut en 1782. Il a laissé d'excellens ouvrages; il était un partisan déclaré de la pratique appuyée sur la seule observation, et la recommandait comme la meilleure méthode.

Properce, (*Sextus-Aurelius-Propertius*) poëte latin, naquit à Moravia, ville d'Ombrie, aujourd'hui Bevagna, dans le territoire de Spolète. Son père, chevalier romain, avait été égorgé par ordre d'Auguste, pour avoir suivi le parti d'Antoine pendant le triumvirat. Le fils vint à Rome, et gagna, par son talent pour la poésie, la protection de l'Empereur. Il se lia avec les beaux esprits de son temps, comme l'étaient Ovide, Tibulle, Bassus, et d'autres. On a de lui quatre livres d'*Élégies*, où l'on trouve beaucoup d'expression, mêlée

avec la délicatesse du sentiment. Il mourut l'an 19 avant J. C.

PROTAGORAS, philosophe grec, naquit à Abdère. Il exerça d'abord le métier de crocheteur. Un jour Démocrite l'ayant rencontré chargé de fagots arrangés dans un équilibre géométrique, jugea avantageusement de son esprit, et le mit au nombre de ses disciples. Protagoras, oubliant sa misère, se livra à un orgueil démesuré. Il osa attaquer la divinité. Ses écrits impies furent brûlés par l'ordre des Magistrats d'Athènes, lui-même chassé, et obligé de courir dans les îles de la Méditerranée. Il mourut en allant en Sicile, dans un âge très-avancé, vers l'an 400 de J. C.

PUFFENDORF, (Samuel de) naquit en Saxe, près de Misnie, en 1631. Il acheva ses études à Leipsik. En 1658, devenu gouverneur du fils d'un Ambassadeur du Roi de Suède à la Cour de Danemarck, il partit avec son élève pour Copenhague. La guerre s'étant allumée entre le Danemarck et la Suède, toute la maison de l'Ambassadeur fut arrêtée. Puffendorf, pendant sa prison, écrivit sur les ouvrages de Grotius; ce qui lui donna une telle réputation, que l'Electeur Palatin fonda, en sa faveur, une chaire de droit naturel, dans

l'université d'Heidelberg. Le Roi de Suède le fit ensuite son historiographe, et plus tard il fut chargé d'écrire l'histoire de l'Electeur Guillaume-le-Grand. Il mourut à Berlin, en 1594, à soixante-trois ans. Il a laissé des ouvrages qui lui ont fait un nom distingué; son *Histoire de Suède* est sur-tout estimée à cause de son exactitude.

PUGET, (Pierre) sculpteur, peintre, et architecte, naquit à Marseille, en 1623. A l'âge de seize ans, il annonçait déjà ce qu'il devait être. Il construisit une galère dont un homme âgé se serait honoré. Après un séjour de trois ans, qu'il fit à Florence et à Rome, il revint dans sa patrie. C'est lui qui inventa ces belles galeries, imitées par les étrangers, pour orner les vaisseaux. Il se fit aussi un grand nom par ses tableaux. Une maladie cependant lui fit abandonner cet art, et dès lors il se livra entièrement à la sculpture. Il fut envoyé en Italie pour choisir de beaux blocs de marbre. La disgrace du Ministre qui l'y avait envoyé, mit obstacle à son retour. Il fit plusieurs grands morceaux à Gènes. Colbert le rappela, et lui fit donner une pension de 12,000 écus. On compare ses morceaux de sculpture à l'antique, pour le goût,

pour la correction du dessein, et l'expression de ses caractères.

Pyrrhon, natif d'Élide au Péloponèse, fut disciple d'Anaxarque, et l'accompagna jusques aux Indes. Ce fut sans doute à la suite d'Alexandre-le-Grand, d'où l'on peut connaître en quel temps il a fleuri. Il avait exercé le métier de peintre avant que de s'attacher à la philosophie.

Ses sentimens ne différaient guères des opinions d'Arcésilas, et se terminèrent à l'incompréhensibilité de toutes choses. Il trouvait partout et des raisons d'affirmer, et des raisons de nier; c'est pour cela qu'il retenait son consentement, après avoir bien examiné le pour et le contre, sans conclure autre chose, sinon qu'il ne voyait encore rien de clair et de certain, *non liquet;* et que la matière dont il était question avait encore besoin d'être approfondie. Il paraissait dans toute sa vie chercher la vérité; mais il se ménageait toujours des ressources pour ne pas tomber d'accord qu'elle se fût montrée à lui. C'est-à-dire, en effet, qu'il ne voulait pas la trouver, et qu'il cachait cette affreuse disposition sous le spécieux prétexte de la recherche et de l'examen.

Quoiqu'il ne fut pas l'inventeur de cette

méthode de philosopher, elle ne laisse pas de porter son nom. L'art de disputer sur toutes choses, sans prendre jamais d'autre parti que de suspendre son jugement, s'appelle *Pyrrhonisme.* Les disciples de Pyrrhon s'appelaient aussi *Scepticiens*, d'un mot grec, qui signifie, *considérer*, *examiner;* parce que c'était là où se terminait tout leur travail.

L'indifférence de Pyrrhon est étonnante; et si tout ce que Diogène de Laërce en rapporte est vrai, elle allait jusqu'à la folie. Cet Historien dit qu'il ne préférait rien à rien, qu'un charriot et un précipice ne l'obligeaient point à faire un pas en arrière, ou à côté, et que ses amis, qui le suivaient, lui sauvèrent souvent la vie. Cependant un jour il prit la fuite, pour se garantir d'un chien qui le poursuivait; et comme on le raillait sur cette crainte, contraire à ses principes, et indigne d'un Philosophe: *Il est difficile*, répondit-il, *de dépouiller entièrement l'homme.*

Anaxarque, son maître, étant tombé dans un fossé, il passa outre sans daigner lui tendre la main. Loin qu'Anaxarque lui en sût mauvais gré, il blâma ceux qui reprochaient à Pyrrhon une dureté si inhumaine, et loua son disciple de son esprit indifférent, et qui n'ai-

mait rien. Que deviendrait la société et le commerce de la vie avec de tels philosophes!

Pyrrhon soutenait qu'il n'importe pas plus de vivre que de mourir, ou de mourir que de vivre. *Pourquoi donc ne mourez-vous pas?* lui demanda-t-on. — *C'est à cause de cela même*, répondit-il, *parce que la vie et la mort sont également indifférentes*. Il enseignait ce dogme abominable, et qui ouvre la porte à tous les crimes : que l'honneur et l'infamie des actions, leur justice et leur injustice dépendaient uniquement des lois humaines, et de la coutume; en un mot, qu'il n'y avait rien en soi-même d'honnête et de honteux, de juste et d'injuste.

Sa patrie le considéra extrêmement, lui conféra la dignité de pontife, et, en sa faveur, accorda une exemption de tribut à tous les philosophes. Conduite bien singulière à l'égard d'un homme que l'on comblait d'honneurs, pendant qu'il ne lui était dû que des supplices.

PYRRHUS, fils d'Achille et de Déidamie, fille de Lycomède, roi de Scyros, naquit dans cette île un peu avant la guerre de Troie, et y fut élevé jusqu'à la mort d'Achille, après laquelle les grecs députèrent Ulysse et Phénix vers Pyrrhus, pour l'emmener au siège de

Troie, comme le seul moyen, d'après une prédiction, de prendre cette fameuse ville. Pyrrhus y alla, malgré sa grande jeunesse, et se montra digne de son rang. Il combattit contre Euripile, fils de Télèphe, et le tua. Il fut le premier qui entra dans le fameux cheval de bois, prit la ville dans la nuit, et massacra le roi Priam. Ce fut lui aussi qui précipita du haut d'une tour le fils d'Hector, et qui immola Polixène sur le tombeau d'Achille. Après avoir saccagé Troie, il alla en Épire, où il fonda un royaume. Quelque temps après il épousa Hermione, fille de Ménélas et d'Hélène, et fut tué par Oreste furieux, au pied des autels. Au reste tous ces details appartiennent aux temps fabuleux, plutôt qu'à l'Histoire.

Pythagore, l'un des plus célèbres Philosophes de l'antiquité, naquit, à Samos, suivant l'opinion commune. Il fut d'abord disciple de Phérécide, que l'on met au nombre des sept Sages. Après la mort de son maître, comme il avait un désir extraordinaire de s'instruire, et de connaître les mœurs des étrangers, il abandonna sa patrie, et tout ce qu'il avait, pour voyager.

Il demeura un temps assez considérable en

Egypte, pour y converser avec les Prêtres, et pour apprendre d'eux ce qu'il y avait de plus caché dans les mystères de leur religion et de leur sagesse. Polycrate écrivit en sa faveur à Amasis, Roi d'Egypte, afin qu'il le traitât avec distinction. Pythagore passa ensuite dans le pays des Caldéens, pour connaître la science des Mages. On prétend qu'il a pu voir à Babylone Ezéchiel et Daniel, et profiter de leurs lumières. Après avoir voyagé dans divers endroits de l'Orient, il alla en Crète, où il fit une liaison très-étroite avec le sage Epiménide. Enfin, après s'être ainsi enrichi de différentes connaissances dans les divers pays qu'il parcourut, il revint à Samos chargé des précieuses dépouilles qui avaient été le but, et qui étaient le fruit de ses voyages.

Le chagrin qu'il eût de voir sa patrie opprimée par la tyrannie de Polycrate, lui fit prendre la résolution de s'exiler volontairement. Il passa dans cette partie de l'Italie qui a été appelée la Grande Grèce, et s'établit à Crotone, dans la maison de Milon, le fameux athlète, où il enseigna la philosophie. C'est de là, que la Secte dont il a été l'auteur, s'est appelée Italique.

Avant lui, ceux qui excellaient dans la con

naissance de la nature, et qui se rendaient recommandables par une vie réglée et vertueuse, étaient appelés Sages. Ce titre lui paraissant trop fastueux, il en prit un autre, qui faisait voir qu'il ne s'attribuait par la possession de la sagesse, mais seulement le désir de la posséder. Il s'appela donc Philosophe, c'est-à-dire, amateur de la sagesse.

La réputation de Pythagore se répandit bientôt dans toute l'Italie, et lui attira un grand nombre de disciples. Quelques uns ont mis de ce nombre Numa, qui fut élu Roi de Rome : mais ils se trompent. Pythagore fleurissait au temps de Tarquin, dernier roi des Romains, c'est-à-dire l'an de Rome 220, ou, selon Tite-Live, sous Servius Tullius. L'erreur de ceux qui l'ont fait contemporain du roi Numa, est glorieuse à l'un et à l'autre. Car, on ne tomba dans cette pensée que parce qu'on crut que Numa n'aurait pu faire paraître tant d'habileté et de sagesse dans le gouvernement, s'il n'avait été disciple de Pythagore. Ce qui est certain, c'est que, dans la suite, sa réputation était fort grande à Rome. Il fallait que l'on y eût conçu une grande idée de ce Philosophe, puisqu'un oracle, pendant la guerre contre les Samnites, ayant ordonné aux Ro-

mains d'ériger deux statues, l'une au plus brave et l'autre au plus sages des Grecs, ils les firent dresser en l'honneur d'Alcibiade et de Pythagore. Pline trouve ce double choix fort étonnant.

Il faisait subir à ses écoliers un rude noviciat de silence, qui durait pour le moins deux ans : et il le faisait durer jusqu'à cinq années pour ceux en qui il reconnaissait une plus grande démangeaison de parler.

Ses disciples étaient partagés en deux classes. Les uns étaient simples auditeurs, écoutant et recevant ce qu'on leur enseignait, sans en demander les raisons, dont on supposait que leurs esprits n'étaient par encore capable. Les autres, comme plus formés et plus intelligens, étaient admis à proposer leurs difficultés, à pénétrer plus avant dans les principes de la philosophie, et à apprendre les raisons de tout ce qui leur était enseigné.

Pythagore regardait la géométrie et l'arithmétique, comme absolument nécessaires pour ouvrir l'esprit des jeunes gens, et pour les disposer à l'étude des grandes verités. Il faisait aussi grand cas et grand usage de la musique, à laquelle il rapportait tout, prétendant que le monde avait été formé par une sorte d'har-

monie que la lyre a depuis imitée; et il donnait des sons particuliers au mouvement des sphères célestes qui roulent sur nos têtes. On dit que les Pythagoriciens avaient coutume, en se levant, d'éveiller leur esprit au son de la lyre, pour se rendre plus propres à agir : et qu'avant de se coucher, ils reprenaient leur lyre, dont ils tiraient sans doute des sons plus doux, pour se disposer au sommeil, en calmant ce qui pouvait leur rester des pensées tumultueuses de la journée.

Pythagore avait une grande autorité sur l'esprit de ses disciples. Il suffisait qu'il eût avancé quelque chose ; sans autre preuve, ils en étaient pleinement convaincus : d'où vint parmi eux cette célèbre parole : Le maître l'a dit. Une réprimande qu'il fit un jour à un de ses écoliers en présence de tous les autres, fut si sensible au jeune homme, qu'il ne put y survivre et se donna la mort. Depuis ce temps, Pythagore, instruit et infiniment affligé par un si triste exemple, ne censura plus personne qu'en particulier.

Le zèle de Pythagore ne se renferma pas dans son école, et ne se borna pas à l'instruction des particuliers, mais pénétra jusques dans le palais des grands. Ce Philosophe comprit que

c'était travailler au bonheur et à la réforme de peuples entiers, que d'inspirer aux Princes et aux premiers Magistrats des principes d'honneur, de probité, de justice, et d'amour du bien public. Il eut la gloire de former des disciples, qui furent d'excellens Législateurs : un Zaleucus, un Charondas, et plusieurs autres, dont les sages lois furent si utiles à la Sicile, et à cette partie de l'Italie, appelée la Grande Grèce, et qui méritent les plus grandes louanges à plus juste titre que ces fameux conquérans, qui ne se sont fait connaître dans le monde, que par des ravages et des incendies.

Il s'appliquait fortement à pacifier les guerres dans l'Italie, et les factions intestines qui troublaient les villes. Il ne faut faire la guerre, disait-il souvent, qu'à ces cinq choses : aux maladies du corps, à l'ignorance de l'esprit, aux passions du cœur, aux séditions des villes, et à la discorde des familles. Voilà cinq ennemis qu'il voulait qu'on combattît à toute outrace et sans ménagement.

Les habitans de Crotone, voulurent que leur Sénat, qui était composé de mille personnes, se conduisît en tout par les conseils d'un si grand homme, et ne décidât rien que de

concert avec lui, tant il s'était acquis de crédit par sa prudence et par son zèle pour le bien public.

Crotone ne fut pas la seule ville qui profita de ses avis : plusieurs autres se ressentirent du bon effet des études de ce Philosophe. Il passait de l'une à l'autre, pour répandre avec plus de fruit et d'abondance ses instructions; et il laissait dans tous les lieux où il s'arrêtait, des traces précieuses de son séjour, par le bon ordre, la discipline et les sages réglemens qu'il y établissait.

Il avait des maximes admirables sur la morale, et voulait que l'étude de la philosophie, tendît uniquement à rendre les hommes semblables à Dieu. C'est l'éloge que donne Hiéroclès à une pièce de poésie, intitulée *Carmen Aureum*, (Vers d'Or) qui contient les dogmes de ce Philosophe.

Mais il était peu éclairé sur la nature même de Dieu. Il croyait que Dieu est une ame répandue dans tous les êtres de la nature, et dont les ames humaines sont tirées : sentiment que Virgile a exprimé en vers parfaitement beaux, dans le quatrième livre des Géorgiques. Velleius, dans Cicéron, réfute ce sentiment d'une manière agréable, mais solide. « Si cela était ainsi, dit-il, Dieu se-

» rait déchiré et mis en pièces, quand ces
» ames s'en détachent. Il souffrirait; et un
» Dieu n'est point capable de souffrir, il
» souffrirait dans une partie de lui-même,
» quand elles souffrent, comme il leur ar-
» rive à la plupart. Pourquoi, d'ailleurs, l'es-
» prit de l'homme ignorerait-il quelque chose,
» s'il était Dieu »?

La Métempsycose était le principal dogme de la philosophie de Pythagore. Il l'avait empruntée ou des Egyptiens, ou des Brachmanes les anciens sages des Indes. Cette opinion dure encore parmi les idolâtres de l'Inde et de la Chine, et fait le principal fondement de leur religion. Pythagore croyait donc qu'à la mort des hommes leur ames passaient dans d'autres corps, et que, si elles avaient été vicieuses, elles étaient enfermées dans des corps de bêtes immondes ou malheureuses, pour y expier les fautes de la vie passée; et qu'après une certaine révolution d'années ou de siècles, elles venaient animer d'autres hommes.

Pythagore par une suite nécessaire de la Métempsycose, concluait, et c'était un des points capitaux de sa morale, que l'homme commettait un grand crime, quand il tuait ou qu'il mangeait des animaux; parce que tous

les animaux, de quelque espèce qu'ils soient, étant animés de la même ame, il y avait une horrible cruauté à égorger un autre soi-même.

Le même Philosophe, défendait à ses disciples de manger des fèves : d'où vient qu'Horace les appelle parentes ou alliées de Pythagore : *Faba Pythagoræ cognata.* On apporte différentes raisons de cette défense ; il y en a qui prétendent que c'était une invitation de Pithagore à ses disciples de s'abstenir de l'ambition : les principales places se donnant par le scrutin, dont les fèves étaient l'instrument.

Q.

QUINAULT (Philippe) naquit, en 1636, de parens pauvres. Il se mit domestique chez Tristan l'Hermite, qui lui donna les premières leçons de la poésie. Il composa quelques pièces de théâtre à l'âge de vingt ans ; à l'âge de trente ans, il en donna plusieurs qui obtinrent les suffrages du parterre. Quinault ne se contenta pas d'être poëte, il voulut aussi avoir connaissance du droit ; il arrangea les comptes d'un riche marchand qui fut inquiété par ses

associés, et finit, après sa mort, par épouser sa veuve. En 1670, il fut reçu à l'Académie française. Au retour du Roi de ses campagnes de 1675 et 1677, il fut chargé de haranguer au nom de cette Compagnie. Quinault doit une partie de sa célébrité à ses *Opéras;* Lulli le préféra à tous les autres poëtes de son temps.

QUINTE-CURCE, (*Q. Curtius-Rufus*) Historien latin. Il s'attacha dans sa jeunesse au Questeur d'Afrique. Il sut mériter, par sa conduite, des protecteurs qui lui procurèrent les moyens d'obtenir différentes dignités, qu'il remplit de manière à mériter le gouvernement d'Afrique, que Tibère lui conféra. Quinte-Curce se fit un nom immortel par son *Histoire d'Alexandre le Grand*, dans laquelle il a également immortalisé ce héros.

QUINTILIEN, (*Marcus-Fabius-Quintilianus*) naquit la quarante-deuxième année de J. C. sous l'empereur Claude. Quelques uns le supposent Espagnol, plusieurs croient avec assez de fondement qu'il était né à Rome. Il fut le disciple de Domitius Aster, qui avait la plus grande réputation parmi les orateurs. Au commencement de l'empire de Galba, Quintilien ouvrit à Rome une école de rhétorique, et y enseigna le

le premier aux frais de l'Etat ; il dût ce privilège à Vespasien, qui assigna un revenu annuel aux professeurs d'éloquence. Quintilien mérita, en remplissant la chaire de rhétorique, un applaudissement général, et se fit en même temps un grand nom dans le barreau. Pour pouvoir se livrer avec plus d'activité à la composition des ouvrages qu'il méditait, il demanda, et obtint de l'empereur Domitien, sa retraite, après avoir employé vingt années dans l'exercice de l'éloquence, et du barreau ; et c'est dans sa retraite qu'il composa entre autres ses *Institutions Oratoires*, dans lesquelles on trouve la rhétorique la plus complète que l'antiquité nous ait laissée.

R.

Rabelais, (François) naquit à Chinon en Touraine. Son père, apothicaire, le mit chez les Cordeliers. Né avec une imagination vive, et une mémoire heureuse, il réussit bientôt à se faire une réputation dans la chaire à laquelle il se consacra. Quelques fautes graves qu'il avait commises lui méritèrent une prison monas-

tique, d'où il trouva moyen de s'échapper. Il entra, avec la permission du Pape, dans l'ordre de Saint-Benoît; mais, ennemi de toute sorte de joug, il quitta tout-à-fait l'habit religieux, et alla étudier la médecine à Montpellier, où il prit le bonnet de docteur, et obtint une chaire dans cette faculté, en 1531. Il exerça ensuite la médecine pendant quelque temps à Lyon, d'où il partit pour l'Italie. A Rome, il se fit connaître du Pape et des Cardinaux par ses saillies amusantes. De Cordelier devenu Bénédictin, de Bénédictin, Chanoine, de Chanoine, il devint Curé; mais il ne fut pas plus appelé à cet état qu'aux autres qu'il avait quittés. On a cependant de lui quelques bons ouvrages. Il mourut en 1553, à soixante-dix ans.

Rabutin, (Roger, comte *de Bussi*) né à Epiry en Nivernois, en 1618, servit dès l'âge de douze ans, dans le régiment de son père. Il donna des preuves de sa valeur dans plusieurs siéges et batailles, et mérita la charge de Lieutenant-Général des armées, et du Nivernois. Il fut reçu à l'Académie française en 1669. Une histoire manuscrite, qu'il fit courir contre deux Dames puissantes à la Cour, le firent mettre à la Bastille. Une maladie l'en

et sortir; mais il fut obligé de donner la démission de sa charge. Il ne sortit de la Bastille que pour aller en exil dans une de ses terres. Après dix-sept ans de sollicitations, il obtint sa liberté; mais ayant été mal vu à la Cour, il se retira dans ses terres. On a de lui quelques ouvrages. Ses *Poésies*, répandues dans ses lettres, semblent venir plutôt d'un bel esprit que d'un poëte. Il mourut à Autun, en 1693, à soixante-quinze ans.

RACAN, (Honorat de Bueil, marquis de) né en Touraine, à la Roche-Racan, en 1589, fut l'un des premiers académiciens français. A l'âge de 16 ans il entra page de la chambre du Roi, eut occasion de voir Malherbe, et se forma sous ce grand maître en poésie. Racan quitta la Cour pour porter les armes, fit deux ou trois campagnes, et revint à Paris, après le siége de Calais. Il consulta Malherbe sur le genre de vie qu'il devait choisir. Le poëte lui répondit par la *Fable du meûnier, de son fils, et de l'âne.* Racan se décida pour le mariage, et se livra à l'étude de la langue latine qu'il ignorait absolument. Ses *OEuvres* et *Poésies* sont très-estimées par la manière touchante et ingénue dont il s'exprime sur tous les objets qui sont proprement du ressort de la poésie simple et natu-

relle. Il mourut dans le lieu de sa naissance, en 1670, à l'âge 87 ans.

Racine, (Jean) naquit à la Ferté-Milon, en 1639. Il fut elevé à Port-Royal-des-Champs. Son goût dominant était pour les poëtes tragiques. La solitude, dans laquelle il s'était retiré avec sa grand'mère, favorisait ses études, et il alla souvent se promener dans les bois de l'Abbaye, un *Euripide* à la main. Il cachait des livres, pour les dévorer à des heures indues. Après avoir fait ses humanités à Port-Royal, et sa philosophie au collège de Harcourt, il débuta par une ode intulée *la Nymphe de la Seine*, ce qui lui valut une pension de 600 livres que Colbert lui procura. Dès lors Racine se consacra à la poésie, renonçant même au riche bénéfice qu'un de ses oncles lui avait offert. Il vint à Paris en 1664, et son génie se montra dans tout son éclat dans ses premières productions de la *Thébaïde*, d'*Alexandre*, d'*Andromaque*. Cependant Racine, dégoûté de la carrière du théâtre, voulut se faire Chartreux; mais son directeur connaissant l'inconstance de son caractère, l'en détourna. Il épousa, quelques mois après, la fille d'un Trésorier de France à Amiens, en 1677. Il fut, dans cette année même, chargé d'é-

crire l'histoire de Louis XIV, conjointement avec Boileau. Cette histoire n'a jamais paru ; le manuscrit en a péri dans l'incendie de la bibliothèque de M. Valincour. Racine jouissait dans ce temps-là d'une estime générale ; le Roi le traitait en favori ; et le faisait coucher dans sa chambre pendant ses maladies ; il aimait à l'entendre parler, lire, déclamer ; cette faveur ne dura pas, et sa disgrace hâta sa mort. Il mourut en 1699 à l'âge de 60 ans. Racine avait de grandes qualités, il possédait également la politesse d'un homme du monde et les saillies d'un bel esprit. Outre les *Tragédies*, Racine composa une *Histoire*, une *Idylle*, quelques *Epigrammes*, et a laissé par ses œuvres un monument immortel de la fécondité de son génie, et de la variété de ses idées sublimes.

Racine, (Louis) naquit à Paris. Ayant perdu son père, Jean Racine, de bonne heure, il demanda des avis à Boileau qui lui conseilla de ne pas s'appliquer à la poésie ; mais son penchant l'y entraîna.

Cependant, redoutant le séjour de la Cour, où son père avait essuyé des chagrins, il prit l'habit ecclésiastique ; et ce n'est que d'après les conseils du chancelier d'Aguesseau, exilé à Fresnes, qu'il se réconcilia avec le monde. Le

Cardinal Fleury, qui avait connu son père, lui procura un emploi dans les finances; et il coula dès-lors des jours heureux et tranquilles avec une épouse vertueuse qui lui donna un fils. Il perdit cet unique fruit de son mariage dans le tremblement de terre et l'inondation qui ravagèrent Cadix en 1755. Racine, vivement affligé de cette perte, ne traîna plus qu'une vie triste, et mourut en 1763, à 71 ans. Il avait été membre de l'Académie des Inscriptions. Ce poëte, estimable par ses talens, l'était bien plus par les vertus morales.

Rameau, (Jean-Philippe) naquit à Dijon en 1683. Son penchant pour la musique se déclara de bonne heure, il s'y livra dès son enfance, et suivit les opéras ambulans de province. A l'âge de 17 ans il commença ses essais en musique. Déjà ses premières compositions étaient au dessus de la portée de son siècle, et quoique exécutées à Avignon, qui était alors en réputation de contenir dans ses murs beaucoup de connaisseurs, elles ne réussirent pas. Le dépit lui fit quitter cette ville. Il parcourut l'Italie et la France et s'adonna à l'étude du clavecin. Il devint fort habile sur cet instrument, et égala presque le célèbre Marchand. Il toucha l'orgue quelque temps à Dijon et à Clermont.

Reconnaissant la supériorité de Marchand, Rameau devint son disciple, et apprit sous lui les principes les plus importans de l'harmonie. Quelque temps après, ayant concouru pour l'orgue de Saint-Paul à Paris, il fut vaincu par le fameux Daquin, et dès ce moment il abandonna un genre dans lequel il ne pouvait pas occuper la première place. Il fit un *Code de musique* et une *Démonstration du principe de l'Harmonie*, dans laquelle il conduit au principe simple et unique, la base fondamentale. Il mourut en 1764, nommé compositeur de la musique du Cabinet du Roi.

RAMSAY, (André-Michel de) docteur de l'Université d'Oxford, naquit en Ecosse en 1686, de l'ancienne famille de Ramsay. Il eut dès sa plus tendre jeunesse un goût décidé pour les sciences, sur-tout pour les mathématiques et pour la théologie. Il flotta long-temps dans ses opinions philosophiques, consulta les théologiens d'Angleterre et de Hollande, et trouva enfin la vérité dans les lumières de l'illustre Fénélon, qui le fixa dans la religion catholique. Ramsay se fit bientôt connaître en France, et dans les pays étrangers, par ses ouvrages qui annonçaient d'heureuses dispositions. Le roi d'Angleterre, Jacques III, l'ap-

pela à Rome pour lui confier une partie de l'éducation de ses enfans; mais des brouilleries de Cour l'obligèrent de revenir en France. Il fut chargé de l'éducation du duc de Château-Thierry, et ensuite du prince de Turenne. Il s'en acquitta avec succès, et mourut à Saint-Germain-en-Laye, en 1743, à l'âge de 57 ans. Il avait écrit plusieurs *Histoires*, quelques pièces de poésies, etc. Le mérite des ouvrages de Ramsay est d'être écrits avec élégance et précision.

RAMUS, ou la *Ramée*, (Pierre) naquit à Cuth, village de Vermandois, vers l'an 1502. Dans son enfance il fut attaqué deux fois de la peste. Il fit deux fois le voyage de Paris, et deux fois la misère l'en chassa. Enfin, dans son troisième, il fut reçu domestique au collège de Navarre. Son infatigable zèle et son application lui procurèrent assez de connaissances pour aspirer au degré de maître-ès-arts. Il soutint dans sa thèse, que tout ce qu'Aristote avait enseigné, n'était que des faussetés et des chimères. L'Université lui intenta un procès, pour avoir voulu décréditer le Philosophe grec. L'affaire fut portée au Grand-Conseil, qui lui défendit d'enseigner; et peu s'en fallut qu'on ne l'envoyât aux galères. Cependant il profita l'année

d'après, de l'occasion de la peste qui ravageait Paris. Les collèges étaient fermés, il recommença ses leçons. En 1551, il obtint, par la protection du Cardinal de Lorraine, les chaires d'éloquence et de philosophie du collège Royal. Il remplit tranquillement cette place; mais la guerre civile l'obligea de quitter Paris. L'Université le destitua, et déclara sa place vacante. Henri III lui donna un asyle à Fontainebleau. Comme Ramus était Protestant, les Catholiques, pendant son absence, pillaient sa bibliothèque, et dévastaient son collège. Après bien des persécutions, qu'il eut à essuyer, il fut rétabli dans sa charge de Principal du collège de Presle, après la mort du duc de Guise, en 1563. Ayant pris les armes contre l'Etat, il se trouva, en 1567, à la bataille de Saint-Denis, où il manqua de périr. Cependant il fut encore réintégré dans ses fonctions. Il alla visiter les universités d'Allemagne. De retour à Paris, en 1571, il fut compris dans le massacre de la St.-Barthélemi, en 1572. Il était âgé de soixante-neuf ans. On a de lui plusieurs Grammaires, et d'autres Ouvrages.

Rancé (Dom Armand-Jean le *Bouthillier* de) naquit, à Paris, en 1626. Un génie surprenant, et d'heureuses dispositions pour les

Belles-Lettres, le mirent à même de publier, à l'âge de treize ans, à l'aide de son précepteur, une nouvelle édition des poésies d'Anacréon, en grec. Des Belles-Lettres, il passa à la Théologie, et fut reçu Docteur en 1654. Il entra ensuite dans le monde, où il se livra à toute espèce de dissipation; mais bientôt rassassié de ses plaisirs frivoles, il embrassa l'état monastique. Il vendit sa terre de Peret 300 mille livres, pour les donner à l'Hôtel-Dieu de Paris. Il prit ensuite l'habit régulier dans l'abbaye de Perseigne, et y fit une réforme, avec le brevet du Roi, et avec la permission du Pape. Il voulut étendre sa réforme plus loin, mais il n'y réussit point. Cependant il s'appliqua à lui faire jeter de profondes racines à la Trappe. Enfin, accablé d'infirmités, il se démit de son abbaye, et il mourut tranquille en 1700. Il expira, couché sur la cendre et sur la paille, en présence de l'Evêque de Seez, et de toute sa communauté, regretté pour ses grandes qualités. Il a laissé quelques Ouvrages relatifs à la religion, écrits avec un style noble et élégant.

Raphael-Sanzio, naquit à Urbin, en 1483. Son père, peintre médiocre, l'occupa d'abord à peindre sur la faïence, et le mit ensuite chez le Pérugin, qu'il égala bientôt. Il alla

étudier à Florence, prit pour son modèle Léonard de Vinci, et Michel-Ange, et à Rome il sut s'introduire dans la chapelle que Michel-Ange peignait. Le pape Jules II fit travailler Raphaël dans le Vatican. Son premier ouvrage pour ce Pape, fut l'*Ecole d'Athènes.* Mais combien il se surpassa lui-même dans son tableau de la *Transfiguration!* Ce grand artiste mourut en 1520, à trente-sept ans. On compte parmi ses disciples, Jules Romain, Penni, Pellegrin de Modène, Perrin del Vaga, Polydore de Caravage.

RAPIN, (René) naquit à Tours, en 1621. Il se consacra de bonne heure à la poésie latine, dans laquelle il acquit de la célébrité. En entrant chez les Jésuites, il y apporta un goût sûr et décidé pour cet art, et écrivit plusieurs poésies latines. On fait beaucoup de cas de ses *Jardins*, poëme digne presque des *Georgiques* de Virgile. Il mourut à Paris, en 1687.

RAY, (Jean) né dans le comté d'Essex, en 1628, étudia à Cambridge, et fut membre du collège de la Trinité. Après avoir pris les degrés académiques, il fut ordonné Prêtre de l'Église anglicane; mais il ne put obtenir des bénéfices. Il parcourut l'Angleterre, l'Écosse, l'Irlande, la

Hollande, l'Allemagne, l'Italie, la France, et plusieurs autres pays, dans lesquels il fit des recherches laborieuses. En 1667, il fut nommé Membre de la Société Royale à Londres. Il mourut en 1706, âgé de soixante-dix-huit ans. Ray passa sa vie en philosophe, et finit de même. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages savans et instructifs.

RAYNAL, (Guillaume-Thomas) né en 1711 à Saint-Géniez, petite ville du Rouergue, reçut sa première éducation chez les Jésuites, et contracta parmi eux le goût de l'étude et l'habitude de l'ordre. Doué d'une imagination ardente, il s'était persuadé que, pour acquérir de la gloire, pour être heureux, il fallait se faire Jésuite; mais son goût pour l'indépendance changea bientôt ses idées, et détruisit ses projets. Rentré dans le monde sans fortune, il la chercha dans les Lettres. Ses premiers essais littéraires ne furent pas heureux. *L'Histoire du Stathoudérat, celle du Parlement d'Angleterre*, firent du bruit; mais ne produisirent cependant aucune célébrité à leur auteur. Raynal, après avoir donné ces ouvrages au public, et l'*Histoire du divorce d'Henri VIII, et de Catherine d'Arragon*, sous un nom supposé, sembla avoir quitté la car-

rière des Lettres. On ne vit rien de lui pendant l'espace de vingt ans. Ce fut dans cet intervalle qu'il fit la connaissance d'une partie des plus célèbres philosophes de ce siècle; il vécut avec Voltaire, Rousseau, d'Alembert, Diderot, Condillac, et il fut l'ami de plusieurs. Il est probable que ce fut au milieu d'eux qu'il conçut le projet de décrire, dans leur sens, l'une des plus grandes époques de l'histoire moderne; celle de l'établissement des Européens dans les deux Indes. Un ouvrage où l'on présentait, pour la première fois au genre humain, et avec un burin hardi, son état de situation, le bilan de ses affaires, le recensement de sa population, le compte de ses idées politiques et religieuses; un ouvrage qui, au mérite d'offrir les connaissances les plus variées, joignait celui d'être écrit avec une prodigieuse facilité et une rare éloquence; cet ouvrage, dis-je, ne pouvait manquer de fixer l'attention de tous les esprits, et de faire la réputation de son auteur. Raynal n'y eut pas plutôt attaché son nom, qu'il fut poursuivi, décrété de prise de corps, et obligé de fuir; il se retira en Allemagne.

Le grand Frédéric ayant témoigné le désir

trouva, jusqu'au moment de la révolution, tous les soins de l'amitié. A cette époque Raynal vint se fixer à Paris. On connaît la fameuse lettre qu'il écrivit à l'Assemblée Constituante. Ce fut à peu près le dernier écrit connu de lui. Peu de jours avant sa mort il se promenait encore à pied dans les rues de Paris; le 7 mars 1796 il se leva comme de coutume, se rasa lui-même et s'habilla. Vers six heures du soir il se coucha, entendit la lecture du journal, et fit quelques observations politiques sur les opérations qu'il annonçait; à dix heures il n'était plus. Raynal avait une physionomie à grande expression; il était bon et humain. Des Français reçurent de lui, en Prusse et en Russie, des services qu'ils ne lui demandaient pas. Il fit le premier ériger un monument aux trois fondateurs de la liberté Helvétique, dans le lac de Lucerne. Il fonda, à l'Académie française, à celle des Sciences et des Inscriptions, des prix annuels de la valeur de 1,200 francs chacun. Il fit encore d'autres fondations qui, toutes, n'avaient pour but que l'utilité publique. Il avait assuré aux pauvres de la paroisse où il était né, le bouillon et les remèdes dont ils pourraient avoir besoin dans leur état de maladie.

Outre les ouvrages de l'abbé Raynal, que nous venons de citer, nous en avons une quantité d'autres, dont on peut voir la liste dans les Siècles littéraires de la France, etc.

On croit que Raynal a fait une histoire de la révocation de l'Édit de Nantes. L'auteur le regardait, dit-on, comme une de ses meilleures productions ; mais on ignore où en est le manuscrit.

Réaumur, (René-Antoine *Ferchault*, sieur de) naquit à la Rochelle, en 1683. Il étudia d'abord le droit, et ensuite il s'appliqua entièrement à la physique. En 1708 il fut agrégé à l'Académie des Sciences, et dès lors il se consacra à l'étude de l'histoire naturelle. Il rendit à l'Etat de grands services, et en obtint une pension de 12 mille livres, pour son ouvrage intitulé : *L'art de convertir le fer forgé en acier, et l'art d'adoucir le fer fondu, et de faire des ouvrages de fer fondu aussi finis que le fer forgé*. C'est par ses soins que les manufactures de fer-blanc sont établies en France ; c'est à lui qu'on doit l'art de faire de la porcelaine. On lui doit encore la construction d'un nouveau thermomètre, qui porte son nom, et a fait oublier ceux de Drebbel, d'Amontons, de la Hire, de Fahrenheit, etc.

Il démontra, par des expériences singulières, la manière dont les oiseaux font la digestion de leur nourriture; il fit des remarques sur l'art avec lequel les différentes espèces d'oiseaux savent construire leurs nids. Il mourut en 1757, âgé d'environ soixante-quinze ans, des suites d'une chute. On a de lui d'excellens *Mémoires pour servir à l'Histoire des Insectes.*

RÉDI, (François) naquit à Arezzo, en 1626, devint premier médecin des Grands-Ducs de Toscane, Ferdinand II, et Côme III. Il travailla beaucoup au Dictionnaire de la Crusca, dont il était membre; mais il se distingua sur-tout par ses recherches dans la physique et dans l'histoire naturelle. Il fut trouvé mort dans son lit en 1697, à l'âge de soixante-onze ans. On a de lui, outre les ouvrages relatifs à l'histoire naturelle, des *poésies italiennes.*

RÉGNARD, (Jean-François) naquit à Paris, en 1647. Il eut un penchant irrésistible pour les voyages. Il parcourut d'abord l'Italie; à son retour s'étant embarqué à Gènes sur un bâtiment anglais qui allait à Marseille, ce bâtiment fut pris par les Algériens, et tout l'équipage conduit à Alger. Régnard savait faire la cuisine, il fut fait cuisinier du maître dont il

était devenu esclave. Il encourut la disgrace de son patron, et fut livré à la justice pour de certaines libertés qu'il s'était permises. Le Consul de la nation française l'arracha au supplice et à l'esclavage. Il partit des lieux de sa captivité, en emportant avec lui la chaîne avec laquelle il avait été d'abord attaché. En 1681, il quitta de nouveau Paris, pour visiter la Flandre et la Hollande, d'où il passa en Danemarck, et ensuite en Suède. Il voulut voir la Laponie, et pénétra jusqu'à la mer Glaciale. En 1683 il parcourut toute la Pologne, passa à Vienne, d'où il revint à Paris, après un voyage de trois années. Enfin lassé de ces courses, Régnard se retira dans une terre proche de Dourdan, à onze lieues de Paris, où il composa plusieurs pièces de théâtre, qui sont ce que nous avons de mieux en ce genre après celles de Molière. Ce philosophe, gai en apparence, mourut cependant de chagrin, en 1709, à soixante-deux ans. Il nous a laissé la description de ses voyages; celle de la Laponie est remarquable.

RÉGULUS, (*Marcus-Attilius*) Consul romain, en 267 avant J. C., subjugua les Salentins, et se rendit maître de Brindes, leur capitale. Consul une seconde fois il fut vainqueur

d'Amilcar et d'Hannon, dans un combat naval donné près d'Héraclée, sur la côte de Sicile ; il leur prit soixante-quatre galères, et en coula à fond plus de trente. Régulus, resté en Afrique après cette victoire, gagna une bataille sur terre, suivie de la reddition de plus de deux cents places. Les Carthaginois demandèrent la paix ; mais Régulus prescrivit aux vaincus des conditions cruelles, et provoqua ainsi les ressources du désespoir. Xantippe, officier Spartiate, arrivé à Carthage avec un renfort de troupes grecques, livra une bataille à Régulus, il tailla en pièces trente mille Romains, et prit Régulus avec quinze mille prisonniers. On envoya Régulus à Rome, sous le serment d'un prompt retour, pour y annoncer les conditions de la paix, et proposer l'échange des prisonniers ; mais Régulus, loin de le solliciter, persuada au contraire au Sénat de le rejetter avec fermeté, et retourna dégager sa parole, et se livrer aux tortures qu'on lui préparait. Les Carthaginois lui firent éprouver toutes sortes de supplices. Horace a chanté l'action héroïque de Régulus dans une de ses Odes. Dorat l'a fait de nos jours.

REMBRANT, naquit en 1606, dans un vil-

lage auprès de Leyde, et ne dut son talent qu'à son génie. Son père était meûnier, et occupait un moulin situé sur les bords du Rhin; c'est ce qui a fait donner à notre artiste le surnom de Van-Ryn. On reproche à Rembrant une avarice excessive; ce vice, qui augmentait avec l'âge, s'accrut au point qu'il faisait vendre ses estampes par son fils, comme si celui-ci les eût dérobées, et vendues à son insçu. Il en exposait d'autres dans les ventes publiques, et allait lui-même les enchérir pour les faire augmenter de prix. Quelquefois il faisait imprimer ses gravures à moitié terminées; on les débitait; il les finissait ensuite, et c'était une nouvelle planche. Quand elle était usée, il y faisait des changemens qui, pour la troisième fois procuraient la vente de ces estampes, quoique ce fussent à peu près les mêmes. Ses élèves, qui connaissaient son avidité, peignirent un jour des pièces de monnaie sur des cartes, et Rembrant les ramassa bien vite. Il souffrit cette plaisanterie sans se fâcher et sans se corriger. Rembrant était sujet à mille caprices, comme le sont la plupart des gens à talent. Un jour, étant occupé à peindre une famille entière dans un seul tableau qui était presque fini, on vint lui annoncer la mort de

son singe. Sensible à cette perte, il se le fit apporter; et sans aucun égard pour les personnes qu'il venait de peindre, il traça le portrait de l'animal sur la même toile. Cette figure déplut, avec raison, à ceux à qui le tableau était destiné; mais il ne voulut jamais l'effacer, et il aima mieux, malgré son avarice, ne pas vendre son tableau.

Retz, (Jean-François-Paul de *Gondy*, Cardinal de) naquit à Montmirel en Brie, en 1614. Il eut pour précepteur le célèbre Vincent de Paule. Après avoir terminé ses études avec succès, il prit le bonnet de Docteur de Sorbonne, en 1643, et fut nommé, la même année, Coadjuteur de l'Archevêque de Paris. Mais cet état ne lui plaisait pas; son génie le portait vers les armes. Il se battit plusieurs fois en duel, même en sollicitant les plus hautes dignités de l'église. Il précipita le Parlement dans les cabales, et le peuple dans les séditions. Il leva un régiment qu'on nommait le *régiment de Corinthe*, parce qu'il était Archevêque titulaire de Corinthe. On le vit prendre séance au Parlement avec un poignard dans sa poche, dont on appercevait la poignée. Son principal mobile était l'ambition; il se réconcilia secrètement avec la Cour, pour avoir un chapeau de

cardinal, et il l'obtint en 1651; mais il n'en cabala pas moins. Il fut arrêté au Louvre, et ensuite conduit au château de Nantes, d'où il se sauva. Après avoir erré pendant long-temps en Italie, en Hollande, en Flandre, et en Angleterre, il revint en France en 1661, fit sa paix avec la Cour, en se démettant de son Archevêché, et obtint, en dédommagement, l'abbaye de Saint-Denis. Ayant toujours vécu avec magnificence, il avait contracté une dette de plus d'un million. Pour se mettre en état de rembourser ses créanciers, il ne se réserva que 20 mille livres de rente, et il se vit ainsi, à la fin de ses jours, en état de faire des pensions à ses amis. Il mourut en 1679. Il a laissé plusieurs Ouvrages : ses *Mémoires* sont le plus agréable à lire.

Reyrac, (François-Philippe de *Saint-Laurent* de) Chanoine régulier, né au château de Longeville en Limosin, le 29 juillet 1734, s'est distingué par plusieurs bons Ouvrages. Le dernier de ses Ouvrages qui lui a fait le plus de réputation, c'est un *Hymne au Soleil.* On a encore de lui plusieurs Epîtres et quelques pièces de poésie. L'abbé de Reyrac a donné, pendant tout le cours de sa vie, des exemples de vertu, de piété, et de l'inno-

cence de ses mœurs. Il se faisait non seulement un devoir, mais un plaisir de consoler les malheureux. Il mourut à Orléans, en 1782, regretté universellement de tous ceux qui connaissaient ses sublimes vertus.

RICHARDSON, (Samuel) né près de Darby, en Angleterre, en 1689, exerça long-temps la profession d'imprimeur, et composa plusieurs Romans qui eurent de la vogue. Ses principaux Ouvrages sont : *Pamela, ou la Vertu récompensée*, et l'*Histoire de Grandisson.* Il mourut en 1761.

RICHELIEU, (Armand Jean *du Plessis* Cardinal de) né à Paris en 1585, de François du Plessis de Richelieu, Capitaine des Gardes de Henri IV. Son père d'une très-ancienne famille de Poitou, mais presque ruinée, avait épousé la fille de la *Porte*, Avocat célèbre. Celui-ci en mourant laissa son étude à Bouthillier, qui n'était encore que son clerc, et lui recommanda ses petits enfans, privés alors de père et mère ; il en eut soin ; car Alphonse en obtint par résignation l'évêché de Luçon, qu'il quitta pour se faire Chartreux. Armand son cadet, à vingt-deux ans, court à Rome, et par son esprit et un faux extrait de baptême, se fait donner le siège de son frère.

Telle est, au rapport d'un écrivain moderne, l'origine d'un homme qui, par son génie, a combattu seul la maison d'Autriche, les Calvinistes, les Grands du royaume, la Reine mère sa bienfaitrice, le frère du Roi, la Reine règnante, à laquelle il osa tenter de plaire, enfin, le Roi lui-même; souvent odieux à tous, mais à tous nécessaire.

Les mœurs insinuantes de Richelieu, qui s'était annoncé dans le monde par des livres de dévotion, ayant plu à Marie de Médicis, elle força son fils à admettre l'évêque de Luçon dans le conseil. Le premier fruit de cette faveur fut de persécuter la mère du Roi; et de forcer la veuve de Henri le Grand, la belle-mère de trois souverains, d'aller mourir à Cologne, presque dans l'indigence.

Après avoir commandé en personne le siège de la Rochelle, asyle du Calvinisme, et l'avoir obligée de capituler malgré l'Angleterre, à la suite d'un siège d'un an, il marche contre les autres places de sûreté du parti, et achève de tout ramener à l'obéissance du Roi.

Cependant le mécontentement de la Cour augmentait avec la faveur et la gloire de Richelieu devenu Cardinal. Le Roi fatigué des pleurs

pleurs de la Reine sa mère, lui promet de le recevoir. Richelieu parvient à parler à Louis XIII, et sa puissance est plus affermie que jamais, et le Roi livre à son Ministre tous ceux qui avaient intrigué contre lui. Ce jour, connu sous le nom de la *Journée des Dupes*, est l'époque du pouvoir absolu du Cardinal.

C'est au milieu de ces orages qu'il conclut avec Gustave Adolphe, Roi de Suède, ce fameux traité qui mit la maison d'Autriche à deux doigts de sa perte; et qu'il fit traîner à l'échafaud l'infortuné Montmorenci qui, après avoir pris les armes contre le favori, à la prière de Gaston frère du Roi, fut vaincu, fait prisonnier, et lâchement abandonné par ce Prince; il fonda l'imprimerie royale, rebâtit la Sorbonne, établit le Jardin des Plantes, et institua l'Académie française.

Incapable de plier ni de redouter aucun danger, Richelieu attaqua l'épouse du Roi, convaincue d'avoir écrit à la Duchesse de Chevreuse, ennemie de son Eminence, et fugitive. Cette Princesse voit saisir ses papiers et on la force de subir un interrogatoire devant le Chancelier Séguier.

Instruit de la conspiration du jeune Cinq-

Mars contre son autorité, il le fait arrêter et mourir sur un échafaud avec de Thou, a qui on ne pouvait reprocher que de n'avoir point révélé le complot dans lequel il n'avait point trempé.

Alors, presque mourant, il se fait porter à Paris, dans une espèce de chambre, sur les épaules de ses gardes, qui se relayaient précisément comme des chevaux de poste. Il fallut souvent abattre des pans de muraille, pour faire entrer plus commodément cette espèce de voiture où était le Cardinal et deux personnes pour le servir. C'est ainsi qu'il alla mourir à Paris, le 4 décembre 1642, à 58 ans.

Il légua au Roi son palais, dit depuis *Palais Royal*, et trois millions, monnaie de France d'aujourd'hui; somme qu'il avait toujour tenue en réserve.

La dépense de sa maison, depuis qu'il était premier ministre, montait à mille écus par jour. Tout chez lui était splendeur et faste, tandis que chez le Roi, tout était simplicité et négligence. Ses gardes entraient jusques à la porte de la chambre, quand il allait chez son maître. Il précédait par-tout les Princes du Sang; il ne lui manquait que la couronne,

et même lorsqu'il était mourant, et qu'il se flattait encore de survivre au Roi, qui mourut l'année suivante, il prenait des mesures pour être régent du royaume, et de plus *Patriarche*. Ce qui alors menaçait la France des malheurs d'un schisme.

Le Cardinal avait choisi pour le lieu de son tombeau l'église de Sorbonne, qu'il avait rebâtie avec une magnificence vraiment royale. On lui éleva depuis un mausolée, chef-d'œuvre du célèbre Girardon. Ce qu'on a dit à l'occasion de ce monument : *Magnum disputandi argumentum*, est le vrai caractère de son génie et de ses actions. Il est en effet très-difficile de connaître un homme, dont ses flatteurs ont dit tant de bien, et ses ennemis tant de mal.

Malgré tous ces ennemis réunis, il fut tout en même temps au dedans et au dehors du royaume. Mobile invisible de toutes les Cours, il en réglait la politique sur les intérêts de la France. Par ce principe, il retenait ou relâchait les rênes qu'il tenait en maître absolu.

On a du Cardinal de Richelieu : 1°. Son *Testament Politique*; on en trouve un exemplaire dans la Bibliothèque Nationale, avec une *relation succincte* apostillée ; on ne l'a dé-

couvert que depuis quelques années. Le père Griffet, Jésuite, a prouvé, de la manière la plus satisfaisante, que l'ouvrage était de la main du premier Ministre de Louis XIII; Voltaire a beau le contester, ses raisons n'ont ni partisans ni défenseurs.

2°. *Méthode de Controverse*, sur tous les points de la foi. Ouvrage solide et un des meilleurs en ce genre, avant que Bossuet, Nicole et Arnaud n'eussent pris la plume sur ce même objet.

3°. *Les Principaux points de la Foi Catholique défendus*; Blondel a écrit contre cet ouvrage.

4°. *Instruction du Chrétien*; 5°. *Perfection du Chrétien*; 6°. un Journal très-curieux; 7°. ses *Lettres*, elles sont intéressantes, mais ce recueil ne les renferme pas toutes; on en trouve d'autres dans le *Recueil de diverses pièces, pour servir à l'Histoire*; 8°. des *Relations*, des *Discours*, des *Mémoires*, des *Harangues*; 9°. on lui attribue l'*Histoire de la mère et du fils*, qui a paru en 1751, sous le nom de Mézerai.

On a remarqué que le Cardinal mourant, pour dernier conseil au Roi, lui recommanda qu'il craignît *le petit coucher*, qui, ajouta-t-il,

lui avait donné plus de peine, et causé plus d'inquiétude, que tout le reste ensemble.

Il est certain aussi que son caractère se peint vivement dans ce propos qu'on lui attribue : *Quand une fois j'ai pris ma résolution, je vais à mon but ; je renverse tout ; je fauche tout ; et ensuite je couvre tout de ma soutane rouge.*

L'expérience a démontré que Richelieu, en se déclarant *le protecteur de l'Académie*, ne travaillait que pour une ingrate. « La bonne po-
» litique, dit un Philosophe, ne se trompe
» guère sur les évènemens futurs. Celle du
» Cardinal de Richelieu, si vaste, si pré-
» voyante, ne lui fit pas même pressentir
» qu'un siècle philosophe pouvait succéder
» un jour au sien, et que, non seulement
» le nom de fondateur serait à peine prononcé
» dans le sanctuaire qu'il avait élevé et con-
» sacré aux Muses; mais encore, que loin d'y
» brûler quelques grains d'encens en son hon-
» neur, on oserait même y blâmer sa mémoire.
» Tel est l'esprit de ce siècle dévastateur : il
» abat les statues érigées au génie, pour en éle-
» ver d'autres au bel-esprit ».

Riquetti, (Gabriel-Victor) Comte de Mirabeau, naquit en 1749. Incliné dès sa plus

tendre jeunesse, à mener une vie dissipée et exempte de toute gêne, il prit le parti d'errer en Hollande, et de vivre, selon son goût, en toute liberté. Le manque de moyens de pouvoir satisfaire à ses extravagances, le ramena en France, et un ordre supérieur le conduisit au château de Vincennes. Devenu libre, il s'en vengea par une brochure intitulée : *Des Lettres de Cachet et des prisons d'État.* En 1788, il mit au jour sa *Monarchie Prussienne*, et l'année suivante, sa *Correspondance secrète de la Cour de Berlin.* Il eut beaucoup de discussions, touchant la religion, avec les Chapelier, les Voidel, les Rewbel, les Camus, les Pétion, à l'Assemblée Constituante. Enfin, une maladie assez courte l'enleva à l'Assemblée Nationale, le 2 avril 1791, à l'âge de quarante-deux ans. Mirabeau possédait l'art de l'éloquence au suprême degré ; ses discours étaient brillans et animés ; il savait persuader au gré de ses désirs. Son opinion a été toujours un problème, même pour ceux qu'il servait, et par cette raison, il se faisait redouter de tous également.

Robertson, (Guillaume) Théologien anglais, composa un *Dictionnaire hébreu*, et un *Lexicon grec.* Ces deux Ouvrages jouissent de l'estime des savans.

Il y a d'autres Ouvrages publiés par un autre Guillaume Robertson. Celui-ci est mort en 1793, et nous laisse une *Histoire de Charles-Quint*, et une *Histoire d'Amérique.*

ROCHEFOUCAULD, (François duc de la) prince de Marsillac, fils de François duc de la Rochefoucauld, naquit en 1613. Les idées de grandeur, et l'amour de l'humanité paraissent héréditaires dans cette illustre maison. Le parrain de François Ier, roi de France, était un des ancêtres de celui dont nous allons tracer la vie. Ce Seigneur ayant reçu Charles-Quint à son château de Verneuil, l'Empereur, frappé de tout ce qu'il y vit, disait hautement : *Je ne suis jamais entré en maison qui me sentît la grande vertu, honnêteté et seigneurie que celle-là.*

Charles de la Rochefoucauld fut nommé, par Henri III, Chevalier de l'ordre du Saint-Esprit. Ce Prince lui ayant demandé un état de ses services, il lui en remit un. — « Mais je ne vois là que les siéges et les batailles où vous vous êtes trouvé sous les règnes de mon père et de mon grand-père. — Sire, nous combattions alors contre des Espagnols ou contre des Anglais. Contre qui avons-nous combattu depuis ? Quelles batailles ! Quels ennemis à Saint-De-

nis, à Dreux, à Jarnac, à Moncontour ! J'y ai vu 80 mille Français, séparés en deux armées, sous les plus braves et les plus habiles chefs de l'Europe, s'élancer les uns contre les autres, et s'égorger ! Peut-on mettre au rang de ses services le massacre de ses parens, de ses amis, de ses compatriotes ! Voilà des traits bien dignes de l'histoire.

La valeur intrépide, et l'amour de la littérature lièrent de bonne heure le Duc, dont il est ici question, avec le grand Condé, et avec tous les seigneurs qui alliaient la vertu militaire au goût des beaux arts. Épris des charmes de la duchesse de Longueville, ce fut en partie pour lui plaire qu'il épousa la querelle de son frère, et qu'à ses côtés, combattant en héros, à la fameuse journée du faubourg Saint-Antoine, il reçut un coup de pistolet qui le priva quelque temps de la vue. C'est dans ce malheureux état que le jeune amant fit ces vers pour l'objet de sa tendresse :

Pour mériter son cœur; pour plaire à ses beaux yeux,
J'ai fait la guerre aux lois ; je l'aurais faite aux dieux.

On sait qu'après sa rupture avec la Duchesse, il parodia ainsi ces vers :

Pour ce cœur inconstant, qu'enfin je connais mieux,
J'ai fait la guerre aux lois ; j'en ai perdu les yeux.

Après que toutes ces querelles furent assoupies, la Rochefoucauld ne songea plus qu'à jouir des douceurs de l'amitié et des agrémens de la littérature. Son hôtel devint le rendez-vous charmant de tout ce que Paris et Versailles avaient de beaux esprits. Les *Racine*, les *Boileau*, les *Ségur*, les *Lafayette*, trouvaient dans sa conversation ces attraits qu'ils cherchaient vainement ailleurs. *Cette compagnie*, disait-il, *vaut mieux que tous ces prétendus grands hommes, qui, comme les vaudevilles, n'ont de vogue que pour un temps.*

Après plusieurs cruelles attaques de la goutte, qu'il supporta avec la fermeté d'un philosophe et la résignation d'un disciple de la foi, il en éprouva une dernière en 1680, à l'âge de 68 ans. Quoique ce seigneur, dans le livre de ses *Maximes*, eût représenté la mort comme le plus grand de tous les maux; quoiqu'il eût assuré qu'on ne peut la voir telle qu'elle est sans trouver que c'est une chose épouvantable, il fit cependant paraître dans ses derniers momens un courage étonnant.

« Je crains bien, écrivait madame de Sévigné, » que nous ne perdions, cette fois, M. de la » Rochefoucauld; la fièvre a continué. Il re-

» çut hier notre Seigneur; mais son état est » une chose digne d'admiration. Il est fort bien » disposé pour sa conscience, voilà qui est » fait : du reste c'est la maladie et la mort » de son voisin, dont il est question; il n'en » est pas effleuré, il n'en est pas troublé. » Croyez-moi, ma fille, ce n'est pas inutile- » ment qu'il a fait des réflexions toute sa vie; » il s'est approché de telle sorte ces derniers » momens, qu'ils n'ont rien de nouveau, ni » d'étranger pour lui. »

Il mourut de cette maladie.

On a de lui 1°. des *Mémoires de la régence d'Anne d'Autriche*, écrits avec l'énergie de Tacite. C'est le tableau fidèle de ces temps orageux, exécuté par un peintre qui avait été lui-même un des acteurs du drame.

2°. Des *Réflexions* et *Maximes*, réimprimées plusieurs fois en un petit *in*-12. Quoiqu'il n'y ait presque qu'une vérité dans cet écrit, qui est, que l'amour-propre est le mobile de tout, cependant cette pensée se présente sous tant d'aspects variés qu'elle est toujours piquante. Ce recueil, écrit avec cette finesse et ce ton délicat qui donnent tant de prix au style, accoutuma à penser et à renfermer ses idées dans un tour vif et précis.

Le reproche que lui a fait l'abbé Trublet, de fatiguer par le changement de matières, par le peu d'ordre qui règne dans ses réflexions, et par l'uniformité du style, parait fondé.

« Quand on ne saurait pas, dit un critique judicieux, que ce petit livre est d'un homme » de Cour, on le devinerait sans peine en le » lisant. L'auteur juge le cœur humain d'après » celui des courtisans. Il croit apparemment » que la nature n'avait fait l'homme que pour » être grand seigneur ou esclave des grands ; il » a pris l'ouvrage de toutes les passions combinées dans la société corrompue, pour l'ouvrage de la nature. Son livre, qui peut être » bon pour connaître l'esprit du monde, ne » saurait plaire aux grandes ames ; il n'inspirera jamais une belle action ».

La meilleure édition de cet ouvrage est celle qu'a donnée Gabriel Brotier, avec des observations intéressantes, Paris, 1769, 1 volume *in*-8°. Cette édition doit être d'autant plus précieuse aux amateurs de la littérature que l'ouvrage de la Rochefoucauld a été étrangement maltraité par les éditeurs précédens. Pour rendre à cette production célèbre son ancien éclat, il a fallu que M. l'abbé Brotier déterrât,

par le plus précieux hasard, dans des cabinets particuliers, la première et la dernière édition publiées par l'auteur lui-même, et qui ne se trouvaient pas dans la plus grande partie des bibliothèques, pas même alors dans celle du Roi.

Voici le portrait de la Rochefoucauld de la main d'une personne qui flattait bien rarement : « Il avait une physionomie heureuse, » l'air grand, beaucoup d'esprit, et peu de sa- » voir. Il était intrigant, souple, prévoyant ; » je n'ai pas connu d'ami plus solide, et de meil- » leur conseil. Il aimait à régner. La bravoure » personnelle lui paraissait une folie, et à peine » s'en cachait-il, il était pourtant fort brave. » Il conserva jusqu'à la mort la vivacité de » son esprit, qui était toujours fort agréable, » quoique naturellement sérieux ».

Ainsi le peint madame de Maintenon à la fin de ses lettres.

Rollin, (Charles) ancien recteur de l'Université de Paris, et professeur d'éloquence au collège Royal, naquit à Paris, le 30 janvier 1661, et mourut dans la même ville, 1741.

Rollin fut un homme précieux à la société, par ses soins et son application à former des

disciples à la vertu. Il était le premier à leur enseigner, par son exemple, cet amour de l'ordre qui contribue le plus à rendre l'homme bon parent, bon ami, bon citoyen. Nourri de la lecture de l'antiquité et des meilleurs écrivains de Port Royal, il s'était formé une diction facile, riche, élégante. On retrouve dans ses ouvrages des sentimens généreux et élevés, son zèle pour le bien de la société, son amour pour la vertu, son respect pour la Providence. On ne peut lire les écrits de Rollin, disait un de nos célèbres écrivains, sans se sentir porté à devenir meilleur.

Rollin a formé une quantité de Gens-de-Lettres, d'habiles humanistes, et a donné au clergé, à la magistrature, et même à l'état militaire, des sujets du plus grand mérite. Le Premier Président Poitart se plaignait à lui, quelquefois, en badinant, qu'il l'avait excédé de travail; et Rollin lui répondit sérieusement: *Il vous sied bien, Monsieur, de vous en plaindre; c'est cette habitude au travail qui vous à distingué dans la place d'Avocat-Général, qui vous a élevé à celle de Premier Président; vous me devez votre fortune.*

Il était très-lié d'amitié avec le célèbre avocat Cochin, qui avait été du nombre de

ses disciples ; et, comme il s'intéressait à ses succès, il lui promit un jour de l'aller entendre au Châtelet, dans une de ses causes les plus célèbres. Cochin avait à reprocher à la mémoire d'une mère d'avoir confié à des mains infidèles l'éducation de sa fille ; il prit de là occasion d'insérer dans son discours l'éloge de son illustre ami, et ancien professeur. Le public, le tribunal, et sur-tout le chef fut enchanté de cette digression. Il n'y eut que celui qui en était l'objet, qui se plaignit d'avoir été pris en trahison par quelqu'un dont il ne se serait pas défié.

Rollin substitua sagement des exercices académiques aux froides tragédies que l'on représentait pour la distribution des prix, à la fin de chaque année scholastique.

ROMULUS, fondateur et Ier roi de Rome était frère de Rémus, et fils de Rhea Silvia, fille de Numitor, roi d'Albe. Ce dernier prince ayant été détrôné par son frère Amulius, sa fille fut mise au nombre des Vestales, afin d'empêcher qu'elle eût des enfans ; mais elle se trouva bientôt enceinte, et accoucha de deux Jumeaux. Pour couvrir son déshonneur, elle publia qu'ils étaient le fruit d'un commerce avec le dieu Mars. Amulius les fit exposer sur

le Tibre, où Faustule, intendant des bergers du roi, les trouva et les fit élever par Laurentia son épouse. Cette femme s'était mérité le nom de *Louve*, ce qui donna sujet à la fable, qu'ils avaient été alaités par une louve. Parvenus à l'âge de pouvoir combattre, les deux frères rassemblèrent des voleurs et des brigands, tuèrent Amulius, et rétablirent Numitor dans le royaume d'Albe. Romulus fonda ensuite la ville de Rome vers l'an 752 avant J. C., y établit un Sénat et lui donna des lois. On ignore le genre de sa mort; il disparut, en faisant la revue de son armée, près du marais de Caprée, pendant un grand orage. Romulus avait fait faire quelques temps auparavant le dénombrement de tous les citoyens Romains; il ne s'y trouva que 3,000 hommes de pied, et environ 300 cavaliers. Tel fut le berceau de l'empire Romain. Romulus eut les honneurs divins après sa mort. On l'appelle aussi *Quirinus*, comme fondateur des Romains qu'il appela *Quirites*.

Ronsard, (Pierre de) naquit au Château de la Poissonnière, dans le Vendomois, en 1524. Il fut élevé dans le collège de Navarre, qu'il quitta pour devenir page du duc d'Orléans, qui le donna à Jacques Stuart, roi d'Écosse, marié

à Magdeleine de France. Il demeura en Ecosse, auprès de ce Prince, plus de deux ans, et retourna ensuite en France. Le duc d'Orléans l'employa dans diverses négociations. Il apprit le grec sous Dorat, et cultiva les Muses avec un tel succès, qu'on l'appela le *Prince des poëtes* de son temps. Ronsard reçut des faveurs particulières de Henri II, François II, Charles IX, et de Henri III. Il mérita le premier prix des jeux floraux. La ville de Toulouse lui envoya une Minerve d'argent massif, et d'un prix considérable, avec un décret qui déclarait Ronsard *le Poëte français par excellence.* Il reçut également de Marie Stuart, reine d'Écosse, un buffet fort riche, où il y avait un vase représentant le Parnasse, au bout duquel était un Pégase, avec cette inscription : *A Ronsard, l'Apollon de la source des Muses.* Ce poëte fit des *Hymnes*, des *Odes*, des *Églogues*, etc. Il mourut à Saint-Côme-les-Tours, en 1585, à soixante-un ans.

Rousseau, (Jean-Baptiste) naquit à Paris, en 1671. Il reçut son éducation dans les meilleurs Collèges de la capitale, et s'y fit une réputation par de petites pièces de poésies, pleines d'esprit et d'imagination. Il avait à peine vingt ans, qu'il jouissait de la société des

personnes du plus haut rang. Il accompagna le Maréchal de Tallard, dans son ambassade en Angleterre, en qualité de son secrétaire.

De retour en France, il se mit auprès de Nouillé, directeur des finances. Une affaire fâcheuse l'arracha bientôt de sa patrie. On lui attribuait certains couplets lancés contre les auteurs de l'opéra d'Hésione. Le procès fut instruit et porté au Parlement, et Rousseau banni à perpétuité de France. Il se retira en Suisse, auprès du Comte du Luc, ambassadeur de France, auprès du corps Helvétique. A la paix de Bade, conclue en 1714, le Prince Eugène demanda Rousseau au Comte. Le Poëte français resta à Vienne avec le Prince, pendant trois ans. Enveloppé dans l'affaire de Bonneval, et obligé de quitter la Cour de Vienne, il se retira à Bruxelles. Ce fut dans ce temps, que le Duc d'Orléans, après la sollicitation de plusieurs personnes du plus haut rang, lui accorda des lettres de rappel; mais Rousseau demanda qu'on revît auparavant son procès. Sa demande fut rejetée, et il se mit à voyager de nouveau. En 1721, il passa en Angleterre, fit imprimer à Londres le *Recueil de ses OEuvres*, ce qui lui valut dix mille écus. Il les plaça sur la Compagnie d'Ostende et les per-

dit par le dérangement total des affaires des actionnaires. Rousseau se trouva sans ressource. Son protecteur, le Comte du Luc, en ayant été instruit, le fit venir secrètement à Paris ; il y resta trois mois ; mais ses protecteurs n'ayant pu lui obtenir un sauf-conduit pour un an, il retourna à Bruxelles, et mourut en 1741. Il a laissé un grand nombre d'Ouvrages très-recherchés. Ses Odes et son éminente supériorité dans la poésie lyrique, lui ont mérité le nom de *Grand Rousseau.*

Rousseau, (Jean-Jacques) né à Genève, en 1712, naquit d'un horloger qui, au rapport du fils, alliait le goût des Lettres et la lecture des auteurs anciens, aux occupations et aux connaissances de son état. Après divers voyages en Italie, entrepris à la fleur de l'âge, le besoin, et une certaine inquiétude, dont il ne fut jamais parfaitement le maître, le firent changer de religion, et le rendirent catholique. L'évêque d'Annecy, qui entrevit, ou devina son esprit philosophique, et la véhémence de son caractère, chargea de son éducation et de son entretien une dame généreuse, qui sut l'apprécier, et devint son intime amie.

Après des avantages sans nombre, il parut pour la première fois, à Paris, vers 1740. C'est

là que commencèrent à se développer insensiblement cette orgueilleuse misantropie, et une certaine aigreur contre les riches et les heureux du siècle, qu'il avoue faire une grande partie de son caractère.

Las de répéter dans ses lettres, *tout est chèr ici, le pain sur-tout*, il prit le parti d'accepter un emploi de commis chez M. Dupin, Fermier Général. On était bien loin de soupçonner alors les talens d'un homme qui ne dînait pas à table le jour que les Gens-de-Lettres s'y rassemblaient. Peu après il quitta cette maison pour s'attacher, en qualité de secrétaire, à M. de Montaigu, ambassadeur à Venise.

Peu satisfait de cette place, et des procédés de son excellence, Rousseau revint à Paris, résolu d'être libre, et de ne plus recevoir aucune espèce de lien. Marié à la femme qui recueillit son dernier soupir, qui avait sa confiance, et à laquelle il était fort attaché, il menait, à ce qu'il dit, une vie paisible, heureuse, et assez retirée, lorsqu'une occasion célèbre vint l'arracher à la solitude, et ouvrir devant lui la carrière de la gloire.

Ayant jetté les yeux sur le programme de l'Académie de Dijon, qui, en 1749, demandait : *Si le rétablissement des sciences et des*

arts a contribué à épurer les mœurs, Rousseau, passionné pour la littérature, allait travailler en faveur de l'affirmative, lorsque Diderot, alors prisonnier à Vincennes, lui dit : *Mon ami, l'affirmative est le pont aux ânes ; prenez la négative, et je vous promets le plus éclatant succès.* Rousseau, ou persuadé par cet oracle d'un philosophe fameux et persécuté, ou ravi de faire triompher le paradoxe, écrivit contre les Lettres, et, l'année suivante, fut couronné par l'Académie.

Quelque chose que l'on ait pu dire contre ce discours, qui effectivement fit le plus grand éclat, et la plus vive sensation, il est certain qu'il méritait la couronne, non seulement à raison de l'éloquence forte et mâle dont l'auteur soutenait sa nouvelle assertion ; mais parce que réellement, en prenant la chose dans sa généralité, il avait la vérité pour lui, quoique à son ordinaire, il l'outre quelquefois.

Le discours de Rousseau, *sur les Causes de l'inégalité parmi les hommes et sur l'Origine de la société*, est un tissu de maximes fausses, d'idées bizarres qui tendent à prouver que les hommes sont tous égaux ; qu'ils étaient nés pour vivre isolés, et qu'ils ont perverti l'ordre de la nature, en se rassemblant en so-

ciété. L'auteur, éloquent panégyriste de l'homme sauvage, y dépeint l'être social, et s'efforce, contre son intime conviction, de substituer au bonheur de la vertu, de la religion, d'une conciliation honnête et raisonnable, l'état de la dégrédation la plus humiliante pour l'humanité.

Il est si vrai qu'à cette époque Rousseau, écrivant contre le penchant de la sociabilité, parlait contre son sentiment intérieur, qu'on en trouve une preuve sans replique dans la peinture de l'homme insociable, extraite de son *Contrat Social* Les traits en sont absolument conformes à ce qu'on trouve sous le pinceau de l'auteur du *Système Social*, quoique souvent, à de grandes vérités il mêle de grandes erreurs.

Un sauvage de l'Amérique, et en général tous ceux que l'on connaît sous le globe « est » un enfant vigoureux, dit cet écrivain, privé » de ressources, d'expérience, de raison, d'in» dustrie, qui souffre continuellement la faim, » et la misère; qui se voit à chaque instant » forcé de lutter contre les bêtes; qui, d'ail» leurs, ne connaît d'autres lois que son ca» price, d'autres règles que les passions du » moment, d'autre droit que la force, d'autre

» vertu que la témérité. C'est un être fougueux, inconsidéré, cruel, vindicatif, injuste, qui ne veut point de frein; qui ne prévoit pas le lendemain; qui est à tout moment disposé à devenir la victime ou de sa propre folie, ou de la férocité des stupides qui lui ressemblent. La vie du sauvage auquel des spéculateurs chagrins ont voulu ramener les hommes, l'âge d'or si vanté par les poëtes, ne sont, dans le vrai, que des états de misère, d'imbécillité, et de déraison ».

La *lettre* de Rousseau à *M. d'Alembert*, sur les spectacles, et sur le projet d'établir un théâtre à Genève, publiée en 1757, peut être regardée, à quelques paradoxes près, comme un recueil, ou le développement très-énergique des plus importantes vérités morales et politiques. On assure que cet écrit, si précieux pour les mœurs, et si intéressant pour la République de Genève, est la source fort innocente et fort honorable de la haine violente que Voltaire voua à l'auteur, et du torrent d'injures grossières dont il ne cessa de l'accabler, parce que cette lettre empêcha les Genevois d'élever au milieu d'eux un théâtre, sur lequel ce célèbre tragique, retiré sur les

bords du lac, se proposait de faire briller les traits de son talent dramatique.

Son *Dictionnaire de Musique*, à quelques nexactitudes près, est, disent les connaisseurs, un des meilleurs ouvrages que nous possédions en ce genre.

La *Nouvelle Héloïse*, qui parut en 1761, commença la grande réputation de l'auteur, alors retiré à Montmorenci, et le plaça à côté de nos plus éloquens écrivains. Ce n'est pas que tout soit égal ni excellent dans cet ouvrage ; mais, presque toujours, on se sent entraîné par un charme de style, une chaleur de mouvement et d'expression, une peinture si attrayante et si vraie, du cœur livré au délire et aux infortunes d'un amour réprouvé par la vertu, qu'on est tenté de fermer les yeux sur les défauts assez saillans, échappés à son auteur. Qu'on lise avec attention le célèbre compte rendu de cet ouvrage par *Fréron*, et l'on demeurera convaincu que si nous avons bien peu d'ouvrages à mettre en parallèle avec la *Nouvelle Héloïse*, par rapport à l'éloquence, à l'énergie de la peinture, à la vivacité des images, et aux attraits du coloris, il en est aussi peu qui recèlent un poison plus dangereux pour les mœurs, plus propre à troubler

le repos de l'innocence, à désarmer la vertu, et à préparer les chutes les plus déplorables.

C'est ce dont Rousseau lui-même convient dans la préface de cette production, et ce que de tristes expériences n'ont que trop confirmé. Cependant l'auteur avait pour ce roman la prédilection d'un père; il ne cesse d'en parler avec des éloges qui partent du fond du cœur. Eh! comment donc des yeux, si clairvoyans et si fiers, se sont-ils aveuglés sur les défauts dont fourmille cet enfant chéri!

Emile parut l'année suivante 1762, et la renommée littéraire de l'auteur fut à son comble. Là il est question du point le plus essentiel, de la morale, de l'éducation. Rousseau veut qu'on suive en tout la nature, qu'on laisse germer les passions, sans leur opposer autre chose que l'impression des vérités religieuses, et le frein des lois; mais seulement à l'âge où l'enfant aura, librement et avec connaissance de cause, choisi le culte qui lui convient, et le gouvernement sous lequel il veut vivre.

Tout ce qu'on lit dans *Emile* contre les spectacles, contre les vices et les préjugés du siècle, est tout à la fois digne de Platon et de Tacite, dont alors Rousseau emprunte la maxime

et

et le style. La religion reçoit de cruels outrages dans le tome troisième. Il fait, à la vérité, un éloge sublime de l'Evangile, et un portrait touchant de son divin auteur; mais les miracles et les prophéties, qui établissent sa mission, sont attaqués sans ménagement.

Rousseau mourut subitement à Ermenonville, terre appartenante alors au marquis de Girardin, à dix lieues de Paris, le 2 juillet 1778. *Je meurs*, dit-il à sa femme, *mais je meurs tranquille. Je n'ai jamais voulu de mal à personne, et je dois compter sur la miséricorde de Dieu.* Voyant qu'elle se désolait, il ajouta : *Eh quoi! vous ne m'aimez donc pas si vous pleurez mon bonheur éternel, que les hommes ne troubleront plus; voyez comme le ciel est pur, la porte m'est ouverte, et je vois Dieu qui m'attend!* Il expira un moment après.

Un passage célèbre, extrait des lettres sur les ouvrages et le caractère de J. J. Rousseau, publié en 1789 par Madame de Staël, pourrait faire croire que J. J. Rousseau, aurait abrégé ses jours en prenant du poison.

« On sera peut-être étonné, dit-elle, de ce que » je regarde comme certain, que Rousseau s'est » donné la mort; mais le même Genevois dont » j'ai déjà parlé, reçut une lettre de lui, quel-

» que temps avant sa mort, qui semblait an-
» noncer ce dessein. Depuis, s'étant informé,
» avec un soin extrême, de ses derniers mo-
» mens, il a su que le matin du jour où Rous-
» seau mourut, il se leva en parfaite santé,
» mais dit cependant qu'il allait voir le soleil
» pour la dernière fois, et prit, avant de sor-
» tir, du café qu'il fit lui-même. Il rentra quel-
» ques heures après, et commençant alors à
» souffrir horriblement, il défendit constam-
» ment qu'on appelât du secours, et qu'on
» avertît personne.

» Peu de jours avant ce triste jour, il s'était
» apperçu des viles inclinations de sa femme
» pour un homme de l'état le plus bas, il parut
» accablé de cette découverte, et resta huit
» heures de suite sur le bord de l'eau, dans
» une méditation profonde. Il me semble que
» si on réunit ces détails et sa tristesse habi-
» tuelle, à l'accroissement extraordinaire de
» ses terreurs et de ses défiances, il n'est plus
» permis de douter que ce malheureux homme
» n'ait terminé volontairement sa vie.

Dans une réponse à madame de Vassy, madame de Staël ajoute : « Un Genevois, secré-
» taire de mon père (M. Necker) et qui a
» passé la plus grande partie de sa vie avec

» Rousseau, un autre nommé Mouton, homme
» de beaucoup d'esprit, et confident de ses
» dernières pensées, m'ont assuré ce que j'ai
» écrit; et des lettres que j'ai vues de lui, peu
» de temps avant sa mort, annonçaient le dessein de terminer sa vie ».

Quelque positifs que soient ces témoignages, il nous paraît qu'ils ne sont pas encore assez forts pour établir incontestablement la vérité qu'ils cherchent à répandre, d'autant mieux qu'on leur a solidement répondu, ainsi qu'à madame de Staël. Nous avons rapporté les deux relations, afin que le lecteur puisse examiner, et faire de nouvelles recherches, s'il le juge à propos.

M. Girardin a fait élever à Rousseau un tombeau en marbre, au milieu de l'île des Peupliers, qui décore son jardin. La France entière courut rendre hommage à ses brillans talens; on allait ensuite visiter la cabane simple et rustique qu'il s'était fait bâtir dans le parc, et où il avait rendu le dernier soupir. La porte était surmontée de cette maxime, qui vaut un traité de morale : *Celui-là est véritablement libre qui n'a pas besoin de mettre les bras d'un autre au bout des siens pour faire sa volonté.*

On assure que Rousseau, dans sa retraite,

prenait soin d'une bonne femme de campagne, et qu'on a trouvé cette pauvre paysanne, accablée de sa mort, à genoux devant le tombeau de son bienfaiteur. *Que faites-vous là*, lui demanda-t-on ? — *Hélas ! je pleure et je prie pour lui !* — Mais, ma bonne, Rousseau n'était point catholique. — *Il m'a fait du bien ; je pleure et je prie.*

Le caractère et les opinions de Rousseau tenaient à une certaine originalité; mais, au vrai, la nature ne lui en avait donné que le germe, et c'est l'art qui contribua encore beaucoup à le rendre singulier. Il n'aimait à ressembler à personne; et comme cette façon de penser et de vivre lui avait fait un nom, il s'attacha à faire paraître beaucoup de bizarrerie, soit dans sa conduite, soit dans ses écrits. Il était d'ailleurs charitable, bienfaisant, doux, sobre, se contentant du pur nécessaire, et refusant les moyens même honnêtes, qui lui auraient procuré des richesses ou des places. Il tâchait de se rendre intéressant par la peinture de ses malheurs, quoique ses infortunes fussent moins grandes qu'il le disait, et quoiqu'il eût des ressources contre l'indigence.

On sera toujours affligé de l'usage étrange

que cet homme célèbre a fait de ses talens. Tout devient problématique sous sa plume éloquente. De là, ces raisonnemens vigoureux, en faveur et contre le duel; l'apologie du suïcide, et la condamnation de cette frénésie; la facilité à pallier le crime de l'adultère, et les raisons les plus fortes pour en faire sentir l'horreur. De là, l'existence de Dieu attaquée par des sophismes, et les athées confondus par des argumens invincibles; la religion chrétienne combattue par des objections spécieuses, et célébrée par les plus sublimes éloges.

Le Philosophe avait laissé en mourant des *Mémoires de sa vie*, publiés sous le titre de *Confession de J. J. Rousseau*; c'est le détail sigulièrement circonstancié et des plus petits évènemens de sa vie et de ses fautes, et de quelques bassesses. Voici l'idée qu'en donne un écrivain :

« Extravagance inouie, où la manie de faire
» parler de soi a conduit cet homme de gé-
» nie, devenu réellement fou, en se croyant
» parfaitement sage ! Il était parvenu à se per-
» suader que les moindres détails de sa vie
» étoient des choses importantes et bien
» dignes d'occuper les regards de la postérité.
» Heureux si, au lieu de vivre un moment

» dans la pensé et les discours des hommes,
» il avait su se renfermer dans ce sentiment
» précieux que produit la vertu, jouir en lui-
» même des fruits de la sagesse, faire le bien
» sans orgueil et l'enseigner sans prétention » !

On retrouve dans ses notions politiques, les contrastes et les paradoxes, qui s'insinuent dans ses dissertations sur les mœurs et la religion ; on peut s'en convaincre en jetant les yeux sur son *Contrat Social.* Cet Ouvrage, dit un écrivain de nos jours, « est plein de
» sophismes d'erreurs et de traits dignes d'un
» pinceau cynique. Il est d'ailleurs obscur,
» mal digéré et tellement rempli de contradic-
» tions, que les auteurs de la nouvelle Consti-
» tution de la France, en ont fait la base de
» leurs opérations, en même temps qu'elles
» y sont condamnées en cent endroits diffé-
» rens ».

Ce jugement nous paraît bien sévère. Sans vouloir aprouver ou justifier toute la doctrine de cet écrit, nous pensons qu'entre des mains instruites, il peut-être utile et rendre de grands services aux têtes qui spéculent de bonne-foi, sur l'optimisme des gouvernemens. Quant à l'abus étrange et ridicule qu'on en a pu faire, nous nous contenterons de nous renfermer

dans les bases d'une prudente circonspection, et de dire : *Eh! de quoi n'abuse-t-on pas?*

Rubens, naquit à Cologne, où son père s'était retiré après avoir quitté la ville d'Anvers sa patrie. A l'âge de vingt-quatre ans, Rubens alla continuer ses études de peinture en Italie. Les ouvrages du Titien et de Paul Veronèse l'attirèrent à Venise : il resta longtemps à réfléchir sur la manière de chaque maître ; et, en pratiquant d'après leurs chefs-d'œuvre, il s'en fit une qui lui était propre, et qui approcha peut-être plus de la nature. Bientôt la réputation de notre peintre s'accrut avec sa fortune. Tous les Princes de l'Europe le recherchèrent et récompensèrent ses talens ; mais son désintéressement et sa magnificence surpassaient quelquefois la générosité de ses bienfaiteurs. Jean, Duc de Bragance, depuis Roi de Portugal, écrivit à un Seigneur de Madrid, d'engager Rubens à venir à Villaviciosa, où le Duc faisait alors sa résidence. Il accepta cet honneur, et se mit en chemin avec un train si considérable, que le Duc effrayé de la dépense qu'un tel hôte pourrait occasionner, dépêcha un Gentilhomme au devant de lui, pour le prier de remettre sa visite à un autre temps. Ce compliment était accom-

pagné d'une bourse de cinquante pistoles. Rubens refusa le présent, en disant qu'il n'était pas venu pour peindre, mais pour s'amuser huit ou dix jours à Villaviciosa, et qu'il avait apporté avec lui mille pistoles, pour les dépenser pendant son séjour. Il ne faisait point difficulté de convenir que c'était à son art qu'il devait toutes ses richesses. Un alchimiste anglais vint un jour le trouver, et lui promit de partager les trésors du grand œuvre, s'il voulait construire un laboratoire et payer quelques petits frais. Rubens, après avoir écouté patiemment les extravagances du souffleur, le mena dans son atelier : « Vous êtes venu, lui dit-il, vingt ans trop tard ; car depuis ce temps j'ai trouvé la pierre philosophale avec cette palette et ces pinceaux ».

La gloire de Rubens parut dans tout son éclat vers l'an 1620, lorsque Marie de Médicis, de retour à Paris, le choisit pour peindre, dans une des galeries du Luxembourg, les principaux évènemens de sa vie : on sait que cette galerie contient vingt-quatre tableaux. « On peut les regarder comme un » poëme épique en peinture, composé avec » autant d'esprit que de sagesse. Les allégo-» ries en sont ingénieuses, sans être trop char-

» gées, et la fraîcheur de ces tableaux con-
» tinue d'y faire l'éloge du coloris admirable
» de l'artiste. Ce grand ouvrage fut exécuté
» en entier à Anvers, excepté deux des ta-
» bleaux qui furent faits à Paris; car la Reine
» avait marqué autant de plaisir à s'entrete-
» nir avec Rubens, qu'à le voir peindre ».

Il mourut à Anvers en 1640, et fut enterré avec de grandes marques de distinctions.

Ruyter, (Michel-Adrien) naquit à Flessingue, ville de Zélande, en 1607. Il commença déjà à onze ans à parcourir les mers. Après avoir été matelot, contre-maître et pilote, il devint Capitaine de vaisseau. Il repoussa les Irlandais qui voulaient se rendre maîtres de Dublin, et en chasser les Anglais. Sa bravoure, ses services distingués, et huit voyages dans les Indes occidentales, et deux dans le Brésil, lui méritèrent, en 1651, la place de contre-amiral. Il défendit ensuite les Portugais contre les Espagnols, et mérita les éloges du roi de Portugal. Sa réputation fut encore augmentée devant Salé, ville de Barbarie. Malgré cinq vaisseaux corsaires d'Alger, il passa seul à la rade de cette place. Les Maures de Salé, spectateurs de cette belle action, voulurent que Ruyter entrât en triomphe

dans la ville, monté sur un cheval superbe, et suivi des capitaines corsaires qui marchaient à pied. Ruyter contribua beaucoup aux succès de l'Amiral Tromp, envoyé avec une escadre de 70 vaisseaux, contre les Anglais. En 1655 il alla exercer sa valeur sur la Méditerranée, où il prit une quantité de vaisseaux turcs. En 1659, envoyé au secours du roi de Danemarck, contre les Suédois, il soutint sa gloire, et y en ajouta une nouvelle. En 1661 il fit échouer un vaisseau de Tunis, rompit les fers de 40 esclaves chrétiens, fit un traité avec les Tunisiens, et mit à la raison les corsaires d'Alger. En 1672, il remporta une victoire signalée contre les flottes de France et de l'Angleterre, ce qui lui mérita la dignité de Vice-Amiral et de Lieutenant-Amiral-Général. L'amiral Ruyter se fit admirer plus que jamais l'année suivante, dans les trois batailles navales données entre la flotte hollandaise, et les flottes française et anglaise. D'Estrées, Vice-Amiral des vaisseaux de France, écrivit à Colbert : « Je » voudrais avoir payé de ma vie la gloire que » Ruyter vient d'acquérir ». Ruyter n'eut pas le bonheur de jouir long-temps de sa gloire ; il mourut d'une blessure qu'il reçut devant la ville d'Agosta, en Sicile, dans un combat qu'il

livra aux Français, dix jours après, à Syracuse, en 1676. Son corps fut porté à Amsterdam. Les Etats-Généraux lui élevèrent un monument digne de la reconnaissance publique.

S.

SAADI ou SADI, célèbre Poëte Persan, naquit l'an 1175 de J. C., à Chizaz, capitale d'une province de la Perse. Fait prisonnier par les Francs dans la Terre Sainte, un marchand d'Alep le racheta, moyennant dix écus, et lui en donna cent autres avec sa fille en mariage.

L'on trouve dans ses Ouvrages des idées très-justes, et qui annoncent de l'énergie et de l'élévation.

Sadi mourut l'an 1291, âgé 116 ans.

SACY, (Louis de) Avocat au Parlement de Paris, et l'un des quarante de l'Académie française, se distingua au Barreau et cultiva en même temps les Lettres avec succès.

On a de lui une bonne troduction des Lettres de Pline le jeune, et du Panégyrique de Trajan; un traité de l'Amitié et de la Gloire, etc.

Son style est pur et élégant, il y a beaucoup de finesse dans les pensées et de noblesse dans les sentimens.

Sacy mourut à Paris, en 1727, âgé de 73 ans.

Salluste, (*Crispus Sallustius*) naquit à Amiterne, ville d'Italie, connue aujourd'hui sous le nom de San-Vittorino. Ses mœurs étaient si dépravées, qu'il fut noté d'infamie et dégradé du rang de Sénateur. Surpris en adultère, il fut fouetté et condamné à une amende. Jules-César, dont il avait embrassé le parti, le fit rentrer dans l'ordre des Sénateurs et lui donna le gouvernement de la Numidie où il amassa des richesses immenses, par les injustices les plus criantes. Il fit bâtir à Rome une maison magnifique et des jardins qu'on croit être ceux que l'on nomme aujourd'hui, Jardins de Salluste.

On a de lui deux Ouvrages entiers, qui passent pour des chefs-d'œuvre: ce sont l'histoire de la conjuration de Catilina, et celle des guerres de Jugurtha. Martial les goûtait tant qu'il appellait l'auteur, le premier des historiens romains. Son style est concis, plein de dignité et d'énergie. Il pense fortement et noblement, dit Rollin, et il écrit comme il pense.

Salluste mourut l'an 35 avant J. C., également haï et méprisé.

Sannazar, (Jacques) célèbre poëte latin et italien, naquit à Naples, en 1458. Il accompagna Frédéric, roi de Naples, en France, et ne le quitta qu'en 1504, année de la mort de ce prince. De retour en Italie, Saunazar partagea son temps entre la volupté et la poésie. C'est sur son poëme intitulé *de Partu Virginis* qu'est fondée sa réputation d'excellent poëte latin. Ce poëme, dont le plus grand défaut consiste dans le mélange que l'auteur a fait du sacré avec le profane, est admirable d'ailleurs par l'élégance et la pureté du style, par l'harmonie des vers, par une multitude d'idées brillantes et de belles pensées. Parmi ses pièces italiennes, la plus célèbre est son *Arcadie*. Les vers et la prose de cet ouvrage charment par la délicatesse et par la naïveté des images et des expressions.

On a de lui encore d'autres ouvrages, mais moins estimés. Sannazar mourut en 1530, âgé de 72 ans, et fut enterré dans la chapelle d'une de ses maisons de campagnes.

Santeuil, (Jean-Baptiste) né à Paris, en 1630, étudia chez les Jésuites. Son régent, étonné de ses heureuses dispositions pour la poé-

sie, prévit qu'il deviendrait un des plus grands poëtes de son siècle. Il entra, à l'âge de 20 ans, chez les Chanoines de St.-Victor. Son nom fut bientôt rangé parmi les noms les plus illustres des poëtes latins. Il enrichit la ville de Paris de quantités d'inscriptions agréables et heureuses. A la sollicitation du grand Bossuet, il consacra son talent à chanter les Mystères et les Saints du christianisme.

Le duc de Bourbon, gouverneur de Bourgogne, menait ordinairement Santeuil aux Etats de cette province; Santeuil y trouva la mort en 1697, à l'âge de 66 ans. Un soir on voulut mettre Santeuil dans un état propre à divertir la société, en lui faisant boire du vin de Champagne. De gaîté en gaîté, on s'avisa de verser une tabatière de tabac d'Espagne dans un verre de vin, et de le lui faire boire. On ne se doutait pas de l'effet que ce funeste breuvage devait produire. Bientôt les vomissemens et la fièvre le prirent, et en deux fois vingt-quatre heures le malheureux Santeuil mourut dans des douleurs horribles. Son corps fut transporté de Dijon à Paris dans l'abbaye de Saint-Victor, où l'on voyait son tombeau avant la révolution.

Santorius, naquit à Capo d'Istria, en 1561,

et fut professeur de médecine dans l'Université de Padoue. Après avoir beaucoup étudié la nature, il reconnut que le défaut de transpiration était la cause d'une grande partie des maladies auxquelles l'homme était sujet. Il exposa ses principes dans un petit traité intitulé : *De Medicâ staticâ Aphorismi*, Venise 1614, *in-12*. Il a été traduit en François. On a de lui d'autres ouvrages estimés. Cet auteur mourut à Venise en 1636, et légua en mourant un revenu considérable au collège des médecins de cette ville.

SAUMAISE, (Claude de) né à Semur en Auxois, en 1588, fut le héros des Littérateurs de son temps, mais sa réputation ne s'est pas soutenue. On le regarde généralement comme un critique aigre, bizarre, et présomptueux. Son érudition était immense, mais elle était mal digérée.

Quoique Saumaise écrivît avec beaucoup d'emportement et d'orgueil, il était doux et modeste en société.

On a de lui beaucoup d'ouvrages, dont on peut voir la liste dans la Bibliothèque des auteurs de Bourgogne.

SAUNDERSON, (Nicolas) né en 1682, d'une

famille originaire de la province d'Yorck, n'avait qu'un an lorsqu'il perdit la vue, et même les yeux des suites de la petite vérole. Ce malheur ne l'empêcha pas de faire ses humanités avec succès. Il s'appliqua à la géométrie, expliqua à l'université de Cambridge, les ouvrages de Newton, même ses traités sur la Lumière et les Couleurs. En 1711, il fut nommé professeur de mathématiques en la même université à la place de Wisthon, qui avait abdiqué sa chaire. La Société Royale de Londres se l'associa et le perdit en 1739. Il était âgé de 56 ans. Ses mœurs ne répondaient pas à ses talens.

On a de lui des Elémens d'Algèbres, imprimés à Londres, aux dépens de l'université de Cambridge, en deux volumes *in*-4°. Il ont été traduits en français, par M. de Jaucourt, en 1756.

SCALIGER, (Joseph) né à Agen, l'an 1540, vint finir ses études à l'Université de Paris, où il fit des progrès dans la chronologie, les Belles-Lettres, le grec et l'hébreu. On a beaucoup d'ouvrages de lui; les principaux sont *des Notes sur les tragédies de Sénèque, sur Varron, sur Ausone, sur Pompeius Festus;* un *Traité*

de Emendatione temporum, de re Nummariâ, et *de Veteri anno Romanorum*; etc.

Scaliger avait la vanité la plus déplacée, et l'humeur la plus caustique et la plus insupportable. C'était un tyran dans la littérature. Il se glorifiait de parler treize langues.

L'on trouve dans ses ouvrages de l'étude, de l'érudition, et une bonne critique. Scaliger se mêla aussi de poésie. Il mourut à Leyde, en 1609, âgé de soixante-neuf ans.

Scanderberg, c'est-à-dire Alexandre Seigneur, est le surnom de Georges Castrict, roi d'Albanie. Il naquit en 1404, et fut donné en ôtage, avec ses trois frères, au sultan Amurat II. Ses trois frères périrent par le poison; Scanderberg dut la vie à sa jeunesse, à son esprit, et à sa bonne mine. Amurat le fit circoncire, l'éleva avec soin, et lui donna le commandement de quelques troupes. Son père étant mort, il forma le projet de recueillir sa succession. En effet, ayant trouvé une occasion favorable, il remonta sur le trône de ses pères en 1443, et s'y soutint par les armes, malgré les efforts des Empereurs turcs, qui assiégèrent nombre de fois la ville de Troie, capitale de ses Etats; mais toujours inutilement;

Scanderberg, couvert de gloire, mourut en 1467, âgé de 63 ans.

Schrevelius, (Corneille) né à Harlem en 1615, fut Recteur des écoles d'humanité à Leyde, en 1642, et remplit cet emploi jusqu'à sa mort arrivée le 11 septembre 1664.

Son meilleur ouvrage est un Lexicon grec et latin, imprimé à Leyde, en 1647. On s'en sert dans plusieurs colléges.

Scipion, (*Publius Cornelius*) surnommé l'Africain, n'avait pas encore dix-huit ans, lorsqu'il sauva la vie à Publius Cornelius Scipion son père, à la bataille du Tessin. Il fit la conquête de l'Espagne à l'âge de vingt-quatre ans. Fait Consul l'an 205 avant J. C., il porta la guerre en Afrique, battit Asdrubal un des meilleurs généraux Carthaginois, et vainquit Siphax, Roi de Numidie. L'année suivante, il livra la fameuse bataille de Zama, où il défit Annibal, et qui ayant décidé du sort de Carthage lui mérita le surnom d'Africain. L'an 184 avant J. C., il obtint une seconde fois le Consulat.

Revenu à Rome après une expédition contre Antiochus, qu'il força de se soumettre, il fut accusé de péculat. Le premier jour de l'accusation, il se contenta de faire le récit de ses

exploits et de ses services. Sa défense fut reçue avec applaudissement. Le second jour fut encore plus glorieux pour lui : « Tribuns du peuple, dit-il, et vous, Citoyens, c'est à pareil jour que j'ai vaincu Annibal et les Cartaginois : venez, Romains, allons dans les temples rendre aux dieux de solemnelles actions de graces ». On le suivit en effet, et les Tribuns restèrent seuls avec le crieur qui devait citer l'accusé.

Scipion mourut peu de temps après dans sa maison de campagne de Literne avec la réputation d'un général qui joignait à de grandes vues l'exécution la plus prompte.

On connait l'exemple fameux de continence qu'il donna pendant la guerre d'Espagne, au sujet d'une jeune Espagnole, aussi distinguée par sa naissance que par l'éclat de sa beauté, que les soldats lui amenèrent après la prise de Carthagène. Ayant su qu'elle était aimée et fiancée à un Prince Chrétien, nommé Mutius, Scipion la remit entre les mains de son père et de son amant; et, par cette conduite, se fit aimer et admirer des Espagnols.

Scudéri, (Georges de) né au Havre de Grace, en 1601, vint de bonne heure dans la capitale.

L'Académie le reçut dans son corps en 1650.

Scudéri avait des défauts sans doute, il était beaucoup trop prévenu en faveur de son mérite et ne rendait pas assez de justice à celui des autres; mais il avait aussi d'excellentes qualités; et on cite de lui des traits de générosité et de désintéressement dont ses adversaires ne se fussent peut-être pas piqués dans les mêmes circonstances. Il avait de l'esprit, mais il abusa souvent de sa facilité. Il mourut à Paris, en 1667, à 66 ans.

Ses ouvrages sont : seize *Pièces de théâtre*, *Alaric ou Rome Vaincue*, des *Observations sur le Cid*, des *Discours Politiques*, des *Harangues*, etc.

Segrais, (Jean Regnault de) né à Caen, l'an 1624, n'avait que vingt ans, lorsque le Comte de Friesque, charmé de son esprit, l'emmena à Paris et le plaça chez Mademoiselle de Montpensier. Obligé de quitter cette Princesse, il se retira chez Madame de la Fayette, et prit part à la composition de Zaïde, et des autres romans publiés sous le nom de cette Dame. Enfin, lassé du grand monde, il se retira à Caen, où il mourut en 1701, âgé de 76 ans.

Il s'est rendu célèbre par ses Églogues, dans lesquelles il a su conserver la douceur et la naïveté propres à ce genre de poésie. Sa traduction des Géorgiques et celle de l'Énéide ont eu un grand succès, dans le temps où elle a paru. On a encore de lui d'autres ouvrages en vers et en prose.

Senault, (Jean-François) né à Anvers, en 1599, professa d'abord les Humanités dans la Congrégation de l'Oratoire, et se consacra ensuite à la chaire, à laquelle il sut rendre la dignité et la noblesse qui convient à la parole divine. Élu par ses confrères, supérieur de St. Magloire, il se conduisit avec tant de douceur et de prudence, qu'ils le nommèrent Général, en 1662. Il exerça la charge de Général pendant dix années, et mourut à Paris en 1672, âgé de soixante-onze ans.

Parmi ses ouvrages, on distingue *un Traité de l'usage des Passions*, ouvrage où l'érudition est unie à la sagesse des principes; *une Paraphrase de Job; l'Homme chrétien et l'Homme criminel; le Monarque ou les devoirs du Souverain; plusieurs Vies de Personnes illustres par leur piété.*

Sertorius, (*Quintus*) fameux Capitaine romain, suivit Marius dans les Gaules, où il

fut Questeur, et où il perdit un œil à la première bataille. Il prit Rome avec Marius, l'an 87 avant J. C. : obligé de quitter cette ville, il se retira en Espagne, où il eut bientôt une cour composée de ce qu'il y avait de plus illustre parmi les Romains qui, comme lui, s'étaient soustraits aux proscriptions de Sylla. Il se fit également aimer du peuple et des grands. Après avoir, pendant quelque temps, combattu avec succès contre Pompée, il céda enfin à la fortune de ce dernier. Mais s'étant uni par un traité avec Mithridate, ces deux guerriers inspiraient de nouve les alarmes aux Romains, lorsque Perpenna, un des principaux officiers de Sertorius, l'assassina dans un repas, l'an 73 avant J. C.

Ce Général, fameux par ses qualités guerrières, ne se distingua pas moins par sa générosité, son affabilité et sa modération.

Sésostris, Roi d'Egypte, fit ses premières armes dans une guerre contre les Arabes qui, pour la première fois, furent subjugués. Bientôt il attaqua et soumit la Lybie, parcourut et subjugua l'Asie, avec une rapidité étonnante ; pénétra dans les Indes, plus loin qu'Hercule et que Bacchus, plus loin même que ne fit depuis Alexandre. Les Scythes,

jusqu'au Tanaïs, l'Arménie, et la Cappadoce, reçurent ses lois. Revenu dans ses États, tranquille dans le sein de la paix et de l'abondance, il s'occupa de travaux utiles et dignes de ses loisirs, et mérita d'être regardé comme un des premiers législateurs et un des plus grands Princes qui aient régné parmi les hommes. L'on ne connait pas précisément les époques de sa naissance et de sa mort.

Sévère, (*Lucius Septimus*) né à Leptis, en Afrique, l'an 146 de J. C., parvint à l'Empire après avoir exercé toutes les charges qui pouvaient conduire à cette dignité ; car il avait été questeur, tribun, proconsul, et consul. Il avait un esprit étendu, propre aux affaires, entreprenant, et porté aux grandes choses. Il était habile et adroit, vif, laborieux, vigilant, hardi, courageux, et plein de confiance. Il vainquit les Parthes, et les Arabes, soumit la Grande-Bretagne, passa en Egypte, où il visita le tombeau du grand Pompée, se fit instruire de toutes les religions du pays, fit ôter tous les livres qui étaient dans les temples, et les fit mettre dans le tombeau d'Alexandre le-Grand, qu'il fit ensuite fermer, pour que personne ne vît dans la suite le corps de ce héros, ni ce que contenaient les livres. Obligé de

passer une seconde fois en Angleterre, il mourut à Yorck, âgé de soixante-six ans.

SILIUS ITALICUS s'est rendu célèbre par son poëme de la seconde Guerre Punique. Il était déjà dans un âge avancé, lorsqu'il s'adonna à la poésie : joint à cela, il n'était pas né poëte, et l'étude ne suppléa jamais entièrement à ce qui lui manquait du côté de la nature. On trouve néanmoins qu'il surpassa tous ceux de son temps pour la pureté de la langue.

On croit que sa mort arriva sous Trajan, l'an 100 de l'ère chrétienne. Il se laissa mourir de faim, ne pouvant plus souffrir la douleur d'un clou que les médecins ne pouvaient guérir.

Il avait pour Virgile une vénération singulière. Il était devenu maître du lieu où était son tombeau ; c'était pour lui un lieu sacré, et qu'il respectait comme un temple. Il célébrait, tous les ans, le jour natal de Virgile, avec plus de joie et de solemnité que le sien propre. Il avait fait l'acquisition de ce monument si respectable, parce qu'il n'avait pu souffrir qu'il demeurât négligé entre les mains d'un paysan.

SIXTE-QUINT, né au village des Grottes, dans la marche d'Ancône, près du château de Montalte,

Montalte, était fils d'un pauvre vigneron, qui n'ayant pas le moyen de le nourrir, le mit, dès le plus bas âge, chez un laboureur qui lui fit garder les moutons, et ensuite les pourceaux. Félix Peretti (c'était son nom) s'acquittait de cet emploi, lorsqu'un Cordelier, qui lui demandait le chemin d'Ascoli, frappé des réponses de cet enfant, l'emmena avec lui. Ses talens répondant aux soins qu'on prenait de lui, on le revêtit de l'habit de Cordelier. Il devint en peu de temps grammairien et philosophe. Il fut fait prêtre, puis docteur et professeur à Sienne, et il prit alors le nom de Montalte. La réputation qu'il s'acquit par ses sermons, à Rome, à Gènes, et ailleurs, le firent nommer Commissaire à Bologne, Inquisiteur à Venise. Le cardinal Alexandrin, son disciple et son protecteur, le fit général de son ordre, puis cardinal. C'est alors que, portant ses vues jusqu'au souverain Pontificat, il commença à se plaindre des infirmités de sa vieillesse, et vécut dans la retraite, comme s'il n'eût travaillé qu'à son salut. Grégoire XIII étant mort, les Cardinaux, après avoir été quelque temps divisés, l'élurent le 24 avril 1785. A peine eut-il la tiare sur la tête, qu'étant sorti de sa place, il jeta le bâton sur

lequel il s'appuyait, leva la tête droite, et entonna le *Te Deum* d'une voix si forte, que la voûte de la chapelle en retentit. Elevé à la Chaire Pontificale, il ne s'occupa que de ce qui pouvait concourir à assurer la tranquillité publique, à épurer et conserver les mœurs, et à embellir la ville de Rome. Il défendit l'astrologie judiciaire, fixa le nombre des Cardinaux à soixante-dix, fit une quantité de règlemens, qui tous avaient pour but le bien de l'état et de la religion.

Sixte-Quint mourut en 1590, âgé de soixante-neuf ans, après avoir fait voir qu'il naît quelquefois sous le chaume des hommes capables de porter une couronne, et d'en soutenir le poids avec dignité.

Socrate naquit à Athènes, la quatrième année de la LXXVIIe. Olympiade. Son père était sculpteur, et se nommait Sophronisque; sa mère était sage-femme, et s'appelait Phénérite. On voit ici que l'infériorité de la naissance n'est point un obstacle au vrai mérite, qui seul fait la solide gloire et la véritable noblesse. Il paraît, par les comparaisons que Socrate employait assez souvent dans ses discours, qu'il ne rougissait point de la profession de son père ni de celle de sa mère. Il s'éton-

nait qu'un sculpteur appliquât tout son esprit à faire qu'une pierre brute devînt semblable à un homme, et qu'un homme se mît si peu en peine de n'être pas semblable à une pierre brute. Il avait coutume de dire qu'il exerçait la fonction d'accoucheur à l'égard des esprits, en leur faisant produire au dehors toutes leurs pensées; et c'était là en effet le rare talent de Socrate. Il traitait les matières dans un ordre si simple, si naturel, si net, qu'il faisait dire à ceux avec qui il entrait en dispute, tout ce qu'il voulait, et qu'il leur faisait trouver, dans leur propre fonds, la réponse à toutes les questions qu'il leur proposait.

Il apprit d'abord le métier de son père, et s'y rendit fort habile. On voyait encore, du temps de Pausanias à Athènes, un Mercure et des Graces de sa façon; et il est à présumer que ses ouvrages n'auraient pas trouvé place parmi ceux des plus grands maîtres de l'art, s'ils n'en avaient été jugés dignes.

Il s'était accoutumé de bonne heure à une vie sobre, dure, laborieuse, sans laquelle il est rare qu'on soit en état de satisfaire à la plupart des devoirs d'un bon citoyen. Il est difficile de porter plus loin qu'il le fit le mépris des richesses, et l'amour de la pauvreté. Il re-

gardait comme une perfection divine de n'avoir besoin de rien, et il croyait qu'on approchait d'autant plus près de la divinité qu'on se passait de plus de choses. Voyant la pompe et l'appareil que le luxe étalait dans de certaines cérémonies, et la quantité infinie d'or et d'argent qu'on y portait : « Que de choses, disait-il, » en se félicitant lui-même sur son état, que » de choses dont je n'ai pas besoin ! » *Quantis non egeo !*

L'austérité dans laquelle il vivait en particulier, ne le rendait point sombre ni sauvage, comme cela était assez ordinaire pour lors aux philosophes. Dans les compagnies et les conversations, il était fort gai et fort enjoué; c'était lui qui faisait la joie et l'agrément des repas. Quoique très-pauvre il se piquait d'être propre sur lui, et dans sa maison; et ne pouvant souffrir la ridicule affectation d'Antisthènes, qui portait toujours des habits sales et déchirés, il lui disait qu'à travers les trous de son manteau, et de ses vieux haillons, on entrevoyait beaucoup de vanité.

Une des qualités les plus marquées de Socrate était une tranquillité d'ame que nul accident, nulle perte, nulle injure, nul mauvais traitement, ne pouvaient altérer. Quelques uns ont

cru qu'il était naturellement fougueux et emporté, et que la modération, à laquelle il était parvenu, était l'effet de ses réflexions et des efforts qu'il avait faits pour se vaincre lui-même, et se corriger ; ce qui en augmenterait encore le mérite. Sénèque dit qu'il avait exigé de ses amis de l'avertir quand ils le verraient prêt à se mettre en colère, et qu'il leur avait donné ce droit sur lui, comme il l'avait pris sur eux. En effet, le temps d'appeler du secours contre une passion, qui a sur l'homme un empire si puissant et si prompt, c'est lorsque nous sommes encore à nous, et de sang-froid. Au premier signal, au premier mot d'avis, il baissait le ton, ou même se taisait. Se sentant de l'émotion contre un esclave : « Je te frapperais, dit-il, si je n'étais en colère ». Ayant reçu un soufflet, il se contenta de dire, en riant : « Il est fâcheux de ne savoir pas quand » il faut s'armer d'un casque ».

Sans sortir de sa maison, il trouva de quoi exercer sa patience dans toute son étendue. Xanthippe, sa femme, la mit aux plus rudes épreuves par son humeur bizarre, emportée, violente. Il paraît qu'avant que de la prendre pour sa compagne, il n'avait pas ignoré son caractère ; et il dit lui-même, dans Xénophon, qu'il

l'avait choisie exprès, persuadé que, s'il venait à bout de souffrir ses brusqueries, il n'y aurait personne, quelque difficile qu'il fût, avec qui il ne pût vivre. S'il l'avait épousée dans cette vue, il dut certainement en être content. Jamais femme ne porta plus loin la bizarrerie d'esprit et la mauvaise humeur. Il n'y eut sorte d'outrage, ni d'avanie, qu'il n'eût à essuyer d'elle. Elle en venait quelquefois jusqu'à cet excès de colère que de lui arracher son manteau en pleine rue ; et même un jour après avoir vomi contre lui toutes les injures dont son dépit était capable, à la fin elle lui jeta un pôt d'eau sale sur la tête. Il ne fit qu'en rire, en disant : *Qu'il fallait bien qu'il plût après un si grand tonnerre.*

Après avoir rapporté quelques particularités de la vie de Socrate, il est temps de passer à ce qui a fait son caractère principal et dominant ; je veux dire au soin qu'il prenait d'instruire les hommes, et sur-tout de former la jeunesse d'Athènes.

Il semblait, dit Libanius, qu'il fût le père commun de la République, tant il était attentif au bien et à l'utilité de tous les citoyens. Mais comme il est bien difficile de corriger les

vieillards, et de faire changer de principes à des personnes qui respectent les erreurs dans lesquelles ils ont blanchi, il consacra principalement ses travaux à l'instruction de la jeunesse, afin de répandre les semences de la vertu dans un champ plus propre à fructifier.

Il n'avait point une école ouverte comme les autres philosophes, ni d'heure marquée pour ses leçons; il ne faisait point apprêter de bancs, et ne montait point en chaire; c'était un philosophe de tous les temps et de toutes les heures. Il enseignait en tout lieu et en toute occasion; dans les promenades, dans les conversations, dans les repas; à l'armée, et au milieu du camp; dans les assemblées publiques du peuple, ou du Sénat; dans la prison même, et lorsqu'il buvait la ciguë, il philosophait, dit Plutarque, et il instruisait le genre humain. Et de là cet auteur sensé prend occasion d'établir un grand principe en matière de gouvernement, que Sénèque, avant lui, avait mis dans tout son jour. « Pour être un homme public, dit-il, il » n'est pas nécessaire d'être actuellement en » charge, de porter la robe de juge ou de ma» gistrat, de prendre séance dans les plus » grands tribunaux. Plusieurs de ceux qui le » sont, quoiqu'ils soient honorés des beaux

» noms d'Orateurs, de Préteurs, de Sénateurs,
» s'ils n'en ont pas le mérite, doivent être regar-
» dés comme de simples particuliers, et souvent
» même méritent d'être confondus avec la plus
» vile populace. Mais quiconque sait donner
» de sages conseils à ceux qui le consultent,
» animer les citoyens à la vertu, leur inspirer
» des sentimens de probité, d'équité, de gé-
» nérosité, d'amour de la patrie, voilà, dit
» Plutarque, le véritable magistrat, et l'homme
» d'État, de quelque condition qu'il soit, et
» en quelque place qu'il se trouve ».

Tel était Socrate. On ne peut exprimer les services qu'il rendit à l'Etat, par les instructions qu'il donna à la jeunesse, et par les disciples qu'il forma. Jamais maître n'en eut un plus grand nombre ni de plus illustres. Platon, quand il serait le seul, en vaudrait une foule. Près de mourir, il louait et remerciait Dieu de trois choses; de ce qu'il lui avait donné une ame raisonnable, de ce qu'il l'avait fait naître grec et non barbare, et de ce qu'il avait placé sa naissance au temps où vivait Socrate. Xénophon eut le même avantage. On dit qu'un jour, comme il passait dans la rue, Socrate l'ayant arrêté avec son bâton, lui demanda s'il savait où l'on vendait des vivres. Il n'eut pas de peine

à répondre à cette question; mais Socrate lui ayant demandé en quel lieu les hommes apprenaient la vertu, et voyant que cette seconde question l'embarrassait : « Si tu es curieux de le savoir, répliqua le philosophe, » suis-moi, et tu l'apprendras ». Ce qu'il fit sur l'heure même. Et il fut le premier depuis, qui recueillit ses discours et qui les publia.

L'ardeur des jeunes Athéniens pour le suivre était incroyable. Ils quittaient père et mère, et renonçaient à toutes leurs parties de plaisir pour s'attacher à Socrate, et pour l'entendre. On en peut juger par l'exemple d'Alcibiade, le plus vif et le plus fougueux des jeunes gens d'Athènes. Cependant le philosophe ne l'épargnait pas; et, en toute occasion il était attentif à calmer les saillies de ses passions, et à réprimer son orgueil qui était sa grande maladie. J'en ai rapporté quelques traits dans le volume précédent. Un jour qu'Alcibiade faisait valoir ses richesses, et les grandes terres qu'il possédait, (car c'est ce qui enfle le cœur de la plupart des jeunes gens de qualité) il le mena devant une carte géographique, et lui demanda où était l'Attique. A peine y tenait-elle quelque place. Il l'entrevit néanmoins, et la démêla; mais étant prié d'y montrer ses

terres. « C'est trop peu de choses, dit-il, pour » être marqué dans un si petit espace ». *Voilà donc*, répliqua Socrate, *ce qui vous entête si fort, un point de terre imperceptible.* Le raisonnement pouvait être poussé encore bien plus loin; car qu'était l'Attique comparée à toute la Grèce, et la Grèce à l'Europe, et l'Europe à la terre, et la terre elle-même à la vaste étendue de ces globes infinis qui l'environnent? Quel avorton, quel néant que le prince le plus puissant de la terre, au milieu de cet abîme de corps et d'espaces immenses, et quelle place y occupe-t-il!

Socrate avait à prémunir les jeunes gens contre un mauvais goût, qui depuis quelque temps commençait à prévaloir dans la Grèce. Il s'agissait de décréditer, dans l'esprit des jeunes Athéniens, la fausse éloquence et la mauvaise dialectique de ces orgueilleux maîtres; les attaquer de front, et les combattre directement par un discours suivi. Socrate était très-capable de le faire; car il possédait, dans un souverain degré, le talent de la parole et celui du raisonnement; mais ce n'eût pas été le moyen de réussir contre de grands discoureurs, qui ne cherchaient qu'à éblouir leurs auditeurs par un vain éclat, et un flux rapide de paroles. Il

suivit une autre route, et employant les détours et la souplesse de l'ironie, qu'il savait manier avec un art et une délicatesse merveilleuse, il prit le parti de cacher, sous une simplicité apparente, et sous une ignorance affectée, toute la beauté et toutes les richesses de son esprit. La nature, qui lui avait donné une si belle ame, semblait lui avoir fourni l'extérieur exprès, pour soutenir le caractère ironique. Il était fort laid, et outre sa laideur, il avait dans sa physionomie quelque chose d'hébêté et de stupide. Tout l'air de sa personne, qui n'avait rien que de très-commun et de très-pauvre, répondait parfaitement à l'air de son visage.

Quand il se trouvait dans une compagnie avec quelques uns de ces sophistes, il proposait ses doutes d'un air timide et modeste, faisait des questions toutes simples ; et comme s'il n'eût pu se faire entendre autrement, il usait de comparaisons triviales, et prises des métiers les plus vils. Le Sophiste l'écoutait avec une attention dédaigneuse ; et, au lieu de donner une réponse précise, il se jetait dans des lieux communs, et discourait beaucoup, sans rien dire qui fût à propos. Socrate, après avoir applaudi, pour ne pas effaroucher son

homme, le priait de vouloir bien se proportionner à sa faiblesse, et de descendre jusqu'à lui, en satisfaisant à ses demandes en peu de mots, parce que ni son esprit, ni sa mémoire n'étaient pas capables de comprendre et de retenir tant de choses si belles et si relevées, et que toute sa science se réduisait à interroger ou à répondre.

L'accusation de Socrate fut intentée un peu avant la première année de la XCV^{e} Olympiade, peu de temps après que les trente Tyrans eurent été chassés d'Athènes, la soixante-neuvième année de la vie de Socrate; mais elle avait été préparée long-temps auparavant. L'Oracle de Delphes, qui l'avait déclaré le plus sage de tous les hommes, le décri où il mettait la doctrine et les mœurs des Sophistes de son temps, qui étaient fort accrédités, la liberté avec laquelle il attaquait tous les vices, l'attachement singulier de ses Disciples pour sa personne, et pour ses maximes : tout cela avait indisposé les esprits contre lui, et lui avait attiré beaucoup d'envieux.

La sentence qui condamna Socrate à mort n'ébranla en rien sa constance. « Je vais, dit-» il, en s'adressant aux juges, avec une noble » tranquillité, être livré à la mort par votre

» ordre ; la nature m'y avait condamné dès » le premier moment de ma naissance ; mais » mes accusateurs vont être livrés à l'infamie » et à l'injustice par l'ordre de la vérité. Auriez- » vous exigé de moi que, pour me tirer de » vos mains, j'eusse employé, selon la cou- » tume, des paroles flatteuses et touchantes, » et les manières timides et rampantes d'un » suppliant ? Mais, en justice comme à la » guerre, un honnête homme ne doit pas sauver » sa vie par tant de moyens. Il est également » déshonorant dans l'une et dans l'autre de ne » la racheter que par des prières, par des « larmes, et par toutes les autres bassesses » que vous voyez faire tous les jours à ceux » qui sont où je me vois ».

Apollodore, l'un de ses disciples et de ses amis, s'étant avancé pour lui témoigner sa douleur de ce qu'il mourait innocent : « Vou- » driez-vous, lui répliqua-t-il en souriant, que » je mourusse coupable » ?

Après que la sentence eut été prononcée, Socrate, avec cette même fermeté de visage qui avait tenu les tyrans en respect, s'achemina vers la prison qui perdit ce nom dès qu'il y fut entré, dit Sénèque, étant devenue le séjour de la probité et de la vertu. Ses amis

l'y suivirent, et continuèrent à le visiter durant trente jours qui se passèrent entre sa condamnation et sa mort. La cause de ce long délai était que les Athéniens envoyaient tous les ans un vaisseau dans l'île de Délos, pour y faire quelques sacrifices ; et il était défendu de faire mourir personne dans la ville, depuis que le Prêtre d'Apollon avait couronné la poupe de ce vaisseau pour marquer son départ, jusqu'à ce que le même vaisseau fût de retour. Ainsi l'arrêt ayant été prononcé contre Socrate le lendemain de cette cérémonie, il fallut en différer l'exécution de trente jours qui s'écoulèrent dans ce voyage.

Pendant ce long temps, la mort eut tout le loisir de présenter à ses yeux toutes ses horreurs, et de mettre sa constance à l'épreuve, non seulement par les dures rigueurs du cachot, où il avait les fers aux pieds ; mais plus encore par la vue continuelle et la cruelle attente d'un évènement avec lequel la nature ne se familiarise point. Dans ce triste état, il ne laissait pas de jouir de cette profonde tranquillité d'esprit que ses amis avaient toujours admirée en lui. Il les entretenait avec la même douceur qu'il avait toujours fait paraître ; et Criton remarque que la veille de sa mort il dormait

aussi paisiblement qu'en un autre temps. Il composa même alors un hymne en l'honneur d'Apollon et de Diane, et tourna en vers une fable d'Esope.

La veille du jour, où le jour même que devait arriver de Délos ce vaisseau, dont le retour devait être suivi de la mort de Socrate, Criton, son intime ami, vient le trouver de grand matin dans sa prison, pour lui apprendre cette triste nouvelle, et pour lui annoncer en même temps qu'il ne tient qu'à lui de sortir de la prison; que le geolier est gagné; qu'il trouvera les portes ouvertes, et il lui offre une retraite sûre en Thessalie. Socrate se prit à rire de cette proposition, et lui demanda s'il savait un lieu hors de l'Attique où l'on ne mourût point.

Enfin le funeste vaisseau revint à Athènes; c'était comme le signal de la mort de Socrate. Le lendemain ses amis, à l'exception de Platon qui était malade, se rendirent à la prison dès le matin. Le geolier les pria d'attendre un peu, parce que les onze Magistrats (c'étaient ceux qui avaient l'intendance des prisons) annonçaient au prisonnier qu'il devait mourir ce jour là. Ils entrèrent un moment après, et trouvèrent Socrate qu'on venait de délier, et

Xanthippe, sa femme, assise auprès de lui, et tenant un de ses enfans entre ses bras. Dès qu'elle les apperçut, jettant des cris et des sanglots, et se meurtrissant le visage, elle fit retentir la prison de ses plaintes : « O mon » cher Socrate, vos amis vous voient aujour» d'hui pour la dernière fois ». Il donna ordre qu'on la fit retirer ; et dans le moment même on l'emmena chez elle.

Socrate passa le reste de la journée avec ses amis, et s'entretint tranquillement et gaîment avec eux, selon sa coutume ordinaire. Le sujet de la conversation fut des plus intéressans, et des plus convenables au moment où il se trouvait ; je veux dire l'immortalité de l'ame. Ce qui donna lieu à cet entretien, c'est une proposition avancée, en quelque sorte au hasard, qu'un véritable philosophe doit souhaiter de mourir, et travailler à mourir. Cela, pris trop à la lettre, menaît à croire qu'un philosophe pouvait se tuer lui-même. Socrate fait voir qu'il n'y a rien de plus injuste que ce sentiment ; et que l'homme appartenant à Dieu qui l'a formé, et ayant été placé par sa main dans le poste qu'il occupe, il ne doit point le quitter sans sa permission, ni sortir de la vie sans son ordre. Qu'est-ce donc qui

peut donner à un philosophe cet amour pour la mort ? Ce ne peut être que l'espérance des biens qu'il attend dans l'autre vie ; et cette espérance ne peut être fondée que sur l'opinion de l'immortalité de l'ame.

Socrate emploie le dernier jour de sa vie à entretenir ses amis sur ce grand et important sujet ; et c'est ce qui fait la matière de l'admirable dialogue de Platon, qui a pour titre, *le Phédon*. Il développe à ses amis toutes les raisons qu'on a de croire que l'ame est immortelle, et il réfute toutes les objections qu'on lui fait, qui sont à peu près les mêmes qu'on fait aujourd'hui.

Quand Socrate eut achevé de parler, Criton le pria de lui donner ses derniers ordres à lui et aux autres amis, sur ce qui regardait ses enfans et toutes ses affaires, afin qu'en les exécutant, ils eussent la consolation de lui faire quelque plaisir. « Je ne vous recommande, » aujourd'hui, autre chose, reprit Socrate, » que ce que je vous ai toujours recommandé, » qui est d'avoir soin de vous. Vous ne sauriez » vous rendre à vous-même un plus grand » service, ni me faire à moi et à ma famille un plus grand plaisir ».

Criton lui ayant ensuite demandé comment

il souhaitait qu'on l'enterrât : « Comme il vous » plaira, dit Socrate ; si pourtant vous pouviez » me saisir, et que je n'échappe pas de vos » mains ». Et, en même temps, regardant ses amis avec un petit sourire : « Je ne saurais » venir à bout, dit-il, de persuader à Criton » que Socrate est celui qui s'entretient avec » vous, et qui arrange toutes les parties de » son discours, et il s'imagine toujours que je » suis celui qu'il va voir mort tout à l'heure ; » il me confond avec mon cadavre ; c'est pour- » quoi il me demande comment il faut m'en- terrer ». En finissant ces paroles il se leva, et passa dans une chambre voisine pour se baigner. Après qu'il fut sorti du bain, on lui porta ses enfans ; car il en avait trois, deux tout petits, et un qui était déjà assez grand. Il leur parla pendant quelque temps, donna ses ordres aux femmes qui en prenaient soin, puis les fit retirer. Etant rentré dans sa chambre, il se mit sur son lit.

Le valet des Onze entra en même temps, et lui ayant déclaré que le temps de prendre la ciguë étoit venu, (c'étoit au coucher du soleil) ce valet se sentit attendri, et tournant le dos, il se mit à pleurer : « Voyez, dit Socrate, le bon » cœur de cet homme ! Pendant ma prison, il

» m'est venu voir souvent, et s'est entretenu » avec moi ; il vaut mieux que tous les autres : » qu'il me pleure de bon cœur ! » Cet exemple est remarquable, et montre à ceux qui sont chargés d'un pareil ministère, comment ils doivent se conduire à l'égard de tous les prisonniers, en général, et sur-tout à l'égard des gens de bien, s'il arrive qu'il en tombe quelques uns entre leurs mains. On apporta la coupe. Socrate demanda ce qu'il avait à faire. Rien autre chose, reprit le valet, sinon, quand vous aurez bu, de vous promener jusqu'à ce que vous sentiez vos jambes appesanties, et de vous coucher ensuite sur votre lit. Il prit la coupe sans aucune émotion, et sans changer ni de couleur ni de visage ; et, regardant cet homme d'un œil ferme et assuré, à son ordinaire : « Que dites- » vous de ce breuvage, lui dit-il ? Est-il permis » d'en faire des libations ? » On lui répondit qu'il n'y en avait que pour une prise : « Au » moins, continua-t-il, il est permis, et il est » bien juste, de faire ses prières aux Dieux, » et de les supplier de rendre mon départ de » dessus la terre et mon voyage heureux : c'est » ce que je leur demande de tout mon cœur ». Après avoir dit ces paroles, il garda quelque temps le silence, et but ensuite toute la coupe

avec une tranquillité merveilleuse, et avec une douceur qu'on ne saurait exprimer.

Jusque-là ses amis s'étaient fait violence, pour retenir leurs larmes, mais en le voyant boire, et après qu'il eut bu, ils n'en furent plus les maîtres, et elles coulèrent en abondance. Apollodore, qui n'avait presque pas cessé de pleurer pendant toute la conversation, se mit alors à hurler, et à jeter de grands cris, de manière qu'il n'y eut personne à qui il ne fit fendre le cœur. Socrate seul n'en fut pas ému : il en fit même quelques reproches à ses amis, mais avec sa douceur ordinaire : « Que » faites-vous, leur dit-il? Je vous admire. Eh, » où est donc la vertu? N'étoit-ce pas pour » cela que j'avois renvoyé ces femmes, de peur » qu'elles ne tombassent dans ces faiblesses? » Car j'ai toujours ouï dire qu'il faut mourir » tranquillement et en bénissant les Dieux; « demeurez donc en repos, et témoignez plus » de fermeté et plus de force ». Ces paroles les remplirent de confusion, et les forcèrent de retenir leurs larmes.

Cependant il continuoit à se promener; et, quand il sentit ses jambes appesanties, il se coucha sur le dos, comme on le lui avait recommandé.

Le poison alors produisit son effet de plus en plus. Quand Socrate vit qu'il commençait à gagner le cœur, s'étant découvert, car il avait la tête couverte, apparemment afin que rien ne le troublât : « Criton, dit-il, et ce furent ces » dernières paroles, nous devons un coq à » Esculape, acquittez-vous de ce vœu pour » moi, et ne l'oubliez pas. » Il rendit bientôt après le dernier soupir. Criton s'approcha, et lui ferma la bouche et les yeux. Telle fut la fin de Socrate, la première année de la XCV^{e}. Olympiade, la soixante-dixième e son âge. Cicéron dit qu'il ne pouvait lire la description de sa mort, dans Platon, sans être attendri jusqu'aux larmes.

Solander, (Daniel) Docteur en Médecine, membre de la Société Royale de Londres, naquit en Suède, dans la province de Nordland, où son père était Prédicant. Il fit ses études à Upsal, après lesquelles il alla à Archangel par la Laponie, et de là jusqu'à Pétersbourg, d'où il revint à Upsal. Linné, son maître, lui conseilla d'aller en Angleterre. M. Banks l'engagea à faire avec lui le tour du monde. Après une absence de trois ans, il revint en 1771 et mourut à Londres en 1782.

Excepté quelques petits écrits épars dans

les Mémoires des Sociétés savantes, il n'a rien donné que la description imprimée *in*-4°. avec figures de la Collection des Pétrifications trouvées dans la province de Hampshire, et dont Gustave Brander fit présent au Musée Britannique.

STACE, (P. *Statius Papinius*) vivait sous Domitien. On a de lui deux Poëmes héroïques, la Thébaïde, en douze livres, et l'Achilléïde, qui n'en a que deux, parce que la mort l'a empêché de l'achever.

Ses Poésies furent fort estimées à Rome, de son temps. Stace, aussi bien que Lucain et Silius Italicus, a traité son sujet plutôt en historien qu'en poëte, sans s'attacher à ce qui fait l'essence et la constitution d'un véritable poëme épique. Juvénal dit que Stace était très-pauvre, quoiqu'ayant acquis beaucoup de réputation par sa Thébaïde, et qu'il fut obligé de faire des pièces de théâtre, et de les vendre aux comédiens pour pouvoir vivre.

SULLY, (Maximilien de *Béthune*, Baron de Rosni, Duc de) né en 1539, entra au service de Henri, Roi de Navarre. En le conduisant à cette Cour, à l'âge de douze ans, son père lui dit : *Je ne puis vous enrichir, mais vous avez des vertus : elles vous placeront au dessus de*

la fortune. Préparez-vous à supporter les malheurs, les fatigues; attachez-vous au maître que je vais vous donner et méritez l'estime des gens d'honneur.

Ces leçons ne s'effacèrent jamais de l'ame du jeune Sully; rien ne put amollir son cœur à la Cour voluptueuse de Catherine de Médicis, et toutes les caresses de la Cour ne purent l'engager à renoncer au culte dans lequel son père l'avait instruit.

Au massacre de la Saint-Barthélemi, le Principal du collège le tint caché trois jours. C'était un grand service de dérober aux assassins, un homme dont le courage et la probité devaient assurer le bonheur de la nation. Il partagea dans tous les combats, les fatigues et la gloire de son maître. Aussi habile négociateur qu'excellent guerrier, il montra dans plusieurs occasions, la profondeur du politique, l'éloquence de l'homme d'Etat, le sang-froid du philosophe et l'activité de l'homme de génie.

La faveur dont il jouissait auprès d'Henri IV, qui le traitait en ami plutôt qu'en serviteur, n'empêcha pas Sully de s'opposer hautement à quelques démarches inconsidérées de ce Prince. Le Roi ayant eu la faiblesse de

faire une promesse de mariage à la Marquise de Verneuil, Sully, à qui ce Prince la montra, eut le courage de la déchirer devant lui. *Comment morbleu*, dit le Roi en colère, *vous êtes donc fou! Oui, Sire*, répondit le Ministre, *je suis fou; mais je voudrais être si fou, que je le fusse tout seul en France.*

Toute la faveur de Sully s'évanouit à la mort d'Henri IV. « Il avait commencé à se rendre » odieux à la Cour, dit le père Griflet dans » son histoire de Louis XIII, par sa résistance » opiniâtre à venir au Louvre, malgré les in» vitations et les ordres pressans de la Reine» Mère. Mais si l'on en croit Bassompierre, » il fit encore, le même jour, (de la mort de » Henri IV) une faute beaucoup plus consi» dérable, et qui ne fut pas oubliée. Dès qu'il » sut le Roi mort, il écrivit au Duc de Rohan, » son gendre, qui était alors à l'armée de » Champagne, de marcher droit à Paris, avec » six mille Suisses, qu'il commandait en qualité » de Colonel général. Il est vrai que le duc » de Rohan ne parut point aux portes de Paris » avec ses Suisses; mais il s'était déjà avancé » d'une journée, lorsque le duc de Sully le » contremanda ».

En 1634, on lui donna le bâton de Maréchal de

France, en échange de la charge de Grand-Maître de l'artillerie, dont il se démit en même temps. Il mourut sept ans après, en 1641, dans son château de Villebon, au pays Chartrain.

Il s'était occupé, dans sa retraite, à écrire ses *Mémoires* qu'il intitula : *Des Économies*. Ils sont écrits d'une manière très-négligée, sans ordre, sans liaison dans les récits ; mais on y voit régner une naïveté de stile qui ne déplaît point à ceux qui peuvent lire d'autres ouvrages français que ceux du siècle de Louis XIV. L'abbé de l'Ecluse, qui en a donné une bonne édition, les a mis dans un meilleur ordre, et fait parler à l'Auteur un langage plus pur.

Ces *Mémoires* sont un tableau des règnes de Charles IX, de Henri III, et sur-tout de Henri IV. Les amours de ce Prince, la jalousie de sa femme, ses embarras domestiques, les affaires publiques, tout y est peint d'une manière très-intéressante. Sully était Protestant, et bon Protestant ; et l'on ne doit pas être surpris de trouver, dans cet écrit, des contes puériles et populaires contre les Catholiques, en même temps qu'il rejette les accusations les plus solides contre ceux de sa communion, quoi-

que; dans d'autres occasions, il ne les ménage pas.

SYDENHAM, (Thomas) Anglais, fils de Guillaume Sydenham, naquit, en 1626, à Wintfordeagle, dans le comté de Dorset. Son père était Chevalier. Il fut envoyé à Oxfort, dans le Collège de la Magdeleine, en 1642. Il entra à l'Université de la même ville, en 1648, où il fut reçu bachelier en médecine ; mais il prit le bonnet de docteur à Cambridge. Bientôt après il vint à Londres, et ne tarda pas à se faire agréger au collège des médecins de cette ville.

Sa réputation, quoique innovateur à plusieurs égards, fut si solidement établie, après qu'il eût publié, en 1666, sa méthode de traiter les fièvres, qu'on le nommoit le Médecin des fébricitans. Il eut pour amis le philosophe Locke, et plusieurs médecins célèbres de Londres, entr'autres Cole et Harris. Morton, son émule en pratique, lui rendit cependant justice, quoiqu'il affectât de proposer le plus souvent des vues et des traitemens opposés à ceux de Sydenham. Ce grand homme mourut en 1689, après avoir long-temps été tourmenté de la goutte qui lui causa des calculs aux reins. Sydenham, de l'aveu de tous ses contempo-

rains, joignait au génie créateur, le caractère moral le plus aimable; sa probité était aussi universellement reconnue que ses rares talens. Lorsqu'il commença à voir des malades, en 1650, la vraie médecine Hippocratique était presque par-tout abandonnée.

Sydenham, doué d'un jugement sain, et pénétré des devoirs de la plus sévère probité médicinale, crut voir que le seul principe certain de médecine était d'imiter la nature, d'étudier ses opérations, de la modérer lorsqu'elle emploie trop d'action, de l'exciter lorsqu'elle est faible, et d'enlever les obstacles contre lesquels elle agit, lorsqu'on a le bonheur de les connaître.

Il eut le courage d'abandonner plusieurs genres primitifs de maladies, tant aiguës que chroniques, à leur marche ordinaire, pour épier les moyens que la nature emploie pour les guérir. Cette étude précieuse lui fit établir, comme loi fondamentale, que toute maladie active était un combat de la nature, contre une matière hétérogène, non alimenteuse; que tous les symptômes qui offraient augmentation d'action, étaient les instrumens dont la nature se servait pour éliminer les causes du dérangement de nos fonctions.

Ces principes, et les méthodes de traitement qu'ils suggèrent, avaient été proposés par Hippocrate, à la naissance de l'art, deux mille ans auparavant. Sydenham les dut probablement autant à la lecture du père de la vraie médecine, qu'à ses méditations et à ses observations. Mais, ce qui paraît par l'exposé de ses vues, il a voulu recréer l'art comme s'il avait à naître : peut-être aurait-il été plus loin, si, réunissant à l'observation une érudition clinique plus variée, il eût combiné les faits de ses prédécesseurs avec ses observations.

Les ouvrages de Sydenham ont été souvent réimprimés, en tout ou en partie; on compte plus de vingt éditions; la meilleure est celle de Leyde, en 1726, avec une excellente table analytique; on trouve, dans la plupart, le portrait de l'Auteur, qui lui donne une physionomie heureuse, une figure bien dessinée, avec assez d'embonpoint.

Le style de Sydenham, sans être élégant, est assez correct; il porte l'empreinte de son génie. Sa manière de rendre ses idées lui appartient, comme celle de tous les grands hommes qui se sont frayés une nouvelle route; sa philosophie médicinale est sévère. On peut croire qu'il la devait à son ami Locke, qui était aussi médecin.

Sydenham, quoiqu'empirique soumis à la nature, proposa quelquefois des théories; mais on voit qu'il ne les a imaginées qu'après avoir puisé, sans prévention, les faits dans le sein de la nature.

Sydenham était peu érudit; il employait le temps que les autres savans consomment dans leur cabinet, à étudier les maladies auprès du lit des malades. On a dit de ce grand homme, qu'il aurait créé l'art de guérir, s'il n'avait pas existé : au moins, peut-on assurer, qu'après Hippocrate, c'est lui qui a offert les principes de traitement les plus lumineux ; nullement polypharmaque, il n'ordonnait qu'un petit nombre de remèdes simples, et bien éprouvés.

T.

TACITE, (C. *Cornelius Tacitus*) était plus âgé que Pline le jeune, qui était né en l'an de J. C. 61.

Vespasien commença à l'élever aux dignités; Tite continua, et Domitien y en ajouta de plus grandes. Il fut Préteur sous ce dernier, et Consul sous Nerva, subrogé à Virginius Rufus, dont il fit le panégyrique.

Il épousa la fille de C. Julius Agricola, célèbre par la conquête de l'Angleterre. Il était hors de Rome depuis quatre ans, avec sa femme, lorsque Agricola mourut. Lipse croit que Tacite laissa des enfans, parce que l'empereur Tacite se disait descendu de lui, ou de la même famille.

Les lettres ont rendu Tacite plus illustre que ses dignités. Il plaida même après avoir été Consul, avec une grande réputation d'éloquence, dont le caractère particulier était la gravité et la majesté. Il avait été estimé dès ses premières années.

Pline le jeune fut un de ses premiers admirateurs, et ils s'unirent ensemble par une amitié très-étroite. Ils se corrigeaient mutuellement leurs ouvrages.

Il composa sa *Description de l'Allemagne* durant le second consulat de Trajan; du moins, il y a lieu de le conjecturer ainsi.

La Vie d'Agricola, son beau-père, paraît aussi, par la préface, être un de ses premiers ouvrages, et faite au commencement de Trajan. Il employa une partie de cette préface à décrire les temps orageux d'un règne cruel et ennemi de toute vertu; *sæva et infesta virtutibus tempora*. C'était celui de Domitien. Il la conclut

en marquant « Qu'il consacre cet écrit à la
» gloire d'Agricola, son beau-père; et il ajoute
» qu'il espère que le sentiment de respect et de
» reconnaissance qui l'a porté à entreprendre
» cet ouvrage, le fera paraître louable, ou du
» moins excusable. *Hic interim liber honori*
» *Agricolæ soceri mei destinatus, professione*
» *pietatis aut laudatus erit, aut excusatus.*

Il entre ensuite en matière, et expose les principales circonstances et les principales actions de la vie de son beau-père. Cet écrit est un des plus beaux et un des plus précieux morceaux de l'antiquité. Les gens de guerre, les courtisans, les magistrats, y peuvent trouver d'excellentes instructions.

Le grand ouvrage de Tacite est celui dans lequel il avait écrit l'Histoire des Empereurs, en commençant à la mort de Galba, et finissant à celle de Domitien; c'est ce que nous appelons *ses Histoires*. Mais, des 28 ans que cette histoire contenait, depuis l'an 69 jusqu'en 96, il ne nous reste que l'année 69, et une partie de 70. Pour composer cet ouvrage, il demandait des mémoires aux particuliers, comme il en demanda à Pline le jeune sur la mort de son oncle; et ceux qui étaient bien aises que la postérité les connût, lui en en-

voyaient d'eux-mêmes, ce que nous voyons par le même Pline, qui espéra de s'immortaliser par ce moyen. Les lettres qu'il lui en écrivit semblent être de l'an 102 ou 103; et l'on peut juger par-là du temps auquel Tacite travaillait à cet ouvrage.

Il avait dessein, après l'avoir achevé, si Dieu lui conservait la vie, de faire aussi l'histoire de Nerva et de Trajan; temps heureux, dit-il, où l'on pouvait penser ce qu'on voulait, et dire ce qu'on pensait. *Rara temporum felicitate, ubi sentire quæ velis et quæ sentias dicere licet.* Mais il ne paraît pas qu'il ait exécuté ce projet.

Au lieu de cela, il reprit l'Histoire romaine depuis la mort d'Auguste jusqu'à Galba, et c'est ce qu'il appelle lui-même ses Annales, parce qu'il tâchait d'y marquer tous les évènemens sur leur année, ce qu'il n'observe pas néanmoins toujours, quand il rapporte quelque guerre.

Dans un endroit de ces Annales, il renvoie à l'histoire de Domitien, qu'il avait écrite auparavant: ce qui marque que les Histoires sont antérieures aux Annales, quoique celles-ci soient placées les premières. Aussi, l'on remarque que le style de ses Histoires est plus

fleuri et plus étendu, et celui de ses Annales, plus grave et plus resserré, sans doute, parce que, porté naturellement à la concision, il se fortifiait de plus en plus dans cette habitude, à mesure qu'il écrivait davantage. Des quatre Empereurs dont Tacite avait écrit l'histoire dans ses Annales, savoir : Tibère, Caligula, Claude, Néron, il n'y a que le premier et le dernier dont nous ayons l'histoire à peu près entière ; encore nous manque-t-il trois années de Tibère, et les dernières de Néron. Caligula est perdu tout entier, et nous n'avons que la fin de Claude.

Il avait dessein d'écrire aussi l'histoire d'Auguste ; mais Saint Jérome paraît n'avoir connu de lui que ce qu'il avait fait depuis la mort de ce Prince jusqu'à celle de Domitien : ce qui, dit-il, faisait trente livres.

Si ce que Quintilien dit d'un historien célèbre de son temps, qu'il ne nomme point, doit s'entendre de Tacite, comme quelques Auteurs l'ont cru, il paraîtrait qu'il aurait été obligé de retrancher des endroits trop libres et trop hardis. Voici le passage de Quintilien :
» Il est un historien qui vit encore pour la gloire
» de notre siècle, et qui mérite de vivre éter-
» nellement dans la mémoire des siècles à ve-

» nir. On le nommera un jour ; maintenant, » on voit bien de qui je veux parler. Ce grand » homme a des admirateurs, et peu d'imita» teurs ; l'amour de la vérité lui ayant nui, » quoiqu'il ait supprimé une partie de ce qu'il » avait écrit. Dans ce qui est resté, on ne » laisse pas de sentir parfaitement un génie » élevé, et une façon de penser hardie et géné» reuse ».

Il est fâcheux qu'on ne soit pas plus instruit des circonstances de la vie d'un écrivain si célèbre. On ne sait rien non plus de sa mort. L'Empereur Tacite, qui tenait à honneur de descendre de la famille de notre historien, ordonna qu'on mît ses ouvrages dans toutes les bibliothèques, et qu'on en fît tous les ans dix copies aux dépens du public, afin qu'elles fussent plus correctes. C'étoit une sage et louable précaution, qui aurait dû, ce semble, nous conserver en entier un ouvrage si digne, dans toutes ses parties, de passer à la postérité.

Tamerlan, ou *Fimurbec*, c'est-à-dire, *Fimur le boiteux*, Empereur Tartare, et l'un des plus fameux conquérans qui aient paru dans le monde, était issu du sang royal, et comptait plusieurs *Chans* parmi ses ayeux.

Il s'éleva à la souveraineté par sa valeur et

par sa prudence ; et s'étant mis à la tête de quelques troupes, il remporta diverses victoires dans la Perse. Ces succès augmentèrent son ambition et son armée, et il subjugua les Parthes, força les murailles de la Chine, soumit la plus grande partie des Indes, la Mésopotamie, et l'Egypte, et se vanta d'avoir sous sa puissance les trois parties du monde. Il joignait à l'ambition de dominer et aux talens des plus grands guerriers, quelques connaissances des mathématiques et de la théologie mahométane; mais il ternit l'éclat de ses grandes actions par sa cruauté. Il détruisit Bagdad, où 800,000 habitans périrent; Sébaste, Damas, Alep, éprouvèrent le même sort. La plus considérable de ses victoires fut celle qu'il remporta sur Bajazet I, Empereur des Turcs, près d'Angoury, en 1402. Tamerlan lui avait demandé de rendre justice aux Princes Musulmans dépossédés. Sur le refus de Bajazet, il marcha à lui à la tête d'une armée formidable, et lui livra bataille. La victoire, après avoir long-temps erré parmi les flots de sang, se déclara enfin pour Tamerlan. Bajazet chercha son salut dans la fuite; mais assailli par ceux qui le poursuivaient, il fut obligé de se rendre. On le conduisit devant son vainqueur. Tamer-

lan l'ayant considéré un moment, ne put s'empêcher de sourire. *Il n'est pas d'un grand cœur,* lui dit le Monarque Ottoman, *d'insulter un malheureux.* « Je n'insulte pas à ton état, lui » répliqua l'Empereur Tartare; mais je ris de » ce que la fortune a partagé l'empire du » monde entre un borgne comme toi, et un » boiteux comme moi. Tu aurais pu, ajouta-t-il, » éviter ton malheur, par un peu de condes- » cendance ». *Profite de ta fortune,* lui répliqua le fier Ottoman, *et ne te mêle point de me donner des leçons.* On dit que Tamerlan le fit enfermer dans une cage de fer. Des historiens assurent que cet Empereur des Mogols envoya des ambassadeurs à Charles VI, roi de France. Tamerlan mourut le 1er avril 1415, à soixante-onze ans. Plusieurs millions d'hommes périrent par son ambition, et plusieurs traînèrent leurs malheureux jours dans l'exil, l'indigence, et l'accablement. Il ne faudrait qu'un petit nombre de brigands couronnés, aussi heureux et aussi puissans que Tamerlan, pour anéantir la race humaine.

Tarquin, le Superbe, septième et dernier roi de Rome, fut surnommé de la sorte à cause de son naturel et de ses mœurs. Ayant fait mourir Servius Tullius, ce crime le mit en pos-

session du royaume; néanmoins, comme il était fort vaillant, il ne laissa pas de vaincre les Latins et les Sabins, et d'enlever aux Volsques la ville de Suessa Pometia. Il rangea les Gabiens sous son pouvoir par le moyen de son fils Sextus qui avait fait semblant de se réfugier chez eux. Il institua le premier les fêtes qu'on nomme Latines. Il fit faire des lieux dans le Cirque, et un cloaque pour recevoir les ordures de toute la ville; il se servit pour cela d'une bonne partie du peuple, ce qui fit surnommer ces nouveaux bâtimens, *les Fossés des Quirites*. Comme il faisait travailler sur le Capitole, on trouva la tête d'un homme; on en augura que la ville de Rome serait un jour la première, et comme le chef des autres villes.

Son fils Sextus, qui maintenait les Gabiens dans la soumission, lui envoya demander les moyens de les contenir. Le député trouva Tarquin qui se promenait dans un jardin; et ce prince, pour toute réponse, se contenta d'abattre à ses yeux les têtes des pavots qui s'élevaient au dessus des autres. Son fils, auquel on rapporta cette action, comprit aussitôt ce que son père voulait dire, et fit couper la tête aux plus considérables d'entre les Gabiens. Les Romains indignés de la cruauté de Tarquin, et

des débauches de ses enfans, résolurent de le détrôner. La violence que son fils Sextus fit à Lucrèce, en fut un prétexte plausible. Ils exécutèrent ce dessein 589 ans avant J. C. dans le temps que Tarquin était occupé au siége d'Ardée. Ce Prince avait régné 24 ans. Il tenta inutilement de remonter sur le trône. Les Romains aimèrent mieux vivre en république. Tarquin survécut à sa famille ; il serait mort dans la misère, si Aristodème, prince de Cumes, ne lui eût donné retraite. Il y mourut âgé de 90 ans.

Tasse, (*Torquato Tasso* ou le) poëte italien, naquit le 11 mars 1544, dans le royaume de Naples, d'une maison illustre. Le Tasse, qui fit ses études à Padoue, montra, dès son enfance, un goût décidé pour la poésie, et chercha à se former des protecteurs, malgré les remontrances de son père qui connaissait par expérience le danger qu'il y a de cultiver la poésie, et de s'attacher aux grands. Torquato Tasso, père du Tasse, était poëte lui-même, et mourut pauvre et malheureux, pour s'être attaché au prince de Salerne, qui fut dépouillé de sa principauté par Charles-Quint. Le Tasse, à dix-sept ans, avait composé son poëme de *Renaud*. Il suivit le Nonce en France, du

temps du roi Charles IX, et mérita l'estime et les bienfaits de ce monarque Il retourna à Ferrare, et il y publia son fameux poëme de la *Jérusalem délivrée*, qu'il avait achevé en France, dans l'abbaye de Châlis, dont le cardinal d'Est était abbé. Il composa d'autres pièces ingénieuses, et introduisit le premier les bergers sur le théâtre, dans son *Aminte* qui a été le modèle des poésies pastorales. Les règles prescrites par Aristote, sur l'unité du lieu, et sur celle des caractères, y sont scrupuleusement observées. On peut néanmoins reprocher au poëte de s'être montré trop souvent à la place de ses acteurs. Est-il naturel, par exemple, qu'une bergère, telle que Sylvie, qui, en se mirant dans une fontaine, se met des fleurs, leur dise qu'elle ne les porte pas pour se parer, mais pour leur faire honte?

Le Tasse eut de grands différens avec les académiciens de la Crusca, qui avaient censuré sa *Jérusalem délivrée*. Il se fit des affaires à Ferrare, et fut exilé. Il pensa alors perdre l'esprit par l'amour extravagant qu'il avait conçu pour Eléonore d'Est, sœur d'Alphonse, duc de Ferrare. Le reste de sa vie fut une suite continuelle d'infortunes. Il s'arrêta quelque temps à Pavie, alla ensuite à Naples, et revint à

Ferrare, où il fut mis en prison. La pauvreté jointe à ses autres malheurs, le jetèrent dans une mélancolie qui, pendant plusieurs années, fit regarder comme insensé un homme qui s'était élevé, par la force de son génie, au dessus de ses contemporains.

Enfin, au bout de vingt années, l'envie fut lasse de le persécuter; son mérite surmonta tout; on lui offrit des honneurs, et de la fortune. Clément VII, voulant honorer l'auteur de la *Jérusalem délivrée* d'une manière particulière, le fit appeler à Rome. Le Pape avait résolu, dans une congrégation de Cardinaux, de lui donner la couronne de laurier, et les honneurs du triomphe, cérémonie très-sérieuse et très-recherchée alors en Italie. Les deux Cardinaux Alborandias, neveux du Pape, qui se faisaient une gloire d'admirer et d'aimer le Tasse, allèrent, avec un grand nombre de prélats et de personne de toutes conditions, le recevoir à un mille de Rome. Il fut conduit à l'audience du Pape. *Je désire*, lui dit le Pontife, *que vous honoriez la couronne de laurier, qui a jusqu'ici honoré tous ceux qui l'ont portée.* Le couronnement devait se faire au Capitole; les deux Cardinaux, neveux, se chargèrent de l'appareil. Le triomphe du Tasse allait être

complet; mais le poëte, qui avait été malheureux toute sa vie, tomba dans une langueur mortelle au moment des préparatifs, et mourut la veille du jour destiné à la cérémonie.

Les poésies du Tasse lui ont acquis une réputation immortelle. Sa *Jérusalem délivrée* est le plus beau poëme épique, et peut-être le seul dont l'Italie puisse se glorifier. Ce n'est pas qu'on veuille ici en dissimuler les défauts. On y souffre impatiemment des enchantemens, qui semblent appartenir à la féerie, un mélange d'idées payennes et chrétiennes, des jeux de mots, et des *concetti* puérils que le goût du siècle avaient exigés du poëte. Il y a trop de pensées fardées, et de faux brillant; le style en est trop fleuri et trop affecté; le poëte y court trop après l'esprit, ce qui fait dire à Boileau, dans sa neuvième Satire.

Tous les jours, à la Cour, un sot de qualité,
Peut juger de travers avec impunité;
A Malherbe, à Racan, préférer Théophile,
Et le clinquant du Tasse, à tout l'or de Virgile.

Mais on oublie bientôt ces taches en faveur de la belle ordonnance du poëme de la *Jérusalem délivrée*, de ce grand intérêt qui y va toujours en croissant, de cet art singulier d'a-

mener les évènemens, et de présenter au lecteur les tableaux les plus terribles de la guerre, et les peintures les plus riantes de la volupté. Le Tasse paraît sur-tout supérieur à Homère dont il semble avoir saisi les traces, par l'art de nuancer les couleurs, et de donner aux différentes espèces de vertus et de vices les traits qui leur sont propres, et qui les distinguent le plus. Où trouver des caractères plus variés, plus fortement soutenus, que dans la *Jérusalem délivrée?*

Les œuvres du Tasse ont été recueillies en 1724, à Florence, en six volumes *in-folio*, avec les écrits faits pour et contre la *Jérusalem délivrée.* On trouve dans ce recueil la *Jérusalem conquise*, nouveau poëme que le Tasse composa pour s'accommoder en quelque sorte au goût et aux idées de ses critiques; mais il n'a point été reçu avec le même applaudissement que le premier, où l'auteur s'était abandonné à son génie.

Tavernier, (Jean-Baptiste) naquit à Paris en 1605. Son inclination pour les voyages fut si forte, qu'à 22 ans il avait déjà parcouru la France, l'Angleterre, les Pays-Bas, l'Allemagne, la Pologne, la Suisse, la Hongrie, et l'Italie, et, que pendant l'espace de quarante ans,

la curiosité le porta à faire six voyages en Turquie, en Perse, et aux Indes, par toutes les routes praticables. Il faisait un grand commerce de pierreries qui lui procura une fortune considérable. Il acquît, en 1688, la baronnie d'Aubonne, près le lac de Genève. La malversation d'un de ses neveux qui dirigeait, dans le Levant, une cargaison considérable, l'espérance de remédier à ce désordre, le désir de voir la Moscovie, l'engagèrent à entreprendre un septième voyage. Il partit pour Moscow, où, sitôt après son arrivée, il mourut, âgé de 84 ans. Il a laissé un recueil de voyages, qui contient des détails curieux et assez exacts. Il était de la religion Protestante, et néanmoins les Catholiques n'eurent pas à se plaindre de son équité, il parle en plusieurs endroits comme s'il était de leur communion; c'est ainsi qu'il dit de Saint-François-Xavier, qu'on peut l'appeler à juste titre le Saint-Paul et le véritable apôtre des Indes.

Teniers naquit à Anvers, en 1610. Sa vie ne fournit aucune anecdote curieuse ; mais ses œuvres, répandues dans toute l'Europe, le font connaître assez. La plupart de ses Tableaux ne représentent que des fêtes de village. Retiré dans une maison de campagne, entre

Anvers et Malines, il y étudiait la nature dans les fêtes des paysans. « Il se mêlait avec eux » pour observer leurs danses et leurs jeux, « leurs festins rustiques, leur joie, leur colère, » leurs combats. Il saisissait avec tant d'esprit » leurs différentes attitudes, qu'on reconnaît » leur âge, leurs caractères, leurs passions » différentes; et il est surprenant que d'un » sujet si médiocre et si stérile en apparence, » il en ait tiré une multitude innombrable de » Tableaux si admirables et si variés. C'est à » lui sur-tout qu'on peut appliquer ce mot de « Virgile: *Il acquit une grande gloire dans un* » *petit genre : in tenui labor, et tenuis non* » *gloria* ».

Térence naquit à Carthage, après la seconde guerre Punique, l'an de Rome 560; il fut esclave de Terentius Lucanius, Sénateur romain, qui, à cause de son esprit, non seulement le fit élever avec beaucoup de soin, mais l'affranchit fort jeune. Ce fut ce Sénateur qui donna à ce poëte le nom de Térence; car les affranchis portaient ordinairement le nom du maître qui les avait mis en liberté.

Il était fort aimé et fort estimé des premiers de Rome. Il vivait sur-tout très-familièrement avec Lélius et Scipion l'Africain, qui prit et

qui ruina Numance : ce dernier était moins âgé que lui d'onze ans.

Il nous reste de Térence, six Comédies : quand il vendit aux Édiles la première, on voulut qu'il la lût auparavant à Cécile, Poëte comique comme lui, et qui était fort estimé à Rome, lorsque Térence commença à y paraître. Il alla donc chez lui, et le trouva à table : on le fit entrer ; et, comme il était fort mal vêtu, on lui donna, près du lit de Cécile, un petit siége, où il s'assit, et commença à lire ; mais il n'eut pas plutôt lu quelques vers, que Cécile le pria de souper, et le fit mettre à table auprès de lui. Après souper, il acheva d'entendre cette lecture, et en fut charmé. Il ne faut pas toujours juger des hommes par le dehors : un méchant habit peut couvrir un grand esprit.

L'Eunuque, qui est une des six Comédies de Térence, eut un si grand succès, qu'elle fut jouée deux fois en un jour, le matin et le soir, ce qui n'était peut-être jamais arrivé à aucune pièce ; et on la paya beaucoup mieux qu'aucune comédie n'avait été payée jusques-là ; car Térence en eut huit mille sesterces, c'est-à-dire, mille livres.

Quelques uns disent qu'il mourut sur mer

à son retour de Grèce, d'où il remportait cent-huit pièces qu'il avait traduites de Ménandre. Les autres assurent qu'il mourut en Arcadie, dans la ville de Stymphale, sous le consulat de Cn. Cornelius Dolabella, et de M. Fulvius; et qu'il mourut d'une maladie que lui causa la douleur d'avoir perdu les Comédies qu'il avait traduites, et celles qu'il avait faites lui-même.

Térence n'eut qu'une fille qui, après sa mort, fut mariée à un chevalier romain, et à laquelle il laissa une maison et un jardin de 20 arpens sur la voie Appienne.

Le grand talent de Térence consiste dans un art inimitable de peindre les mœurs et d'imiter la nature avec une simplicité si naïve et si peu étudiée, que chacun se croit capable d'écrire de la même sorte; en même temps, si élégante et si ingénieuse, que personne n'a pu jamais en approcher.

Térence joint à une extrême pureté de langage, et un style simple et naturel, toutes les graces et toute la délicatesse dont sa langue était susceptible; et, parmi tous les Auteurs latins, il n'y en a point qui ait autant approché que lui de l'atticisme, c'est-à-dire, de ce qu'il y avait de plus fin, de plus délié, de plus parfait chez les Grecs. Quintilien, en parlant de

Térence, dont il se contente de dire que les écrits sont élégans, remarque que le langage romain ne rendait que très-imparfaitement cette finesse de goût et cette grace inimitable, réservée aux Grecs seuls, et qui ne se trouvait même que dans le dialecte attique.

Il est fâcheux que la matière de ces comédies les rende dangereuses à la jeunesse.

Tertullien, (Quintus-Septimus-Florens-Tertullianus) prêtre de Carthage, était fils d'un Centenier dans la milice sous le proconsul d'Afrique. La constance des martyrs lui ayant ouvert les yeux sur les illusions du paganisme, il se fit Chrétien, et défendit la foi de Jésus-Christ avec beaucoup d'ardeur. Ses vertus et sa science le firent élever au Sacerdoce. Il quitta Carthage pour se rendre à Rome, où il publia, durant la persécution de l'empereur Sévère, son Apologie pour les Chrétiens; qui est un chef-d'œuvre d'éloquence et d'érudition en son genre. Tertullien avait le génie vif, ardent et fécond. La modestie qu'il met en parlant de lui sur ses études, n'empêche pas qu'on ne juge, par ses livres, qu'il avait étudié toutes sortes de sciences. Ses ouvrages rendirent son nom célèbre dans toutes les Eglises. Il confondit les hérétiques de son siècle, ramena plusieurs d'en-

tre eux à la foi ; et ses exhortations encouragèrent les Chrétiens à souffrir le martyre. Sa sévérité naturelle le portait toujours à ce qu'il y avait de plus rigoureux. Il se laissa cependant séduire par les rêveries du fanatique Montan ; et, ce qui est plus déplorable, il ne rougit pas de devenir disciple de deux avanturières qui, se disant inspirées, se mêlaient de prophétiser. Tertullien mourut sous le règne d'Antonin - Caracalla, vers l'an 216. Il fit beaucoup d'ouvrages, qui sont regardés de deux genres : ceux qu'il a fait avant sa chute, et ceux qu'il a produits depuis. Dans ceux du premier genre, on distingue particulièrement son Apologétique pour la Religion chrétienne. C'est son chef - d'œuvre, et peut-être le plus parfait et le plus précieux ouvrage de l'antiquité chrétienne. Les autres ont néanmoins beaucoup de mérite, et il est facile de juger qu'ils sont d'un homme qui avait un fond d'éloquence inépuisable.

Thalès était de Milet, ville célèbre de Léonie ; il vint au monde la première année de l'Olympiade XXXV.

Pour profiter des lumières de ce qu'il y avait alors de plus habiles gens, il fit plusieurs voyages, selon la coutume des anciens : d'abord, dans

dans l'île de Crète, puis dans la Phénicie, et enfin, dans l'Égypte, où il consulta les prêtres de Memphis, qui cultivaient avec un soin extrême les hautes sciences; il apprit, sous ces grands maîtres, la géométrie, l'astronomie, et la philosophie : un disciple de cette espèce ne l'est pas long-temps. Aussi Thalès passa-t-il bien vite des leçons aux découvertes. Ses maîtres de Memphis apprirent de lui le moyen de mesurer exactement les immenses pyramides qui subsistent encore.

L'Égypte était gouvernée pour lors par Amasis, prince qui aimait les Lettres, parce qu'il était lui-même fort lettré. Il fit tout le cas qu'il devait du mérite de Thalès, et lui donna des marques publiques de son estime; mais ce Philosophe grec, amateur de la liberté et de l'indépendance, n'avait pas ce qu'il fallait pour se maintenir à la Cour. Il était grand astronome, grand géomètre, excellent philosophe, mais mauvais courtisan. La manière trop libre dont il déclamait contre la tyrannie, déplut à Amasis, et lui fit prendre contre lui des impressions de défiance et de crainte, qu'il ne se mit pas trop en peine d'effacer, et qui furent suivies, peu de temps après, de sa disgrace entière. La Grèce en profita. Thalès

quitta la Cour, et revint, à Milet, répandre, dans le sein de sa patrie, les trésors de l'Egypte.

Le grand progrès qu'il avait fait dans les sciences, le fit mettre au nombre des sept Sages de la Grèce, si vantés dans l'antiquité. De ces sept Sages, il n'y eut que Thalès qui fonda une secte de Philosophes, parce qu'il s'appliqua à la contemplation de la nature, forma une école et un corps de doctrine, eut des disciples et des successeurs. Les autres ne se firent remarquer que par un genre de vie plus réglé, et par quelques préceptes moraux qu'ils donnèrent dans les occasions.

L'Histoire a conservé le mot plaisant et sensé d'une femme qui le vit tomber dans une fosse lorsqu'il contemplait les astres : « Comment, » lui dit-elle, pourriez-vous connaître ce qui » se fait dans le ciel, puisque vous ne voyez » pas ce qui est à vos pieds » ! Et le tour ingénieux dont il se servit pour éluder les poursuites de sa mère qui le pressait de se marier, en lui répondant, lorsqu'il était jeune : *Il n'est pas encore temps ;* et lorsqu'il fut sur le retour : *Il n'est plus temps.*

Les raisons qui avaient empêché Thalès de se donner des chaines en s'engageant dans le

mariage, lui firent préférer une vie douce et tranquille, aux emplois les plus brillans. Animé d'un désir vif de connaître la nature, il l'étudia assidûment dans un heureux loisir, que lui donnait une retraite exacte, impénétrable au tumulte, mais ouverte à tous ceux que l'amour de la vérité, ou le besoin de ses conseils lui amenait. Il n'en sortait que très-rarement: c'était pour aller prendre un repas frugal chez Thrasybule son ami, qui devint par ses talens roi de Milet, dans le temps du traité que les Milésiens firent avec Alyatte, roi de Lydie.

Cicéron dit que Thalès est le premier des grecs qui ait traité des matières de physique.

On lui donne la gloire d'avoir fait plusieurs belles découvertes dans l'astronomie, dont l'une, qui regarde la grandeur du diamètre du soleil, comparé au cercle de son mouvement annuel, lui faisait grand plaisir. Aussi, un homme riche, à qui il en fit part, offrant à ce philosophe, pour récompense, tout ce qu'il voudrait, Thalès ne lui en demanda point d'autre, sinon qu'il fît honneur de cette découverte à celui qui en était l'auteur. On reconnaît ici le vrai caractère des savans, infiniment plus sensibles à l'honneur d'une nouvelle

découverte, qu'aux plus grandes récompenses; et la vérité de ce que disait Tacite, en parlant d'Helvidius-Priscus, que la dernière chose dont les gens, même les plus sages, se dépouillent, c'est le désir de la gloire. Il se distingua fort par son habileté à prédire, dans une grande exactitude, les éclipses du soleil et de la lune; ce qui était regardé pour lors comme une chose merveilleuse.

Saint Clément d'Alexandrie rapporte, d'après Diogène-Laërce, deux belles paroles de Thalès. Interrogé un jour ce qu'était Dieu : *C'est*, dit-il, *ce qui n'a ni commencement ni fin*. Un autre lui demandant si l'homme pouvait dérober à Dieu la connaissance de ses actions. *Comment pourrait-il le faire* répondit-il, *puisqu'il n'est pas en son pouvoir de lui cacher même ses pensées ?* Valère-Maxime ajoute que Thalès parlait ainsi, afin que l'idée de la présence de Dieu aux pensées les plus secrètes de l'ame, obligeât les hommes à tenir leur cœur, non moins que leurs mains, dans une grande pureté. Cicéron fait précisément la même remarque, quoiqu'en termes un peu différens. « Thalès, dit-il, qui tenait » le premier rang parmi les sept Sages de la » Grèce, croyait qu'il était de la dernière im-

» portance que les hommes fussent bien con-
» vaincus que la divinité remplissait et voyait
» tout; et que c'était là le moyen de les rendre
» plus sages et plus religieux ».

Il mourut la première année de l'Olympiade LVIIIe, âgé de quatre-vingt-douze ans, dans le temps même qu'il assistait à la célébration des Jeux Olympiques.

Thémistocle, général athénien, était fils de Néocle, homme illustre par sa naissance et par sa vertu. Ayant été déshérité par son père, à cause des débauches de sa jeunesse, il crut que le seul moyen d'effacer cette infamie, était de servir sa patrie par de belles actions. Il s'appliqua avec un soin extrême à acquérir des amis et de la réputation, et s'occupa d'abord à juger les affaires particulières, proposant des expédiens utiles, et étant aussi prompt à les mettre en exécution, qu'à les trouver. Né avec une ardeur extrême pour la gloire, il était courageux, entreprenant; le repos semblait l'inquiéter. Après la célèbre bataille de Marathon, remportée par Miltiade, sa santé parut s'altérer, et lorsque ses amis lui en demandèrent la cause, il leur avoua que les trophées de Miltiade ne le laissaient point dormir. Grand homme d'état, son génie tou-

jours prévoyant, toujours fécond en ressources, le rendit supérieur aux évènemens; personne n'a possédé à un plus haut degré l'art, si souvent nécessaire, de rappeler les hommes à leurs passions, pour les porter à ce qu'ils doivent faire.

Thémistocle, après une célèbre victoire, marchant sur les dépouilles des ennemis, dit à celui qui le suivait : « Ramasse ces dépouilles » pour toi; car tu n'es pas Thémistocle ».

Ce général avait un fils qui avait beaucoup d'empire sur sa mère. « Ce petit garçon que » vous voyez là, disait-il un jour, en riant, » à ses amis, c'est l'arbitre de la Grèce; car » il gouverne sa mère, sa mère me gouverne, » je gouverne les Athéniens, et les Athéniens » gouvernent les Grecs ». Oh! quels petits conducteurs, ajoute un auteur moderne, on trouverait souvent aux plus grands empires, si du Prince on descendait, par degrés, jusqu'à la première main qui donne l'impulsion secrète.

Thémistocle préféra, pour marier sa fille, un citoyen pauvre, mais instruit, à un autre qui était riche, mais ignorant. « J'aime mieux, » pour mon gendre, ajoutait-il, un homme qui » ait besoin de bien, que du bien qui ait besoin d'un homme ».

Thémistocle, chargé par les Athéniens de lever des subsides considérables sur les alliés de la République, s'acquitta facilement de sa commission sur les villes riches, parce qu'on pouvait leur enlever une contribution plus forte que celle demandée. Mais les habitans d'Andros, réduits à l'indigence, ne craignirent pas de résister à ses ordres. Le général Athénien leur déclara qu'il venait accompagné de deux puissantes divinités, *le besoin et la force*, *qui*, disait-il, *entraînent toujours la persuasion à leur suite*. « Thémistocle, lui répondirent les habitans d'Andros, nous nous » soumettrions, comme les autres alliés, à tes » ordres, si nous n'étions aussi protégés par » deux divinités non moins puissantes que les » tiennes, l'indigence et le désespoir, qui mé» connaissent la force ».

Thémistocle qui avait été chargé de faire la guerre contre ceux de Corfou, termina heureusement cette guerre, en chassant les Pirates, et rendant la mer libre. C'est lui qui remporta sur Xerxès la célèbre victoire de Salamine, 480 ans avant J. C. Dans la suite, les Lacédémoniens ayant intenté contre lui plusieurs accusations, il fut chassé par les Athéniens, et se réfugia en Perse, où le roi

Artaxerxès-Longuemain, lui donna trois villes pour sa subsistance. Il mourut à Magnésie, 464 ans avant J. C., ayant avalé, dit-on, du sang de taureau, plutôt que de prendre les armes contre sa patrie.

Théocrite célèbre, Poëte de l'antiquité, naquit à Syracuse, ville de Sicile, sous le règne de Ptolémée, fils de Lagus, environ 270 avant l'ère chrétienne. Son père se nommait Simmichus, et sa mère Philine. Il était contemporain de Ménandre, fameux poëte comique, et vécut à la Cour de Ptolémée Philadelphe, Roi d'Egypte. On rapporte qu'étant de retour dans sa patrie, il eut l'imprudence d'écrire et de publier des satires contre Hiéron, tyran de Syracuse, qui se vengea en le faisant périr.

Théocrite est regardé, à juste titre, comme l'inventeur et le père de la Poésie Pastorale, quoique, avant ce Poëte, on eût sans doute déjà composé des chansons champêtres, et célébré les amours, les jeux, les animosités, les jalousies, les combats et toutes les disputes des bergers. Tous les connaisseurs, donnent à Théocrite le premier rang dans l'Idylle, ou Eglogue, et le préfèrent sans hésiter à Moschus, Bion, Virgile même, Calpurnius et

Némésianus. Il est impossible de faire passer dans une traduction française toutes les grâces naïves, légères, naturelles, et champêtres, la simplicité admirable, la douceur enchanteresse, la rusticité charmante, qui caractérisent les Idylles de ce Poëte. Toutes ces délicatesses, toutes ces beautés de la nature s'évanouissent dès qu'on les touche; il est bien difficile, en les maniant, de ne pas les altérer et les flétrir.

Voici comme l'abbé Batteux, s'exprime dans son Cours de Belles-Lettres : « On s'est plu à » voir naître la Poésie Pastorale sur les bords » de l'Anapus, dans les vallées d'Elore, où se » jouent les Zéphyrs, où la scène est toujours » verdoyante, et l'air toujours rafraîchi par » le voisinage de la mer. Quel berceau plus » digne de la Muse Pastorale, dont le carac- » tère est si doux! Théocrite a peint dans ses » Idylles la nature simple, naïve, et gracieuse : » on peut regarder son ouvrage comme la bi- » bliothèque des bergers, s'il leur est permis » d'en avoir une. On y trouve recueillis une » infinité de traits, dont on peut former les » caractères qui conviennent aux bergers. Il » est vrai qu'il y en a quelques uns qui au- » raient pu être plus délicats; d'autres, dont

» la simplicité ne nous paraît pas assez assaisonnée; mais dans la plupart il y a une douceur, une mollesse, que ceux qui l'ont suivi ont copiée, plutôt que d'entreprendre de l'imiter. On pourrait les comparer à ces fruits d'une maturité exquise, servis avec toute la fraîcheur du matin, et ce léger coloris que semble y laisser la rosée. La versification de ce Poëte est admirable, pleine de feu, d'images, et sur-tout d'une mélodie, qui lui donne une supériorité incontestable sur tous les autres. . . . Chez Théocrite, l'Idylle est dans un bois, ou dans une prairie riante; il a peint la nature simple et quelquefois négligée. . . . . On veut qu'une Eglogue amuse doucement, mollement, si j'ose parler ainsi; que sa lecture soit pour nous comme un demi-sommeil, où l'on ne pense qu'autant qu'il le faut, pour sentir qu'on se repose; et c'est précisément ce que produit le ton et la marche de Théocrite ».

Théodose le grand, (*Flavius Theodosius Magnus*) ainsi nommé à cause de ses victoires, de sa piété et de son zèle pour la foi catholique, était fils d'un autre Théodose, grand Capitaine, que Valens fit mourir en

Afrique, l'an 376. Il naquit en Espagne, vers l'an 336, et s'éleva, par son courage et par sa prudence, aux plus grandes charges militaires. L'empereur Gratien, charmé de son mérite, et se voyant attaqué par les Goths et par les Germains, partagea l'empire avec lui et le déclara Auguste à Sirmich, le 17 janvier 379. Théodose devint aussi empereur d'Orient à l'âge de 43 ans. Il passa peu de temps après dans la Thrace, et y défit entièrement les Goths. L'année suivante, étant tombé malade à Thessalonique, il s'y fit baptiser. Il conclut une paix honorable avec les Perses, et fit célébrer le second concile général à Constantinople, en 381. Théodose défit en 388, le tyran Maxime, qui avait tué Gratien et qui s'était fait déclarer empereur; il fit trancher la tête à cet usurpateur à Aquilée, et rétablit ensuite Valentinien II dans ses Etats.

Théodose, dans les trois premières années de son règne, ne condamna personne à mort. Il ne fit usage de son pouvoir que pour rappeller les exilés, relever par ses libéralités les familles ruinées; il faisait grace aux coupables dont les crimes pouvaient être oubliés. Il avait rendu une loi, par laquelle il était

ordonné aux magistrats de visiter les prisons à l'approche des fêtes de Pâques, et de délivrer des prisonniers qui ne se seraient pas rendus coupables des crimes spécifiés par cette même loi. Ce fut en portant cette ordonnance, qu'il dit ces paroles mémorables : *Plût à Dieu qu'il fût en mon pouvoir de ressuciter les morts!*

Théodose avait donné pour précepteur, à Arcadius son fils aîné, Arsène, diacre de l'église Romaine, recommandable par son mérite. Un jour l'empereur étant entré dans la chambre du prince pour assister à ses études, il le trouva assis, et Arsène debout. Il se fâcha contre Arsène, de ce qu'il en usait ainsi ; lui dit de s'asseoir, et ordonna au jeune prince d'être debout et découvert quand son précepteur lui parlerait, ajoutant qu'il le croirait indigne du trône impérial, s'il ne rendait à chacun ce qui lui est dû.

Les cruelles guerres, que Théodose eut à soutenir contre l'usurpateur Maxime, l'avaient mis dans la nécessité d'imposer sur ses peuples un nouveau tribut, qui fit soulever les habitans d'Antioche. Ils renversèrent les statues de l'empereur, de l'impératrice Flaccille, et des princes leurs enfans, et se por-

tèrent aux dernières extrémités. Théodose ne fut pas plutôt instruit de cette révolte, que n'écoutant que son premier ressentiment, il voulut que cette ville rebelle fut détruite, et ses habitans ensevelis sons ses ruines. Les passions dans ce prince étaient vives et violentes, mais ses réflexions et sa piété le ramenaient aussitôt à la douceur; il se contenta d'ôter à la ville d'Antioche ses privilèges, qu'il lui rendit à la prière du saint évêque Flavien. Si, deux années après, Théodose se rendit coupable du massacre de Thessalonique, qui s'était également révoltée contre son souverain, c'est qu'il eut le malheur de trouver à sa Cour un de ces hommes perfides et habiles à se revêtir de toutes les apparences de vertus, pour surprendre la confiance du prince. Un conducteur de chars de Thessalonique, coupable d'un crime infâme, avait été mis en prison par les ordres de Bothéric, gouverneur d'Illyrie. Le temps des courses du cirque approchait, et le peuple de Thessalonique passionné pour les spectacles, et qui croyait ce cocher nécessaire à ses plaisirs, s'attroupa pour demander son élargissement. Sur le refus du commandant, il se mutina. La sédition fut violente, plusieurs magistrats y perdi-

rent la vie, et Bothéric donnant lui-même ses ordres, pour contenir cette troupe de mutins, fut aussi massacré. Théodose, d'un tempérament toujours vif et violent, fut enflammé de colère à la nouvelle de cet attentat. Un de ses favoris, et de ses ministres nommé Ruffin, homme d'un esprit insinuant, mais pervers et caché, lui représenta qu'il était nécessaire de donner un exemple capable d'arrêter pour toujours les séditions, et de maintenir l'autorité du Prince dans la personne de ses officiers. Les ordres, en conséquence, furent expédiés pour faire passer tous les Thessaloniciens au fil de l'épée. C'était confondre l'innocent avec le coupable, et renverser toutes les lois divines et humaines, qui veulent que le souverain ne verse le sang des coupables qu'avec le glaive de la justice. L'Histoire ajoute que Théodose, revenu à lui-même, et touché de repentir, avait envoyé de nouveaux ordres pour révoquer les premiers ; mais la rapidité avec laquelle ils furent exécutés, ne lui laissa pas le temps de réparer sa faute. La perfidie qu'on apporta dans leur exécution, semble ajouter encore à l'atrocité de l'action. Les officiers chargés de la lettre du Prince, avaient annoncé pour le lendemain

une course de chars. Le peuple qui ne savait pas qu'il courait à la mort, se rendit en foule dans le cirque. Des soldats, placés dans différens postes, s'approchent aussitôt au signal qu'on leur donne. Ils poussent un grand cri, et se jettent avec fureur sur la multitude. On frappe, on égorge, on tue les enfans sur le sein de leur mère. Des étrangers, des citoyens paisibles, qui n'avaient eu aucune part à la sédition, sont enveloppés dans le massacre. Au milieu de ces horreurs, on remarqua une action généreuse que l'Histoire a transmise. Un esclave voyant son maître saisi par des soldats, l'arrache de leurs mains, et pour lui donner le temps de s'échapper, il se livre lui-même et reçoit la mort avec joie. Le massacre dura trois heures. Sept mille hommes y périrent.

Cette action barbare fit murmurer tout le monde contre Théodose; et quelque temps après, s'étant présenté pour entrer dans l'église à Milan, Saint Ambroise lui en refusa la porte, et ne lui en permit l'entrée qu'après qu'il eut fait une pénitence de huit mois. Rien ne fut comparable à la fermeté héroïque du saint évêque que la profonde humilité de l'empereur

qui, se sentant coupable, se soumit à une pénitence publique.

Dans la suite, Arbogaste ayant tué l'empereur Valentinien, fit déclarer empereur Eugène, homme de la lie du peuple, et résolut de le soutenir; mais Théodose marcha contre eux, et les vainquit. Après cette victoire, Eugène ayant été amené à l'empereur, eut la tête tranchée, et Arbogaste se tua lui-même. Théodose alla ensuite à Milan, où il mourut d'hydropisie, le 17 janvier 395, à 60 ans. C'est le dernier prince qui ait possédé l'empire romain en entier.

Théodose avoit commis des juges à l'examen d'une conspiration qu'on prétendait formée contre sa personne. Comme il les exhortait à procéder avec équité et avec douceur, « Notre » premier soin, dit un des commissaires, doit » être de songer à la conservation du prince ». « *Songez plutôt à sa réputation*, répond Théo» dose, *l'essentiel pour un Empereur n'est pas* » *de vivre long-temps, mais de bien vivre* ».

Si quelque sage réglement peut faire pardonner à Théodose son crime envers les Thessaloniciens, c'est cette loi par laquelle il défend aux juges de punir les paroles qui n'attaquaient

que sa personne. « Si quelqu'un, écrivait-il au » préfet du prétoire, s'échappe jusqu'à diffa- » mer notre nom, notre gouvernement, et » notre conduite, nous ne voulons pas qu'il » soit sujet à la peine portée par les lois, ou » que nos officiers lui fassent souffrir aucun » traitement rigoureux : si c'est par légèreté » qu'il a mal parlé de nous, il faut le mépriser ; » si c'est par une aveugle folie, il est digne de » compassion ; et, si c'est par malice, il faut » lui pardonner ». On renverse tout, a dit Montesquieu, si l'on fait des paroles un crime capital, au lieu de les regarder comme le signe d'un crime capital.

Thomas (Antoine), Membre de l'Académie Française, était né dans le diocèse de Clermont. Thomas débuta dans le monde littéraire par des *Réflexions philosophiques et littéraires sur le Poëme de la religion naturelle.* Il fallait avoir du courage pour oser attaquer Voltaire, qui jouissoit alors de tout l'éclat de sa réputation. Le jeune écrivain y combat avec force cette *philosophie orgueilleuse*, ainsi qu'il s'exprime : *qui voudroit élever la religion naturelle sur les débris de l'auguste religion de nos pères.*

En 1746, il n'était pas plus disposé à encenser ce chef de secte, dont il comparait le génie à

un volcan qui ne jette plus que de faibles étincelles, obscurcies par beaucoup de cendres qui s'y mêlent; et qu'il appelle *un écrivain nourri des maximes anglaises, abandonné à une liberté effrénée de penser et de dire les choses les plus dangereuses.*

On trouve dans les *Eloges* de Thomas, dont plusieurs ont été couronnés par l'Académie Française, beaucoup d'esprit, une imagination riche et féconde, des tableaux énergiques, des analyses justes, des jugemens profonds; mais aussi du clinquant, une parure ambitieuse, trop de métaphores, et sur-tout un emploi ridicule de termes empruntés de la langue des arts, qui, en donnant un air de pédanterie à l'auteur, répandent beaucoup d'obscurité dans le discours.

« Ce nouveau genre, dont Thomas est l'in-
» venteur, dit un critique, est devenu le genre
» dominant; il a achevé de corrompre le peu
» de goût qui nous restoit encore. C'est un *pen-*
» *seur* profond, mais peu naturel; toujours
» monté sur des échasses, il fatigue par un
» style toujours ampoulé, toujours outré, par
» une morgue continuelle, par son affectation
» à ne tirer ses métaphores que de arts et des
» sciences les moins à la portée du lecteur ».
Toutes les fois qu'on apportait à Voltaire quel-

que ouvrage de Thomas, il avait coutume de dire : Ah! voilà du GALITHOMAS.

L'*Essai sur les éloges*, que les gens de goût regardent comme son meilleur ouvrage, est rempli de bonnes observations et de justes critiques, quoique écrit d'un style maniéré, le style en est moins roide que celui de la plupart de ses autres écrits.

On distingue dans ses poésies une *Ode sur le Temps*, pleine de très-belles strophes, et une *Epître au Peuple*, semée de très-beaux vers. Il avait entrepris un poëme épique sur Pierre-le-Grand, intitulé *la Pétréide*, dont il a lu quelques chants à l'Académie Française; malgré la dureté des noms russes, il termina ce travail, et un libraire va bientôt le publier.

Une maladie qui le minait depuis long-temps, ayant empiré pendant son séjour à Lyon, l'archevêque, son ami, le fit transporter dans son château d'Oullins, où il le disposa à quitter la vie. Thomas vit sans effroi l'approche de la dernière heure, et il ne chercha de consolation que dans le secours de la religion. Il mourut le 17 septembre 1785.

L'archevêque, qui ne l'avait pas quitté jusqu'au dernier souffle, lui a fait élever, dans

l'église d'Oullins, un monument de marbre, décoré de cette inscription :

Il eut des mœurs exemplaires,
Un génie éclairé,
Tous les genres d'esprit.
Grand orateur, grand poëte,
Bon, modeste, simple, et doux,
Sévère à lui seul,
Il ne connut de passion
Que celle du bien, de l'étude,
Et de l'amitié.
Homme rare par ses talens,
Excellent par ses vertus,
Il consomma sa vie laborieuse et pure
Par une mort édifiante et chrétienne ;
C'est ici qu'il attend la véritable immortalité.

Thompson (Jacques), Poëte anglais, né en 1700, donna, en 1726, un poëme sur l'Hiver, qui le fit connaître des littérateurs, et rechercher des personnes du plus haut rang. Le lord Talbot, Chancelier du royaume, lui confia son fils. Il lui servit de guide dans ses voyages, et parcourut avec lui la plupart des Cours et des villes principales de l'Europe. De retour dans sa patrie, le Chancelier le nomma son secrétaire.

La mort lui ayant enlevé ce protecteur, il fut réduit à vivre des fruits de son génie. Il

mourut en 1748, emportant dans le tombeau les regrets des citoyens et des gens de goût. Sa physionomie annonçait la gaîté, et sa conversation l'inspirait. Bon ami, bon parent, excellent patriote, philosophe paisible, il ne prit aucune part aux querelles de ses confrères. Le produit de la meilleure édition de ses ouvrages fut destiné à lui élever un mausolée dans l'abbaye de Westminster.

Il est auteur d'un poëme des *Quatre Saisons*, ouvrage plein d'images riantes, quelquefois grandes et fortes, et de bonnes moralités; d'un poëme de la *Liberté*, d'odes, de tragédies, etc.

Thucydide, célèbre historien grec. On place sa naissance au commencement de la 77e Olympiade, treize ans après celle d'Hérodote.

Il eut pour père Olore, (appelé ainsi du nom d'un Roi de Thrace) et pour mère Hégésipyle. Il comptait parmi ses ancêtres l'ancien Miltiade, fils de Crypsèle, fondateur du royaume de la Chersonèse, qui, du consentement de Pisistrate, s'était retiré en Thrace, et y avait épousé Hégésipyle, fille d'Olore, roi de Thrace, dont la fille, apparemment, qui portait le même nom, fut mère de notre historien.

Celui-ci étudia la rhétorique sous Antiphon,

et la philosophie sous Anaxagore. Il parle du premier dans son huitième livre, et dit qu'il fut d'avis d'abolir à Athènes le gouvernement populaire, et d'établir les Quatre-Cents.

Porté à l'étude par une inclination violente, il ne songea point à s'engager dans l'administration des affaires publiques; il eut soin seulement de se former dans les exercices militaires qui convenaient à un jeune homme de sa naissance. Il eut de l'emploi dans les troupes, et fit quelques campagnes.

A l'âge de vingt-sept ans, il fut chargé en partie de conduire et d'établir à Thurium une nouvelle colonie d'Athéniens. Cet emploi l'occupa pendant trois ou quatre ans, après quoi il retourna à Athènes.

Pour lors il épousa une fille de Thrace, fort riche, et qui possédait un grand nombre de mines. Ce mariage le mit fort à son aise, et lui fournit de quoi faire une dépense assez considérable.

Cependant la guerre du Péloponèse s'alluma dans la Grèce, et y excita de grands mouvemens et de grands troubles. Thucydide, qui prévoyait qu'elle serait de longue durée, et qu'elle aurait d'importantes suites, forma dès lors le dessein d'en écrire l'histoire. L'impor-

tant était d'avoir des mémoires bien fidèles et bien faits, et de se faire instruire, de part et d'autre, dans le dernier détail de toutes les circonstances de chaque expédition et de chaque campagne. C'est ce qu'il fit d'une manière admirable, et qui a peu d'exemples.

Comme il servait dans les troupes d'Athènes, il fut lui-même témoin oculaire d'une bonne partie de ce qui se passa dans l'armée des Athéniens, jusqu'à la huitième année de cette guerre; c'est-à-dire jusqu'au temps de son exil, dont voici quelle fut l'occasion. Il avait été commandé pour aller au secours d'Amphipolis, sur les frontières de la Thrace, place d'une grande importance pour les deux partis. Brasidas, général des Lacédémoniens, le prévint, et prit la ville. Thucydide, de son côté, prit Eione, située sur le Strymon. Cet avantage, qui était assez peu considérable, en comparaison de la perte qu'avait fait Athènes par la prise d'Amphipolis, fut compté pour rien. On lui fit un crime à Athènes d'avoir manqué, par sa lenteur, à secourir Amphipolis, et le peuple, animé par les cris tumultueux de Cléon, le punit de sa prétendue faute, et le condamna à l'exil.

Thucydide mit sa disgrace à profit, et la fit

servir à la préparation et à l'exécution du grand dessein qu'il avait formé de composer l'histoire de cette guerre. Il employa tout le temps de son exil, qui dura vingt ans, à ramasser, avec plus de soin que jamais, des mémoires. Le séjour qu'il fit depuis ce temps là, tantôt dans le pays de Sparte, tantôt dans celui d'Athènes, lui facilita extrêmement les recherches qu'il avait à faire. Il n'épargna point la dépense pour y réussir, et fit de grandes largesses à des officiers des deux partis pour être instruit, par leur moyen, de tout ce qui se passait dans les deux armées. Il avait déjà employé la même voie pendant qu'il était dans le service.

TIBÈRE, (*Claudius-Tiberius-Nero*) Empereur Romain, était fils de Tibère Néron, et de Livie Drusille, qu'Auguste épousa du consentement de son mari; il fut adopté par Auguste, par les intrigues de Livie, et succéda à ce Prince le 19 août de l'année 14 de J. C. Le commencement de son règne fut assez doux; mais devint peu de temps après une suite continuelle de cruautés. Tibère fit mourir Julie sa femme, Germanicus, Drusus, Néron, Séjan, etc.

Les mœurs de ce Prince, dit Tacite, furent

différentes suivant les temps; jaloux de l'estime du public, lorsqu'il n'était que simple particulier, ou Commandant sous Auguste, il montra de la bravoure, et parut attaché à ses devoirs. Caché et rusé pendant la vie de Germanicus et de Drusus, il feignit des vertus, et racheta ses vices par quelques belles actions, jusqu'à la mort de sa mère. Tant qu'il aima ou craignit Séjan, il fit horreur par sa cruauté, mais fut attentif à voiler ses débauches. Abandonné enfin à son caractère, et libre de la honte et de la crainte, il s'enfonca sans réserve dans le crime et dans l'infamie. Le précepteur de ce Prince, pour exprimer la bassesse d'ame, et l'humeur sanguinaire de son élève, l'avait défini : *Une boue pétrie avec du sang*. Sa maxime favorite était, que le cœur doit être impénétrable : malheur à celui qu'il aurait soupçonné d'avoir dévoilé les secrets de son ame. Le seul moyen de conserver ses jours auprès de Tibère, était de réunir deux qualités souvent incompatibles, une profonde pénétration pour découvrir les pensées de ce tyran, et une prudence vigilante pour ne pas faire paraître les avoir découvertes.

Ce Prince, qui avait si bien repoussé les ennemis de l'Etat, sous Auguste, laissa les

Daces et les Sarmates s'emparer de la Mœsie, les Germains désoler les Gaules, et le Roi de Perse lui enlever l'Arménie. Il mena une vie infâme et monstrueuse dans l'île de Caprée, et choisit à l'Empire un successeur digne de lui; il se détermina en faveur de Caligula, dans lequel il avait remarqué des vices capables de faire oublier les siens. « J'élève, » disait-il, en la personne de ce jeune Prince, » un serpent pour le peuple romain, et un » Phaéton pour le reste du monde ». Tibère tomba malade à Mysène, dans la Campanie, et on le crut mort pendant quelque temps. A cette première nouvelle, Caligula, son successeur désigné, s'était assuré des officiers et des troupes qu'il avait pu joindre; mais, lorsqu'il faisait ses préparatifs pour s'avancer vers Rome, il apprit que Tibère respirait encore. Le jeune Prince se voyait, par sa précipitation imprudente, entre le trône et le tombeau, lorsque Macron, son favori, endurci au crime, et connaissant tout le danger qu'il y avait de reculer, ordonna que l'on jetât sur le vieil Empereur des coussins et des matelas pour l'étouffer.

Ticho-Brahé, fils d'Othon-Brahé, d'une illustre maison, originaire de Suède, naquit en

1546. A quatorze ans, ayant vu une éclipse de soleil arriver au moment où les astronomes l'avaient prédite, il regarda aussitôt l'astronomie comme une science divine, et s'y consacra tout entier. Après divers voyages en Italie et en Allemagne, où l'Empereur et plusieurs autres Princes voulurent l'arrêter par des emplois considérables, il obtint de Frédéric II, roi de Danemarck, l'île d'Huen, avec une pension considérable. Il y bâtit, à grands frais, le château d'Uranibourg; c'est-à-dire *Ville du Ciel*, et la tour merveilleuse de Stellebourg. Il y passa plus de vingt ans à faire des observations, et à fabriquer les instrumens qui lui étaient nécessaires, en particulier un globe céleste de six pieds de diamètre, le plus grand et le plus beau qui fût alors. Il reçut, dans sa retraite, la visite de plusieurs Rois. C'est là qu'il inventa le *Système du monde*, qui porte son nom. Ce système est rejeté aujourd'hui par les philosophes qui admettent celui de Copernic, comme le plus simple, et d'une ordonnance plus naturelle.

Ticho s'est sur-tout immortalisé par son zèle pour les progrès de l'astronomie, qui lui fit dépenser plus de 100,000 écus. Il fit beaucoup de découvertes extrêmement utiles. Il fut aussi

un habile chimiste, et guérit un grand nombre de maladies qui passaient pour incurables.

Desservi par ses ennemis, près du Roi de Danemarck, il fut privé de ses pensions; mais, sur les vives instances de l'empereur Rodolphe, il se retira à Prague, où ce Prince le dédommagea de ses pertes, et le combla de bienfaits.

Ticho-Brahé mourut, en 1601, à cinquante-cinq ans, d'une rétention d'urine. Sa taille était médiocre, mais sa figure était agréable. Il vait perdu le nez dans une querelle d'amour; mais il s'en était fait faire un d'or, d'argent, et de cire, si artificiellement appliqué, qu'à peine l'on s'en appercevait. Il était bienfaisant, et a rendu de grands services à l'humanité. Il avait une certaine faiblesse de jugement, qui lui faisait regarder la rencontre d'une vieille femme, ou d'un lièvre, comme un mauvais présage, etc. etc. Ses principaux Ouvrages sont tous relatifs à l'astronomie, à cette science qu'il avait cultivée avec tant de succès, jusqu'à ses derniers jours. Sophie Brahé, sa sœur, excellait dans la poésie, et on a d'elle un épître en vers latins.

Tite, (*Titus Vespanianus*) Empereur Romain, était fils aîné de Vespasien et de Flavia-

Domitilla. Il fut chargé de la guerre de Judée, et la finit par la prise de Jérusalem ; ce qui lui procura l'honneur du triomphe. Il succéda à Vespasien, le 24 juin de l'an 79 de J. C., et se fit tellement aimer par sa clémence, qu'il fut appelé *les délices du genre humain*. Sa libéralité était si grande, qu'ayant passé un jour sans rien donner, il dit ces belles paroles, en se tournant vers ses courtisans : *Mes amis, j'ai perdu un jour.* C'était un Prince amateur des Belles-Lettres et des sciences ; il avait cultivé la musique, l'éloquence, et la poésie ; et les historiens parlent avec éloge de plusieurs poëmes qu'il avait composés en grec et en latin. Suétone ajoute qu'il écrivait par le moyen des abréviations, avec une si grande vélocité, qu'il pouvait suivre une personne qui lisait.

Lorsqu'il prit possession du Grand Pontificat, il déclara, en recevant cette dignité sacrée, qu'il la regardait comme un engagement à conserver ses mains pures, et à ne les jamais souiller du sang d'aucun citoyen. Deux jeunes Patriciens ayant attenté à sa vie, il leur pardonna de la façon du monde la plus généreuse.

Domitien, son frère, ne cessait de lui tendre des embûches ; il excitait les légions à la ré-

volte. L'Empereur ne se vengea de ce frère coupable, qu'en le faisant son collègue dans le consulat.

Sous le règne de Tite, l'empire fut exposé à plusieurs calamités. La plupart des villes de la Campanie furent englouties par les éruptions du mont Vésuve. Rome elle même fut dévorée par une peste et un incendie. Durant toutes ces calamités, Tite se montra un prince généreux et tendre. Il déclara, par une ordonnance publiquement affichée, que toutes les pertes occasionnées par l'incendie seraient sur son compte. Il consacra aux temples et aux édifices publics, tous les ornemens de ses maisons de plaisance. Il fut si jaloux de cette gloire, qu'il voulut se la réserver à lui seul; et il refusa les dons que lui offraient les villes, les rois, et même de riches particuliers, pour diminuer le poids d'une dépense si énorme.

Une maladie, dont il fut attaqué, l'emporta en peu de jours. Il mourut à quarante-un ans. Prêt à rendre les derniers soupirs, il leva vers le ciel des yeux presqu'éteints, et sembla se plaindre de mourir dans un âge si peu avancé; plainte bien pardonnable sans doute, d'un Prince qui ne jouissait de la vie que pour faire du bien.

Tite-Live, célèbre historien latin. Plus on a d'empressement à connaître un auteur, célèbre par ses écrits, plus on a de regret de n'en savoir presque que le nom. Tite-Live est du nombre de ces écrivains qui ont rendu leur nom immortel, mais dont la vie et les actions sont peu connues. Il naquit à Padoue, sous le consulat de Pison et de Gabinius, 58 ans avant l'Ere chrétienne. Il eut un fils, auquel il écrivit une lettre sur l'éducation et les études de la jeunesse, dont Quintilien fait mention en plus d'un endroit, et dont la perte doit être bien regrettée; c'est dans cette lettre, ou plutôt dans ce petit traité, qu'au sujet des auteurs, dont on doit conseiller la lecture aux jeunes gens, il dit qu'ils doivent lire Démosthène et Cicéron, puis ceux qui ressembleront davantage à ces deux excellens orateurs. Il parle, dans la même lettre, d'un maître de rhétorique qui était mécontent des compositions de ses disciples, lorsqu'elles étaient fort claires et fort intelligibles, et les leur faisait retoucher pour y jetter de l'obscurité; et quand ils les rapportaient en cet état: « Voilà qui est bien » mieux maintenant, disait-il; je n'y entends » rien moi-même ». Croirait-on un pareil travers d'esprit possible? Tite-Live avait aussi

composé quelques ouvrages philosophiques, et des dialogues mêlés de philosophie.

Mais son grand ouvrage était l'*Histoire Romaine*, contenue en cent-quarante ou cent-quarante-deux livres, depuis la fondation de Rome jusqu'à la mort et à la sépulture de Drusus, qui tomba en l'an de Rome 743, et renfermait par conséquent ce nombre d'années. On trouve, par quelques époques de son histoire, qu'il employa à la composer tout le temps qui s'écoula depuis la bataille d'Actium jusqu'à la mort de Drusus; c'est-à-dire environ vingt-un ans. Mais il en produisit en public, de temps en temps, quelque partie, et c'est ce qui lui fit une si grande réputation à Rome, et qui lui attira, du fond de l'Espagne, l'honorable visite d'un étranger qui entreprit un si long voyage uniquement pour le voir. La Capitale du monde avait de quoi occuper et satisfaire les yeux d'un curieux par la magnificence de ses édifices, et par la multitude de ses tableaux, de ses statues, et de ses anciens monumens; celui-ci ne trouva rien de plus rare, ni de plus précieux dans Rome, que Tite-Live. Après avoir joui à son aise de sa conversation, et s'être agréablement nourri de la lecture de son histoire, il retourna joyeux et

content dans son pays. C'est connaître ce que valent les hommes.

On ne sait rien de plus de ce qui regarde personnellement Tite-Live.

Il passa une grande partie de sa vie à Rome, estimé et honoré des grands et des savans comme il le méritait. Il mourut dans sa patrie à l'âge de 76 ans, la quatrième année de l'empire de Tibère. Les Padouans ont honoré sa mémoire dans tous les temps, et ils prétendent conserver encore, actuellement chez eux, quelques restes de son corps, et ils avaient fait présent à Alphonse V, roi d'Arragon, de l'un de ses bras, l'an 1451; du moins l'inscription le porte ainsi.

On doute si Tite-Live avait lui-même partagé son histoire de dix livres en dix livres, c'est-à-dire en décades. Quoiqu'il en soit, cette division paraît assez commode.

A l'égard des sommaires, qui sont à la tête de chaque livre, les savans ne croient pas qu'on puisse les attribuer ni à Tite-Live, ni à Florus. Quel qu'en soit l'auteur ils ont leur utilité, puisqu'ils servent à faire connaître de quoi il était parlé dans les livres qui nous manquent.

Toricelli, (Jean Evangeliste) né à Faenza en 1603, fut disciple du P. Benoît Castelli,

abbé du Mont-Cassin, qui le fit connaître à Galilée. Ce célèbre mathématicien ayant vu le *Traité du mouvement* du jeune Toricelli, l'appela auprès de lui à Florence. Après sa mort Toricelli eut une chaire de Professeur en mathématiques à Florence; et il cultiva également la géométrie et la physique. Il perfectionna les lunettes d'approches; il fit le premier des microscopes avec de petites boules de verre travaillées à la lampe. Il inventa les expériences du vif-argent, avec le tuyau de verre dont on se sert pour les faire. On attendait de nouvelles merveilles, lorsque la mort l'enleva aux sciences à l'âge de 39 ans.

Outre son *Traité du mouvement* on a de lui les *Leçons académiques*, et un ouvrage intitulé *Opera geometrica*.

Tournefort, (Joseph Pitton de) célèbre botaniste, naquit à Aix en Provence, le 5 juin 1656.

On le mit au collège des Jésuites d'Aix; mais quoiqu'on l'appliquât uniquement, comme tous les autres écoliers, à l'étude du latin, dès qu'il vit des plantes, il se sentit botaniste; il voulait savoir leurs noms, il remarquait soigneusement leurs différences, et quelquefois il manquait à sa classe pour aller herboriser à

la campagne, et pour étudier la nature au lieu de la langue des anciens Romains. La plupart de ceux qui ont excellé en quelque genre, n'y ont point eu de maître; il apprit de lui-même, en peu de temps, à connaître les plantes des environs de sa ville.

Quand il fut en philosophie, il prit peu de goût pour celle qu'on lui enseignait; il n'y trouvait point la nature qu'il se plaisait tant à observer, mais des idées vagues et abstraites qui se jettent, pour ainsi dire, à côté des choses et n'y touchent point. Il découvrit, dans le cabinet de son père, la philosophie de Descartes, peu fameuse alors en Provence, et la reconnut aussitôt pour celle qu'il cherchait. Il ne pouvait jouir de cette lecture que par surprise, et à la dérobée; mais c'était avec d'autant plus d'ardeur, et ce père qui s'opposait à une étude si utile, lui donnait, sans y penser, une excellente éducation.

Comme il le destinait à l'Eglise, il le fit étudier en théologie, et le mit même dans un séminaire: mais la destination naturelle prévalut. Il fallait qu'il vît des plantes; il allait faire ses études chéries ou dans un jardin curieux qu'avait un apothicaire d'Aix, ou dans les campagnes voisines, ou sur la cime des rochers;

il pénétrait, par adresse ou par présens, dans tous les lieux fermés où il pouvait croire qu'il y avait des plantes qui n'étaient pas ailleurs : si ces sortes de moyens ne lui réussissaient pas, il se résolvait plutôt à y entrer furtivement; et, un jour, il pensa être accablé de pierres par des paysans qui le prenaient pour un voleur.

Il n'avait guère moins de passion pour l'anatomie et pour la chimie, que pour la botanique. Enfin, la physique et la médecine le revendiquèrent avec tant de force sur la théologie, qui s'en était mis injustement en possession, qu'il fallut qu'elle le leur abandonnât. Il était encouragé par l'exemple d'un oncle paternel qu'il avait, médecin fort habile et fort estimé; et la mort de son père, arrivée en 1677, le laissa entièrement maître de suivre son inclination.

Il profita aussitôt de sa liberté, et parcourut, en 1678, les montagnes du Dauphiné et de la Savoie, d'où il rapporta quantité de belles plantes sèches, qui commencèrent son herbier.

En 1679, il partit d'Aix pour Montpellier, où il se perfectionna beaucoup dans l'anatomie et dans la médecine. Un jardin des plantes, établi dans cette ville, par Henri IV, ne pouvait

pas, quelque riche qu'il fût, satisfaire sa curiosité ; il courut tous les environs de Montpellier, à plus de dix lieues, et en rapporta des plantes inconnues aux gens même du pays. Mais ces courses étaient encore trop bornées, il partit de Montpellier, pour Barcelone, au mois d'avril en 1681 ; il passa jusqu'à la Saint-Jean dans les montagnes de Catalogne, où il était suivi par les médecins du pays et par les jeunes étudians en médecine, à qui il démontrait les plantes. On eût dit presque qu'il imitait les anciens Gymnosophistes qui menaient leurs disciples dans les déserts où ils tenaient leurs écoles.

Les hautes montagnes des Pyrénées étaient trop proches pour ne le pas tenter, cependant il savait qu'il ne trouverait, dans ces vastes solitudes, qu'une subsistance pareille à celle des plus austères Anachorètes, et que les malheureux habitans qui la lui pouvaient fournir, n'étaient pas en plus grand nombre que les voleurs qu'il avait à craindre ; aussi fut-il plusieurs fois dépouillé par les Miquelets espagnols. Il enfermait des réaux dans du pain qu'il portait sur lui, et qui était si noir et si dur que, quoiqu'ils le volassent fort exactement,

et ne fussent pas gens à rien dédaigner, ils le lui laissaient avec mépris.

Il revint à Montpellier à la fin de 1681. De là, il alla chez lui à Aix, où il rangea, dans son herbier, toutes les plantes qu'il avait recueillies de Provence, de Languedoc, de Dauphiné, de Catalogne, des Alpes, des Pyrénées. Il n'appartient pas à tout le monde de comprendre que le plaisir de les voir en grand nombre, bien entières, bien conservées, disposées selon un bel ordre, dans un grand livre de papier blanc, le payait suffisamment de tout ce qu'elles lui avaient coûté.

Heureusement pour les plantes, M. Fagon, alors premier médecin de la Reine, s'y était fort attaché, comme à une partie des plus curieuses de la physique, et des plus essentielles de la médecine; il favorisait la botanique de tout le pouvoir que lui donnait sa place et son mérite. Le nom de Tournefort vint à lui de tant d'endroits différens, et toujours avec tant d'uniformité, qu'il eut envie de l'attirer à Paris, rendez-vous général de presque tous les grands talens répandus dans les provinces; il s'adressa pour cela à Madame de Venelle, sous-gouvernante des enfans du roi, qui connaissait

beaucoup toute la famille de Tournefort. Elle lui persuada donc de venir à Paris ; et en 1683, elle le présenta à M. Fagon, qui, dès la même année, lui procura la place de professeur en botanique, au Jardin royal des plantes, établi à Paris par Louis XIII, pour l'instruction des jeunes étudians en médecine.

En 1694, parut l'ouvrage si célèbre de Tournefort, ses *Elémens de botanique*, ou *Méthode pour connaître les plantes*. Il est fait pour mettre l'ordre dans ce nombre prodigieux de plantes semées si confusément sur la terre, et même sous les eaux de la mer, et pour les distribuer en genres et en espèces, qui en facilitent la connaissance, et empêchent que la mémoire des botanistes ne soit accablée sous le poids d'une infinité de noms différens. Cet ordre, si nécessaire, n'a point été établi par la nature qui a préféré une confusion magnifique à la commodité des physiciens, et c'est à eux à mettre, presque malgré elle, de l'arrangement et un système dans les plantes.

Ce fut un bonheur pour les sciences, que l'ordre que Tournefort reçut du roi, en 1700, d'aller en Grèce, en Asie et en Afrique, non seulement pour y reconnaître les plantes des anciens, et peut-être aussi celles qui lui avaient

échappé ; mais encore pour y faire des observations sur toute l'histoire naturelle, sur la géographie ancienne et moderne, et même sur les mœurs, la religion et le commerce des peuples.

Tournefort, accompagné de Gandelsheimer, allemand, excellent médecin, et d'*Aubrier*, habile peintre, alla jusqu'à la frontière de Perse, toujours herborisant et observant. Les autres voyageurs vont par mer le plus qu'ils peuvent, parce que la mer est plus commode, et sur terre ils prennent les chemins les plus battus. Ceux-ci n'allaient par mer que le moins possible ; ils étaient toujours hors des chemins, et s'en faisaient de nouveaux dans les lieux impraticables. On lit avec un plaisir mêlé d'horreur le récit de leur descente dans la grotte d'Antiparos, c'est-à-dire, dans trois ou quatre abîmes affreux, qui se succèdent les uns aux autres.

L'Afrique était comprise dans le dessein du voyage de Tournefort, mais la peste qui était en Egypte, le fit revenir de Smyrne en France, en 1702. Ce fut là le premier obstacle qui l'eût arrêté. Il arriva, comme l'a dit un grand poëte, chargé des dépouilles de l'Orient; il rapportait, outre une infinité d'observations diffé-

rentes, treize cent cinquante-six nouvelles espèces de plantes, dont une grande partie venaient se ranger d'elles-mêmes sous quelqu'un des genres qu'il avait établi; il ne fut obligé de créer pour tout le reste que vingt-cinq nouveaux genres, sans aucune augmentation de classes, ce qui prouve la commodité d'un système où tant de plantes étrangères, et que l'on n'attendait point, entraient si facilement. Il en fit son *Corollarium institutionum rei herbariæ*, imprimé en 1703.

Quand il fut revenu à Paris, il songea à reprendre la pratique de la médecine, qu'il avait sacrifiée à son voyage du Levant, dans le temps qu'elle commençait à lui réussir beaucoup. L'expérience fait voir qu'en tout ce qui dépend d'un certain goût public, et sur-tout en ce genre-là, les interruptions sont dangereuses; l'approbation des hommes est quelque chose de forcé, et qui ne demande qu'à finir. Tournefort eut donc quelque peine à renouer le fil de ce qu'il avait quitté. D'ailleurs, il fallait qu'il s'acquittât de ses anciens exercices du Jardin des Plantes; il y joignit encore ceux du Collège Royal, où il eut une place de professeur en médecine; les fonctions de l'Académie lui demandaient aussi du temps : enfin,

il voulut travailler à la relation de son grand voyage, dont il n'avait rapporté que de simples mémoires informes, et intelligibles pour lui seul. Les courses et les travaux du jour, qui lui rendaient le repos de la nuit plus nécessaire, l'obligeaient, au contraire, à passer la nuit dans d'autres travaux, et malheureusement il était d'une forte constitution, qui lui permettait de prendre beaucoup sur lui, pendant un assez long temps, sans en être sensiblement incommodé. Mais à la fin, sa santé vint à s'altérer, et cependant il ne la ménagea pas davantage. Lorsqu'il était dans cette mauvaise disposition, il reçut par hasard un coup fort violent dans la poitrine, dont il jugea bientôt après qu'il mourrait. Il ne fit que languir pendant quelques mois, et il mourut le 28 décembre 1708.

Trajan, (*Marcus Ulpius Crinitus*) était originaire d'Italica dans l'Andalousie. Il fut très-utile à Vespasien et à Tite, dans les guerres contre les Juifs, et donna de si grandes preuves de sa valeur, en différentes occasions, qu'il fut adopté et associé à l'empire par Nerva, après la mort duquel il fut proclamé Empereur par les soldats, l'an 98 de J. C. Il écrivit alors au Sénat que : *Jamais homme de bien ne serait*

mis à mort par ses ordres. Il défendit néanmoins de tenir des assemblées nocturnes ; ce qui fournit aux gouverneurs des occasions de persécuter cruellement les Chrétiens, et la fureur de cette persécution ne cessa que pendant quelque temps, sur l'avis de *Pline le jeune*, qui lui écrivit *que le commerce des Chrétiens entr'eux était exempt de tout crime*; *que le principal objet de leur culte était d'adorer leur Christ comme un dieu ; que leurs mœurs étaient la plus belle leçon qu'on pût donner aux hommes, et qu'ils s'obligeaient par serment de s'abstenir de tout vice.*

Trajan touché des raisons que ce magistrat philosophe lui exposa, défendit de faire aucune recherche des Chrétiens ; mais il ordonna qu'on punit de mort ceux qui, au mépris des lois de l'empire, viendraient déclarer d'eux-mêmes, sans être dénoncés, qu'ils faisaient profession du christianisme.

Trajan est le prince le plus accompli dont l'Histoire ait jamais parlé, ce fut un bonheur d'être né sous son règne. Il n'y en eut point de si heureux, ni de si glorieux pour le peuple Romain. Grand homme d'Etat, grand capitaine, ayant un cœur bon, qui le portait au bien, un esprit éclairé qui lui montrait le meil-

leur; une ame noble, grande, belle, avec toutes les vertus, n'étant extrême sur aucune; enfin, l'homme le plus propre à honorer la nature humaine, et représenter la divine.

L'Histoire présente des Princes que l'on peut comparer à Trajan, pour la bonté du cœur, et d'autres qui l'ont égalé pour le courage, la bravoure et les autres qualités militaires; mais la gloire de ce Prince est d'avoir réuni les talens et les vertus, et de s'être également rendu digne de l'amour et de l'estime de ceux qu'il gouvernait. S'il eut quelques passions, elles furent modérées, et n'influèrent jamais sur les affaires de son gouvernement.

Trajan, qui avait été simple particulier, semblait, quand il fut parvenu à l'empire, n'avoir éprouvé aucun changement dans sa fortune. Lorsqu'il fit son entrée dans Rome, il était à pied, et tout le monde avait la liberté de l'approcher. Il saluait ses anciennes connaissances, et prenait plaisir à en être reconnu. Il monta au Capitole environné de tout un peuple qui le comblait de bénédictions. Il se rendit ensuite au palais impérial, où il entra du même air que s'il eût revu sa demeure privée. Il fit mettre sur le frontispice de cet édifice : *Palais Public*. On pouvait en effet,

regarder cette demeure comme celle de tous les citoyens. On n'y trouvait nulle porte fermée, nulle difficulté de la part des gardes. Le moindre particulier avait la liberté d'aborder le Prince et de lui paler. Trajan écoutait tout le monde avec la même attention que s'il n'eût eu aucune autre affaire. Il se prêtait même aux conversations familières de ceux qui n'avaient rien à lui communiquer. Ses amis, car il en avait, tout empereur qu'il était, lui ayant un jour représenté qu'il était trop bon et trop indulgent : « Je veux me » comporter, répondit-il, à l'égard de tout le » monde, de la même manière que je souhai- » tais qu'un empereur se comportât envers » moi, lorsque je n'étais que simple parti- » culier ».

Les premiers soins de Trajan furent de rétablir la discipline militaire. Le mérite sous lui ne craignit pas, comme sous Domitien, de se montrer au grand jour. Afin que ses lieutenans fussent plus respectés, il les honorait lui-même. Il voulait qu'en sa présence et sous ses yeux, ils exerçassent tous leurs droits, et jouissent de toute leur autorité.

Les citoyens, en qui il avait reconnu les sentimens les plus nobles et les plus géné-

reux, étaient ceux qui avaient le plus droit à sa faveur. Il pensait avec raison, que l'élévation du cœur, qui rend un homme ennemi du despote, l'attache inviolablement à son Prince.

Trajan ne se regardait que comme le permier magistrat de l'empire, se croyant en cette qualité, comptable envers ceux qu'il gouvernait, de l'administration qui lui avait été confiée. La première fois qu'il créa un Préteur, il dit, en lui remettant, selon l'usage, une épée entre les mains, ces mots célèbres : « Recevez de moi cette épée, et servez-vous » en sous mon règne, ou pour défendre en » moi un prince juste, ou punir en moi un » tyran ».

Trajan rendit les ordonnances les plus sévères, contre la troupe infâme des délateurs, il abolit tous les prétendus crimes de lèse-majesté : « O temps heureux, s'écrie Tacite, » en parlant du règne de cet empereur, où » l'on n'obéit qu'aux lois, où l'on peut penser librement et dire librement ce qu'on » pense, où l'on voit tous les cœurs voler au-devant du prince, où sa vue seule est un » bienfait ».

Trajan restitua au peuple cette multitude de

maisons de plaisance, de palais, de jardins superbes, que l'avidité des premiers Césars avait envahis.

Le guerrier n'était pas moins grand en lui, que le prince. Il remporta d'illustres victoires sur les Arméniens, les Parthes, les Osrhoëniens, les Arabes, les Assyriens, les Ibériens, les peuples de Colchide et sur les Perses.

La mort l'arrêta au milieu de ses conquêtes; ses cendres enfermées dans une urne d'or, furent portées à Rome, et elles y entrèrent en pompe sur un char triomphal, précédées du Sénat et suivies de l'armée. On les plaça sous la fameuse colonne, qui porte son nom ; et ce fut encore une marque de distinction pour Trajan, que d'avoir sa sépulture dans la ville où jamais personne n'avait été inhumé.

On lui avait donné le surnom d'*Optimus* très-bon; surnom qu'il mérita par toute sa conduite, et qui devrait être le titre spécial de tout prince chargé par le devoir de sa place, de représenter la Divinité.

Trémouille, (Louis de la) vicomte de Thouars, prince de Talmond, naquit en 1460, d'une des plus anciennes et des plus illustres familles de France. Après avoir fait ses pre-

mières armes sous Georges de la Trémouille, son oncle, il se distingua tellement, qu'à l'âge de 28 ans il fut nommé général de l'armée du Roi, contre François, duc de Bretagne, qui avait donné retraite dans ses Etats, à Louis, duc d'Orléans. Le jeune général remporta une victoire signalée à Saint-Aubin-du-Cormier, le 28 juillet 1488, et fit prisonnier le duc d'Orléans, depuis Louis XII.

Egalement habile dans le Cabinet, il contribua beaucoup à la réunion de la Bretagne à la Couronne, en faisant conclure le mariage de la duchesse Anne de Bretagne avec le roi Charles VII.

Louis XII, à son avènement à la Couronne, lui ayant donné le commandement de son armée en Italie, il conquit toute la Lombardie, et obligea les Vénitiens à lui remettre entre les mains *Louis Sforce*, duc de Milan, et le Cardinal, son frère. Le Roi le choisit encore pour commander le corps de bataille où il était, à la journée d'Aignadel, en 1409.

La Trémouille, battu et blessé par les Suisses, au combat de Novarre, en 1414, soutint contre eux le siége de Dijon pendant six semaines. Il se trouva la même année à la bataille de Marignan; défendit ensuite la Provence,

vence, et fit lever le siége de Mayence au Connétable de Bourbon, alors général de l'armée de l'Empereur. Enfin, ayant suivi François Ier dans son malheureux voyage d'Italie, il mourut avec gloire à la bataille de Pavie, le 24 février 1525.

Son corps fut porté dans l'église collégiale de Notre-Dame de Thouars, qu'il avait fondée. On l'honora du beau nom de *Chevalier sans reproche*. Guichardin lui donne celui de *premier Capitaine du monde*; et Paul Jove ajoute qu'il *fut la gloire de son siècle, et l'ornement de la monarchie française*. Ce grand homme portait pour devise une roue avec ces mots : *Sans sortir de l'ornière*.

Tronchin, (Théodore) naquit à Genève, en 1709, d'une famille noble, originaire d'Avignon, recommandable par son ancienneté, et par les emplois qu'elle eut dans la République. Étant à Cambridge, un ouvrage de Boërrhave lui tombe entre les mains ; il le lit, le dévore, se passionne, quitte précipitamment l'Angleterre, renonce aux espérances que lui donnait Bolingbrock, et vient grossir le nombre des disciples du fameux médecin Hollandais.

Le jeune Genevois fut si docile et si appli-

qué, qu'au bout de quatre mois le maître se reposa sur lui d'une partie de ses soins. Après quelques années de séjour en Hollande, et sur le point de retourner en Angleterre, il fut arrêté par Boërhave et placé dans son voisinage à Amsterdam. Alors le maître renvoya les malades et les consultations à son élève, en disant : *C'est un autre moi-même, vous pouvez me consulter sans quitter Amsterdam, en lui parlant.*

Tronchin, marié à la petite-fille du fameux pensionnaire Jean de Witt, retourna dans sa patrie, où il fut professeur de médecine ; sa réputation, qui ne faisait qu'augmenter chaque jour, l'ayant appelé à Paris, il y mourut en 1781.

Ce fameux médecin, simple et vrai dans son art, comme dans toute sa conduite, étudiait attentivement la nature, l'aidait dans la route qu'elle avait indiquée, sans jamais la contraindre d'en prendre une autre. *Il n'y a qu'un médecin*, disait-il souvent, *c'est la médecine observatrice et expectante.*

Quoique protestant, Tronchin fut toujours solidement attaché aux principes du christianisme. On peut voir, à l'article *Voltaire*, ce qu'il pensa des derniers momens du Coryphée de la philosophie, luttant au milieu des re-

mords et des convulsions, contre les terreurs de l'éternité. Ce témoignage, et ces anecdotes rendus public, quatre ans avant la mort de Tronchin, ont été vainement contredits par quelques disciples du patriache de Fernéy; le célèbre médecin ne les a jamais désavouées.

On a de lui des dissertations médicales très-estimées. On doit aussi à Tronchin une belle édition des œuvres de Guillaume Baillou, avec une préface de sa façon, où l'on trouve un précis succinct de l'histoire de la médecine.

Tronchin, naturellement désintéressé, répondit à quelqu'un qui lui recommandait un malade, qui peut-être reconnaîtrait mal ses soins : *Hé! j'aurais bien mauvaise opinion de moi-même, si, à mon âge, il fallait m'avertir de mon devoir.* Il traitait les infortunés avec une douceur, une prévenance caressante, et même avec un empressement qu'il n'avait ni pour les grands, ni pour les riches.

Sa morale se réduisait à ces points importans : « Adorez et craignez Dieu, secourez » les pauvres, honorez les vieillards, obéissez » au prince légitime, et réprimez les tyrans; » repoussez l'ennemi, sequestrez de la société

» les malfaiteurs, ne laissez pas trop voyager » les jeunes gens, car ils ne rapporteraient des » pays étrangers que les mauvaises mœurs, et » non les bonnes ».

La mort ne put l'étonner, il en parlait comme d'un évènement qui ne le regardait pas. *Ce soir, cette nuit*, disait-il, *quand on voudra, j'ai tout prévu.* Dans son testament, il dit à ses enfans : *Je vous connais assez pour être sûr que vous me pardonnerez de vous laisser si peu de bien.* Avec tous les droits qu'il avait à la fortune, et toutes les occasions d'amasser beaucoup, son plus bel éloge est de n'être pas mort très-riche.

Turenne, (Henri de la Tour-d'Auvergne, vicomte de) Maréchal-Général des camps et armées du Roi, Colonel-Général de la cavalerie légère, était fils du second fils d'Henri de la Tour-d'Auvergne, duc de Bouillon et d'Elizabeth de Nassau, fille de Guillaume de Nassau, prince d'Orange. Il naquit à Sedan, le 11 septembre 1611. Doué de toutes les qualités qui font le grand Capitaine, nourri de la lecture de Quinte-Curce, formé dans le métier des armes, sous la main du prince Maurice de Nassau, son oncle, il annonça bientôt un des plus grands hommes de guerre de son siècle.

Après avoir servi dix-sept ans sous les plus habiles guerriers, après s'être distingué par une multitude de sièges et de combats particuliers, où il commandait en chef, Turenne, Maréchal-de-camp à vingt-trois ans, obtint, à trente-deux, le bâton de Maréchal-de-France, et la confiance entière du gouvernement.

Turenne, commandant l'armée d'Allemagne, battu à Mariendal, en 1645, et vainqueur, trois mois après, à Nortlingue, prit quelque temps après le parti des princes soulevés contre la Cour, et alors prisonniers à Vincennes. On lui oppose le maréchal du Plessis-Praslin qui, saisissant une occasion favorable, le bat, en 1650, près de Rhetel. Le maréchal de Turenne, interrogé long-temps après par un indiscret, qui lui demandait comment il avait pu perdre cette bataille, répondit avec l'ingénuité d'un grand homme: *Par ma faute; mais quand un homme n'a pas fait de faute à la guerre, il ne l'a pas faite long-temps.*

Jamais Turenne n'oublia ce malheureux évènement. Bien des années après, au moment de livrer une bataille, il charge le Duc de Choiseuil, fils du Maréchal qui l'avait vaincu à Rhetel, d'aller, sur le champ, occuper un poste qu'il lui indique. Le jeune Seigneur né-

glige de s'en assurer, croyant n'avoir rien à craindre de ce côté là : *Monsieur, Monsieur*, lui dit le Général, *je vous en prie, faites ce que je vous dis : c'est pour avoir omis une semblable précaution, que je fus battu à Rethel par M. le Maréchal votre père.*

Turenne, ayant fait sa paix avec la Cour, en 1651, et devenu Général de l'armée royale, empêche les troupes de Condé de passer la Loire au pont de Gergeau, poursuit le Prince dans les environs de Paris, serre son armée, et l'oblige de recevoir la bataille du faubourg Saint-Antoine, où les deux guerriers déploient tout ce que la valeur, l'habileté, et l'expérience, peuvent inspirer dans ces redoutables occasions.

En 1657, ce grand homme marche contre les Espagnols commandés par Dom Juan d'Autriche et Condé, accourus pour lui faire lever le siège de Dunkerque. Ils sont complètement battus. Après une action aussi glorieuse et aussi utile à la monarchie, le modeste vainqueur écrit ce billet à son épouse : *Les ennemis sont venus à nous, ils ont été battus ; Dieu en soit loué. J'ai un peu fatigué toute la journée, je vous donne le bon soir, et je vais me coucher.*

Une suite rapide de brillans avantages,

ayant enfin amené la paix et le mariage du Roi avec l'Infante d'Espagne, les deux Rois s'abouchèrent, à l'île des Faisans, sur la frontière. Le père de la jeune Princesse s'étant fait présenter le maréchal de Turenne, le regarda en silence, et avec la plus grande attention, puis se tournant vers Anne d'Autriche sa sœur, mère de Louis XIV, il lui dit : *Voilà un homme qui m'a fait passer de bien mauvaises nuits.*

Très-peu de temps après, Turenne abjura le calvinisme, bien plus par conviction que par intérêt ; car, d'après la trempe de son ame, jamais, sans cela on n'aurait pu le déterminer à une pareille démarche. Ses fréquens entretiens avec Bossuet, et la lecture réfléchie du livre de l'*Exposition des Principes de la Foi*, composé par cet éloquent Prélat pour éclairer Turenne, furent les honorables sources de son changement.

Louis XIV ayant résolu de faire la guerre à la Hollande, Turenne eut le commandement d'une armée, à la tête de laquelle il s'empara de presque tout ce pays.

En 1673, il poursuit jusques dans Berlin, l'Électeur de Brandebourg; venu au secours des Hollandais, et le force à demander la paix. C'est pendant cette campagne qu'il eut des

occasions célèbres de faire paraître toute la noblesse et toute la hauteur de son ame. Un Officier Général lui ayant proposé un gain de 400,000 francs, dont la Cour ne pourrait jamais être instruite, le Maréchal répondit froidement : *Je vous suis obligé; mais, comme j'ai souvent trouvé de ces occasions, sans en avoir profité, je ne crois pas devoir changer de conduite à mon âge.* Quelque temps après, une ville fort considérable lui offre cent mille écus, pour l'engager à ne pas faire passer l'armée sur son territoire. *Comme votre ville*, dit-il aux députés, *n'est pas sur la route où j'ai résolu de faire marcher l'armée, je ne puis point prendre l'argent que vous m'offrez.*

La conquête de la Franche-Comté, à laquelle Turenne eut tant de part, ayant engagé l'Europe à se liguer contre Louis XIV, Turenne qui était en Alsace, passe le Rhin, à la tête de dix mille hommes, fait trente lieues en quatre jours, attaque, à Seintzeim, petite ville du Palatinat, les Allemands commandés par le duc de Lorraine et par *Caprara*, les bat, et les pousse jusqu'au-delà du Mein. Comme ses Officiers et ses Généraux le félicitaient à l'envi, de ses glorieux exploits, le fruit des plus savantes manœuvres, le vainqueur répond:

Avec des gens comme vous, Messieurs, on doit attaquer hardiment, parce qu'on est sûr de vaincre.

C'est dans la rapidité de cette marche, si justement vantée par les connaisseurs, que lui arriva la célèbre aventure dont il parlait souvent, et qui lui avait fait un plaisir si sensible. S'étant, un soir, comme à son ordinaire, approché, sans être connu, d'une tente ou plusieurs jeunes soldats qui mangeaient ensemble, se plaignaient de la pénible et inutile marche qu'ils venaient de faire, il entendit un vieux grenadier, criblé de blessures, les interrompre et leur dire : *Vous ne connaissez pas notre père; il ne nous aurait pas exposés à tant de fatigues, s'il n'avait pas de grandes vues, que nous ne saurions pénétrer encore.* Ce discours fit cesser toutes les plaintes, et l'on se mit à boire à la santé du Général.

Les fatigues inséparables d'une si rude guerre ayant causé de grandes maladies dans l'armée française, on voyait par-tout Turenne, la bourse à la main, consoler le soldat par sa présence et ses discours. Au défaut d'argent, le Maréchal empruntait du premier Officier qu'il rencontrait, et le renvoyait à son Intendant pour être payé. Celui-ci, qui soupçonna qu'on

redemandait quelquefois plus qu'on n'avait prêté à son maître, lui insinua de donner, à l'avenir, des billets de ce qu'il empruntait : *Non, non*, dit le Vicomte, *donnez tout ce qu'on vous demande ; il n'est pas possible qu'un Officier vous demande une somme qu'il n'a pas prêtée, à moins qu'il ne soit dans un extrême besoin ; et, dans ce cas, il est juste de l'assister.*

Enfin, arrive l'immortelle campagne de 1675, celle qui porta à son comble la gloire du nom de Turenne. Les Allemands, ayant reçu des renforts considérables, passent le Rhin, prennent des quartiers d'hiver en Alsace, et le Maréchal ne peut leur opposer qu'une armée très-affaiblie par les fatigues et la maladie, et d'ailleurs assez mal pourvue, par l'implacable vengeance de Louvois, dépité d'être très-peu consulté par Turenne, et, ce qui lui tenait infiniment plus à cœur, indigné d'être forcé, en écrivant au Général, de l'appeler *Monseigneur*.

Le Maréchal se retire en Lorraine, feint de donner des cantonnemens d'hiver, coule, dans le plus profond silence, le long des Vosges, rentre en Alsace par une des gorges de leurs extrémités orientales, tombe sur les quartiers

isolés des Impériaux, le culbute à Mulhausen, le défait complètement à Turkeim, près Colmar, et les force à repasser le Rhin avec les débris de leur superbe armée, le 6 janvier 1673.

Le Conseil de Vienne, consterné de tant de malheurs, crut devoir opposer à Turenne, le célèbre *Montécuculli*. Au milieu d'une campagne, où, depuis six mois, le Maréchal avait employé tout ce que le génie militaire et la science des marches peuvent inspirer, Turenne, au comble de la joie, parvient à donner le change au Général de l'Empereur, passe le Rhin, s'avance et présente la bataille dans les environs du village de Saltzbach, le 27 juillet de cette année 1675. Déjà il presse vivement les ennemis; déjà ils pensent à faire retraite à travers les montagnes qu'ils avaient à dos, lorsqu'un boulet de canon, frappe le Vainqueur, et l'étend sur ses trophées, à l'âge de soixante-quatre ans.

Louis XIV, après avoir sincèrement pleuré ce grand homme, ainsi que toutes les ames honnêtes de la Cour et du royaume, fit inhumer sa dépouille à Saint-Denis, comme celle du Connétable *Du Guesclin*, au-dessus duquel la voix publique l'élève, autant que le siècle de

Turenne est supérieur à celui du Connétable.

Les larmes qui touchèrent le plus les mânes du Maréchal, furent sans doute celles de son armée; elle prit toute entière le deuil sur le champ de bataille. Montécuculli quitta le commandement, ne trouvant plus, disait-il, personne digne de lui, après avoir combattu Turenne. On se hâta de faire une promotion de sept Maréchaux de France, qu'une femme d'esprit appela *la monnaie de Turenne.*

En étudiant les campagnes du Maréchal, on voit qu'il ne fit jamais de conquêtes éclatantes, et ne donna point de ces grandes batailles rangées, dont le résultat est de mettre une nation aux pieds de l'autre. Mais, habile et prompt à réparer ses défaites, attentif à faire beaucoup avec peu, il est certain, qu'excepté Condé, auquel personne ne peut être comparé, Turenne passa pour le plus grand et le plus savant capitaine de l'Europe.

Quoiqu'on lui ait justement reproché sa défection au temps de la fronde; quoiqu'à l'âge de près de soixante ans, l'amour lui eût fait révéler le secret de l'État; quoiqu'il eût exercé dans le Palatinat, par ordre du féroce Louvois, des cruautés indignes de lui, et qui ne paraissaient pas nécessaires, il conserva la réputation

d'un homme de bien, sage, modéré. Ses vertus et ses grands talens, qui n'étaient qu'à lui, firent oublier des faiblesses et des fautes qui lui étaient communes avec tant d'autres hommes.

Turenne, voyant quelques régimens fort délabrés, et s'étant bien assuré que ce désordre venait de la pauvreté et non de la négligence des capitaines, il fit distribuer les sommes nécessaires pour le parfait rétablissement de ces corps, en ajoutant à ce bienfait l'attention délicate de laisser croire que ces secours venaient du Roi.

Un officier, au désespoir d'avoir perdu dans un combat deux chevaux que sa situation ne lui permettait pas de remplacer, vit Turenne lui en donner deux des siens, en lui recommandant fortement le secret. *D'autres*, dit-il, *viendraient m'en demander, et je ne suis pas en état d'en donner à tout le monde.*

Turenne était parvenu à être maître absolu de ses plans de campagne. Louis XIV dit à un officier général, qui allait joindre l'armée en Alsace : *dites à M. Turenne que je serais charmé d'apprendre un peu plus souvent de ses nouvelles, et que je le prie de m'instruire de ce qu'il aura fait.*

Il disait communément : *une armée qui passe*

nquante mille hommes, est incommode au
énéral qui la commande, et aux soldats qui
composent. Il avait le plus grand soin de mé-
iger ses troupes, et de ne les exposer que dans
plus rigoureuse nécessité. *Songeons*, disait-il,
'il faut trente ans pour faire un soldat.

Condé demanda un jour à Turenne quelle
nduite il voudrait tenir dans la guerre de
landre. Celui-ci répondit : *faire peu de sièges*
donner beaucoup de combats. Quand vous au-
z rendu votre armée supérieure à celle des en-
emis par le nombre et par la bonté des troupes ;
and vous serez maître de la campagne, les
llages vous vaudront des places. Mais on met
n honneur à prendre une ville forte, bien
us qu'à chercher le moyen de conquérir aisé-
ent une province. Si le Roi d'Espagne avait
is en troupes ce qu'il a dépensé en hommes et
argent pour faire des sièges et à fortifier des
aces, il serait le plus considérable de tous
s rois.

On a voulu absolument former des doutes
r la sincérité de la conversion de Turenne
catholicisme. Cependant on voit, que vers
époque de ce changement, le Vicomte éprou-
it de très-grandes inquiétudes sur la reli-
on, comme on peut le voir par plusieurs de

ses letttres à son épouse. « Il commencait,
« depuis long-temps, dit le président *Hénault*,
» à entrevoir la vérité ; mais il tenait encore
» à l'erreur par les préjugés de l'éducation et
» par l'attachement qu'il portait à Madame
» de Turenne sa femme, fille du Duc de la
» Force, et calviniste de bonne foi. Sa mort ar-
» rivée en 1666, et les instructions de M. de
» Meaux, achevèrent de décider M. de
» Turenne ».

Nous avons son histoire par Ramsay. M. le Comte de Grimoard a publié, en 1782, *Une collection des Lettres et Mémoires trouvés dans les porte-feuilles du Maréchal de Turenne*, deux volumes *in-folio*. Depuis la publication de ces pièces, il ne peut plus y avoir de doute sur le fameux cartel envoyé à Turenne par l'Electeur Palatin, le 27 juillet 1674; cartel, dont M. Colini à paru suspecter l'existence, apparemment, pour soustraire ce souverain à la censure violente du président *Hénault*, qui dit, que Turenne répondit à ce cartel avec *une modération qui fit honte à l'Electeur de cette bravade*.

« Mais la honte, dit Voltaire, à cette oc-
» casion, était dans l'incendie, lorsqu'on n'é-
» tait pas en guerre ouverte avec le Palati-

nat, et ce n'était point une *bravade* dans un prince justement irrité, de vouloir se battre contre l'auteur de ces cruels excès ». On ne peut certainement contester la vérité le cette observation.

TURGOT (Anne-Robert-Jacques), mort à Paris, le 18 mars 1781, descendait d'une famille, où, depuis le quatorzième siècle, le caractère distinctif était une fidélité inébranlable pour le service du roi, dont elle n'a jamais séparé les intérêts de la fortune de l'État; une noble ambition pour occuper les places où elle pouvait être utile, et un empressement encore plus vif d'en descendre, lorsqu'elle ne pouvait faire pour la patrie tout le bien qu'elle avait en vue.

Celui dont nous traçons le portrait fut de bonne heure et de tout temps ami des Arts et des Lettres, leur protecteur et leur appui. Après avoir été Intendant de Limoges, il devint, sous Louis XVI, Contrôleur général des finances.

On ne peut disconvenir que cet homme n'eût le cœur profondément vertueux; que tout, dans ses mœurs, ses habitudes, et ses goûts, retraçait la précieuse simplicité des mœurs antiques. Peut-être se laissa-t-il un peu trop circonvenir par la troupe des *Economistes*, dont quelques

adeptes couvraient à ses yeux la bassesse de leurs vues personnelles, sous les spécieux prétextes du bien public, et de la prospérité solide de l'État.

Au milieu du siècle de la corruption et de l'effronterie de tous les vices, Turgot fut intact, et sa réputation sans tache. Le trésor de l'État, dont la clé lui avoit été confiée, étoit à ses yeux la somme de la contribution nationale, et celle-ci le fruit de la sueur et de l'industrie du peuple; aussi tout fut-il toujours respecté, toujours appliqué à sa vraie destination. En un mot, la sévère probité place Turgot au petit nombre des Ministres de la finance dont le cœur pur s'est constamment nourri de la morale célébrée dans ces beaux vers d'Horace :

. . . Ingentes oculo irretorto,
Spectat acervos.

Il ne daigne pas arrêter ses regards sur des amas d'or.

V.

VALÉRIUS, (*Flaccus-Setinus-Balbus*) naquit à Setia, ville de Campanie; mais il fixa sa demeure à Padoue.

Il commença sous Vespasien son *Voyage des Argonautes*, poème héroïque, et l'adressa

à ce Prince. Une mort prématurée l'empêcha de l'achever. Cet ouvrage laisse une opinion assez médiocre du talent de l'auteur; cependant Quintilien dit que la poésie latine avait beaucoup perdu par la mort de Valérius Flaccus, qui arriva dans les dernières années de Domitien.

VAN-DICK, (Antoine) le plus célèbre des élèves de Rubens, naquit à Anvers, en 1599. Un jour que Rubens était sorti pour aller prendre l'air, selon sa coutume, Van-Dick et ses compagnons entrèrent secrètement dans le cabinet de leur maître, pour y observer sa manière d'ébaucher et de finir. Comme ils s'approchaient de plus près, pour mieux examiner, un d'entr'eux, poussé par un autre, tomba sur le tableau qui était l'objet de leur curiosité; il effaça le bras de la Magdeleine, la joue et le menton de la Sainte Vierge, que Rubens venait de finir. On pâlit à cet accident. Un d'eux prit la parole, et dit : « Il faut, » sans perdre de temps, risquer le tout pour » le tout. Nous avons encore environ trois » heures de jour; que le plus capable de nous » prenne la palette, et tâche de réparer ce » qui est effacé. Pour moi je donne ma voix » à Van-Dick ». Tous applaudirent à ce choix; Van-Dick seul douta de la réussite. Pressé par

leurs prières, et craignant lui-même la colère de Rubens, il se mit à l'ouvrage, et peignit si bien, que, le lendemain, le maître examinant son travail de la veille, dit, en présence de ses élèves qui tremblaient de peur : *Voilà un bras et une tête qui ne sont pas ce que j'ai fait hier de moins bien.* Ce tableau, qui est un des plus beaux de Rubens, est une descente de croix, que l'on voit encore aujourd'hui dans l'Eglise de Notre-Dame d'Anvers.

Van-Dick passa quelques années en Italie, et acheva de prendre des grands maîtres, ce qui lui restait à acquérir. De retour en Flandres, il fut appelé à Courtray, par le chapitre de la Collégiale, et il fit prix pour un tableau du grand autel. Il le peignit à Anvers, et alla lui-même pour le placer. Les Chanoines accoururent pour le voir; le peintre les pria d'attendre qu'il fût en place, parce qu'on ne pourrait en juger que lorsqu'il serait mis dans son véritable point de vue. On ne se rendit point à tout ce qu'il put dire; on fit venir des ouvriers, on le déroula, et il fut bien étonné quand il vit le chapitre entier le regarder, lui et son ouvrage, avec mépris. On le traita de misérable, de barbouilleur; on lui dit que le Christ avait l'air d'un porte-faix, que

les autres figures ressemblaient à des masques, et tous ensemble lui tournèrent le dos. Van-Dick ne se rebuta point; il plaça son tableau, et le lendemain il alla, de porte en porte, prier ces messieurs de revenir. On ne daigna pas seulement l'écouter, et il n'eut d'eux que de nouvelles injures. Quelques connaisseurs, passant par Courtray, virent ce tableau avec admiration, et le publièrent par toute la ville. Bientôt on vint en foule pour le considérer; les Chanoines ne pouvant refuser une espèce de réparation, convoquèrent un chapitre, dans lequel il fut arrêté que le tableau serait trouvé beau; et pour constater le mérite de l'auteur, ils ajoutèrent qu'il fallait lui commander deux autres tableaux, pour différens autels; mais Van-Dick leur répondit qu'il avait pris la résolution de ne peindre désormais que pour des hommes, et non pour des ânes. Les Chanoines, pour s'en venger, s'adressèrent à un autre peintre. Celui-ci fit son marché de façon que le chapitre s'obligea à prendre et à payer les deux tableaux, bons ou mauvais.

Van-Dick eut aussi quelques difficultés avec les Religieux Augustins, qui lui firent changer l'habit de leur Saint de blanc en noir. Le tableau fini, ils refusèrent de le payer, sous

prétexte qu'ils étaient trop pauvres. On lui fit entendre que, s'il faisait présent d'un Christ de sa main, on ne tarderait pas à chercher les moyens de le satisfaire. Van-Dick avait besoin d'argent; il donna le Christ, qui est aujourd'hui estimé plus que le tableau ne leur a coûté.

Le mérite de Van-Dick lui suscita beaucoup d'envieux. Ennuyé de leurs tracasseries, il quitta la Flandre, et passa en Angleterre. Il faisait un jour le portrait de Charles I, qui se plaignait assez bas au Duc de Norfolck, de l'état de ses finances. Le Roi ayant remarqué que son peintre l'écoutait, lui dit en riant : Et » vous, Chevalier, savez-vous ce que c'est » que d'avoir besoin de cinq ou six mille » guinées ? — Oui, Sire, répondit le peintre, » un artiste qui tient table ouverte à ses amis, » ne sent que trop souvent le vide de son » coffre-fort ». Voici une autre réponse qu'il fit à la Reine, en la peignant. Cette Princesse avait des mains admirables; comme il s'y arrêtait long-temps, la Reine s'en apperçut, et lui demanda pourquoi il s'appliquait plus à rendre ses mains que sa tête. « C'est, dit-il, » Madame, que j'espère de ces belles mains » une récompense digne de celle qui les porte ».

Van-Dick devint fort riche; mais sa dépense prodigieuse, son nombreux domestique, et sur-tout son goût pour l'alchimie, dérangèrent sa fortune. Il était venu en France dans le dessein de peindre la galerie du Louvre; mais le Poussin y étant arrivé de Rome avant lui, fut chargé de ce travail. Le peintre flamand passa deux mois à Paris; il retourna en Angleterre, où il mourut peu de temps après, âgé seulement de quarante-deux ans. Le poëte Cowley a fait en vers son épitaphe.

VANIÈRE, (Jacques) Jésuite, naquit à Caussen, bourg du diocèse de Béziers, de parens qui faisaient leur délices des occupations de la campagne; il hérita de leur goût. Cet homme célèbre étudia sous le Père Joubert. Il n'avait alors aucun goût pour la poésie. Mais bientôt son génie se développa. Reçu chez les Jésuites, il y professa les humanités. Santeuil ayant eu occasion de voir ses premières productions, dit: « Que le nouveu » venu les avait tous dérangés sur le Parnasse ». Il donna bientôt après au public son *Prœdium rusticum*, poëme en seize chants, qui mit le comble à sa gloire. Rien n'est plus agréable que la peinture naïve que le Père Vanière fait des amusemens champêtres. On est également

enchanté de la richesse et de la vivacité de son imagination, de l'éclat et de l'harmonie de sa poésie, du choix et de la pureté de ses expressions. On a encore de Vanière, un recueil de vers latins. Il mourut à Toulouse, en 1739.

VAUBAN (Sébastien-Leprestre, Maréchal de), né en 1677, commença à porter les armes à l'âge de 17 ans. Ayant été fait prisonnier dans une de ses premières campagnes, dans l'armée du prince de Condé, combattant alors contre la France, il fut présenté au cardinal Mazarin, qui, connaissant sa bravoure et ses talens pour l'attaque et la défense des places, se l'attacha irrévocablement.

Vauban eut la direction de tous les sièges que firent les armées du roi jusqu'en 1673. Ce fut cette année, au siège de Maestricht, que, mettant en pratique ses longues méditations sur son art, il commença à se servir d'une méthode singulière pour l'attaque des places : il fit changer de face à cette terrible et si importante partie de la guerre. Les fameuses *parallèles*, connues depuis le siège de Candie, en 1669, et les *places d'armes* furent mises en pratique; et depuis, il ne cessa d'inventer de nouveaux moyens pour perfectionner l'art de fortifier et d'attaquer les villes.

Ce fut Vauban qui donna le conseil de faire les principales attaques en plein jour, afin d'empêcher qu'une partie des assiégeans ne tirât sur l'autre, et afin que la nuit ne favorisât pas la pusillanimité des lâches : ce fut en conséquence de ces considérations, que Valenciennes fut prise d'assaut en plein jour, en 1677.

Si l'on veut voir en abrégé toute la vie militaire de Vauban, on dira qu'il a fait travailler à trois cents places anciennes, et en a fortifié trente-trois neuves ; il a conduit cinquante-trois sièges, dont trente ont été faits sous les ordres du Roi en personne, du Dauphin, ou du Duc de Bourgogne; et les vingt-trois autres, sous différens généraux, et il s'est trouvé à cent quarante actions mémorables et très-meurtrières.

Vauban enfin, décoré du grade de Maréchal de France, ne diminua rien de son zèle pour le service de la patrie, et toujours il fut prêt à sacrifier sa dignité aux intérêts du royaume.

Le Duc de la Feuillade, gendre du Ministre de la guerre, avait été chargé du siège de Turin, opération difficile et très-importante, et que ce général conduisait on ne peut pas plus mal. Vauban offre de servir comme volontaire, et d'aider la Feuillade de ses conseils. Celui-ci

refuse

refuse fièrement, en disant qu'il espérait de prendre Turin *à la Coëhorn.* C'était le nom du Directeur général des fortifications des Provinces-Unies, et le rival de Vauban en cette partie de la guerre.

Cependant le siège allait si mal, qu'après deux mois le roi consulta Vauban, qui offrit encore généreusement d'aller conduire les travaux. *Mais, monsieur le Maréchal*, lui dit le Monarque, *songez-vous que cet emploi est au-dessous de votre dignité? Sire, ma dignité est de servir l'État : je laisserai le bâton de Maréchal de France à la porte, et j'aiderai peut-être le Duc de la Feuillade à prendre la ville.* Ce vertueux citoyen fut refusé, parce que l'on craignit de mortifier le Ministre Chamillard ; le siège alla de mal en pis, jusqu'au moment où il fallut le lever.

Le Maréchal de Vauban était un ancien romain sous les traits d'un Français. Sujet plein de fidélité, et jamais courtisan; il aimait mieux servir utilement que de plaire : il méprisait cette politesse superficielle, qui couvre souvent tant de dureté; mais sa bonté, son humanité, sa libéralité, lui composaient une autre politesse plus rare, et qui avait sa racine dans son cœur.

Ses *Oisivetés*, sa *Manière de fortifier les*

places, réimprimé sous le titre d'*Ingénieur français*; sa *Nouvelle manière de l'attaque et défense des places*; ses *Essais sur la fortification*; son *Projet d'une dîme royale*, annoncent à chaque page un homme profondément versé dans l'art qu'il avait cultivé toute sa vie, ou un citoyen brûlant du zèle de la chose publique, et du désir d'améliorer le système des finances.

VAUCANSON, (Jacques de) pensionnaire mécanicien, de l'Académie des Sciences, naquit à Grenoble, le 24 février 1709. Son goût pour la mécanique se déclara dès sa plus tendre enfance; et, ce qui est peut-être sans exemple, son talent fut aussi précoce que son goût. Il faisait ses études au collège des Jésuites, et sa mère, femme d'une piété sévère, ne lui permettait d'autre dissipation que de l'accompagner le dimanche dans un couvent, chez deux dames qu'un zèle égal au sien, pour les exercices de dévotion liait avec elle. Pendant ces pieuses conversations, le jeune de Vaucanson s'amusait à examiner, à travers les fentes d'une cloison, une horloge placée dans la chambre voisine. Il en étudiait le mouvement, s'occupait à en deviner la structure, et à découvrir le jeu des pièces, dont il ne voyait qu'une partie. Cette idée le poursui-

vait par-tout ; enfin, il saisit tout d'un coup le mécanisme de l'échappement, qu'il cherchait vainement depuis plusieurs mois, et il éprouva, pour la première fois, ce plaisir si vif et si pur qui serait le premier de tous, si la nature n'avait attaché aux bonnes actions des charmes encore plus touchans. Dès ce moment, toutes les idées du jeune de Vaucanson se tournèrent vers la mécanique. Il fit en bois, et avec des instrumens grossiers, une horloge qui marquait les heures assez exactement. Le plaisir d'arranger une petite chapelle était au nombre de ceux que sa mère lui permettait. Bientôt il l'orna de petits anges qui agitaient leurs ailes, de prêtres automates, qui imitaient quelques fonctions ecclésiastiques.

Le hasard fixa son séjour à Lyon. On y parlait alors de construire une machine hydraulique pour donner de l'eau à la ville ; Vaucanson en imagina une, mais il se garda bien de la proposer. Arrivé à Paris, il vit avec une joie qu'il est difficile de se peindre, que la machine de la Samaritaine était précisément celle qu'il avait imaginée à Lyon. Quelques jours après, la statue d'un flûteur qui orne le jardin des Tuileries, plut à son

imagination, et il se sentit frappé de l'idée de faire exécuter des airs par une statue semblable, qui imiterait toutes les opérations d'un joueur de flûte. Un de ses oncles fut instruit de ce projet, et le prit si sérieusement pour une extravagance, qu'après avoir fait à son neveu les reproches les plus vifs, mais les plus inutiles, il le menaça de le faire enfermer. En effet, tout ce qui s'écarte des idées communes doit paraître folie à un esprit vulgaire, et quand l'opinion ne dirige pas ses jugemens, il lui est impossible de distinguer un fou d'un homme de génie, puisqu'il est également dans l'impuissance de saisir la chaîne qui lie leurs idées. Vaucanson eut la prudence d'épargner cette démarche ridicule à son oncle, et peut-être une injustice au gouvernement. Le jeune mécanicien se résolut, par complaisance, à voyager.

Au bout de trois ans passés, dans cette espèce d'exil il revint à Paris, refusant les places qu'on lui offrit, et dont il sentait ne pas pouvoir remplir les devoirs, entraîné comme il était par son goût pour les mécaniques. Il profita d'une maladie cruelle et longue pour s'occuper de son flûteur. Sans aucune correction, sans aucun tatonnement,

la machine toute entière, résulta de la combinaison des pièces qu'il avait fait exécuter en sortant de son lit. N'osant avoir de témoins de son premier essai, il écarta même, sous prétexte d'une commission, un ancien domestique, qui lui était attaché depuis longtemps. Mais ce domestique avait vu des préparatifs; il avait pénétré une partie du secret de son maître. Il ne put se résoudre à obéir. Caché auprès de la porte, il écoute avec attention : bientôt il entend les premiers sons de la flûte : à l'instant il s'élance dans la chambre, tombe aux genoux de son maître, qui lui paraît alors plus qu'un homme, et tous deux s'embrassent en pleurant de joie. Quelques uns de ces hommes qui se croient fins, parce qu'ils sont soupçonneux et crédules, ne voyaient dans le flûteur qu'une serinette; l'Académie des Sciences en jugea autrement; elle vit que le mécanicien avait imité à la fois les effets et les moyens de la nature avec une exactitude et une perfection à laquelle les hommes les plus accoutumés aux prodiges de l'art, n'eussent pas imaginé qu'il pût atteindre. A cette machine succéda bientôt un automate, qui jouait à la fois du tambourin et du galoubet, comme les successeurs

de nos anciens Troubadours. Enfin, on vit deux canards qui barbotaient, mangeaient, allaient chercher le grain, le saisissaient dans l'auge. Ce grain éprouvait dans leur estomac une sorte de trituration; il passait ensuite dans les intestins, et ce n'était pas la faute de Vaucanson, si les médecins avaient mal deviné le mécanisme de la digestion, ou si la nature opérait ces fonctions par des moyens d'un autre genre que ceux qu'il pouvait imiter. Ces machines étaient des preuves suffisantes de son génie, et il ne restait plus à désirer aux hommes éclairés, que de le voir en faire un usage utile.

Vaucanson fut consulté par le gouvernement, dans une discussion où l'on faisait valoir l'intelligence peu commune que devait avoir un ouvrier en étoffes de soie, dans la vue d'obtenir en faveur de ces fabriques quelques uns de ces privilèges que l'ignorance accorde souvent à l'intrigue, sous le prétexte si commun, et souvent si trompeur, du bien public. Il répondit par une machine avec laquelle un âne exécutait une étoffe à fleur. Il avait quelques droits de tirer cette petite vengeance de ces mêmes ouvriers, qui, dans un voyage qu'il avait fait à Lyon, le poursuivirent à coups de pierres,

parce qu'ils avaient ouï dire qu'il cherchait à simplifier les métiers; car, depuis la fabrique d'une étoffe jusqu'aux objets les plus élevés, quiconque veut apporter aux hommes des lumières nouvelles, doit s'attendre à être persécuté, et les obstacles de toute espèce, qui s'opposent à toute innovation utile, tirent leur principale force des préjugés de ceux même à qui l'on veut faire du bien. Vaucanson ne regarda cette machine que comme une plaisanterie, et en cela il était peut-être trop modeste: tout moyen dont résulte l'économie des forces et de l'industrie des hommes, est à la fois et un excellent principe dans tous les arts, et une des maximes les plus certaines d'une politique éclairée. Au milieu de tous ces travaux, Vaucanson suivait en secret une idée, à l'exécution de laquelle le Roi s'intéressait: c'était la construction d'un automatte, dans l'intérieur duquel devait s'opérer tout le mécanisme de la circulation du sang; mais les lenteurs qu'éprouva l'exécution des ordres de S. M., dégoûtèrent Vaucanson. Un homme qui a le sentiment de son génie, s'indigne d'être réduit à solliciter comme une grace la permission de l'employer. Vaucanson posséda les vertus domestiques auxquelles tous les hommes peuvent prétendre.

Elles deviennent bien plus touchantes dans ceux qui, livrés à des travaux d'une utilité plus générale, semblent pouvoir acquitter sans elles la dette que tout homme est obligé de payer à la société, et qui, nés avec de grands talens, ou placés dans des postes importans, peuvent prétendre à des vertus plus éclatantes. Il fut bon ami, bon maître, et sur-tout bon père. Attaqué depuis plusieurs années d'une longue et cruelle maladie, Vaucanson conserva toute son activité jusqu'au dernier moment; il s'occupait encore, dans les derniers jours de sa vie, à faire exécuter la machine qu'il avait inventée, pour composer sa chaine sans fin. *Ne perdez point de temps*, disait-il aux ouvriers, *je ne vivrai peut-être pas assez long-temps pour expliquer mon idée en entier*. Enfin, il termina sa vie et ses souffrances, le 21 novembre 1782, laissant un nom qui sera long-temps célèbre chez le vulgaire, par les productions ingénieuses qui furent l'amusement de sa jeunesse, et chez les hommes éclairés, par les travaux utiles qui ont été l'occupation de sa vie.

VAUGELAS, (Claude-Favre de) écrivain du seizième siècle, naquit en 1585, et vint à la Cour fort jeune. Il fut gentil-homme ordinaire, et puis Chambellan de Gaston, Duc d'Orléans,

et suivit ce Prince en toutes ses retraites, hors du royaume. Vaugelas était bien fait, avait beaucoup d'esprit, de douceur, de complaisance, d'enjouement dans le caractère; ce qui le fit estimer à la Cour, et lui acquit une grande réputation. Louis XIII lui avait accordé une pension de 2,000 livres, en 1619.

Le Cardinal de Richelieu qui venait de créer l'Académie Française, souhaitait qu'elle s'occupât sérieusement à un dictionnaire de la langue. On lui témoigna que l'unique moyen d'avancer ce travail, était d'en charger Vaugelas, et lui faire rétablir, par le Roi, sa pension, dont il n'était plus payé. Le Cardinal goûta cet expédient, et la pension fut rétablie. Vaugelas alla aussitôt remercier son éminence. Le Ministre le voyant entrer dans sa chambre, lui dit : « Eh bien, Monsieur, vous n'oublierez » pas du moins dans le dictionnaire le mot de » *pension*. — Non, Monseigneur, répondit » Vaugelas, et moins encore celui de *recon-* » *naissance* ».

Vaugelas disait qu'une mauvaise raison fait ordinairement moins de tort qu'un mot impropre, parce qu'il n'y a que les gens à réflexion qui connaissent la fausseté d'un rai-

sonnement; au lieu qu'une expression vicieuse est remarquée de tout le monde.

Le nom de Vaugelas, que l'Académie française comptait parmi ses membres, est consacré parmi les grammairiens, et il a été, et est encore aujourd'hui, par un reste de vénération, un oracle décisif en matière de langage. Quoique la plupart de ses remarques soient devenues inutiles, par les progrès de la langue, dont la perfection a été fixée dans les bons ouvrages du siècle de Louis XIV, elles peuvent encore être très-instructives; et ceux qui ont voulu écrire sur la grammaire, l'ont regardé comme un auteur fondamental.

On dit qu'il consacra trente ans à sa traduction de Quint-Curce.

Vaugelas fut, sur la fin de ses jours, gouverneur des enfans du prince Thomas, fils de Charles, Duc de Savoie. Vaugelas mourut très-pauvre. On peut être surpris que cet homme de lettres, estimé à la Cour, réglé dans sa dépense, et n'ayant rien négligé pour sa fortune, soit mort dans la misère; mais les courses de Gaston, et d'autres accidens, avaient fort dérangé ses affaires. Son testament est remarquable. Après avoir disposé de

ses effets, pour acquitter ses dettes, il ajouta : « Mais comme il pourrait se trouver quelques » créanciers qui ne seraient pas payés, quand » même on aura réparti le tout ; dans ce » cas, ma dernière volonté est qu'on vende » mon corps, aux chirurgiens, le plus avan- » tageusement qu'il sera possible, et que le » produit en soit appliqué à la liquidation des » dettes dont je suis comptable à la société ; » de sorte que si je n'ai pu me rendre utile » pendant ma vie, je le sois au moins après » ma mort ».

VAUVENARGUES, (le marquis de) d'une famille de Provence, entra de bonne heure dans le régiment du Roi. La retraite de Prague, pendant 30 lieues de glaces, lui causa des maladies cruelles, qui lui firent perdre la vue et le firent mourir en 1745 ou 1748, dans un âge peu avancé.

On a de lui une *Introduction à a connaissance de l'esprit humain, suivie de Réflexions et de Maximes*, qui vit le jour en 1746. La solidité et la profondeur sont le caractère de cet ouvrage. Il est plein d'excellentes choses, à quelques réflexions près, qui tiennent du paradoxe, ou, qui mal entendues, pouvaient paraître contraires à la religion, ce qui lui mé-

rite de la part de Voltaire, d'être nommé *un Prodige de vraie philosophie, et de vraie éloquence.*

C'est sans doute par reconnaisance que Vauvenargues, dans sa seconde édition, a retranché ce passage remarquable, et qui avait donné de l'humeur au philosophe de Ferney : « Newton, Pascal, Bossuet, Racine, Fénélon, c'est-» à-dire les hommes de la terre les plus éclai-» rés, dans le plus philosophe de tous les » siècles, et dans la force de leur esprit, et de » leur âge, ont cru à Jésus-Christ; et le grand » Condé en mourant répétait ces nobles pa-» roles : *Oui, nous verrons Dieu comme il est.*

Voltaire, infiniment sensible à cette complaisance, adressa, aux mânes de Vauvenargues, cette éloquente apostrophe :

» Tu n'es plus, ô douce espérance de mes » jours! ô ami tendre!... Familiarisé avec le » trépas, tu le sentis approcher avec cette in-» différence que les philosophes s'efforçaient » jadis d'acquérir ou de montrer. Accablé de » souffrances au dedans et au dehors, privé de » la vue, perdant chaque jour, une partie de » toi-même; ce n'était que par un excès de » vertu que tu n'étais point malheureux, e

» cette vertu ne te coûtait point d'efforts! je » t'ai vu le plus infortuné des hommes, et le » plus tranquille!... Je sentirai long-temps, » avec amertume, le prix de ton amitié; à » peine en ai-je goûté les charmes, non pas » de cette amitié vaine qui naît dans les vains » plaisirs, qui s'envole avec eux, et dont on a » toujours à se plaindre; mais de cette ami» tié solide et courageuse, la plus rare des » vertus!... ».

VELLY, (Paul-François) naquit le 9 avril 1709, à Caugny, en Champagne, à quatre lieues de Reims. Il fit ses premières études au collège des Jésuites. Ses progrès furent rapides; en moins de quatre ans son cours d'humanités fut achevé. Il se fit Jésuite, au mois d'octobre 1726, à la fin de sa rhétorique. Il passa quatorze ans dans cette compagnie, y puisa un grand fonds de littérature, et l'amour du travail. Il vint à Paris au mois de mars 1741; et, porté par un penchant naturel à se rapprocher de ses anciens confrères, il se chargea d'une place d'instituteur au collège de Louis-le-Grand. Dès qu'il se vit libre des chaines pesantes du préceptorat, il prit le parti de se faire de sa plume une occupation et une ressource. Le premier écrit qu'il publia fut la tra-

duction du *Procès sans fin*, ou *Jones Bulh*, satire ingénieuse du docteur *Swift*, dont le sujet est la longue guerre, terminée par la paix d'Utrecht. A cette brochure succéda un ouvrage de longue haleine. Il avait du goût pour l'histoire ; il lui parut que celle de France, quoique éclaircie déjà par un nombre d'habiles écrivains, pouvait être présentée dans un nouveau jour, en la considérant du côté des mœurs, des usages, des lois, des préjugés, etc : partie essentielle, négligée de presque tous nos historiens. Les deux premiers volumes de l'abbé Velly réussirent au-delà de ses espérances et des vœux de son libraire ; ce succès fut mérité. Aucun auteur, avant lui, n'avait encore bien débrouillé le chaos des commencemens de la monarchie française. L'histoire des deux premières races de nos Rois était d'une confusion et d'une sécheresse qui rebutaient le lecteur le plus patient. L'abbé Velly a su répandre, sur ces siècles obscurs ; de la lumière, de l'ordre, et de l'intérêt ; c'est sans contredit le morceau le plus brillant et le plus utile de son travail, parce que c'était le plus nécessaire et le plus difficile. Les secours sont abondans pour la troisième race ; on n'est embarassé que du choix. Le style du nouvel his-

torien, sans être d'une force ou d'une élégance à se faire remarquer, est aisé, simple, naturel, assez correct; il respire un air de candeur et de vérité qui plaît dans le genre historique.

L'abbé Velly avait donné six volumes de son *Histoire de France*, et se disposait à mettre au jour le septième et le huitième, lorsqu'il mourut subitement. Il était fort sanguin; il avait le visage d'un rouge foncé, symptôme assez ordinaire d'une disposition à l'apoplexie. Ses amis lui conseillèrent souvent de se faire saigner; comme il ne sentait aucun mal, il négligeait cette précaution, et vivait sans inquiétude sur la foi d'une santé très-robuste. Le 4 septembre 1759, il avait dîné sobrement en ville, et passé la soirée sans souper, dans une maison voisine de celle où il demeurait. Il rentra sur les onze heures du soir, et se coucha. Un instant après, sa gouvernante l'entendit s'agiter dans son lit, et se plaindre d'une voix rauque et étouffée. Elle ouvrit la chambre de son maître, qui ne put articuler qu'à demi ce seul mot: *Un chirurgien*. Elle alla sur-le-champ en chercher un; il arriva trop tard; l'abbé Velly était mort d'un coup de sang.

VERTOT D'AUBŒUF, (René-Aubert) né au

château de Bennetot en Normandie, en 1655, successivement Capucin, Prémontré, Ecclésiastique, et Curé près la Machine de Marly, cultiva dans cette solitude les qualités bienfaisantes de son cœur et son talent pour les Lettres. Sa *Conjuration de Portugal*, quoique composée sur des mémoires peu fidèles, lui fit infiniment d'honneur, et annonça, comme disait Bossuet, *une plume taillée pour écrire la vie du Maréchal de Turenne.* L'abbé de Saint-Pierre et Fontenelle ses amis, ayant lu ce premier ouvrage, l'avertirent qu'il avait le génie de l'histoire, et l'exhortèrent à s'y appliquer sérieusement.

Vertot fidèle à sa retraite champêtre et aux devoirs de son état, ne voulut point s'établir à Paris, et c'est dans sa paisible obscurité qu'il composa les *Révolutions de Suède*, dont le sévère Mallet a fait un si bel éloge. L'auteur y peint d'une manière vive et brillante, un prince qui, proscrit par la fortune et condamné au travail des mines, fait passer dans l'ame des sauvages Dalécarliens, ce feu de la gloire et de la liberté qui embrasait la sienne. Armé de son courage et soutenu par celui de ses grossiers Montagnards, Gustave s'ouvre un chemin au trône, malgré la résistance du Sé-

nat, change la religion du pays et gouverne lui-même. Ce tableau frappant et admiré de toute l'Europe, fit une vive sensation à Paris; quelle fut l'étonnement de l'envoyé de Suède, qui, chargé de récompenser le peintre, au nom de sa Cour, et le cherchant dans les cercles brillans de la capitale, apprit qu'il était à la tête d'une paroisse de campagne!

Vertot, connu du Roi par cet ouvrage, est nommé par ce prince à une place de l'Académie des Inscriptions en 1705; secrétaire des commandemens de Madame la Duchesse d'Orléans, Bade-Baden, secrétaire des langues, chez M. le Duc d'Orléans, qui lui donna un logement au Palais Royal, fut obligé malgré lui de s'arracher à sa retraite. Le Grand-Maître de Malte, le nomma en 1715 Historiographe de l'Ordre, l'associa à tous ses privilèges, lui donna la permission de porter la croix, et le pourvut de la commanderie de Sauterait. On assure que désigné par le Roi pour un des Sous-Précepteurs de Louis XV, il se vit privé de cet honneur par quelques indiscrétions, et par les doutes qu'on affecta de répandre sur ses principes politiques. Après avoir passé les dernières années de sa vie dans

de grandes infirmités, il mourut presque octogénaire, en 1735.

C'était un homme d'un caractère très-aimable, qui avait cette aménité de mœurs qui se puise dans le commerce des sociétés choisies et des esprits cultivés. Son imagination était aussi vive, aussi brillante dans la conversation que dans ses ouvrages. Ami fidèle, sincère, officieux, empressé à plaire, on dit qu'il *avait autant de chaleur dans le cœur que dans l'esprit.*

Ses principaux ouvrages sont : 1°. *Histoire des Révolutions de Portugal*, un vol. *in*-12, parfaitement écrite ; mais, comme nous l'avons dit, composée sur des Mémoires infidèles ; 2°. *Histoire des Révolutions de Suède*, 2 vol. *in*-12, admirable peinture des changemens survenus dans la religion et le gouvernement de Suède ; 3°. l'*Histoire des Révolutions Romaines*, 5 vol. *in*-12, c'est le chef-d'œuvre de l'Auteur, et peut-être le tableau le plus digne de Rome, qui soit sorti de la main d'un Moderne. Vertot avait long-temps médité son sujet ; et il s'était si bien rempli de tout ce qui y avait rapport, qu'il communiquait la hauteur de ses vues, et la chaleur de son ame, toutes les fois qu'il parlait de la fameuse République ; 4°. l'*Histoire de Malte*, en 4 vol. *in*-4°., et en 5 vol. *in*-12,

style languissant, moins pur et moins correct que celui des Ouvrages précédens, et sur lequel on l'a très-solidement attaqué par rapport au défaut d'exactitude sur plusieurs points essentiels; 5°. *Traité de la mouvance de Bretagne*, plein de parallogismes et d'erreurs; 6°. *Histoire critique de l'établissemect des Bretons dans les Gaules*, 2 vol. *in*-12; 7°. plusieurs *Dissertations* dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres.

On peut regarder Vertot comme le meilleur Historien depuis la naissance des Lettres. Style brillant et léger, narration vive et bien dessinée, l'art d'attacher le lecteur, et de l'intéresser en faveur de ses personnages; tout cela découle naturellement et sans effort; tout cela transporte le spectateur sur le lieu de la scène, et fait tout oublier, pour ne s'occuper que de ce qui se passe sous les yeux. On désirerait seulement plus de profondeur dans ses portraits, plus d'assiduité dans ses recherches, et et plus d'attention à ne rien accorder aux couleurs de l'imagination, au détriment de l'austère vérité.

Villars, (Louis Hector, marquis, puis duc de) Pair et maréchal de France, grand d'Espagne, Chevalier des Ordres du Roi, et de la

Toison-d'Or, Gouverneur de province, naquit à Moulins, en Bourbonnais, en 1655, d'une illustre maison. Son père, qui avait dissipé son bien au service du Roi, ne lui laissa que des exemples, la haine de Louvois qui pouvait tout, et l'amitié de *Bellefond*, son parent, qui n'avait aucun crédit. Le jeune Villars, né avec cette fermeté d'ame que les obstacles ne font qu'animer, et cet enthousiasme de la gloire qui fait tout entreprendre, annonça, par le plus ardent désir de se distinguer de ses émules, au collège, ce besoin impérieux de la célébrité qui présageait un héros, et annonçait à la France un défenseur.

A la première fleur de l'âge, aide-de-camp du Maréchal de Bellefond, son cousin; bientôt colonel par la faveur de Turenne, quoiqu'il fût l'ennemi de sa famille; connu du Roi, en 1672, par sa bravoure au passage du Rhin; plus célèbre encore l'année suivante, par sa conduite militaire au siége de Maëstricht, il arracha de Louis XIV, alors prévenu contre lui, ce mot fameux, qui le mit en réputation à l'armée, et peut-être devint le germe de ses brillans exploits: *Il semble*, dit ce Monarque, *que dès que l'on tire en quelque endroit, ce petit garçon sorte de terre pour s'y trouver.*

Sa valeur au combat de Sénef, en 1674, où il fut blessé ; ses réflexions sur les dispositions savantes de Condé à cette terrible journée ; le coup-d'œil du Prince qui venait de démêler ses talens, et qui en rendit le compte le plus avantageux, valurent à Villars un régiment de cavalerie. Un autre grand homme de ce siècle lui annonça ses hautes destinées. Après s'être trouvé à plusieurs siéges, et à plusieurs batailles, attaquant en 1678, sous les ordres du Maréchal de *Créqui*, l'arrière-garde de l'armée de l'Empereur, dans la vallée de Quekemback, au passage de la Kinche, il se distingua tellement par son activité, son intelligence, et son courage, que *Créqui*, lui dit, en présence de l'armée : *Jeune homme, si Dieu te laisse vivre, tu auras ma place plutôt que personne.* Sa conduite au siége de Kell, la même année, justifia l'horoscope tiré en sa faveur, par le Maréchal.

Honoré en 1690, du grade de Maréchal-de-Camp, il se montra digne de cet honneur la campagne suivante, à l'affaire de Lens, où vingt-huit de nos escadrons en écrasèrent soixante ; et à celle de Phorstein, où le duc de Wirtemberg fut fait prisonnier sur les débris de son armée. En 1701 envoyé extraordinaire à

la Cour de Vienne, et bientôt rappelé pour se signaler en Italie, il revient en Allemagne, et il ouvre cette belle campagne qui plaça son nom à côté de ceux des premiers généraux de la France.

A peine arrivé, Villars passe le Rhin à la vue des ennemis, s'empare de Neubourg, et par un de ses mouvemens rapides et inattendus, qu'il avait appris à l'école du vainqueur de Sénef, il remporta, le 14 octobre 1702, à Friedlinghen, une victoire complète sur le prince de Bade, qui y perdit trois mille hommes tués sur la place, et qui valut au général le bâton de Maréchal de France. L'année suivante, une bataille gagnée à Hochstet, de concert avec l'Electeur de Bavière, allié de la France, acheva de l'immortaliser. Au moment de livrer bataille, l'Electeur indécis, lui ayant dit qu'il voulait auparavant en conférer avec ses Ministres. *C'est moi*, lui dit le fier Maréchal, *c'est moi qui suis votre ministre et votre général. Vous faut-il d'autre conseil que moi, quand il s'agit de combattre ?*

Après avoir rétabli le calme en Languedoc, où il fut envoyé en 1704, Louis XIV l'opposa l'année suivante à Marlboroug, dont il déconcerta tous les projets. Les ennemis, forcés de

lever le blocus du Fort-Louis, furent entièrement défaits en 1707, à Stolhoffen, et y perdirent soixante pièces de canons. En 1708, le Dauphiné devint le théâtre de nouveaux triomphes. Villars manœuvra avec tant d'habileté et de profondeur, qu'il arrêta le duc de Savoie, un des plus habiles capitaines de son temps. Etonné des marches et des plans du Maréchal, ce Prince ne put s'empêcher de dire un jour à ses généraux : *Il faut que le maréchal de Villars soit sorcier pour savoir tout ce que je dois faire; jamais homme ne m'a donné plus de peine, ni plus de chagrin.*

Rappelé en Flandres, et dangereusement blessé à la bataille de Malplaquet, au moment de s'illustrer par le triomphe le plus éclatant et le plus disputé, Villars voulut recevoir le viatique, et répondit à un officier qui lui conseillait, pour ne point décourager l'armée, de faire cette cérémonie en secret : *Non, non*, dit le Maréchal, *puisque l'armée n'a pas pu voir mourir Villars en brave, il est bon qu'elle le voie mourir en chrétien.* On assure que lorsqu'il partit en 1712 pour rétablir les affaires de la France, et empêcher le prince Eugène d'entrer en France, la duchesse de Villars ayant

voulu l'engager, dans ces malheureuses circonstances, à ne point se charger d'un fardeau si dangereux, le Maréchal répondit avec fermeté : *Si j'ai le malheur d'être battu, j'aurai cela de commun avec les généraux qui ont commandé en Flandres avant moi : si je reviens vainqueur, ce sera une gloire que je ne partagerai avec personne.*

La fortune seconda le patriotisme et le talent : Villars, au moment où le prince Eugène s'y attendait le moins, et nourrissait avec quelque raison le doux espoir de marcher à Paris, et de donner à souper à son Etat major dans la grande galerie de Versailles, Villars, le 24 juillet, tomba sur un camp avancé, de dix-sept bataillons retranchés à Denain sur l'Escaut, résolu de le forcer, et de prendre en flanc le reste de l'armée, campée à une lieue de là. *Messieurs*, dit le Maréchal à ceux qui étaient autour de lui, en mettant l'épée à la main, *les ennemis sont plus forts que nous ; ils sont même retranchés ; mais nous sommes Français ; il y va de l'honneur de la nation. Il faut aujourd'hui vaincre ou mourir, et je vais moi-même vous en donner l'exemple.* En achevant, il se met à la tête des troupes, qui, excitées par sa présence, font des prodiges de valeur, battent complète-
ment

ment l'armée des Alliés, et dissipent en trois heures toutes leurs espérances. Il est cependant juste de dire que le succès de cette mémorable journée est dû en très-grande partie au plan proposé au Maréchal par M. Lefebvre d'Orval, qui avait une connaissance parfaite du terrain occupé par l'armée ennemie, comme on peut s'en convaincre par une pièce authentique, insérée dans le *Journal historique et littéraire*, 1er. juin 1755, page 200.

Le vainqueur, profitant rapidement de son succès, emporte avec la plus grande célérité Marchiennes, le fort de la Scarpe, Douay, le Quesnoy et Bouchain. Tant d'avantages et d'exploits amenèrent enfin la paix, qui fut signée à Rastadt, le 6 mai 1714, par Villars et le prince Eugène.

Villars, en 1734, fut envoyé en Italie, avec le titre de *Maréchal général des camps et armées du Roi*, honneur qui, avant cette glorieuse époque, n'avait été accordé qu'à Turenne. Un officier le priant de ne point s'exposer selon sa coutume, au siège de Pizzigihtone qu'il força de capituler, le vieux Maréchal lui répondit : *Vous auriez raison, si j'étais à votre âge ; mais à celui où je suis parvenu, j'ai si peu de jours à vivre, que je ne dois pas les ménager, ni né-*

gliger les occasions qui pourraient me procurer une mort glorieuse.

L'affaiblissement de ses forces ne lui permit de faire que cette campagne, qui fraya à ses successeurs le chemin de la victoire. Comme il reprenait le chemin de la France, la mort l'arrêta à Turin. Son confesseur l'exhortant à la mort, lui dit que Dieu, en lui laissant le temps de se préparer au dernier passage, lui avait fait plus de graces qu'au Maréchal de Bervick, emporté d'un coup de canon au siège de Philisbourg. A ce mot, le héros mourant se ranime, et du son de voix dont il commandait autrefois à ses troupes, il s'écria : *Quoi ! il a fini de cette manière : j'ai toujours dit qu'il était plus heureux que moi.* En achevant, il expira le 17 juin 1734, à 82 ans. Le prince Eugène, instruit de cet évènement, dit au milieu d'un cercle distingué : *La France vient de faire une grande perte, qu'elle ne réparera pas de long-temps.*

Le Maréchal de Villars a toujours été peint des mêmes traits. On voit dans son portrait un homme plein d'audace et de confiance, et doué d'un génie fait pour la guerre. On peut dire qu'il fut en très-grande partie l'artisan de sa fortune, par sa constante opiniâtreté à chercher la gloire

et à faire tout ce qu'il fallait pour mériter ses faveurs. Il déplut quelquefois à Louis XIV, et ce qui était infiniment plus dangereux, à l'impérieux Louvois; parce qu'il leur parlait avec la même hardiesse qu'il mettait à les servir. Jamais on ne put l'engager de rien rabattre; à la Cour d'un vieux Monarque nourri de flatteries, du ton de franchise et d'audace qui faisait le fond de son caractère. Partant un jour pour l'armée, il dit au Roi, de l'accent le plus élevé, et devant tous les courtisans : *Sire, je vais combattre les ennemis de Votre Majesté, et je vous laisse au milieu des miens.* Il dit aussi ouvertement aux favoris du Duc d'Orléans, Régent du Royaume, la plupart devenus riches par le bouleversement de l'État, appelé *système* : *Pour moi, je n'ai jamais rien gagné que sur les ennemis de l'État.*

On ne peut disconvenir que l'éclat de ses succès militaires ne soit dû en très-grande partie à la bravoure et sur-tout au vif attachement des troupes pour leur Général; mais aussi Villars n'omettait rien de ce qui pouvait lui attacher le soldat. Sa haute valeur, sa froide intrépidité même, tant de fois éprouvées dans les occasions les plus périlleuses, commencèrent entre le chef et les subalternes cet attachemen

d'estime, qui ne s'efface jamais dans le cœur du soldat. Sa conduite à son égard, soit comme Colonel, soit comme Général, acheva de resserrer ce précieux lien. Ne méritait-il pas de recueillir sur le champ de bataille l'effusion de l'âme du combattant français, le général qui écrivait au Ministre, du camp devant Kell : « Je » passe avec les soldats une partie de la nuit, » et nous buvons un peu de brandevin en» semble ; je leur fais des contes ; je n'en ai » pas fait perdre un seul ; je leur garde deux » grenadiers qui l'ont bien mérité, pour leur » donner leur grace, en faveur de la première » bonne action que leurs camarades feront ».

Le Maréchal de Villars, de l'Académie Française, a laissé des *Mémoires*, imprimés en Hollande, en 3 vol. in-12. Le premier est absolument de lui ; les deux autres sont d'une autre main. En 1784, M. Anquetil, chanoine régulier, a donné une *Vie du Maréchal de Villars*, avec son Journal, en 4 vol. in-12. « Ce célèbre Géné» ral, dit un historien moderne, paraît dans ses » ouvrages quelquefois différent de ce qu'il a » été : on lui fait dire des choses auxquelles il n'a » pas songé, et qui n'étaient pas dans sa ma» nière de parler. Le Duc de Saint-Simon, » dans ses *Mémoires*, traite fort mal le Maré-

» chal de Villars, et fait, de ses défauts, de » sa vanité sur-tout, une espèce de caricature » qui marque de la passion et de l'humeur, » quoiqu'on ne puisse absolument dire que sa » censure soit destituée de fondement ».

VIRGILE, (*Publius-Virgilius-Maro*) naquit dans un village, nommé Andès, près de Mantoue, de parens fort obscurs, sous le consulat de C. Pompeius Magnus, et de M. Licinius Crassus.

Il passa les premières années de sa vie à Crémone. A l'âge de dix-sept ans, il prit la robe virile. Ce jour fut celui où mourut le poëte Lucrèce.

Après avoir fait quelque séjour à Milan, il se transporta à Naples, où il étudia les Lettres latines et les Lettres grecques, avec une extrême application, et ensuite les mathématiques et la médecine.

On attribue à la jeunesse de Virgile plusieurs petites pièces, qui ne paraissent pas dignes de lui.

Ayant été chassé de sa maison, et d'un petit champ, qui était sa possession unique, par la distribution qu'on fit aux soldats vétérans d'Auguste des terres du Mantouan et du Crémonais, il vint alors, pour la première fois,

à Rome ; et, par le crédit de Mécène et de Pollion, tous deux protecteurs des Gens-de-Lettres, il recouvra son champ, et fut remis en possession de son patrimoine.

C'est ce qui donna lieu à sa première Eglogue, et ce qui commença à le faire connaître d'Auguste, dont il avait inséré un bel éloge dans cette Eglogue, précieux monument de sa reconnaissance. Ainsi, par l'évènement, sa disgrace devint la source de sa fortune. Il finit ses *Bucoliques* au bout de trois ans : ouvrage d'une extrême délicatesse, et qui fit entrevoir dès lors ce qu'on pouvait attendre d'une plume qui savait si bien allier les graces naturelles avec la correction.

Mécène, qui avait beaucoup de goût pour la poésie, et qui avait senti tout le mérite de Virgile, par l'essai qu'il venait d'en donner, ne le laissa pas en repos, et l'engagea à entreprendre un nouvel ouvrage, plus considérable que le premier. C'est faire un bel usage de son crédit, et rendre un grand service au public, que d'animer ainsi les Gens-de-Lettres, qui souvent, faute d'un tel secours, demeurent dans l'inaction, et laissent inutiles de grands talens. Ce fut donc par le conseil de Mécène que Virgile commença les *Géorgiques*, et il

y travailla pendant sept ans entiers. Il paraît que, pour se mettre en état d'y donner toute son application, et pour être moins distrait, il se retira à Naples. C'est lui-même qui nous apprend cette circonstance à la fin du quatrième livre des Géorgiques. Il y marque aussi la date du temps où il les acheva, qui était l'année 724 de Rome, où Auguste, au retour d'Égypte, s'étant approché de l'Euphrate, jetta la terreur de ses armes dans le pays, par le bruit des victoires qu'il venait de remporter, et obligea Tiridate et Phraate, qui se disputaient, l'un à l'autre, l'empire des Parthes, de consentir à une sorte d'accommodement.

Il s'en fallait bien que le repos dont il jouissait alors à Naples, fût un loisir inutile et obscur, comme il lui plaît ici de l'appeler. L'ouvrage des Géorgiques, qui en fut le fruit, est le plus achevé, pour la diction, de tous ceux qu'il nous a laissés, et même de tout ce qui a jamais été composé de poésies latines. C'est qu'il avait eu tout le temps de le polir, et d'y mettre la dernière main.

Il retouchait tous ses ouvrages avec un soin et une exactitude qu'on a peine à concevoir. Quand le premier feu de la composition, où tout plaît, était passé, il revoyait ses produc-

tions, non plus avec la complaisance d'un auteur et d'un père; mais avec la sévérité inexorable d'un censeur, et presque d'un ennemi. Il dictait la matinée plusieurs vers, et revenant de sang-froid à l'examen, il s'occupait le reste du jour à les corriger, et les réduisait à un très-petit nombre.

Il avait coutume de se comparer à l'ourse, qui, de grossiers et difformes que sont ses petits en naissant, ne vient à bout de les rendre supportables qu'à force de les lécher. C'est ainsi que se font les excellens ouvrages. Ce fut par cette correction que Virgile donna, chez les latins, le ton de la bonne poésie, et qu'il montra l'exemple d'une versification exacte, douce, harmonieuse. Que l'on compare avec ses vers, non seulement ceux de Cicéron, mais ceux de Lucrèce et de Catulle, ces derniers paraîtront raboteux, mal polis, rudes, antiques; et l'on serait tenté, comme je l'ai déjà dit, de croire ces vers plus anciens de quelques siècles, que ceux de Virgile.

On dit qu'Auguste, au retour de ses expéditions militaires, ne crut pas pouvoir mieux se délasser de ses fatigues, qu'en entendant la lecture de cet admirable poëme, à laquelle il donna quatre jours consécutifs. Virgile,

chaque jour, lui en lisait un Livre. Il avait un talent merveilleux de faire sentir la beauté de ses vers, par une prononciation douce, articulée, harmonieuse. Dès qu'il paraissait un peu fatigué, Mécène prenait sa place, et le soulageait.

Virgile commença bientôt après son *Énéide*. Il y mit onze ou douze ans. Auguste, occupé à la guerre contre les Cantabres, le pressa vivement, par plusieurs lettres qu'il lui écrivit, de lui envoyer quelque partie de son Enéide. Virgile s'en défendit toujours; il lui représenta que si son Enée lui avait paru digne de cet honneur, il le lui aurait volontiers envoyé; mais qu'il trouvait son ouvrage bien plus difficile qu'il n'avait cru, et qu'il commençait à craindre que ce n'eût été, pour lui, une témérité, et une sorte de folie, d'avoir osé l'entreprendre.

Quand Auguste fut de retour, Virgile ne put pas se défendre davantage de satisfaire la juste impatience de l'Empereur. Il lui fit donc la lecture des 2e, 4e, et 6e livres de l'Enéide, en présence d'Octavie, sa sœur; elle avait perdu peu de temps auparavant M. Claudius-Marcellus, son fils, Prince d'un mérite infini, et qu'Auguste destinait pour lui succéder à l'Empire. Virgile avait placé l'éloge du jeune

Marcellus, dans le sixième livre de l'Enéide, avec tant d'adresse, et tourné d'une manière si admirable, qu'il n'y a point de lecteur qui puisse le lire sans en être vivement touché. Quand il fut venu à cet endroit, la récitation de ces vers, qui sont au nombre de vingt-six, fit fondre en larmes l'Empereur et Octavie. On dit même qu'Octavie s'évanouit à ces paroles : *Tu Marcellus eris.* Elle fit compter, au poëte, dix grands sesterces, (*dena sestercia*) pour chaque vers; ce qui montait à la somme de trente-deux mille cinq cents livres.

Virgile, après avoir achevé l'Enéide, avait destiné une retraite de trois ans pour la revoir et la polir. Il partit, dans ce dessein, pour la Grèce. Ayant rencontré, à Athènes, Auguste qui revenait de l'Orient, il changea d'avis, et prit le parti de le suivre à Rome. Il fut attaqué de sa dernière maladie en chemin, et s'arrêta à Brindes. Sentant croître son mal, il demanda, avec instance, ses manuscrits, afin de jetter au feu l'Enéide; et, parce qu'on n'eût point la complaisance de les lui apporter, il ordonna par son testament qu'on la brûlât comme un ouvrage imparfait. Tucca et Varius, qui étaient présens, lui représentèrent qu'Auguste ne le permettrait pas. Sur leur représentation, Vir-

gile leur légua ses écrits, à condition qu'ils n'y ajouteraient rien, et qu'ils laisseraient à demi-faits, les vers qu'ils trouveraient en cet état.

Virgile mourut à Brindes, l'année de Rome 735, âgé de cinquante-deux ans. Ses os furent transportés à Naples, et ensevelis à deux milles de la ville, avec cette inscription, que lui-même avait faite, et qui renferme en deux vers le lieu de sa naissance, de sa mort, de sa sépulture, et le dénombrement de ses ouvrages:

Mantua me genuit, Calabri rapuere, tenet nunc
Parthenope. Cecini Pascua, Rura, Duces.

Il faut que le poëme épique soit un ouvrage d'une extrême difficulté, puisque, pendant plusieurs siècles, tant chez les grecs que chez les Romains, à peine s'est-il trouvé deux génies assez sublimes pour en soutenir toute la force et toute la dignité.

Voltaire, (Marie-François *Arouet* de) Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi Louis XV, ancien chambellan du Roi de Prusse, Frédéric le Grand, de l'Académie Française etc. naquit à Paris le 20 février 1694, de François

Arouet, ancien notaire au Châtelet, trésorier de la Chambre des Comptes, et de Marie-Marguerite Daumart.

Dès sa plus tendre jeunesse il annonça la facilité du génie, et le talent des vers. Quelques pièces hardies échappées à sa muse naissante, quelques propos fort inconsidérés soutenus assez ouvertement, même devant le P. le Jay, son régent de réthorique, au collège de Louis le Grand, firent tirer au Jésuite l'horoscope moral de son disciple : *Malheureux, vous porterez un jour en France l'étendard du Déisme.* L'Europe sait si la prédiction a été accomplie.

Dégoûté de l'étude des élémens de la chicane, dont il commença à prendre quelque légère teinture chez Alain procureur, rue Percée, Voltaire, jeté dans la société de Chaulieu, de l'abbé de Châteauneuf son parrain, et des autres Épicuriens du temps, trouva, dans des soupers charmans, par les saillies ingénieuses, mais fort libres des convives, de quoi orner son esprit aux dépens de son cœur.

On dit que dans ces repas célèbres, le jeune poëte se mit si fort à son aise, qu'assis à côté des Vendôme, et des Conti, il lui échappa de dire : *Nous sommes ici tous princes ou poëtes.*

Si c'est la vraie dignité du talent qui parlait ainsi, le jeune homme avait raison : il y a, en effet, bien loin d'un individu né sur les degrés d'un trône, et qu'on ensevelit obscurément dans le marbre, avec l'élève de la poésie ou de l'éloquence, que les faveurs infiniment rares du ciel destinent à l'instruction du genre humain, et aux palmes de l'immortalité.

Le premier orage qui vint troubler les jours fortunés du jeune poëte fut le fruit de sa plume ou de sa réputation. Une satire contre le Gouvernement, fort vive, et fort élégamment rimée, qu'on lui attribua, ayant indisposé le Régent, il en fut puni par un an de détention à la Bastille.

On commence à douter, qu'alors reparaissant devant le duc d'Orléans, qui avait voulu le voir, et entendant ce prince généreux lui dire de se comporter avec plus de circonspection, et qu'il se chargerait de lui, le poëte ait répondu : *En ce cas, Monseigneur, je supplie votre Altesse de ne point se mêler de mon logement.*

Avide de gloire, épris de celle de Corneille, et de Racine, il sentit que c'est sur le théâtre de Melpomène que la renommée distribue les couronnes avec le plus d'éclat et de célébrité;

Œdipe fut représenté en 1718; l'auteur qui avait alors vingt-quatre ans, eut le bonheur d'en voir près de quarante représentations. Quatre ans après parut la tragédie de *Mariamne* empoisonnée par Hérode. Malheureusement c'était dans le temps de la fête des *Rois*; et au moment où la princesse buvait la coupe fatale, un plaisant du parterre s'étant écrié: *La Reine boit*; la pièce tomba, et l'auteur dépité dut apprécier ce qu'on appelle la chute ou le succès d'une production théâtrale.

Un moment dégoûté de la scène tragique par cette catastrophe, et par le mauvais succès d'*Ériphile* et d'*Artémise*, qui avaient eu le sort de *Mariamne*, le poëte d'ailleurs en butte à une espèce de persécution, suscitée par des pièces fugitives, dans lesquelles l'effronterie de l'irreligion, et la causticité de la satire triomphaient ouvertement, il prit le parti de se retirer en Angleterre.

Là, Voltaire mit la dernière main au poëme de la *Henriade*, dont le plan, dit-on, avait été conçu à la Bastille, et dont il avait emporté quelques morceaux à Londres. Il fut comblé, à cette occasion, d'éloges et de bienfaits de la part du roi George I, et sur-tout de

la princesse de Galles, depuis Reine, à laquelle la Muse française dédia ses vers.

De retour, en 1730, il fit paraître *Brutus*, et peu après la fameuse *Zaïre*. La seconde de ces deux pièces sur-tout avait de nouveau rendu l'auteur l'idole de la Capitale; lorsque le tonnerre recommença à gronder sur sa tête. Justement effrayé de l'arrêt du Parlement qui, livrant aux flammes ses *Lettres Philosophiques*, l'avait décrété de prise-de-corps, il alla se cacher à Cirei, château, à quatre lieues de Vassi, en Champagne, appartenant à la marquise du Châtelet, avec laquelle il était intimement lié.

C'est dans cette retraite qu'ils étudiaient ensemble les systêmes de Léibnitz et de Newton, et les phénomènes de la lumière et de l'électricité, dont il fit les expériences dans une galerie construite exprès pour cet objet, ce qui ne l'empêcha pas de donner *Alzire*, en 1736, qui réussit au-delà de ses espérances, et *Mérope*, en 1747, la meilleure de ses pièces, sans comparaison; celle qui, par sa noble simplicité, et l'énergie des grandes passions, se rapproche le plus des beaux jours de la scène Attique.

Les places de Gentilhomme-ordinaire, et

d'Historiographe de France, furent la récompense de la *princesse de Navare*, à laquelle la faveur de madame d'Etiole, depuis marquise de Pompadour, le fit travailler pour les fêtes du mariage du Dauphin.

Quoique les portes de l'Académie française se fussent souvent, et depuis long-temps ouvertes devant lui, il en fut toujours repoussé par la Cour, et ne put en franchir le seuil que sur les puissans auspices de la Marquise favorite; ce qui n'empêcha pas les satires cruelles dont Paris fut inondé à l'occasion de cette réception, de tourmenter et de déchirer le nouvel élu, au point de le déterminer à se retirer, avec Madame du Châtelet, à la cour du roi Stanislas, à Lunéville.

A peine avait-il reparu dans la capitale, à la mort de cette dame, en 1749, qu'il se rendit aux pressantes sollicitations de Frédéric, qui depuis long-temps cherchait à l'attirer en Prusse. Accueilli par un Roi philosophe, reçu avec tous les égards, toutes les démonstrations d'estime, et même avec les tendresses de l'égalité; occupant l'appartement où avait logé le maréchal de Saxe; ayant à sa disposition les équipages de sa Majesté, et ses officiers pour manger chez lui, lorsqu'il le jugerait à

propos ; revêtu de l'emploi de Chambellan du Roi, du grand cordon de son ordre, avec une pension de près de mille louis, Voltaire pouvait être heureux, et bénir son étoile, lorsque, par sa faute, ce songe brillant s'évanouit en un moment.

Des différens, fomentés par la jalousie de Voltaire contre Maupertuis, Président de l'Académie de Berlin, des propos indécens sur le compte du Roi, indisposèrent si fort ce Prince, que le Poëte turbulent fut obligé de reprendre le chemin de la France, à la suite de la disgrace la plus complète.

Voltaire, comme on le pense bien, recourut à sa plume, et prétendit se justifier dans une lettre, où il paroît infiniment vraisemblable, qu'en voulant réfuter ce qu'il appelle le prétendu motif de son renvoi, il l'énonce dans toute sa vérité : « On a répandu à la Cour, » dit-il, qu'un jour, tandis que j'étais avec le » Général Manstein, occupé à revoir le *Mé-* » *moire sur la Russie*, composé par cet Offi- » cier, le roi de Prusse m'envoya une pièce » de vers de sa façon à examiner, et que je » dis au Général : *Mon ami, à une autre fois ;* » *voilà le Roi qui m'envoie son linge sale à* » *blanchir, je blanchirai le vôtre ensuite* ».

Ce qui paroît assurer l'exactitude de cette version, c'est le parti que prit Frédéric de faire arrêter à Francfort, sur le Mein, l'homme à qui il avait prodigué ses bontés et ses largesses, jusqu'à ce qu'il lui eût remis le Recueil de ses Poésies, emporté, dit Voltaire, par inadvertance.

Cependant un Poëme en plusieurs Chants, malheureux fruit de l'imagination la plus déréglée, ayant commencé à faire grand bruit, jamais l'Auteur ne put obtenir du chef de la justice, son retour à Paris. Après un court séjour à Colmar, en Alsace, chef-lieu du département du Haut-Rhin; il prit la route de Genève, et acheta, dans les environs, les *Délices*, maison de campagne charmante. Peu après, accusé par la voix publique, d'aigrir les querelles survenues dans l'État, et de ridiculiser les deux partis, vivement acharnés l'un contre l'autre; il quitta les bords du lac de Genève, pour se fixer à une lieue de là, à Ferney, espèce de petit hameau assez désert, dans le pays de Gex.

Dans cette retraite, aussi amoureux de la gloire, mais plus calme et moins égoïste, Voltaire s'occupa souvent du bonheur de l'humanité; attirer à Ferney un grand nombre

d'artistes, d'horlogers, sur-tout de Genève; bâtir des maisons pour ses vassaux; soulager les débiteurs, et les arracher aux poursuites des créanciers; réparer les malheurs des familles; faire élever des ateliers publics; encourager l'agriculteur, et se charger de faire remettre lui-même, tous les ans, une somme de trente mille francs dans le coffre du Roi, sans que le pays eût à souffrir de la présence et des vexations des commis de la Ferme: telle fut une partie des honorables occupations de l'Auteur de *Mahomet* et de la *Henriade*.

C'est encore de Ferney que Voltaire éleva la voix si fort et si efficacement en faveur de la malheureuse famille de Calas, qu'il parvint à réhabiliter sa mémoire, et à faire retentir toute l'Europe du bruit de sa justification et des cris d'indignation contre la profonde ignorance ou la révoltante barbarie de ses juges.

C'est enfin dans sa riante solitude qu'il accueillit la petite nièce du Grand Corneille, et qu'il publia et rédigea, à son profit, une édition des Œuvres de son Oncle, ornée d'un savant Commentaire. *Il est si doux*, disait-il, *pour un vieux soldat, de nourrir l'enfant de son Général.*

On ne peut disconvenir qu'un pareil tableau

ne fasse infiniment d'honneur au patriarche de Ferney.

Malheureusement l'excès de la sensibilité aux plus légères critiques, même aux remarques les plus décentes de quelques imperfections de ses Ouvrages, bannirent la paix de l'ame du vieillard bienfaisant, allumèrent son irascibilité, au point de faire craindre quelquefois pour ses jours, et le tinrent continuellement dans cette violente émotion qui lui rendait la vie insupportable.

Ses amis et ses panégyristes, qui le connaissaient, pensèrent à le tirer de cet état en l'engageant à paraître à Paris. Ils avaient vivement partagé la cruelle mortification que l'Empereur Joseph II venait de faire essuyer au philosophe. Ce prince qui, dans ses voyages, s'était fait un honneur de visiter tous les hommes célèbres, passa, en 1777, à la porte du château de Ferney, sans daigner s'y arrêter. En vain, deux jeunes émissaires, envoyés à sa rencontre, le conjurèrent d'accepter le repas que Voltaire avait préparé avec le plus grand soin. *Je ne puis*, répondit sèchement l'Empereur, *voir un homme qui, en calomniant la Religion, a porté le plus grand coup à l'humanité.*

Voltaire, atterré de cette humiliante aven-

ture, s'empressa d'écouter les instances de ses disciples: il arriva à Paris au commencement de 1778. Si les passions qui tyrannisent le cœur de l'homme peuvent jamais être rassasiées dans l'objet de leurs désirs le plus ardent, le poëte tragique, et le littérateur le plus célèbre de son siècle, dut être pleinement satisfait. Rien n'égale, rien ne peut peindre l'éclat de son triomphe. L'accueil fut aussi brillant que flatteur; les Académies lui décernèrent des honneurs inconnus jusqu'alors; il fut couronné et mille fois applaudi en plein théâtre. Mais bientôt il devint la victime de son apothéose; les ressorts de sa frêle organisation, brisés par l'affluence des visites, la fatigue des répétitions théâtrales, par les violentes et perpétuelles commotions de l'amour-propre, et de jouissance de la gloire, il tomba, en 1778, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, aux pieds de l'idole qui, toute sa vie, avait reçu son encens, et à laquelle il avait tout sacrifié. On l'inhuma clandestinement dans l'Église de Sellières, monastère de Bernardins, diocèse de Troyes, dont M. Mignot, son neveu, était abbé; et depuis, au commencement de la révolution, ses cendres ont été, par décret

de la Convention Nationale, transférées au Panthéon.

Voltaire était d'une taille au-dessus de la moyenne; maigre, d'un tempérament sec et brûlé par l'effervescence de la bile; sur un visage décharné brillait un air fin, spirituel et caustique; ses yeux étaient étincelans et malins, et tout le feu qu'il a répandu dans ses ouvrages, on le retrouvait dans toutes ses actions.

Veut-on voir Voltaire, quand à la moralité de ses ouvrages, jugé par un de ses pairs, par un membre célèbre de l'Académie française, et son contemporain? qu'on se rappelle le mot de Thomas, au moment d'expirer, à cette heure, où l'homme tout entier, entre les bras de la vérité qui luit à ses yeux, n'a plus rien à déguiser. Que pensez-vous de Voltaire, lui demandait-on? « Voltaire, ré-
» pondit-il, est un mauvais génie qui est venu
» rire, d'un rire de démon, sur les malheurs
» de l'espèce humaine ».

W.

WINKELMANN, (Jean) né à Stendal, dans la Marche de Brandebourg, fut pendant sept ans professeur de Belles-Lettres au collège de Sechausen; de là il passa en Saxe, où il fut bibliothécaire du Comte de Bunau, à Nothenitz près de Dresde. En 1754, il se rendit à Dresde, où il se fit catholique. Il partit ensuite pour Rome, où il devint président des Antiquités de cette ville, membre de la Société Royale des Antiquités de Londres, etc., etc. Il revenait de Vienne, où l'Impératrice Reine et l'Empereur l'avaient accueilli d'une manière distinguée, lorsqu'il fut assassiné à Trieste, par un scélérat, à qui il avait imprudemment montré diverses médailles d'or et d'argent. Il n'eut que la force de faire son testament en faveur du Cardinal Albani, son légataire universel.

On a de lui : 1°. *L'Histoire de l'Art chez les Anciens ;* 2°. *Eclaircissemens des points difficiles de la Mythologie ;* 3°. *Allégories pour les Artistes ;* 4°. *Remarques sur l'Architecture des Anciens.*

Winkelmann était franc, sincère, d'un commerce sûr, bon ami et honnête homme.

X.

Xénocrate, célèbre Philosophe Grec, était de Calcédoine. Il se mit de très-bonne heure sous la discipline de Platon.

Il étudia sous ce grand maître, en même temps qu'Aristote, mais non avec les mêmes talens. Il avait besoin d'éperon, et l'autre de frein : c'est le jugement que portait Platon, au sujet de ces deux disciples, qu'il estimait d'ailleurs l'un et l'autre. On loue Xénocrate de ce que cette lenteur, qui lui rendait l'étude beaucoup plus pénible qu'aux autres ne lui fit pas perdre courage. Plutarque emploie cet exemple et celui de Cléanthe pour encourager ceux qui se sentent moins de pénétration et de vivacité : il les exhorte d'imiter ces deux grands Philosophes, et à se mettre, comme eux, au dessus des railleries de leurs compagnons. Si Xénocrate par la pesanteur de son esprit se trouva très-inférieur à Aristote, il le surpassa de beaucoup dans ce qui regarde la philosophie pratique et la pureté des mœurs.

Il était naturellement mélancolique et avait quelque chose de dur et d'austère dans l'humeur : c'est pourquoi Platon l'exhortait souvent

vent à *sacrifier aux Graces*, lui faisant entendre assez clairement par ces mots qu'il avait besoin d'adoucir son humeur. Il lui reprochait quelquefois ce défaut avec plus de force, et moins de ménagement, dans la crainte que ce manque de politesse et de douceur ne devînt un obstacle à tout le bien qu'il pouvait faire par ses instructions et par ses exemples. Xénocrate n'était point insensible à ces reproches : mais jamais ils ne diminuèrent en lui le profond respect qu'il avait toujours eu pour son maître. Et, comme on cherchait à l'indisposer contre Platon et qu'on le portait à se défendre avec quelque vivacité, il imposa silence à ces amis indiscrets, en leur disant : *Il me traite ainsi pour mon bien.* Il prit la place de Platon, la seconde année de la CXᵉ. Olympiade.

Diogène Laërce dit qu'il n'aimait ni les plaisirs, ni les richesses, ni les louanges. La Cour de Macédoine avait la réputation d'entretenir beaucoup de pensionnaires et d'espions dans toutes les Républiques voisines, et de corrompre à force d'argent toutes les personnes qu'on lui envoyait pour traiter d'affaires. Xénocrate fut député avec quelques autres Athéniens, vers Philippe. Ce Prince, habile dans l'art de

s'insinuer dans les esprits, s'appliqua particulièrement à gagner Xénocrate, dont il connaissait le mérite et la réputation. L'ayant trouvé inaccessible aux présens et à l'intérêt, il tacha de le renverser par un mépris affecté, et par de mauvais traitemens, ne l'admettant point aux conférences qu'il avait avec les autres Ambassadeurs de la République d'Athènes, qu'il avait corrompus par ses caresses, ses festins et ses libéralités. Notre Philosophe ferme et invariable dans ses principes, conserva toute sa roideur et son intégrité, et exclu de tout, demeura dans une tranquillité parfaite, et ne parut point aux audiences, ni aux festins comme ses collègues. A leur retour à Athènes, ses collègues travaillèrent de concert à le décrier dans l'esprit du peuple, et se plaignirent de ce qu'il ne leur avait servi de rien dans cette ambassade; et l'on était tout prêt à le condamner à une amende. Xénocrate forcé par l'injustice de ses accusateurs à rompre le silence, exposa tout ce qui s'était passé à la Cour de Philippe, fit entendre au peuple de quelle importance il était qu'on veillât sur la conduite des députés qui s'étaient vendus à l'ennemi de la République, couvrit de honte ses collègues et s'acquit une gloire immortelle.

On avait à Athènes une grande idée de sa probité. Un jour qu'il comparut devant les juges pour rendre témoignage sur quelque affaire, et comme il s'approchait de l'autel pour jurer que ce qu'il avait affirmé était vrai, tous les juges se levèrent, ne voulant point souffrir qu'il jurât, et déclarant que sa simple parole leur tenait lieu de serment.

S'étant trouvé dans une compagnie, où l'on débitait force médisances, il n'y prit aucune part et demeura toujours muet. Quelqu'un lui demandant raison de ce profond silence, il répondit : *C'est que je me suis souvent repenti d'avoir parlé ; jamais de m'être tû.*

Il avait une fort bonne maxime sur l'éducation des jeunes gens, et qu'il serait à souhaiter que les pères et mères fissent observer exactement dans leur maison. Il voulait que dès leur plus tendre enfance, de sages et de vertueux discours, répétés souvent en leur présence, mais sans affectation, s'emparassent, pour ainsi dire, de leurs oreilles comme d'une place encore vacante, à travers laquelle le vice et la vertu peuvent également pénétrer jusqu'au fond du cœur ; et que ces sages et vertueux discours, comme de fidèles gardiens, en tinssent l'entrée sévèrement fermée à toutes

les paroles capables d'altérer le moins du monde la pureté des mœurs, jusqu'à ce que, par une longue habitude, ils eussent fortifié les jeunes gens, et mis leurs oreilles en sûreté contre le souffle empesté des mauvaises conversations.

Selon Xénocrate, il n'y a de véritables philosophes que ceux qui font de bon gré, et de leur propre mouvement, ce que les autres ne font que par la crainte des lois et de la punition.

Il composa plusieurs ouvrages; l'un, entr'autres, sur la manière de bien régner : du moins Alexandre le lui avait demandé.

Il ne perdait guère de temps en visites : il aimait beaucoup la retraite du cabinet, et méditait beaucoup. On le voyait très-rarement dans les rues; mais quand il paraissait, la jeunesse débauchée n'osait y rester, et s'écartait pour éviter sa rencontre.

Un jeune Athénien, plus vicieux que tous les autres, et absolument décrié pour ses dérèglemens, dont il faisait gloire, (il s'appelait Polémon) n'eut pas la même retenue. Au sortir d'une partie de débauche, passant devant l'école de Xénocrate, et ayant trouvé la porte ouverte, il y entra plein de vin, tout

parfumé d'essence, et portant une couronne sur la tête, il prit séance parmi les auditeurs, moins pour écouter que pour insulter ; toute l'assemblée fut étrangement surprise et indignée. Xénocrate, sans se démonter et sans changer de visage, changea seulement de discours, et se mit à parler sur la tempérance et la sobriété, dont il fit valoir tous les avantages, en leur opposant la honte et la turpitude des vices opposés à ces vertus. Le jeune libertin, qui écoutait avec attention, ouvrant les yeux sur la difformité de son état, eut honte de lui-même. La couronne lui tombe de dessus la tête, il baisse les yeux, s'enferme dans son manteau ; et, au lieu de cet air enjoué et pétulant qu'il avait montré en entrant dans l'école, il paraît sérieux et rêveur. Enfin, il se fit un entier changement en lui ; et, guéri absolument de ses passions par un seul discours, d'infâme débauché qu'il était, il devint un excellent philosophe, et répara heureusement les désordres de sa jeunesse, par une vie sage et réglée, qui ne se démentit jamais.

Xénocrate mourut âgé de quatre-vingt-deux ans, la première année de la CXVIe. Olympiade.

Xénophon, célèbre philosophe grec, naquit à Athènes, la troisième année de l'Olympiade LXXXII. Il était plus jeune que Thucydide d'un peu plus de vingt ans. Il fut grand Philosophe, grand Historien, grand Général.

Il s'engagea dans les troupes du jeune Cyrus, qui marchait contre son frère Artaxerxe Mnémon, Roi de Perse, pour le détrôner : c'est ce qui fut la cause de son exil, parce que les Athéniens étaient alors amis d'Artaxerxe. La retraite des *Dix Mille*, sous la conduite de Xénophon, est connue de tout le monde, et a rendu son nom célèbre à jamais.

Depuis son retour, il fut toujours employé dans les troupes Lacédémoniennes ; d'abord dans la Thrace, puis dans l'Asie, jusqu'au rappel d'Argésilas, qu'il accompagna jusqu'en Béotie. Alors il se retira à Scylonte, où les Lacédémoniens lui avaient donné en propre une terre située assez près de la ville d'Élide.

Sa retraite ne fut pas oisive ; il profita du repos qu'elle lui laissait pour composer ses *Histoires*. Il commença par la *Cyropédie*, qui est l'histoire du grand Cyrus, renfermée en huit livres. Elle fut suivie de celle du jeune

Cyrus, qui est la fameuse expédition des Dix Mille, en sept livres ; puis il écrivit l'Histoire Grecque, en sept livres aussi, qu'il commença où Thucydide avait fini la sienne. Elle contient l'espace à peu près de quarante-huit ans, depuis le retour d'Alcibiade, dans l'Attique, jusqu'à la bataille de Mantinée. Il a fait aussi plusieurs traités particuliers sur des sujets historiques.

Son style, sous un air de simplicité et de douceur naturelles, cache des graces inimitables ; que les personnes d'un goût peu délicat admirent moins, mais qui n'ont pas échappé à Cicéron, et qui lui ont fait dire, « Que les Muses paraissaient avoir parlé par la » bouche de Xénophon ».

Y.

YOUNG, célèbre auteur du poëme *des Nuits*, naquit en Angleterre, en 1684. Le docteur Edouard, son père, doyen de Sarum, et curé d'Upham, dans le Hampshire, l'envoya au collège d'Oxford, où il fit ses humanités. A l'âge de vingt-quatre ans il fit son droit au collège d'All-Souls ; mais il avait trop d'ima-

gination pour se contenter de ces connaissances arides. L'instinct de son génie naissant, l'avait porté de bonne heure à la poésie. Dès sa jeunesse il sentit cette passion pour la gloire, qui présage ordinairement de grands talens, et qu'étouffe souvent la passion de faire fortune. Young courtisa long-temps la fortune et la gloire; il n'obtint que la dernière, que les hommes ne sont pas libres de refuser au génie.

Il débuta par sa tragédie de *Busiris*, en 1719, qui fut suivie, deux ans après, de *la Vengeance*. Ces deux pièces, sur-tout son poëme sur le *Jugement dernier*, avec la *Force de la religion*, ou l'*Amour vaincu*, annoncèrent aux Anglais, qu'un écrivain de plus venait prendre son rang parmi ceux qui fixaient alors leur admiration. Les grands voulurent le connaître. Il s'en trouva un qui voulut sérieusement lui être utile. Le duc de Warthon se déclara publiquement son Mécène, et fut encore son bienfaiteur secret. Il en fut de même des autres à sa prière. Young voyait avec peine que les nouveaux bâtimens du collège d'All-Souls, où il étudiait les lois, restaient interrompus faute de fonds; il engagea le Duc à faire présent d'une somme considérable : l'é-

difice fut achevé au moyen de ce généreux secours, et le jeune auteur, par ce noble usage de son crédit, mérita de partager avec le Duc la reconnaissance publique.

Une place s'étant présentée dans la Cour de Cirencester, Young se mit sur les rangs; il était assez versé dans les lois de son pays pour la remplir, et fortement appuyé par la recommandation du Duc. Cependant il ne réussit point: il y a apparence que son protecteur en fut plus fâché que lui.

Quand on s'écarte de son goût, le premier obstacle qui nous arrête dans une autre route, suffit ordinairement pour nous ramener à la première. Il quitta le droit, dont il n'avait jamais fait aucun usage; et porté par le tour de son esprit à l'étude de la morale et de la théologie, il prend les ordres. Il fut presque aussitôt nommé Chapelain du Roi; et deux ans après, 1730, le collège auquel il était agrégé, lui donna la cure de Wellwin, dans le Hersfordshire, estimée 300 livres sterlings de revenu; sans y comprendre les terres qui en dépendent. Dès l'année suivante il quitta son agrégation, pour épouser Myladi Betty-Lee, veuve du colonel Lee, et fille du comte de Lichtfield. S'il eut à se plaindre de la fortune,

cher ; c'est alors que, pour ainsi dire, il descendit vivant dans la tombe de ses amis, s'ensevelit avec eux ; et tirant le rideau entre le monde et lui, il ne chercha plus ses consolations que dans cet avenir où l'homme triste et malheureux se plaît à se réfugier. Ses larmes ne furent pas stériles pour sa gloire ; et son génie, loin d'être oisif et muet dans sa douleur, semblait attendre ces trois coups de foudre pour s'élancer dans le sombre empire de la mort, et pénétrer jusqu'aux régions heureuses dont il est le passage. Telle fut l'occasion de son beau poëme des *Nuits*, celui de ses ouvrages qui est le plus original, et qui n'est propre qu'à lui. « Aussi, dit le journa- » liste anglais, tous ceux qui ont tenté de l'imi- » ter, l'ont fait sans succès, et il n'a point » encore eu de rivaux dans ce genre de poésie. » Les applaudissemens qu'il lui mérita, n'eu- » rent point de bornes. Le poëte infortuné, » qui sut si bien faire passer sa douleur dans » ses vers attendrissans, et de ses vers dans » l'ame pénétrée du lecteur, qu'ils remplissent » d'une tristesse délicieuse, fut célébré par » tous les auteurs de son temps, tant profanes » que sacrés ».

Semblable à ces lampes sépulcrales, son

génie brûla dix années sur les tombeaux de ses amis. Enfin, à force de répandre ses regrets dans ses *Nuits*, leur amertume s'adoucit; il vécut plus tranquille, et même il vécut longtemps depuis. On peut s'étonner qu'un chagrin si actif et si profond, n'ait pas abrégé ses jours. Comment cette imagination brûlante, dont la sombre tristesse avait concentré les feux, et qui a pénétré ses écrits d'une flamme qui allume encore l'imagination de tout lecteur sensible; comment, dis-je, cette fièvre continue de la douleur et de l'enthousiasme, n'a-t-elle pas, en peu d'années, fatigué, desséché ses organes, et dévoré sa vie ?

Enfin la mort qu'il avait tant invoquée, arriva le 12 avril 1765; il mourut dans son presbytère d'Wellwin, et fut enterré sous l'autel de son Eglise, à côté de sa femme.

On se persuade aisément qu'il n'était pas froid quand il parlait en public. Un dimanche qu'il prêchait à Saint-James, voyant qu'avec toute son éloquence il ne captivait pas, à son gré, l'attention de l'assemblée, cet homme sensible, et pénétré de ce qu'il disait, s'interrompit, et fondit en larmes dans la chaire. On ne plaisantait point impunément devant lui sur les mœurs ou sur la religion; et son imagination

gination vive et chaude lui fournissait, au besoin, quelque sarcasme bien anglais et bien mordant, pour imposer silence aux railleurs.

Son génie était naturellement auguste; son caractère était grave et sérieux. Il avait conçu la plus haute opinion de la dignité de l'homme. Il le voyait toujours sous l'idée d'un être immortel, qui devait un jour faire la société du Créateur de l'univers. Les vérités morales, et les dogmes du christianisme n'étaient pas chez lui des idées passagères, rapidement vues dans quelques instans de réflexion, et oubliées ensuite dans le tumulte du monde. A force de les méditer, elles étaient devenues des sentimens profonds, des modifications habituelles de son ame, qui donnèrent leur forme et leur empreinte à tout le reste de ses idées. Pascal est celui de nos auteurs dont le génie me paraît avoir eu le plus de rapport avec celui d'Young, pour l'énergie, la profondeur, les idées du même ordre, et le même tour d'imagination.

Quand il était à son Presbytère, il employait ordinairement plusieurs heures du jour à se promener dans le cimetière de son Eglise. Son poëme fait aussi deviner qu'il veillait ou se relevait souvent la nuit, pour aller méditer. On y trouve une foule d'idées et de sentimens,

qu'on n'éprouve point pendant le jour, et qui ne peuvent naître que dans l'ame du spectateur solitaire d'un ciel nocturne. Il n'est personne qui n'ait observé quelquefois combien les affections sont différentes dans ces heures de ténèbres et de silence. C'était dans ses couleurs fortes et sombres qu'il trempait ses pinceaux, pour envelopper le tableau de ce monde d'un crêpe funèbre, et faire mieux sortir à côté de ses ombres tout l'éclat de l'immortalité.

Sa conversation devait se ressentir, et se ressentait, en effet, de ce genre de vie, et de ce goût pour les choses sérieuses, qui caractérise ses écrits. On le retrouvait jusques dans les embellissemens de son jardin. Il avait peint, sur un des murs, un berceau en perspective, avec des sièges, dont l'illusion était complète. Il fallait s'approcher pour s'appercevoir de l'erreur des yeux, et alors on lisait ces mots : *Invisibilia non decipiunt.*

Z.

Zénon, célèbre Philosophe Grec, était de la ville de Scythie, dans l'île de Cypre. Comme il revenait d'acheter de la pourpre de Phénicie, car il s'était d'abord appliqué au commerce, il fit naufrage au port de Pyrée. Cette perte le rendit fort triste : il se retira à Athènes, entra chez un libraire, se mit à lire un livre de Xénophon, dont la lecture lui causa un plaisir infini, et lui fit oublier son chagrin. Il demanda au libraire où demeuraient ces sortes de gens dont parlait Xénophon. Cratès le Cynique, passa par hasard dans ce moment. Le libraire le montra du bout du doigt à Zénon, et l'exhorta à le suivre. Il commença en effet, dès ce jour-là, à être son disciple : il était pour lors âgé de trente ans. La morale des Cyniques lui plut fort; mais il ne put goûter leur impudence et leur effronterie.

Après avoir étudié dix ans sous Cratès, et passé dix autres années chez Stilpon de Mégare, Xénocrate, Palémon, il établit à Athènes une nouvelle secte. Sa réputation ne tarda guères à se répandre dans toute la Grèce. Il devint en

peu de temps le plus distingué des Philosophes du pays. Comme il enseignait ordinairement dans une galerie, ses sectateurs furent appelés Stoïciens, du mot grec στοα, qui signifie Galerie, Portique.

Zénon vécut jusqu'à l'âge de 89 ans, sans avoir jamais eu aucune incommodité. Il y avait quarante-huit ans qu'il enseignait sans interruption, et soixante-huit ans qu'il avait commencé de s'appliquer à la philosophie sous Cratès le Cynique. Eusèbe met sa mort à la CXXIXe. Olympiade. Il fut fort regretté. Quand Antigone, Roi de Macédoine, en apprit la nouvelle, il en fut sensiblement touché. Les Athéniens lui firent ériger un tombeau dans le bourg de Céramique, et par un décret public, où il faisait son éloge, comme d'un philosophe qui avait perpétuellement excité à la vertu les jeunes gens qui étaient sous sa discipline, et qui avait toujours mené une vie conforme aux préceptes qu'il enseignait; ils lui décernèrent une couronne d'or, et lui firent rendre des honneurs extraordinaires; « afin, » dit le décret, que tout le monde sache que » les Athéniens ont soin d'honorer les gens » d'un mérite distingué, et pendant leur vie,

» et après leur mort ». Rien ne fait plus d'honneur à une nation que des sentimens si nobles et si généreux, qui partent d'un grand fonds d'estime pour la sicence et pour la vertu.

Zeuxis, peintre grec, disciple d'Appollodore vivait vers l'an 400 avant J. C. On le croit né à Héraclée, proche Crotone, en Italie. Il devint si riche, qu'il ne vendait plus ses tableaux parce que, disait-il, aucun prix ne pouvait les payer.

Il fit un tableau représentant un jeune garçon, portant un panier de raisins si ressemblans que les oiseaux venaient pour les manger. Il avouait cependant lui-même qu'il fallait que le porteur fût mal représenté puisqu'il n'écartait pas les oiseaux.

Quoique doué d'un si grand talent Zeuxis avait encore des rivaux dignes de lui. Appelé un jour au défi, par Parrhasius, il produisit son tableau des raisins, qui avaient trompé les oiseaux; mais impatient de voir celui de son rival, qu'il supposait caché par un rideau, il lui dit : *Tirez donc ce rideau.* Ce rideau était le sujet du tableau. Zeuxis, qui n'avait trompé que les oiseaux, trompé lui-même par le talent

de son rival, fut obligé de s'avouer vaincu. Si l'on en croit Festus, ce peintre ayant représenté une vieille avec un air extrêmement ridicule, ce tableau le fit tant rire qu'il en mourut.

FIN.





